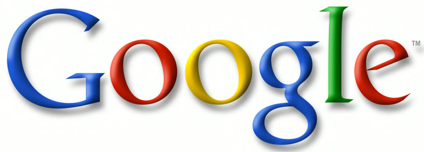
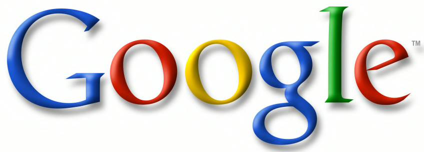








LES VIVEURS DE PARIS.

XAVIER DE MONTÉPIN.

LES

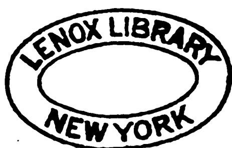
VIVEURS DE PARIS

PREMIÈRE SÉRIE.

UN ROI DE LA MODE



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.
1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES
VIVEURS DE PARIS.

PREMIÈRE PARTIE.

LE FILS DE MARGUERITE.

I

Le boulevard des Italiens après minuit. — Maxime de Bracy.

Le 10 juillet 1849, un peu avant une heure du matin, le ciel était si brillant d'étoiles, la blanche *Phébé* — comme disaient les vieux poëtes — répandait autour d'elle une si lumineuse auréole, qu'on aurait pu se croire transporté sous la bleuâtre coupole du firmament italien, au milieu des nuits radieuses de Florence ou de Naples.

Ce n'est cependant ni à Naples ni à Florence que nous allons prier nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner. C'est à Paris, et dans cet étroit espace qui s'étend de la rue Grange-Batelière à la rue de la Chaussée-d'Antin, et qui, après s'être appelé si longtemps *Boulevard de Gand*, porte aujourd'hui le nom de *Boulevard des Italiens*.

Beaucoup de nos lecteurs sont parfaitement convaincus qu'à une heure du matin la grande ville tout entière dort d'un calme et profond sommeil, et que les rondes silencieuses de la fameuse *patrouille grise* sillonnent seules ses rues désertes.

Ceci est une erreur. Paris ressemble à ces géants de la mythologie qui ne fermaient jamais qu'un œil. Quand la moitié de Paris s'endort, l'autre moitié de Paris s'éveille. Qu'on ne prenne point cette assertion pour un paradoxe. Nous prouverons surabondamment notre dire dans les volumes qui vont suivre.

Or, la nuit en question et à l'heure que nous avons indiquée, le boulevard des Italiens semblait plus vivant et plus animé qu'il ne l'est souvent en plein jour.

Un certain nombre de voitures, calèches découvertes pour la plupart, sillonnaient rapidement la chaussée, ramenant des Champs-Élysées les promeneuses qui, après la sortie du spectacle, avaient été bien aises de respirer pendant une heure l'air pur et rafraîchi de la nuit.

Des groupes de jeunes gens en gants paille et en bottes vernies se promenaient en fumant des panatellas, des régalias et des Londress, en face du café de Paris ou du perron de Tortoni.

De jeunes et jolies femmes, les unes aussi fraîches que les gros bouquets de roses qu'elles tenaient à la main, — les autres empruntant leur éclat factice à la poudre de riz et au rouge végétal, — passaient au bras de leurs cavaliers et répondaient par des sourires chargés de promesses aux paroles tendres ou lestes murmurées tout bas à leur oreille.

Il y avait foule, nous le répétons, mais cette foule n'était pas bruyante. On pouvait percevoir les moindres bruits. On entendait le petit frémissement des robes de soie froissées en marchant. On distinguait au loin le cri monotone des vendeurs de journaux officiels qui proposaient à chaque passant la *Patrie* ou le *Moniteur du soir*.

Des ombres joyeuses se profilaient derrière les rideaux abaissés des cabinets de la Maison Dorée, du café Anglais ou du café Foy. Quelques fringants attelages, — en petit nombre, hélas!... — et beaucoup d'abominables véhicules de remise s'arrêtaient devant ces cabarets en renom, et dégorgeaient sous leur vestibule les pécheresses et les viveurs pour lesquels le vin d'Aï pétille jour et nuit sous son casque de plomb.

Or, tout ce qui se promenait, fumait ou soupait cette nuit-là dans l'étroite circonscription du boulevard des Italiens, appartenait à la bohême élégante des *viveurs de Paris*.

S'il y avait des exceptions, elles étaient en bien petit nombre : deux ou trois bourgeois attardés, — une demi-douzaine de jeunes commis fourvoyés, — voilà tout.

Au moment où une heure sonnait, un très-joli coupé

de maître, armorié d'un écusson que timbrait une couronne comtale et traîné par deux chevaux anglais d'une grande finesse et d'une allure remarquable, déboucha de la rue Taitbout et s'arrêta net en face du café de Paris, dont les portes étaient fermées.

Un grand valet de pied ouvrit la portière. Le propriétaire du coupé sauta sur l'asphalte. Le valet de pied attendait, le chapeau à la main, les ordres de son maître.

— Jean... — dit ce dernier.

— Monsieur le comte ?...

— Je n'ai plus besoin de vous. — Je reviendrai à pied.

Le domestique s'inclina, reprit sur le siége sa place à côté du cocher, et le coupé repartit tandis que celui qu'on venait de nommer *monsieur le comte*, debout sur le trottoir et incrustant un lorgnon d'écaille dans l'arcade sourcilière de son œil droit, regardait autour de lui et semblait chercher quelqu'un ou quelque chose.

Au bout d'une ou deux minutes d'examen infructueux, le personnage qui nous occupe se mit à marcher lentement et en ligne droite dans la direction de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Ce nouveau-venu, dont il importe de révéler dès à présent à nos lecteurs le nom et la position sociale, se nommait le comte Maxime de Bracy.

Il avait quarante-cinq ans et quarante-cinq mille livres de rentes. Il était garçon, et avec la fortune presque modeste dont nous venons d'écrire le chiffre, il trouvait moyen de mener fort grand train et de ne

pas faire un sou de dettes. Il est vrai que s'il n'empruntait point, en revanche il ne prêtait à personne. Il avait coutume de dire que s'il y avait au monde quelque chose de pire que d'être le débiteur d'un juif ou usurier, c'était d'être le créancier d'un de ses propres amis.

Voyons ce qu'était Maxime de Bracy au physique. Un peu plus tard, nous nous occuperons de son moral.

Le comte avait à peu près cinq pieds six pouces. Un commencement d'embonpoint menaçait de compromettre bientôt sa taille élégante et bien prise, et jusque-là d'une finesse extrême et de proportions toutes juvéniles. Pendant bien des années, les envieux de Maxime avaient prétendu qu'il portait un corset, ce qui, par parenthèse, était un mensonge absurde et ridicule. Les traits du comte de Bracy, traits nobles et réguliers, offraient une expression de fierté un peu impérieuse qui sentait son gentilhomme d'une lieue. Ses grands yeux noirs, couronnés par d'épais sourcils, ne manquaient ni de feu ni de vivacité. Son visage était de cette pâleur mate qui décèle les nombreuses fatigues d'une vie de veilles et d'orgies. Des cheveux abondants et naturellement bouclés, d'un brun sombre, mais déjà mélangés de nombreux fils d'argent, ombrageaient un front large où se lisait l'intelligence. — De brunes moustaches, relevées en crocs, encadraient une bouche fine et moqueuse.

Nous ne parlerons que pour mémoire du pied et de la main de Maxime. Il avait coutume de prétendre (et nous avouons que nous partageons son opinion à cet égard) que la pureté traditionnelle du sang peut seule

donner la pureté et la distinction des extrémités, — et qu'un plébéien, *bien légitimement* plébéien, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, ne peut jamais avoir cette finesse d'attaches particulière aux hommes et aux chevaux de race; — pieds longs et étroits, flexibles et cambrés; mains effilées et nerveuses, avec des ongles ovales, roses et transparents.

Monsieur de Bracy ajoutait que, dans tous les cas exceptionnels, on trouverait, en cherchant bien, quelque alliance plus ou moins clandestine entre une jolie aïeule et quelque grand seigneur.

Or, le pied et la main de Maxime étaient irréprochables et nous ne refuserons point d'avouer qu'il en tirait quelque vanité.

Somme toute, notre héros (car Maxime doit être sinon le premier du moins un de nos principaux personnages) avait été un jeune homme d'une beauté remarquable, et, encore à l'époque où nous le mettons en scène, il pouvait, malgré ses cheveux un peu gris, plaire davantage que bien des jeunes gens.

La toilette du comte de Bracy était simple et élégante.

Cette toilette consistait en un pantalon blanc de forme anglaise, tombant sur de jolies bottines, — en un gilet piqué blanc, — une redingote noire, — un col de chemise rabattu sur une étroite cravate d'un vert sombre, — un chapeau gris, — des gants frais et d'une nuance pâle, — une chaîne de gilet peu voyante, et une petite canne de Verdier, en jonc souple et à tête d'écaille.

Mais cela était porté d'une façon qui n'avait rien de

vulgaire ; — Maxime donnait à tout l'agencement de son costume un cachet de bon goût et de haute élégance qui frappait à la première vue. Aussi le comte de Bracy était-il compté, et non sans raison, au nombre des *Rois de la mode.*

En matière de toilette, — d'équipage, — d'ameublement, — Maxime passait pour oracle. Et c'était justice.

Avec ses quarante-cinq mille livres de rente, Maxime, nous le répétons, faisait des choses dignes d'un homme qui en aurait eu cent mille.

Il n'avait que trois chevaux, — deux pour son coupé et un pour la selle, — mais ces trois chevaux étaient des animaux de pure race, d'une beauté hors ligne et d'une grande valeur.

Il n'avait que deux voitures, — un coupé et une américaine, — mais ces voitures offraient je ne sais quoi de spécial et de recherché qui les recommandait à l'attention et à l'admiration des connaisseurs.

Tous les deux ans, Maxime faisait un voyage à Londres pour renouveler ses équipages, les carrossiers parisiens ne faisant, selon lui, rien qui vaille.

Les gens du comte de Bracy étaient peu nombreux, mais leurs livrées étaient dignes des laquais de Richelieu.

Enfin l'appartement que Maxime occupait au deuxième étage de l'une des plus belles maisons de la rue Taitbout était célèbre par son luxe princier et surtout par le cachet de somptuosité artistique qu'il avait su lui donner.

Un bourgeois enrichi, — un banquier millionnaire,

un agent de change retiré des affaires, — auraient dépensé cinq cent mille francs sans avoir réussi à réunir la moitié des choses gracieuses ou merveilleuses qui n'en coûtaient pas cent mille à Maxime.

Il est vrai que beaucoup de ces choses, complétement introuvables aujourd'hui dans le commerce de la haute curiosité et de *la bricabracologie* d'élite — (voir Balzac : *les Parents pauvres, — le Cousin Pons*), — étaient depuis des siècles dans la famille de Maxime et lui venaient par voie d'héritage.

Nous ne décrirons point ici cet admirable logis. Nous avons deux raisons pour nous abstenir. La première, c'est que ce serait fort long. La seconde, c'est qu'une description semblable paraîtrait à nos lecteurs tout aussi aride et tout aussi ennuyeuse que le procès-verbal d'un commissaire-priseur.

Nous aurons d'ailleurs plus d'une fois l'occasion de donner quelques détails sur les parties principales de l'appartement de Maxime, quand nous serons conduits chez lui par les nécessités de notre action et par les méandres de notre récit.

Et maintenant que nous avons eu l'honneur de présenter à notre public le comte Maxime de Bracy, et que nous croyons l'avoir fait suffisamment connaître, du moins sous le rapport physique, — nous n'avons plus qu'à le laisser parler et agir ; il se chargera de se présenter lui-même sous le rapport moral.

Et d'abord rejoignons-le, s'il vous plaît, sur le boulevard des Italiens, où il poursuit depuis cinq minutes sa promenade solitaire et préoccupée.

II

Réné. — Marguerite.

Plus d'une fois, pendant ces cinq minutes, Maxime se croisa avec des promeneurs de sa connaissance. Il échangeait avec eux une poignée de main ou un signe de tête amical, mais sans entamer une conversation suivie. D'instant en instant, il tirait sa montre pour la consulter, et quelques symptômes d'impatience commençaient à se manifester sur sa physionomie. Enfin son visage s'éclaircit, il écarta deux ou trois passants qui lui barraient le chemin, et appuyant la main sur l'épaule d'un jeune homme qui ne l'avait pas encore aperçu, il lui dit :

— Bonsoir, Réné...

— Bonsoir, mon cher comte... — répondit le jeune homme.

— Enfin, vous voici, — c'est heureux, savez-vous !...

— Suis-je en retard?

— De dix minutes.

— Ainsi, je vous ai fait attendre?...

— Un peu.

— Je vous en demande mille fois pardon.

— Je vous pardonne de grand cœur, mais, une autre fois, n'oubliez pas ce dicton vieux et sage *L'exactitude est la politesse...*

— *Des rois...* — acheva Réné en riant.

— Et des gentilshommes... — poursuivit M. de Bracy d'un ton sérieux.

— Merci de la leçon, — répondit l'interlocuteur de Maxime, — j'en profiterai. — Et maintenant, mon cher comte, dites-moi, je vous prie, si le souper auquel vous devez me conduire est toujours pour cette nuit?...

— Oui, sans doute. — Dans un instant je vous présenterai aux plus illustres chenapans de notre moderne jeunesse dorée, à ces *charmants vauriens,* à ces *aimables mauvais sujets*, comme disaient nos aïeux de la régence, à ces roués modernes enfin, pour qui la vie est un théâtre sur lequel ils jouent tant qu'ils le peuvent, devant un public ébahi, le rôle de gens qui s'amusent, et que ce même public a baptisés du nom de *viveurs* et de *rois de la mode.*

— Il me semble, mon cher comte, que vous parlez de ces héros avec une certaine ironie? . — dit Réné.

— Si j'en parlais autrement, mon ami, je n'aurais pas le quart de l'esprit qu'on me fait l'honneur de m'accorder... — répliqua Maxime.

— Cependant, vous êtes des leurs!..

— Parbleu!

— Et, vous vous moquez d'eux?

— Trouverais-je une meilleure occasion de me moquer en même temps de moi-même?

— Qu'y a-t-il donc de ridicule à s'amuser, s'il vous plaît?

— Rien, — si l'on s'amusait.

— Donc, vous ne vous amusez pas?

— Je m'ennuie à la mort!

— Ce n'est pas croyable!..

— Je ne sais pas si c'est croyable, mais c'est exact...

—Cependant votre vie est une succession de plaisirs.

— Hélas!.. oui!..

— Comment, hélas?..

— Du plaisir à heure fixe! — du plaisir pendant trois cent soixante-cinq jours, année commune! — pendant trois cent soixante-six, année bissextile! — sans préjudice des nuits dont je ne parle pas!.. — Vous verrez, mon cher Réné, vous verrez comme c'est amusant!..

M. de Bracy prononça ces dernières paroles avec une si évidente amertume, que Réné ne répondit point. Les deux hommes marchèrent silencieusement à côté l'un de l'autre pendant deux ou trois minutes. Le comte fut le premier à rompre ce silence. Il regarda de nouveau sa montre et il dit :

— Il est l'heure. — Venez.

§

L'interlocuteur de Maxime était un tout jeune

homme de vingt et un ans environ, mais qui ne semblait pas en avoir plus de dix-sept ou dix-huit. Il était de taille moyenne, — plutôt petit que grand, blond et mince avec un visage rose et blanc, — une véritable tête de jeune fille. Ses grands yeux bleus, d'un bleu sombre et profond comme celui du ciel, semblaient refléter une âme d'une candeur angélique. Ses lèvres avaient un sourire doux et en quelque sorte virginal.

Ce ravissant enfant, car à son aspect le mot *enfant* venait à la pensée plutôt que celui de *jeune homme*, reproduisait avec une merveilleuse exactitude le type gracieux de ces pages du moyen âge que les tapisseries et les peintures de l'école allemande nous montrent agenouillés, sous quelque nef sombre, à côté des fières châtelaines.

Une moustache blonde et soyeuse, si légère qu'elle paraissait à peine indiquée, estompait les contours de la lèvre supérieure et corrigeait ce qu'il y avait peut-être de trop efféminé dans les traits de cette délicieuse figure.

Nous saurons bientôt quelle âme et quel caractère la nature capricieuse avait enfermés sous une enveloppe aussi délicate, et nous serons à même d'apprécier si l'apparence extérieure du personnage qui nous occupe, mise en regard de son individualité morale, aurait confirmé ou démenti d'une façon éclatante le système physionomique de Lavater.

C'est ici le lieu, ce nous semble, de tracer rapidement une esquisse biographique du passé de René de Saveny, — car tel était le nom du jeune homme que

Maxime de Bracy venait de retrouver sur le boulevard des Italiens.

Le baron de Savenay, père de Réné, était cité, en 1826, comme l'un des plus riches propriétaires de la Franche-Comté. Il possédait environ soixante mille livres de rente en fonds de terre, et la magnifique habitation de Savenay, située à deux lieues environ de la petite ville de Dôle.

Là, M. de Savenay, dernier représentant d'une vieille famille parlementaire, menait une grande existence de gentilhomme campagnard. Ceci veut dire que le baron passait deux mois d'hiver à Dôle, où il avait un hôtel et où il donnait trois ou quatre bals à l'aristocratie de la ville. Le reste du temps il habitait son château de Savenay, tenant constamment table ouverte et, chaque automne, conviant toute la noblesse de la province à de magnifiques chasses à courre, dont le journal du département ne manquait jamais d'enregistrer les résultats. Ces chasses jouissaient d'une véritable célébrité et les premiers veneurs de France parlaient avec estime des équipages de chasse, — piqueurs, chiens et chevaux, de M. de Savenay.

En outre de ces plaisirs princiers, il y en avait au château beaucoup d'autres et de tous les genres. Concerts et bals improvisés, — parties de cheval, — promenades sur l'eau, — feux d'artifice et galas se succédaient sans interruption.

Le maître de la maison était jeune encore, riche et heureux. Ses hôtes se voyaient cordialement accueillis et largement fêtés, — tout cela poussait aux

joyeuses expansions et l'on rencontrait à Savenay, plus peut-être que partout ailleurs, un véritable échantillon de la vieille gaieté française et de la proverbiale gaieté franc-comtoise. Seulement chacun s'étonnait qu'à l'âge du baron (il atteignait sa trente-cinquième année), et dans la magnifique position où il se trouvait, il n'eût pas encore manifesté le désir de faire partager son bonheur à un autre lui-même, c'est-à-dire à une compagne.

Maintes fois des ouvertures à ce sujet avaient été faites à M. de Savenay par d'anciens amis de sa famille qui redoutaient de voir s'éteindre un nom qu'entouraient dans la province l'estime et la considération générales. Les plus riches et les plus belles héritières de Franche-Comté avaient été mises à la disposition du baron. Il n'avait qu'à faire un choix, et on lui donnait la presque certitude que sa demande serait favorablement accueillie.

M. de Savenay répondait en souriant qu'il n'était point l'ennemi du mariage, mais que, se trouvant parfaitement bien de son existence de garçon, il ne se marierait que lorsque son cœur aurait parlé. Or, jusqu'à ce moment, son cœur avait jugé convenable de conserver le mutisme le plus absolu.

Rien n'arrive jamais ni comme on le désire, ni comme on le craint, ni comme on le prévoit, dit un proverbe. Ce proverbe est d'une application quotidienne. Une grande surprise était réservée à tous les gens de la connaissance de M. de Savenay.

Ce dernier partit un beau matin pour un voyage qui devait durer deux ans. Son projet était de par-

courir la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et tout le nord de l'Europe. Il n'emmenait personne avec lui.

Pendant les trois premiers mois qui suivirent son départ, le baron écrivit de temps à autre aux quelques parents éloignés qu'il avait en Franche-Comté. Puis ses lettres cessèrent tout à coup et si complétement, que l'on eut la crainte qu'il ne lui fut arrivé quelque accident. Il n'en était rien.

Au bout d'un peu plus d'un an, le baron revint dans ses terres à l'improviste et sans avoir annoncé son retour à qui que ce fût. Seulement il n'était plus seul. Une jeune femme l'accompagnait. La sienne, — car M. de Savenay s'était marié pendant son voyage, et madame de Savenay était grosse de plusieurs mois.

Nous le répétons, la surprise fut grande, mais elle céda bientôt la place à la curiosité. Chacun voulut connaître la nouvelle mariée contre laquelle, dès l'abord, se manifesta un sentiment de défaveur et d'hostilité. On croyait généralement à une mésalliance de la part du baron, et cette supposition était vraisemblable en effet, car enfin quand on épouse une femme son égale par la fortune et par la position sociale, on n'entoure point son union d'un impénétrable mystère, et l'on ne se marie pas comme si l'on commettait une mauvaise action, au loin et sans que personne en sache rien.

Ajoutez à cela que beaucoup de mères avaient rêvé de faire du baron le mari de leur fille, et que rien ne courrouce plus volontiers qu'un désir non réalisé et qu'une ambition déçue.

Ces dispositions hostiles furent cependant de courte durée. Elles ne tinrent point contre la beauté touchante et contre le charme tout-puissant de Marguerite de Savenay.

La jeune femme atteignait à peine sa dix-huitième année. Il y avait dans son extrême jeunesse et dans son angélique visage quelque chose d'irrésistible. Elle était pâle et blonde, avec de grands yeux bleus un peu tristes, comme une fille mélancolique de la brumeuse Allemagne. Elle souriait rarement, mais son sourire avait une douceur infinie. Des larmes muettes voilaient parfois le sombre azur de ses prunelles. Son regard timide remuait profondément le cœur.

Rien ne se pouvait critiquer, d'ailleurs, ni dans la personne, ni dans les manières de Marguerite. Elle avait la distinction simple et innée d'une jeune reine, et son moindre mouvement recélait une grâce. Elle accueillait les hôtes de son mari avec une bienveillance affectueuse, avec une déférence empressée, qui lui conciliaient dès le premier moment toutes les sympathies.

Un mois après son arrivée, on ne l'appelait plus dans le pays que : *la Perle de Savenay*. Et chacun convenait que jamais surnom n'avait paru mieux mérité.

III

Un fils.

L'attitude de Marguerite vis-à-vis de son mari était parfois un peu bizarre. Elle semblait l'aimer avec une profonde tendresse, et pourtant il y avait des moments où elle s'éloignait de lui comme s'il lui eût inspiré de l'effroi. Presque toujours son regard, en s'attachant sur le baron, exprimait le respect et la reconnaissance, — des éclairs de passion passaient souvent dans ce regard. Quand Marguerite adressait la parole à son mari, on eût dit que sa voix tremblait, — elle ne lui parlait jamais qu'avec une sorte de soumission humble et craintive que rien ne semblait justifier, car le baron aurait volontiers passé sa vie aux genoux de sa femme qu'il idolâtrait, et le moindre désir exprimé par elle était un ordre pour lui.

Au moment de son arrivée en Franche-Comté, madame de Savenay, nous l'avons déjà dit, était grosse de plusieurs mois. Cette grossesse, dont chacun faisait

compliment au baron et à sa femme, ne semblait point apporter dans le jeune ménage cette joie ou plutôt ce délire que la venue d'un enfant cause ordinairement à deux époux qui s'aiment.

A mesure que le moment de la délivrance approchait, Marguerite devenait plus triste. Quelquefois, et pendant de longues heures, on la cherchait vainement à travers le parc. Elle était enfermée dans un petit oratoire attenant à sa chambre et là, agenouillée devant un crucifix et la tête cachée entre ses deux mains crispées, elle pleurait des larmes amères.

Monsieur de Savenay, lui aussi, semblait soucieux, et, quoiqu'il s'efforçât de dissimuler le chagrin inconnu qui le rongeait, il ne pouvait effacer le pli permanent et profond qui se creusait entre ses sourcils, — il ne pouvait cacher le cercle de bistre que des nuits d'insomnie traçaient autour de ses yeux.

— Vous êtes bien heureux !.. — lui répétaient les visiteurs qui se succédaient chaque jour au château.

Et il répondait :

— Oui !.. bien heureux ! — d'une voix qui voulait être joyeuse et au fond de laquelle un observateur attentif aurait deviné un sanglot contenu, qui montait avec chaque mot de son cœur à ses lèvres.

L'heure arriva. Quinze jours à l'avance, le plus habile accoucheur de Paris avait été mandé au château.

Quand les douleurs de l'enfantement commencèrent, le baron quitta la chambre de sa femme. Le courage lui manquait, — disait-il, — pour voir souffrir Marguerite et pour entendre ses cris.

L'accouchement fut pénible. Tant qu'il dura,

M. de Savenay se promena ou plutôt courut comme un fou à travers le parc. C'était par une sombre et froide journée du milieu de décembre. Il pleuvait, — et cependant le baron marchait tête nue sous la pluie.

Enfin son supplice eut un terme. Le chirurgien vint à lui. En le voyant s'avancer, monsieur de Savenay s'arrêta.

— Eh bien ?.. — demanda-t-il avec anxiété.

— C'est fini.

— Ma femme ?..

— Est aussi bien que possible...

— Dieu soit béni !.. — s'écria le baron.

— Vous avez un fils... — poursuivit l'accoucheur, — un petit garçon charmant, peut-être un peu frêle, mais cependant vivace et bien constitué... — Il vivra, j'en réponds..

— Tant mieux... — murmura M. de Savenay d'une voix brisée et comme éteinte.

— Venez voir madame la baronne, — votre présence lui fera du bien, — reprit l'accoucheur.

— Oui... allons.

Et le baron se laissa entraîner par le chirurgien plutôt qu'il ne le suivit.

Quand il entra dans la chambre de sa femme, Marguerite était très-pâle et elle avait les yeux fermés. Elle les rouvrit en entendant le pas de son mari et elle poussa un faible cri. Le baron se pencha vers elle et l'embrassa sur le front en lui disant tout bas :

— Chère enfant, du courage !..

Il la sentit frissonner sous son baiser. Il la regarda, elle pleurait.

A côté du lit, une sage-femme subalterne, qu'on avait fait venir pour aider le chirurgien, enveloppait un petit enfant dans des langes richement brodés. Cet enfant était chétif et semblait n'avoir qu'un souffle de vie.

— Tenez, monsienr le baron, — s'écria la sage-femme, regardez ce cher amour et embrassez-le. — Voyez donc comme il est mignon!.. Il vous ressemble déjà comme deux gouttes d'eau!.. aussi vrai que je m'appelle Reine Nivet!..

Et, tout en parlant, elle tendit l'enfant à M. de Savenay. Ce dernier devint plus pâle encore qu'il ne l'était auparavant, et recula d'un pas.

Marguerite avait tout vu et tout entendu. Malgré sa faiblesse elle s'appuya sur ses deux coudes, la tête penchée en avant et le regard rempli d'épouvante, comme s'il allait se passer quelque chose de terrible. Monsieur de Savenay s'aperçut de ce mouvement. Son visage se rasséréna, — ses lèvres sourirent, — il étendit ses bras pour prendre l'enfant et il l'embrassa en disant :

— Pauvre cher ange!.. il ressemble à sa mère... il sera beau comme elle...

Ensuite il le rendit à la sage-femme et il s'approcha de nouveau du lit.

— Oh! — murmura madame de Savenay en saisissant la tête de son mari avec ses deux mains et en l'appelant sur son cœur avec une sorte de délire; — oh! tu es bon!.. tu es bon comme Dieu lui-même... Oh!.. qu'avais-je fait pour mériter cela!..

Et, épuisée par cet effort passionné, madame de Sa-

venay retomba en arrière et referma les yeux.

— Monsieur, — dit alors l'accoucheur, — madame la baronne a besoin de calme et de repos, je vous engage à quitter momentanément cette chambre...

Monsieur de Savenay suivit ce conseil Il se retira dans sa bibliothèque où il s'enferma. Au bout de deux heures, un domestique vint frapper à la porte.

— Que voulez-vous? — demanda le baron.

— Madame prie Monsieur le baron de vouloir bien passer auprès d'elle, — répondit le domestique.

— J'y vais, — fit M. de Savenay.

Et, en effet il se rendit aussitôt à la chambre de Marguerite. Cette dernière était seule. Le baron prit un siége, s'assit auprès du lit de sa femme et lui dit :

— Vous avez désiré me voir, ma chère Marguerite?

— Oui, mon ami.

— Que voulez-vous de moi?

Il y eut un instant de silence? La jeune femme semblait hésiter à répondre. On entendait dans la pièce voisine les plaintifs vagissements du nouveau-né.

— Mon ami, — murmura Marguerite, — vous êtes noble et grand, vous avez toutes les délicatesses et toutes les générosités... — vous êtes si bon et si miséricordieux envers moi, que je ne devrais plus vous parler qu'à genoux, que je devrais baiser la trace de vos pas... mais il y a des générosités et des dévouements dont il ne faut point abuser...

Le baron interrompit Marguerite.

— Que voulez-vous dire, mon amie? — lui demanda-t-il, je ne vous comprends pas...

— Je veux vous demander vos ordres...

— Mes ordres !.. à quel sujet ?..

— Au sujet de... de ce pauvre enfant qui vient de naître...

— Eh bien ?..

— Eh bien !.. que va-t-il devenir ?.. où dois-je l'envoyer ?..

Les sanglots étouffaient la voix de Marguerite.

— Mon amie, — répondit le baron d'un ton où la fermeté s'alliait à la douceur, et en prenant la main de sa femme, — la place d'un fils est dans le château de son père ; — notre enfant doit vivre ici et n'en doit pas sortir...

— Mon Dieu ! — s'écria Marguerite avec éclat, au milieu des larmes qui la suffoquaient, — mon Dieu, vous l'ententez !.. oh ! je ne mourrai point heureuse si je ne puis mourir en donnant ma vie pour cet homme !..

§

L'accoucheur ne s'était pas trompé. — L'enfant vécut et reçut au baptême le nom de Réné. Marguerite le nourrit elle-même. Le berceau de son fils fut placé auprès de son chevet. Une nuit, elle eut un rêve horrible. Il lui sembla qu'un cri de Réné la réveillait soudain, qu'elle s'élançait de son lit et qu'elle se penchait sur le berceau.

O terreur !.. ô désespoir !.. le pauvre petit corps de Réné se tordait dans les convulsions de l'agonie, tandis qu'un long serpent aux écailles livides et à la tête plate enroulait ses anneaux visqueux au-

tour des membres délicats de l'enfant et lui enfonçait dans la gorge ses crocs empoisonnés.

Pendant un instant madame de Savenay se débattit vainement sous le poids de cet épouvantable cauchemar.

Dire ce qu'elle s'ouffrit, nous ne le pourrions pas!.. — Toutes les mères le comprendront.

Enfin elle s'éveilla.

Il y eut alors pour elle un moment de joie ineffable et suprême. — Elle avait rêvé!.. Réné vivait! . — Rien n'était vrai!..

Mon Dieu! que cette joie fut courte!..

Un appel d'agonie, un cri pareil à celui du rêve, partit soudain du berceau et retentit aux oreilles et dans le cœur de la pauvre mère.

Comme dans son rêve, elle bondit hors du lit et courut à son fils. Comme dans son rêve, Réné se tordait, mourant, sous l'étreinte fatale det cet implacable serpent qu'on appelle *le croup*. Madame de Savenay tomba foudroyée sur le tapis en murmurant :

— Dieu me punit! Dieu est juste!..

Mais elle se releva aussitôt. Elle n'avait pas le droit de mourir avant qu'on eût sauvé son fils!

— Au secours!.. au secours!.. cria-t-elle d'une voix désespérée.

On accourut. Elle montra l'enfant et dit :

— Des médecins!.. courez!..

En moins d'une heure le meilleur médecin de Dôle arrivait au château.

— Eh bien?.. — lui demanda madame de Savenay éperdue.

Le médecin examina l'enfant et répondit :

— Il est encore temps...

— Merci, mon Dieu !.. murmura la pauvre mère. Puis elle s'évanouit, brisée par les doubles tortures du rêve et de la réalité.

Quand vint le jour, Réné était hors de tout péril. Mais le délire venait de s'emparer de madame de Savenay, qu'une ardente fièvre de lait clouait sur son lit et dont l'état paraissait des plus alarmants.

Le médecin ne cacha point ses inquiétudes au baron.

Les lèvres de M. de Savenay murmurèrent une fervente prière, il offrit à Dieu sa vie en échange de celle de sa femme. — Ce vœu touchant ne fut point exaucé. Trois jours après, le baron était veuf et Réné était orphelin.

IV

Heureuse Enfance !...

Chers enfants, dansez, sautez !...
Votre âge
Échappe à l'orage !...
— Béranger. —

La mort de Marguerite porta à M. de Savenay un coup si terrible, que l'on crut pendant longtemps qu'il ne s'en relèverait pas. Aux premières crises du désespoir succéda une maladie de langueur qui mit le baron à deux doigts de la mort. La bonté de sa nature et la force de sa constitution le sauvèrent, mais, bien que hors de danger, il demeura sombre et taciturne.

Le château de Savenay, autrefois si joyeux et si rempli de mouvement et de bruit, devint silencieux et triste comme un cloître abandonné. Le baron y vécut presque seul. Il avait renvoyé la plupart de ses domestiques, en leur assurant des pensions qui les met-

taient à l'abri du besoin pour le reste de leur vie. Ceux qu'il avait conservés devaient ne jamais lui adresser la parole sans être interrogés, ne laisser parvenir personne jusqu'à lui, et respecter les noires rêveries dans lesquelles il aimait à se plonger. Le baron trouvait une sorte de volupté lugubre à s'isoler dans ses douloureux souvenirs.

Dès le lendemain de la mort de Marguerite, l'ordre avait été donné par lui d'éloigner Réné du château. L'enfant avait été mis en nourrice dans un des villages environnants, et le baron semblait éviter avec le plus grand soin de parler de lui et même d'en entendre parler.

Cette sorte de répulsion semblait naturelle à tout le monde. M. de Savenay adorait sa femme et il ne pouvait pardonner à son fils, — disait-on, — d'avoir été la cause innocente de la mort de sa bien-aimée Marguerite.

En revanche, et comme pour dédommager l'enfant de la froideur paternelle, la mère nourricière du petit Réné s'était éprise pour lui d'une vive et profonde tendresse, et lui prodiguait plus de caresses qu'à ceux même qui étaient véritablement ses fils.

Peut-être, s'il eût été élevé au château de Savenay, entouré d'un trop grand luxe de soins et de précautions, Réné n'eût-il pas vécu, — comme ces plantes frêles qui s'étiolent et meurent étouffées par l'atmosphère de la serre chaude où elles ont été transportées. Au contraire, la vie agreste et la rude éducation de ses premières années fortifièrent Réné et lui permirent de vivre.

Les fleurs des prairies et les jeunes pousses des taillis lui communiquèrent un peu de leur sève et de leur verdeur. A la vérité, il resta plus frêle et plus chetif, plus pâle et plus délicat que les autres enfants de son âge, mais il grandit cependant et ses forces se développèrent d'une façon que l'on n'aurait osé ni attendre ni espérer.

Son intelligence surtout était vive et brillante, et bien supérieure à celle de ses rustiques compagnons. Quant à son instruction, nous n'en parlerons point, et pour cause, car il n'en recevait aucune.

Six années se passèrent.

Réné, dont les ardeurs du soleil et les intempéries de l'air n'avaient pu hâler le teint blanc et mat, était beau comme un chérubin, avec ses grands cheveux blonds soyeux qui retombaient sur ses épaules en boucles naturelles. A le voir au milieu des quatre enfants de sa nourrice, vêtu comme eux, parlant leur patois grossier, et mordant à belles dents une gigantesque tartine de pain bis recouverte de fromage blanc, Réné semblait un ange tombé du ciel, par hasard, parmi ces fils de paysan.

Réné savait bien, pour l'avoir entendu dire, qu'il était le fils du riche baron de Savenay, lequel possédait un château et le viendrait chercher un jour. Mais ces mots : *baron*, *richesse* et *château* n'offraient qu'un sens très-vague à l'esprit de l'enfant.

Son père, le baron, il ne le connaissait point. Il connaissait au contraire le mari de sa nourrice qu'il appelait *papa*. — Il le connaissait et il l'aimait. — Il aimait aussi sa nourrice. Il aimait ses frères de lait. Il

aimait la servante et les garçons de la ferme. Il aimait les gros chiens, avec lesquels il se roulait et qui lui léchaient les mains et le visage sans lui faire jamais de mal. Il aimait les bœufs roux, — les vaches blanches et noires, qui faisaient, comme dans les vallons suisses, tinter à leur cou des clochettes sonores. Il aimait les moutons et les chèvres, les gros dindons qui l'effrayaient un peu, — les canards et les poules qui lui pondaient de si bons œufs frais. Il aimait tout, enfin, tout, jusqu'à la mare de la basse-cour, à l'eau verte et bourbeuse, dans laquelle il avait roulé deux ou trois fois, quand il était encore bien petit.

Certes, si Réné avait été d'âge à savoir ce que c'était que l'avenir, il n'eût point ambitionné de plus grand bonheur que de passer sa vie entière dans la ferme de sa nourrice. Peut-être est-ce là, en effet, que Réné eût trouvé le vrai bonheur. Mais la destinée en avait décidé autrement.

§

Le baron de Savenay avait toujours été pieux, nous croyons l'avoir indiqué. Dans les premiers temps de son veuvage, il s'était laissé entraîner par les transports de sa douleur, jusqu'à blasphémer contre la bonté et la justice de Dieu. Mais un jour arriva où le repentir descendit en lui et où, après avoir confessé sa faute, il se demanda s'il n'avait pas des devoirs sacrés à remplir, devoirs qu'il négligeait depuis trop longtemps. La réponse fut affirmative. — M. de Savenay résolut de réparer ses torts et de les réparer sur-le-champ.

Il donna l'ordre de lui seller un cheval et il prit le chemin du village où grandissait le fils de Marguerite, cet enfant venu au monde dans la tristesse, cet enfant qui n'avait jamais fait verser que des larmes et dont la naissance cachait un mystère de douleurs que nous pénétrerons un jour.

Saulcy, — tel est le nom du village qu'habitait Réné, — est un charmant hameau situé dans la position la plus pittoresque et se cachant sous des massifs de grands arbres, comme un nid d'alouettes sous une touffe d'herbe. On y arrive, du côté de Savenay, par un chemin creux presque pareil à ceux de la Vendée, et bordé de chaque côté par une double haie d'aubépine.

Le baron suivait au pas de son cheval ce sentier parfumé, et, pour la première fois depuis six années, il éprouvait une sorte de bien-être en respirant les senteurs enivrantes que la nature répand à profusion dans les jours du printemps. Il s'abandonna d'abord à ce bien-être qu'il ressentait. Puis sa pensée retourna en arrière. Il vécut par le souvenir. Il se dit qu'il eût été bien doux de parcourir ce même sentier, par cette radieuse matinée, avec sa Marguerite, à cheval tous les deux, elle souriant, et lui, jetant son bras amoureux autour de la taille ronde et souple de la jeune femme... Les rênes s'échappèrent alors des mains de M. de Savenay; sa tête se pencha et de grosses larmes voilèrent ses regards.

En ce moment son cheval s'arrêta brusquement. Le baron leva les yeux d'une façon toute machinale, et il lui sembla, avec une ivresse mêlée d'une sorte d'ef-

froi, qu'une vision du ciel se manifestait à lui. Marguerite était debout, en face de lui, et le regardait avec ses grands yeux bleus, si limpides et si profonds.

— Viens-tu me chercher?.. — murmura-t-il avec un religieux enthousiasme, — viens-tu me chercher pour m'emmener avec toi?..

M. de Savenay achevait à peine cette invocation passionnée, quand il s'aperçut qu'il n'était point le jouet d'une erreur décevante. Ce n'était pas une illusion mensongère, — ce n'était pas une vision de l'autre monde qui s'offrait à lui, — c'était la réalité.

En effet, un groupe de cinq enfants lui barrait le chemin, et l'un de ces enfants était l'image fidèle, le vivant portrait de sa Marguerite tant pleurée.

Le baron comprit tout. Il sauta à bas de son cheval et courut au petit garçon dont il prit entre ses mains les deux mains délicates. Il lui demanda :

— Vous vous appelez Réné, n'est-ce pas?..

— Oui, répondit l'enfant.

Et il ajouta avec une sorte d'orgueil :

— Réné de Savenay.

A cet instant précis, il se fit dans le cœur et dans les sentiments du baron un changement complet, — absolu, — incompréhensible.

Tout ce qu'il y avait d'amer dans les souvenirs du passé s'effaça comme par enchantement. Il ne vit plus dans Réné que l'image de Marguerite. Il se dit que deux âmes semblables devaient habiter deux corps si pareils. Et tout l'amour brûlant qu'il avait éprouvé pour la mère se reporta en sainte affection sur l'en-

fant. Il prit Réné entre ses bras, il le serra contre sa poitrine, et il couvrit son beau visage de baisers dévorants et de larmes qui avaient leur douceur.

Réné ne s'effraya point de ces caresses, mais il s'en étonna.

— Qui donc que vous êtes, vous, Monsieur? — demanda-t-il, — je ne vous ai jamais vu...

— Je suis ton père, mon enfant.... — répondit le baron à travers ses larmes.

— Tiens!.. — fit Réné, — alors vous êtes le monsieur du château de Savenay?

— Oui, mon enfant ..

— Oh! bien, alors, — continua Réné, — puisque vous êtes papa, je vous aimerai bien quand je vous connaîtrai; mais à présent je ne vous connais pas encore, j'aime bien mieux papa Guillaume...

Le père nourricier de Réné s'appelait Guillaume. — Le baron allait répondre. L'enfant ne lui en laissa pas le temps.

— Est-ce que c'est à vous, ce beau *dada*-là?.. — demanda-t-il en désignant le cheval qui essayait, mais vainement, de mâcher quelques brins d'herbe.

— Oui, mon enfant.., — dit M. de Savenay.

— Puisque vous êtes mon papa, mettez-moi sur votre *dada* .. je voudrais aller à *dada*...

Le baron eut un sourire et il obéit à l'enfant. Réné se mit à battre de ses deux petites jambes les flancs du cheval que M. de Savenay tenait par la bride et il commença à crier de sa voix douce, qu'il s'efforçait d'enfler :

— Hue!.. dada!.. au galop!.. dada!..

— Si tu veux, mon enfant, — fit le baron, — tu auras à toi un cheval, beaucoup plus petit que celui-ci, et sur lequel tu pourras monter sans l'aide de personne?

— Oui, — répondit Réné, — je veux bien... je veux tout de suite...

— Dès demain, — fit M. de Savenay.

— Oh! — s'écria Réné, — demain, c'est loin!.. — aujourd'hui je veux aller à dada à la ferme. — Je veux que papa Guillaume et maman Jeanne me voient arriver à dada!..

M. de Savenay se mit aussitôt en devoir de satisfaire cette fantaisie de l'enfant. Il fit marcher le cheval, qui s'avança gravement portant son gentil cavalier et suivi des quatre fils de la nourrice.

Quand cette dernière vit entrer tout ce monde dans la cour de la ferme et qu'elle reconnut le baron, elle poussa une exclamation d'étonnement

V

Cet âge est sans pitié !..

— Oh! Jésus, mon doux Seigneur!.. — s'écria la fermière qui n'en pouvait croire ses yeux, — ah! sainte Marie mère de Dieu! c'est-il en vérité possible!..

— Vois-tu, maman Jeanne, — dit en ce moment le petit Réné, — vois-tu comme je me tiens bien sur le grand *dada!..*

Oui, mon fieux!.. — répondit Jeanne, — te voilà beau et hardi, ni plus ni moins qu'un garçonnet de quinze ans!..

M. de Savenay prit l'enfant dans ses bras, l'enleva de la selle et le posa à terre. Réné courut à sa nourrice.

— Maman Jeanne, — murmura-t-il à l'oreille de cette dernière, — ce monsieur que voilà dit qu'il est mon papa... — Est-ce que c'est vrai?

— Mais je le crois bien, que c'est vrai!.. — répli-

qua Jeanne, —c'est monsieur le baron de Savenay dont nous te parlons si souvent, que nous te recommandons de bien aimer et pour qui tu fais ta prière, matin et soir...

— Cher enfant!.. — dit le baron en embrassant de nouveau Réné, — il prie pour moi!..

— Et aussi pour maman Marguerite qui est au ciel, — répondit Réné.

Les yeux de M. de Savenay se mouillèrent.

— Madame, — dit-il à la nourrice avec émotion, — vous êtes une bonne et digne femme...

— Oh! çà, monsieur le baron, je m'en pique.. J'ai le cœur sur la main, et d'ailleurs j'aime le petit comme s'il était véritablement à moi... n'est-ce pas, mon Réné, que je t'aime?..

— Oui, maman Jeanne... tu me donnes de belles tartines, mais ce monsieur qui est mon papa a dit qu'il me donnerait un petit dada...

Tout ceci se passait dans la cour de la ferme.

En ce moment un grand et robuste paysan, vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'un bonnet de coton bariolé, parut sur le seuil de la maison.

— Hé! Guillaume, — lui cria Jeanne, — viens donc vite!..

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda le paysan.

— Il y a que voici monsieur le baron...

— Quel baron?..

— Imbécile!.. monsieur le baron de Savenay, le père du petit...

— Tiens! tiens! tiens! — fit Guillaume avec une stupeur manifeste et en s'avançant lentement, tandis

qu'il tortillait son bonnet de coton entre ses gros doigts.

— Il paraît, mon ami, — fit M. de Savenay, — que ma présence ici, vous étonne beaucoup...

— Oh! pour ça, c'est vrai tout de même, — répondit Guillaume avec ce rire naïf particulier aux paysans francs-comtois.

— Et, pourquoi donc?..

— Dame, monsieur le baron, nous croyions que vous ne viendriez jamais nous faire visite...

— Vous croyiez cela?..

— Pardine! depuis six ans que le petit est à la ferme et que nous ne vous avons point vu!..

— Mon ami, — dit le baron avec doureur, — est-ce donc une raison parce que j'ai été pendant six ans mauvais père, pour que je le sois toujours?.. Est-ce donc une raison parce que j'ai eu des torts graves, pour que je ne les répare jamais?..

Guillaume ne sut que répondre.

Jeanne prit la parole.

— Oh! monsieur le baron, — s'écria-t-elle, — nous ne vous avons point accusé!..

— Je m'accuse moi-même... — murmura M. de Savenay.

— D'ailleurs, le petit se trouve heureux avec nous, — continua Jeanne, — et, tant que vous voudrez nous le laisser, nous le garderons, et de bien grand cœur, je vous jure!..

— Je le répète, mes amis, vous êtes de braves et dignes gens, je vous récompenserai comme vous le méritez, de tout ce que vous avez fait pour mon fils...

— Nous ne méritons aucune récompense, monsieur le baron, ce n'est point par intérêt que nous aimions le petit, et cependant nous étions bien payés... beaucoup plus que ça ne valait... — Est-ce que vous allez l'emmener?..

— Oui, mes amis.

— Bientôt?..

— Aujourd'hui même.

Jeanne se mit à pleurer.

— Je me suis privé si longtemps par ma faute de la présence de mon fils, — ajouta le baron, — que je dois avoir hâte, vous le comprenez, de jouir de lui tout à mon aise...

— Oh! je comprends cela, — répondit la fermière, — mais, voyez-vous, de savoir que ce cher enfant va partir, ça me fait autant de mal que si on m'enlevait un des miens...

Jeanne se tourna vers ses quatre marmots qui assistaient à cette scène, la bouche béante et les yeux largement ouverts. Rendons-leur la justice de convenir qu'ils ne comprenaient pas un mot à tout ce qui se passait devant eux.

Et l'excellente femme reprit :

— Dites donc, les mioches, votre frère Réné va s'en aller d'ici et vous ne le verrez plus...

L'effet de ces paroles fut aussi prompt que celui de la machine électrique. A l'instant même, huit coudes se levèrent, — huit poings fermés s'appuyèrent sur autant d'yeux et quatre sanglots retentirent.

Au bout d'une seconde, Réné, distrait un instant par l'attention qu'il prêtait au cheval de son père, joignit

ses cris et ses pleurs à ceux de ses frères de lait. Il frappait du pied, il se tirait les cheveux et il répétait avec désespoir :

— Non!.. non!.. non!.. je ne veux pas partir!..

— Vous voyez, monsieur le baron! — dit alors Jeanne avec l'accent d'un légitime orgueil. — Oh! il nous aime bien, allez!..

En face de l'amère désolation de Réné, M. de Savenay comprit que le seul parti à prendre était de temporiser et qu'il serait vraiment cruel d'enlever un pauvre enfant du milieu de ceux qu'il s'était accoutumé à considérer comme sa famille, pour le transporter malgré sa résistance dans un endroit inconnu pour lui, où des visages également inconnus pour lui l'entoureraient. Le baron déclara donc à Réné qu'il le laisserait à la ferme tant qu'il le voudrait. Aussitôt le sourire remplaça dans tous les yeux et sur toutes les lèvres les larmes et les cris, et la joie la plús franche et surtout la plus bruyante se manifesta.

M. de Savenay passa le reste de la journée auprès de Réné, et il repartit le soir pour le château, en annonçant qu'il reviendrait le surlendemain.

L'enfant, qui déjà s'était habitué à lui et à ses caresses, le vit s'éloigner avec une sorte de regret.

Deux jours après, le baron revint en effet, ainsi qu'il l'avait annoncé. Il était accompagné d'un domestique qui tenait en main un ravissant petit poney des Hyglands, bai brun, avec une longue queue et une crinière noires et flottantes. La selle, la bride, et tout

le reste de l'équipement étaient en maroquin rouge, avec le mors et les étriers en argent.

M. de Savenay avait acheté la veille cette charmante petite bête à un Anglais qui ne songeait pas le moins du monde à s'en défaire et qui avait été décidé par le prix fabuleux qu'en avait offert le baron.

A la vue du poney, Réné poussa des cris de joie. Il se mit en selle, séance tenante, et, au bout d'une heure, il faisait au petit trop et sans être soutenu par personne tout le tour de la ferme. Les fils du fermier montèrent ensuite à cheval. Mais, à la première secousse, ils perdaient l'équilibre et tombaient désarçonnés sur le gazon, au milieu de grands éclats de rire.

Ce jeu se prolongea jusqu'au soir, et l'on comprend bien que les enfants ne s'en lassèrent point.

M. de Savenay promit de revenir le lendemain pour donner une nouvelle leçon d'équitation. Réné commençait à adorer le baron, qu'il n'appelait plus autrement que *papa*. Les visites à la ferme durèrent huit jours. Au bout de ce temps, M. de Savenay invita Guillaume, Jeanne et leurs enfants à venir passer avec Réné la journée du dimanche au château.

Cette invitation fut joyeusement accueillie. Réné n'était jamais sorti de la ferme. Par conséquent, pour lui, le mot de *château* ne signifiait rien de précis. Il demeura d'abord muet et stupéfait en face des merveilles de la demeure de son père. Mais, à la vue de ce luxe, de cette élégance, de cette richesse, — des instincts jusqu'alors inconnus s'éveillèrent soudainement dans son âme.

Il comprit qu'il était chez lui, — que tout ce qu'il voyait lui appartenait, — et qu'il n'avait qu'à vouloir pour obtenir aussitôt. Il devina la supériorité fictive de sa position de fils de gentilhomme riche, sur celle de ces petits paysans que jusqu'à cette heure il avait considérés comme ses frères. Et, tout aussitôt, il abusa de cette supériorité et il s'efforça de la leur faire sentir.

Jusque-là il avait été leur égal et leur camarade; il devint leur maître et leur tyran.

Les fils de Guillaume, dans l'esprit desquels la distinction des positions sociales se faisait plus lentement ou même ne se faisait pas du tout, ne s'accommodèrent point des grands airs de Réné. Ils invoquèrent le droit du plus fort et Réné fut battu.

Ce dernier poussa les hauts cris et courut se plaindre à son père Le baron était trop juste pour donner tort aux enfants du fermier, qui, après tout, n'avaient fait qu'user du droit de légitime défense et de celui de représailles. Seulement il exploita cette circonstance au profit de ses désirs. Il démontra à Réné que ses frères de lait étaient d'une nature grossière avec laquelle sa nature fine et délicate ne pouvait point s'ympathiser entièrement. Il lui fit comprendre que sa place était au château, où il se trouverait bien plus heureux qu'à la ferme, car il y serait seul, car il y serait maître. Ces raisonnements, appuyés d'ailleurs par la rancune des coups de poings reçus, parurent à Réné assez convaincants.

Cependant l'idée de la solitude l'effrayait quelque peu. Mais le baron lui fit présent d'un joli petit fusil,

à canon damasquiné, garni en velours et monté en argent. Il lui promit, en outre, de lui apprendre à s'en servir et de le mener chaque jour tirer des oiseaux dans le parc. Réné n'hésita plus. Il déclara, séance tenante, qu'il ne retournerait pas à la ferme.

Cette décision causa une grande douleur à Guillaume, à Jeanne, et surtout à leurs enfants, qui, eux, n'avaient conservé nulle rancune des coups de poings qu'ils avaient donnés. Beaucoup de larmes coulèrent. Le reste de la journée se passa tristement. Réné lui-même, au fond, n'était pas gai, tant s'en faut, — mais un bizarre amour-propre, une sorte de faux point d'honneur, incompréhensible chez un enfant de cet âge, l'empêchaient de laisser voir son chagrin. Les bons fermiers quittèrent le château avec la conviction douloureuse que Réné était un méchant cœur qui ne les avait jamais aimés. Monsieur de Savenay ne put s'empêcher de partager en partie cette conviction, et de s'en affliger profondément. Il invita Jeanne et Guillaume à ramener leurs enfants le dimanche suivant. Mais les paysans refusèrent.

VI

Les mauvais livres.

Réné n'était point installé depuis huit jours au château de Savenay que déjà son véritable caractère se dévoilait tout entier. L'enfant se montrait volontaire et tapageur, — exigeant et impérieux. Il fallait que tout cédât devant lui, — il fallait que chacun se pliât à ses moindres caprices. Il ne craignait personne, et pas plus le baron qu'un autre. — C'est tout au plus si M. de Savenay parvenait à se faire obéir, en élevant la voix et en menaçant de se montrer sévère.

Enfin, pour les hommes et pour les choses, Réné était un véritable tyran, — mais le plus joli tyran du monde, — un petit despote rose et blanc, aux yeux bleus et aux cheveux blonds !...—un diablotin pétri de malice et incarné sous la trompeuse forme d'un ange !..

Réné, du reste, avait l'esprit vif et l'imagination active. — Il comprenait facilement, et ce qu'il avait

une fois compris se gravait pour toujours dans sa mémoire. Quant à tout ce qui est des exercices de force et d'adresse, il annonçait devoir y exceller, et, quoiqu'il fût petit et frêle, une grande vigueur musculaire se cachait sous cette apparence délicate.

Somme toute, il y avait chez l'enfant beaucoup de bon et de mauvais. C'était à l'éducation de détruire le mauvais et de développer le bon.

Cette tâche difficile, M. de Savenay l'entreprit. Il se fit le précepteur de Réné. Il s'efforça d'ouvrir le cœur de son fils aux divins préceptes de la vertu, et son intelligence aux graves enseignements de la science. En même temps, et comme distractions entremêlées à des travaux plus sérieux, il mettait à la main de l'enfant une cravache ou un fleuret; — il en faisait un excellent écuyer et un tireur très-passable. Puis enfin, et à titre de récompense et d'encouragement, venait la chasse, que Réné adorait et où il faisait preuve d'une singulière adresse.

Au milieu de ces devoirs et de ces plaisirs, le fils de Marguerite grandissait. Il atteignait sa douzième année et tout en lui, le corps et l'esprit, s'était développé au gré des espérances du baron. Mais alors M. de Savenay comprit, ou du moins crut comprendre, que pour achever l'éducation de l'enfant qui se faisait jeune homme, il fallait quelqu'un de plus capable que lui. Il appela à son aide un ecclésiastique d'un grand mérite, qui entra dans la maison avec les fonctions de gouverneur de Réné.

Sous l'habile direction de ce maître, une nouvelle transformation parut se faire dans le caractère et dans

les habitudes de l'élève. Le travail, qui jusque-là n'avait été pour lui qu'un devoir, sembla devenir un plaisir. En même temps une piété ardente et peut-être même exaltée jetait dans le cœur de l'enfant des racines qu'on devait croire vivaces et profondes. Il devenait vraisemblable que Réné serait un jour un homme remarquable sous tous les rapports, qu'il porterait dignement le nom de Savenay, et qu'il ferait un noble emploi de la magnifique fortune qui devait lui revenir un jour.

Pour renverser toutes ces espérances il ne fallait que bien peu de chose. — Quelques livres suffirent. — Voici comment.

Réné avait quinze ans, — il atteignait cet âge où les ardeurs de la jeunesse commencent à porter leurs bouillonnements dans des sens qui s'ignorent, mais qui sont prêts à parler. Son imagination était pure : Astarté, le démon des nuits, ne s'était point encore assis, avec son cortége de visions, au chevet virginal de l'enfant endormi. Bref, la mère la plus craintive aurait envié pour sa fille la profonde innocence de Réné.

Le jeune homme et son précepteur avaient fait de la bibliothèque du château leur cabinet de travail. Cette bibliothèque était une vaste pièce encombrée, malgré sa grandeur, de cartes géographiques, de sphères et de globes terrestres qui couvraient deux immenses tables d'ébène sculpté du plus rare et du plus beau travail. Tout à l'entour, des casiers du même bois contenaient une masse poudreuse d'in-folio, d'in-quarto, d'in-douze et d'in-dix-huit étagés par ordre de taille, depuis le parquet jusqu'au plafond.

Ces livres avaient leur prix, sans doute, mais seulement pour un bibliophile et pour un amateur de recherches historiques et théologiques. Tous, en effet, étaient très-anciens, et fort sérieux pour la plupart. Là se voyait au grand complet la collection des Pères de l'Église et les œuvres pesantes et indigestes d'une foule de théologiens, de commentateurs et de jurisconsultes. Quant à la littérature ancienne ou moderne, il n'en était point question. Les poëtes même, grecs ou latins, avaient été bannis de cette bibliothèque par les scrupules excessifs d'un des aïeux du baron de Savenay.

Ces livres n'offraient donc aucun intérêt pour Réné, qui ne fouillait jamais les rayons que dans le but d'en tirer quelques massifs in-folios d'histoire romaine, ornés d'assez belles *estampes* représentant des portraits d'empereurs, des siéges, des combats et des dessins de béliers, catapultes, et autres machines de guerre.

Un jour, Réné venait de déplacer cinq ou six de ces volumes, ce qui avait laissé un vide considérable dans le casier d'où il les avait tirés. Il sembla à l'enfant qu'il voyait un point brillant, semblable à la tête d'un gros clou doré, reluire dans le panneau du fond. Une instinctive curiosité le poussa. Il appuya son doigt sur le clou doré. Alors il entendit un petit craquement, le panneau tourna sur lui-même et découvrit une sorte de cachette.

Cette cachette était remplie de livres. C'étaient de jolis volumes in-dix-huit, élégamment reliés en maroquin rouge et dorés sur tranche.

Réné en prit quelques-uns et en regarda les titres. Ces titres l'étonnèrent. — Il n'en connaissait aucun, et il leur trouvait un attrait singulier

Sur les uns, il lut : *Les Bijoux indiscrets*, *La Religieuse*, par Diderot. Sur les autres : *Le Sopha*, par Crébillon fils ; *Les Liaisons dangereuses*, par M. le chevalier de Laclos. Sur d'autres enfin : *La Pucelle d'Orléans*, par Arouet de Voltaire ; — *Les Contes de la Fontaine*. — *Les Contes de Grécourt* ; — *Les Contes de la reine de Navarre*, etc., etc. Bref, il y avait plus de cent volumes.

Réné allait en ouvrir et en feuilleter quelques-uns, quand il entendit un bruit de pas dans le corridor qui conduisait à la bibliothèque. C'était l'abbé qui venait le rejoindre.

La première pensée du jeune homme fut qu'il était bon de garder pour lui seul le secret de la découverte qu'il venait de faire. Il repoussa précipitamment le panneau qui se referma, et il entassa les in-folio historiques sur les rayons d'où il les avait tirés un instant auparavant. L'abbé ne se douta de rien.

Pendant toute la durée de la leçon qui suivit, Réné se sentit distrait et préoccupé. Pourquoi ? Il ne le savait pas lui-même.

Aussitôt que l'heure du travail fut passée, le précepteur s'en alla dans le parc afin d'y réciter son bréviaire. Réné resta seul dans la bibliothèque. Il courut d'abord à la porte dont il poussa les verrous pour éviter toute surprise. Il revint ensuite au rayon mystérieux, — il bouleversa les in-folio, et, d'une main tremblante, il fit jouer le ressort. Les jolis volumes,

vêtus de rouge comme des cardinaux, apparurent de nouveau à ses regards, et il en prit un au hasard et il l'ouvrit.

C'était une ancienne et très-luxueuse édition des *Contes de la Fontaine*. Chacun des lestes récits de l'immortel mais peu chaste fabuliste était *illustré* d'une vignette gravée sur cuivre, délicieuse de fini et d'exécution, mais singulièrement profane, voluptueuse à l'excès et plus dangereuse dans sa nudité à peine gazée qu'un dessin tout à fait obscène.

Réné regarda.

Il regarda avec étonnement d'abord, puis avec une curiosité avide, enfin avec un trouble croissant et avec une ivresse fatale.

Il regardait et il lisait. Son cœur battait violemment, — il avait la fièvre, — des nuages passaient devant ses yeux. Il lui semblait que le sang de ses veines devenait un feu liquide qui le dévorait en circulant.

Il continua de regarder, — il continua de lire, et, quand il eut achevé le volume et qu'il se leva de la chaise sur laquelle il était assis, pour aller repousser les verrous, car l'heure de la récréation était passée, il chancelait comme un homme ivre et il était en proie à une véritable et délirante hallucination.

La leçon s'en ressentit. Son précepteur lui demanda s'il était souffrant. Réné répondit qu'il avait la migraine et qu'il sentait un peu de fièvre. — Il ne mentait pas tout-à-fait. La leçon fut interrompue, et le précepteur mena son élève faire dans la campagne une promenade qui le soulagea un peu.

L'heure du dîner arriva, Réné ne mangea point. —

Il prétexta un nouveau retour de son malaise de l'après-midi et il témoigna le désire d'aller se mettre au lit. Ceci lui fut accordé sans conteste.

Réné quitta la salle à manger, courut à la bibliothèque, — prit un nouveau volume, — le cacha sous son matelas et se jeta sur son lit.

Au bout d'une heure à peu près, le baron et l'abbé visitèrent le prétendu malade. Réné leur dit qu'il allait beaucoup mieux, — qu'il avait seulement besoin de dormir et qu'il priait qu'on ne vînt point l'éveiller. Dès qu'il se retrouva seul, il senferma dans sa chambre et se mit à dévorer le livre qu'il avait apporté. C'était : *Les Liaisons dangereuses.*

A une heure du matin il avait achevé sa lecture, et il s'endormait épuisé de fatigue et brisé par des émotions inconnues. Des rêves étranges vinrent visiter son sommeil troublé. Quand il se réveilla, il était pâle et son regard brillait d'un éclat fiévreux et inaccoutumé. Un grand changement s'était fait en lui. — La science du mal avait empoisonné son cœur !

VII

Un Don Juan champêtre.

Il ne nous reste plus que bien peu de chose à dire de Réné pour le conduire jusqu'au moment où nous allons le rejoindre sur le boulevard des Italiens, à Paris, et en faire un des principaux acteurs du drame que nous commençons.

Les déplorables lectures que nous avons signalées, produisirent leur effet inévitable et fatal. La cynique philosophie du dix-huitième siècle faussa complétement la belle intelligence de Réné. Le matérialisme le plus absolu et aussi le plus irréfléchi remplaça les croyances religieuses dans son esprit et dans son cœur.

Réné n'admit plus que la *loi de nature*. Et cette loi (dans le sens qu'il lui donnait du moins), était la négation de toute loi, c'est-à-dire la liberté d'obéir sans résistance à tous les instincts de la matière, à

tous les caprices de la sensualité. Bref, Réné n'avait pas seize ans, et déjà sa dépravation était profonde, effrayante, — sans remède.

Seulement, jusqu'alors le jeune homme n'avait péché que par l'esprit et par la pensée. Il possédait à fond la théorie du vice. Il n'en avait pas encore la pratique. L'audace lui manquait pour franchir le seuil de ses rêves et faire un premier pas dans la réalité. Et cependant, nous pouvons le dire, jamais désirs plus impérieux ne poussèrent un adolescent à revêtir la robe virile.

A la timidité près, Réné ressemblait d'une façon frappante au joli page *Chérubin* de Beaumarchais. Son cœur, comme celui du page, battait à la vue d'une cornette, que cette cornette fût portée par une belle fille de dix-huit ans, ou par une matrone de cinquante. Mais, hélas ! les battements de ce cœur montaient à la gorge de Réné, le paralysaient et ne lui laissaient ni la faculté de faire un geste, ni celle de prononcer une parole. Cependant, l'occasion aidant, un beau soir Réné débuta.

Oserons-nous en convenir ?... Une petite gardeuse de dindons fut la très-humble héroïne du premier amour du jeune homme. Et encore Réné avait un rival !... Et ce rival, heureux avant lui, était palefrenier en sous-ordre des écuries du château !...

Il faut bien l'avouer; mon Dieu! quoique ce soit triste et honteux, — presque toujours ce sont d'abjectes créatures qui reçoivent le premier baiser d'une lèvre virginale.

Nous n'avons nullement la prétention de récrire en

ces pages une sorte de rustique *Faublas*. Nous nous garderons bien, par conséquent, de suivre Réné parmi les vulgaires aventures qui succédèrent à son caprice pour la dindonnière aux jupons crottés.

L'abbé s'aperçut, mais un peu tard, des escapades de son élève. — Il prévint M. de Savenay et il refusa de régenter plus longtemps cette nature qui devenait indisciplinable et cette intelligence qui faisait fausse route.

Le baron s'affligea fort de ce qui se passait et il entreprit de moraliser son fils. Réné répondit au baron *qu'il fallait bien que jeunesse se passât; — qu'il n'était point un moine, après tout*, et qu'il ne se sentait aucune vocation pour les vœux de continence et de chasteté de l'ordre de Malte.

Ces réponses redoublèrent le chagrin du baron, qui s'efforça de surveiller Réné. Réné se moqua de cette surveillance, — il sortait par les fenêtres quand on fermait les portes, et il devint une manière de don Juan champêtre fort redouté des paysans du voisinage, qui craignaient sans cesse quelque accroc à la vertu de leurs femmes et à l'innocence de leurs filles.

Les aventures galantes du jeune homme suscitèrent contre lui de nombreuses inimitiés. Plus d'une fois, Réné faillit être victime de ces haines sourdes et jalouses. A deux ou trois reprises, tandis qu'il courait la campagne pendant la nuit, pour aller à un rendez-vous ou pour en revenir, des coups de fusil furent tirés sur lui par un mari ou par un frère embusqué derrière une haie ou blotti au fond de quelque fossé. Il eut le bonheur d'entendre siffler des balles qui ne l'at

teignaient jamais. Et la nuit suivante, il recommençait ses excursions, — car, au milieu des vices qui le dominaient, Réné conservait une brillante et incontestable qualité, — il était brave, — brave et téméraire comme un véritable gentilhomme des siècles passés.

M. de Savenay entendit parler des périls sans cesse renaissants qui menaçaient son fils et que celui-ci bravait avec une folle insouciance. Il frémit et il résolut de sauver Réné malgré lui-même. Il se dit qu'il était grandement temps de faire voir le monde au jeune homme, et que, peut-être, dans les salons où il conduirait Réné, ce dernier rencontrerait quelque belle jeune fille pour laquelle il s'éprendrait d'un amour chaste et profond, et que cet amour serait sa sauvegarde.

En conséquence, il retourna s'installer à son hôtel de Dôle, où il n'avait pas mis les pieds depuis la mort de Marguerite. Cet hôtel fut remeublé à neuf, — le baron augmenta sa livrée, renouvela ses équipages et ouvrit son salon à l'aristocratie de la ville. — Réné fit sensation.

Nous savons déjà combien était trompeuse l'apparence du jeune homme. Au milieu de ses fougueux déportements, il avait conservé sa beauté de jeune fille, — sa douce et ravissante physionomie. Il avait dix-huit ans et il n'en paraissait guère avoir plus de quinze. Les femmes raffolèrent de lui.

Réné comprit à merveille tous les bénéfices qui, s'il était habile, devaient résulter pour lui de cet extérieur décevant. Il ne s'agissait que d'inspirer aux mères et aux maris une confiance absolue; — il ne s'agissait

que de se poser dans les familles en ange de lumière

Une fois cette réputation bien établie, les occasions ne lui manqueraient point de désabuser les jeunes femmes et les jolies filles, et de leur prouver surabondamment qu'il était au contraire un ange de ténèbres. Ce plan, fort bien combiné, témoignait, on en conviendra, d'une rouerie précoce poussée jusqu'à ses dernières limites.

Dans la mise à exécution de ce plan, Réné fut aidé par les conseils d'un vieux gentilhomme avec lequel, dès son arrivée à Dôle, il s'était lié d'une amitié aussi étroite que le comportait l'extrême différence des âges. L'un de ces amis mal assortis avait soixante-quinze ans passés, l'autre venait d'en avoir dix-huit.

Le gentilhomme en question se nommait le chevalier Philippe-Emmanuel de Villiers. C'était, au milieu de notre époque, un vivant débris des mœurs, des habitudes et des façons de penser et d'agir d'un autre âge. Il semblait bien conservé, grâce à sa taille encore droite et à sa maigreur phénoménale. Il portait, dans le monde, la poudre, l'habit à la française et les culottes courtes.

Sa fortune avait été belle autrefois; — il l'avait mangée tout entière pendant l'émigration, au milieu des derniers représentants de la société galante qui a précédé la nôtre. Aussi parlait-il volontiers et familièrement de Louis XV, du duc de Richelieu, de la marquise de Pompadour et de la comtesse du Barry, exactement comme s'il eût vécu dans leur intimité.

S'il habitait Dôle, sa ville natale, ce n'était point par goût, c'était par nécessité. Dôle lui semblait un

théâtre mesquin et peu digne d'un homme comme lui. Mais les restes insuffisants de son patrimoine dévoré ne lui auraient point permis d'exister ailleurs qu'en province.

Il était bien reçu et choyé partout à cause de son originalité, de ses grandes façons, et surtout des innombrables et piquantes anecdotes qu'il savait narrer avec cet esprit merveilleux des conteurs d'autrefois. C'était du reste un ex-séducteur, — un épicurien émérite, — un profond matérialiste, — parfaitement blasé et moralement gangréné jusqu'à la moelle des os. La première fois que le chevalier de Villiers rencontra Réné, il devina, grâce à ce tact qui ne le trompait jamais; il devina, disons-nous, la nature du jeune homme, et il se rapprocha de lui avec empressement. Cette idée lui souriait de rencontrer enfin un adepte digne de lui, un disciple auquel rien ne manquait, ni la jeunesse, ni la naissance, ni la beauté, ni la fortune, et de se voir revivre dans ce disciple qui mettrait ses théories en pratique avec un succès non douteux.

Réné, de son côté, crut entrevoir de grands avantages dans cette alliance de *la vieillesse qui savait* et de *la jeunesse qui pouvait*, et il lui sembla qu'il allait, malgré ses dix-huit ans, conquérir d'un seul coup l'expérience, cette Egérie suprême des ministres comme des généraux, des diplomates aussi bien que des verts-galants. Les avances du chevalier de Villiers furent donc accueillies par lui avec empressement.

De l'étrange liaison de ce vieillard vicieux et de cet enfant dépravé, il résulta que la rouerie précoce dont nous avons déjà parlé ne fit que croître et embellir et

que Réné acquit cet aplomb et cette confiance en soi-même qui sont la moitié de tous les succès.

Les conseils du chevalier, nous le répétons, aidèrent Réné dans l'accomplissement de ce plan qu'il avait combiné. Le jeune homme joua avec talent et avec succès son rôle de Chérubin candide et timide. Les plus habiles furent pris au piége et Réné passa pour un charmant enfant tout à fait sans conséquence. C'est ce qu'il voulait.

Un beau jour, il démasqua ses batteries. Il fut alors prouvé que le jeune diablotin et le vieux diable avaient visé juste. Réné, du même coup, porta dans dix ménages le trouble et le déshonneur.

Monsieur le procureur-général et monsieur le sous-préfet lui-même n'avaient point échappé à la destinée commune.

Le scandale fut d'autant plus grand qu'il était imprévu. Un *tolle* général s'éleva contre Réné. Dans une seule semaine trois maris vinrent demander raison au jeune homme de ce qu'il leur avait fait jouer à huis-clos le rôle de *Georges Dandin*, sans leur consentement et sans leur avoir envoyé à l'avance de bulletins de répétition. Réné eut l'impertinence de rire au nez de ces époux furieux.

Le lendemain, il allait sur le terrain et blessait son adversaire. Le surlendemain, nouvelle rencontre avec un semblable dénoûment. Mais, le troisième jour, le troisième mari fut plus heureux que ses confrères. Il eut au moins la consolation de venger à demi l'énorme coup de canif donné au beau milieu de son contrat de mariage. Il transperça d'un grand coup d'épée le bras

droit de Réné, qui tomba sans connaissance et qu'on emporta tout sanglant à l'hôtel de son père.

§

Après d'aussi fâcheux résultats, il devenait impossible que Réné continuât à habiter Dôle, ou même le château de Savenay.

Le baron comprit cette impossibilité Aussitôt que le jeune homme fut remis de sa blessure, M. de Savenay le mit en chaise de poste avec un domestique de confiance, en lui donnant beaucoup d'argent et des lettres de crédit sur une demi-douzaine de banquiers. Réné embrassa son père et partit joyeux pour un voyage à travers l'Europe.

VIII

Préparatifs de départ.

Trois ans se passèrent. Réné écrivait assez régulièrement à son père, et ses lettres étaient le seul plaisir et la seule distraction qui vinssent chercher M. de Savenay dans les solitudes de son château, où il s'était renfermé de nouveau avec le souvenir toujours vivant de Marguerite.

Un jour, une lettre datée de Milan annonça que Réné comptait passer l'hiver à Florence, où il arriverait le mois suivant. Il priait le baron de lui adresser, poste restante, des mandats sur un banquier de cette dernière ville.

Au lieu d'une réponse de son père, Réné trouva à la poste de Milan une lettre de l'intendant du baron. Cette lettre prévenait Réné que M. de Savenay était tombé très-dangereusement malade, — que les médecins trouvaient sa situation tellement grave qu'ils désespéraient presque de le sauver, — et qu'enfin il était urgent que

le jeune homme revînt en France sans perdre un instant, s'il voulait recevoir le dernier soupir et le dernier baiser de son père.

Des passions fougueuses et mal réprimées avaient desséché, nous le savons, et corrompu le cœur du jeune homme, mais pas à ce point qu'il fût sans amour pour un père aussi excellent que l'était le baron. Une heure après avoir reçu la lettre de l'intendant, Réné envoyait commander des chevaux, —remontait dans sa voiture encore poudreuse, — stimulait le zèle des postillons par l'appât d'un triple pourboire et courait sur la route de France avec une vitesse prodigieuse.

Mais vainement il attacha les ailes de son impatience aux attelages qui l'emportaient; vainement il dévora la distance. Il arriva trop tard. Dieu n'avait point permis que le fils de Marguerite fermât les yeux de M. de Savenay. Le baron était allé rejoindre au ciel celle qu'il avait aimée jusqu'au dernier soupir. La terre recouvrait déjà sa dépouille mortelle.

Dans le premier moment, Réné fut en quelque sorte foudroyé par cette catastrophe à peine prévue. Une profonde douleur s'empara de lui et l'anéantit. Non-seulement il ne s'était pas trouvé là pour voir mourir son père, mais encore il ne reverrait jamais, ne fût-ce que pour une minute, ces traits nobles et doux, — ces yeux dont le regard se fixait sur lui avec tant de bienveillance et d'affection, — cette bouche qui toujours lui sourlait malgré ses fautes!..

Réné se rendit au cimetière.

La fosse à peine refermée du baron avait été creusée à côté de celle des Savenay ses ancêtres.

Sur chacune des pierres tumulaires se voyaient, gravées en creux, les armoiries de la famille, des devises et des inscriptions. Mais, comme le temps avait manqué pour préparer une nouvelle pierre, la tombe du baron ne se reconnaissait qu'à l'éminence de terre fraîchement remuée qui la recouvrait.

Réné s'approcha de cette sépulture. Il venait dire un suprême adieu à celui qui, pendant tant d'années, avait été son père et son ami. Le jeune homme s'agenouilla. Il n'était point religieux, nous le savons, — il n'était pas même croyant. Mais qui donc oserait douter de l'immatérialité de l'âme, de son immortalité et de la toute-puissance divine ?.. Un doute semblable, en face d'un tombeau, ne serait-il point un outrage à l'humanité tout entière? — Et comment supposer que celui qu'on pleure, créature noble et intelligente, a péri tout entier dans la mort et qu'il n'en reste qu'une dépouille vile que les vers se disputent déjà ?

Non ! cent fois non ! En présence d'un cercueil que quelques pelletées de terre viennent à tout jamais de séparer du monde, les matérialistes les plus endurcis, — les plus fervents disciples du vieux démon Voltaire, — abjurent pour un instant leur funeste système, et ce qui leur paraissait le plus haut terme de la raison humaine, leur en semble le suprême abaissement.

Cette sensation dont nous venons de parler, Réné la ressentit dans toute sa puissance et s'y abandonna facilement. Des prières ferventes, comme il en savait murmurer dans son enfance, s'échappèrent de ses lèvres impies. De grosses larmes coulèrent de ses yeux. Puis il lui sembla que sa prière et sa douleur

évoquaient en quelque sorte l'âme de son père, et que cette âme se mettait en communication avec la sienne. Et il entendit la bouche désormais muette du baron lui donner de derniers conseils, qu'hélas ! il ne devait pas suivre.

L'impression de ces heures douloureuses fut aussi courte qu'elle avait été vive. Des distractions nombreuses ne tardèrent point à en effacer les traces dans l'esprit fatalement léger du jeune homme.

D'abord, il eut à s'occuper de ses intérêts de fortune.

Réné étant fils unique et le baron n'ayant point fait de testament, ces intérêts devaient se régler facilement. Mais il s'en fallait de deux ou trois mois que Réné n'eût atteint le terme légal de sa minorité. Un conseil de famille se rassembla et le jeune homme fut émancipé et mis en possession d'une fortune de soixante mille livres de rente, qui, si l'on avait voulu vendre les terres et réaliser, aurait monté sans peine à près du double.

Avec les goûts et les dispositions que nous connaissons à Réné, son plus mortel ennemi n'aurait pu lui souhaiter un pire malheur que de se trouver, aussi jeune et aussi inespérimenté qu'il l'était, à la tête d'une pareille fortune.

Mais Réné, et cela se comprend sans peine, n'était nullement de cet avis. Tous ses désirs, toutes ses aspirations l'entraînaient vers Paris, qu'il ne connaissait pas encore.

Cependant il montra du courage, — rendons-lui la justice de le déclarer, — il montra même une fermeté

dont bien d'autres peut-être n'eussent point été capables à sa place. Il lui sembla que ce serait agir en fils dénaturé que d'aller à Paris chercher tous les plaisirs, mordre à la grappe de toutes les voluptés, quand le corps de son père était encore chaud dans sa tombe. Il s'imposa la loi de passer à Savenay la moitié du temps de son deuil, c'est-à-dire six mois environ. Et il eut la force de volonté de se tenir parole.

Ajoutons qu'il consacra ces six mois à fumer, à chasser, et, tranchons le mot, à s'ennuyer de tout son cœur.

Enfin, le délai fixé par lui-même expira. Il fit faire ses malles et demanda des chevaux de poste. Mais, avant de se mettre en route, il pensa qu'il devait une visite d'adieu au vieux mentor qui l'avait dirigé le premier dans les sentiers tortueux de la diplomatie amoureuse, et il se fit conduire à Dôle, chez le chevalier de Villiers.

IX

La lettre du chevalier.

Le chevalier Philippe-Emmanuel de Villiers semblait ne point avoir vieilli d'un seul jour pendant les trois années que Réné avait passées sans le voir. Il habitait un petit logement situé à l'entresol d'un très-vaste hôtel dont un de ses anciens amis était propriétaire. Cet entresol lui était loué presque pour rien, — et, de plus, comme on n'envoyait point toucher le loyer, le chevalier ne songeait nullement à payer son terme, — et cela depuis vingt ans. Jamais location ne fut plus économique, eomme on voit.

Monsieur de Villiers reçut Réné dans un salon dont tous les meubles était des débris échappés au naufrage de sa fortune d'autrefois. Ces meubles et le maître du logis allaient merveilleusement ensemble. Le chevalier faisait le meilleur effet, avec son costume du temps passé, — au milieu de ses secrétaires ventrus en marqueterie, et de ses tables de jeu et de ses guéridons en

bois de rose. On eût dit un portrait de Largillière, dans un cadre contemporain de ce grand artiste.

Quand la porte du salon s'ouvrit pour laisser entrer Réné, monsieur de Villiers, vêtu d'une courte robe de chambre (le mot technique est *pet-en-l'air*) de lampas un peu fané, était installé près de la fenêtre dans une *bergère* en bois doré, recouverte en point de Hongrie. Ses jambes bien faites, mais trop fines, chaussées de bas de coton blanc bien tendus, — se croisaient l'une sur l'autre avec un laisse-raller tout à fait régence. Sur un guéridon à portée de sa main droite se trouvaient un mouchoir de fine batiste inondé de parfums, — une bonbonnière en cristal de roche irisé, — et enfin une tabatière en porcelaine de Sèvres, enrichie d'un sujet anacréontique beaucoup plus que badin.

Le chevalier relisait, pour la vingtième fois peut-être, les *Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt*, cette interminable série de libertines aventures où, durant dix gros volumes, l'aventurier italien met ses maîtresses toutes nues et les fait poser devant le public avec un cynisme d'expressions qui dépasse l'obscénité. M. de Villiers souriait à sa lecture et revenait avec complaisance sur les passages les plus chatouilleux.

En voyant entrer Réné il posa son livre.

— Ah! te voilà, mon enfant? — fit-il. — Je suis enchanté de ta visite... — Le bruit public m'avait appris ton départ, et je craignais que tu ne vinsses pas me dire : *Au revoir*...

— Vous voyez, monsieur le chevalier, que vous m'aviez mal jugé, — répondit Réné.

— Tant mieux, mon enfant!.. tant mieux!.. ça te portera bonheur de n'avoir point oublié ton vieil ami...

— Je n'en doute pas, puisque c'est déjà un bonheur pour moi de me trouver auprès de vous...

— Oh! oh!.. — dit le chevalier en riant, — des compliments!.. tout comme à une jolie femme!.. à quoi bon?.. je n'y crois plus...

Il y eut un instant de silence; puis le chevalier reprit :

— Ainsi, tu t'en vas?..

— Mon Dieu, oui.

— A Paris, sans doute?..

— Justement.

— Et tu as bien raison!.. je voudrais, pardieu! pouvoir en faire autant.

— Qui vous en empêche?..

— Oh! ma foi, la moindre des choses!.. trop d'années et trop peu d'argent!.. ce n'est pas la peine d'en parler!.. — Voyons, que vas-tu faire à Paris?..

— Vivre.

— Fort bien, — ce mot est juste, car il est de fait qu'on ne vit qu'à Paris. — Connais-tu beaucoup de monde dans la grande ville?..

— Quelques familles qui venaient de temps en temps à Savenay, chez mon père...

— Des gens graves!..

— Oui.

— Des gens ennuyeux!

— J'en ai peur.

— Et personne autre?..

— Mon Dieu, non.

— Et c'est avec ces gens-là que tu comptes *vivre*, comme tu dis ?..

— Avec ceux-là, non.

— Avec lesquels alors ?

— Je ne le sais pas encore.

— Tu chercheras ?

— Oui.

— Et tu trouveras ?

— Je l'espère.

— Au hasard ?

— Il le faudra bien.

Le chevalier se mit à rire d'un rire silencieux et railleur.

Réné redoutait le spirituel et mordant persiflage de M de Villiers, aussi le regardait-il avec une certaine inquiétude.

— Mon cher enfant, — lui dit le vieillard en redevenant sérieux, — quand, à Paris, on cherche des gens avec qui s'amuser et quand on les cherche au hasard, on a quatre-vingt-dix-neuf chances contre une de tomber sur des filous qui vous dupent, — sur des escrocs qui vous exploitent, — sur des aventuriers qui vous salissent de leur contact et qui compromettent votre nom et votre personne !..

— Vous m'effrayez, monsieur le chevalier !.. — murmura le jeune homme.

— Mon cher enfant, — poursuivit Philippe-Emmanuel, — tu as bien fait de venir et je puis te rendre un service...

— Lequel ? — demanda Réné.

M. de Villiers ne répondit pas d'abord. Réné répéta sa question.

— Je vais, — dit alors le chevalier, — je vais te donner une lettre de recommandation...

— Pour qui ? — demanda Réné.

— Pour un gentilhomme de mes amis qui habite Paris et que je n'ai pas vu depuis vingt ans...

— Un de vos contemporains ?.. — fit le jeune homme.

— Oh ! non, — répondit M. de Villiers en souriant. — Le comte Maxime de Bracy est mon cadet et de beaucoup ; — il doit avoir aujourd'hui, si je ne me trompe, quarante-quatre ou quarante-cinq ans, tout au plus...

— Maxime de Bracy... — répéta le jeune homme, — il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu.

— Tu dois le connaître en effet ; les Bracy sont de fort grands seigneurs, et c'est d'ailleurs une famille franc-comtoise qui a son château sur la frontière suisse, un peu au delà de Pontarlier... — J'aime beaucoup Maxime, — il professe pour moi quelque estime, — il m'écrit une fois l'an et j'entends très-souvent parler de lui par des Parisiens qui passent... — Oh ! c'est l'homme qu'il te faut, et s'il se charge de te lancer, ce dont je ne doute guère puisque je le lui demanderai, sois tranquille, mon enfant, il te lancera bien !..

— M. de Bracy est donc un homme très-répandu ?..

— S'il est répandu ?.. ah ! je le crois bien !.. il connaît tout Paris et tout Paris le connaît !.. Il est de l'école des raffinés du temps de Louis XIII, — des

roués de la Régence, — des talons rouges du règne de Louis XV, — et des merveilleux du Directoire; — c'est la fine fleur de la fleur des pois !.. — un des rois de la vie, de la mode et de l'élégance !..

— Il faut qu'il soit immensément riche !., — s'écria Réné.

— C'est à peine s'il possède cinquante mille livres de rente, mais il a mieux que de l'argent, mon enfant, il a du génie !..

— Et vous me donnerez une lettre pour lui ?..

— Une lettre qui te fera accueillir à bras ouverts, j'en réponds.

— Je vous en remercie d'avance, et de tout mon cœur.

— Quand pars-tu ?

— Dans vingt-quatre heures.

— Alors il n'y pas de temps à perdre, — je vais écrire aujourd'hui.

— Si vous voulez bien me le permettre, je prendrai votre lettre demain, en passant ?..

— C'est cela même, et nous boirons ensemble le coup de l'étrier avec un antique vin de Syracuse qui me vient de feu le marquis de Belmonté, l'un des derniers commandeurs de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem de Malte...

Réné prit congé de M. de Villiers et il regagna le château de Savenay, où il surveilla ses derniers préparatifs de départ.

Le lendemain, dans la matinée, la chaise de poste du jeune homme s'arrêtait devant le logis du vieillard.

Philippe-Emmanuel remit à Réné une large enve-

loppe, scellée d'un cachet volant de cire rouge, à ses armes, et portant l'adresse de *Monsieur le comte Maxime de Bracy*, — *rue Taitbout*, — *à Paris*.

Ensuite il déboucha un flacon de cristal de Bohême, tout constellé d'étoiles d'or, et il remplit deux verres de ce vénérable vin de Syracuse dont il avait parlé la veille.

Un véritable gourmet aurait payé trois ou quatre louis, sans conteste, le contenu de ce flacon.

Réné remercia de nouveau le chevalier de toutes ses gracieusetés, promit de lui écrire, reçut son accolade, la lui rendit, et remonta en voiture. Les postillons déroulèrent en claquements sonores les longues courroies de leurs fouets, — les chevaux partirent au galop, faisant jaillir des milliers d'étincelles sous leurs sabots ferrés, et la chaise de poste roula rapidement sur la route de Paris.

§

L'enveloppe remise par le chevalier au jeune homme n'était fermée, nous le savons, que par un cachet volant. Aussitôt que la voiture eut dépassé les dernières maisons de la ville et courut d'une façon moins bruyante sur une route non pavée, Réné ouvrit cette enveloppe et en tira la lettre qu'elle contenait. Il déplia le papier vélin et il lut les lignes suivantes, tracées par une main encore ferme, en caractères longs et raides :

« Mon cher comte,

» Si vous avez conservé quelque sympathie pour votre vieil ami, vous accueillerez avec la bienveillance

qui vous est habituelle monsieur le baron Réné de Savenay qui vous remet cette lettre et à l'endroit duquel je professe la plus sincère et la plus vive affection.

» Je viens vous demander à son intention, mon cher comte, votre amitié et les précieux conseils de votre expérience.

» Je voudrais pouvoir me trouver auprès de vous en même temps que lui pour mettre sa main dans la vôtre, et ce serait pour moi une grande joie que de voir ces deux mains se serrer cordialement. Malheureusement je ne puis bouger de ce trou provincial où mes derniers jours se traînent d'une façon morose et languissante! Puisque je suis cloué ici, de par la vieillesse et la pauvreté, — puisque je ne puis vous présenter mon jeune ami de vive voix, — permettez-moi de vous le présenter de loin, comme je le ferais de près. Cela lui épargnera l'ennui de vous dire qui il est et ce qu'il attend de vous.

» D'abord, regardez-le, je vous prie! — il est beau comme un ange, — beau comme ce dieu malin que nos charmantes aïeules appelaient le petit *Cupidon*. N'était son sexe qui me rassure complétement à votre endroit, je craindrais pour votre repos, mon cher comte. Mais, comme il n'y a rien de commun entre le bon Henry III, le grand Frédéric et vous, je suis parfaitement tranquille. Réné a vingt et un ans; son père est mort il y a six mois; il possède soixante mille livres de rentes. — Voilà ce qu'est Réné.

» Voyons maintenant ce qu'il désire.

» Réné veut *vivre*; — *vivre* comme vous vivez, — *vivre* comme j'ai vécu. Réné veut éblouir Paris par

l'éclat de sa jeunesse, de son élégance et de ses galanteries... — N'a-t-il pas cent fois raison ?

» Réné n'est point naïf, — tant s'en faut. — Je l'ai formé de mon mieux, et c'est, je vous jure, mon meilleur élève, — après vous, car je revendique la gloire, mon cher comte, d'avoir été votre premier maître.

» A dix-huit ans, Réné ne comptait déjà plus ses maîtresses, et dans une seule semaine il avait eu trois duels. C'est assez joli, n'est-ce pas?..

» Malheureusement, ces hauts faits avaient pour théâtre une pauvre petite ville inconnue.—Aussi Réné, qui est modeste, regarde-t-il son éducation comme à peine ébauchée. C'est vous qui la terminerez, mon cher Maxime.

» Je vous adresse mon jeune ami avec une entière confiance; — mieux que personne vous lui pouvez ouvrir à deux battants les portes de ce double monde où vous régnez, — le monde blasonné de la haute noblesse, — le monde enguirlandé de roses de la galanterie élégante.

» Prenez donc Réné par la main et conduisez-le tour à tour dans les salons et les boudoirs. Faites de lui un gentilhomme accompli, et faites-en aussi un *viveur*, puisque tel est le nom que vous vous donnez à vous-mêmes, vous autres *les gens qui s'amusent*. Enfin, pardonnez-moi ce long bavardage, — laissez-moi vous remercier d'avance du succès complet de ma requête, et souffrez que je me dise, comme toujours et jusqu'à la fin,

» Votre vieil ami,

» *Le chevalier* PHILIPPE-EMMANUEL DE VILLIERS. »

Plus d'une fois, en parcourant l'épître que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, Réné sourit avec complaisance aux éloges si pompeux que le vieillard se plaisait à lui donner. Puis il replia le papier vélin, — il le glissa de nouveau dans son enveloppe armoriée, et il se dit qu'il était impossible que le porteur d'une semblable lettre ne fût point favorablement accueilli. Et, enfin, il se mit à penser à ce comte Maxime de Bracy qui, du haut du piédestal sur lequel l'avait placé M. de Villiers, lui semblait un être grandiose et en quelque sorte fantastique.

Les types bien connus de Lovelace, de Richelieu, de don Juan, enfin de tous les héros de la rouerie galante, passèrent tour à tour devant l'imagination de Réné, et il revêtit successivement Maxime de leurs diverses individualités. Puis ses pensées devinrent de plus en plus vagues, et il finit par s'endormir au bruit monotone des roues et aux claquements cadencés du fouet des postillons.

Le voyage de Réné fut court et n'offrit aucune particularité digne de trouver place dans notre récit. Le lendemain de son départ, dans la soirée, il atteignit le dernier relai — celui de Charenton.

Le hasard railleur faisait-il passer à dessein auprès de la maison des fous cet aventureux jeune homme, tout prêt à se plonger à corps perdu dans le tourbillon des folies parisiennes? Là est la question!.. — comme dit le vieux Shakspeare.

Bientôt Réné distingua cette brume permanente qui s'élève au-dessus de Paris et qui est comme la respiration de la grande ville. La chaise de poste s'arrêta à

la barrière. Les préposés de l'octroi, douaniers en habit vert, firent au viveur futur les honneurs de la capitale du monde civilisé.

Réné avait beaucoup de bagages. Un des commis du fisc monta sur le siége de la voiture, afin d'examiner plus à loisir le contenu des malles quand le voyageur serait rendu à sa destination.

L'un des postillons descendit de cheval, vint à la portière et, portant la main à son chapeau bariolé de rubans, demanda :

— Où allons-nous, mon maître?..

— Hôtel des Princes! — répondit Réné.

Le postillon se remit en selle et la voiture s'engouffra dans Paris.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LES DÉBUTS D'UN VIVEUR.

I

Rue Taitbout.

Dès le lendemain de son arrivée et vers les onze heures du matin, René monta dans un de ces petits coupés qui encombrent la cour de l'hôtel des Princes, et il se fit conduire à la rue Taitbout.

L'heure choisie par le jeune homme pour faire sa première visite à Maxime nous prouve jusqu'à l'évidence qu'il était encore provincial jusqu'au bout des ongles, malgré les savants conseils de M. de Villiers, et que son éducation élégante était notamment incomplète...

Nous avons dit au commencement de ce volume que

Maxime de Bracy occupait un appartement au second étage. Réné sonna.

— Monsieur le comte est-il chez lui? — demanda-t-il au valet de chambre qui vint lui ouvrir la porte.

Ce dernier regarda de la tête aux pieds ce visiteur matinal qu'il n'avait jamais vu venir chez son maître. Et comme cet examen le convainquit que Réné était à coup sûr un homme du monde, il répondit poliment :

— Oui, Monsieur, monsieur le comte est chez lui, mais il est rentré très-tard cette nuit et je ne crois pas qu'il soit visible...

— Remettez-lui, je vous prie, ceci, — fit Réné en présentant au domestique une carte de visite et la lettre du chevalier, — vous lui direz en même temps que je reviendrai à une heure plus convenable...

— Monsieur le comte sort rarement avant deux heures — répondit le valet de chambre.

— Alors veuillez le prévenir que je me présenterai chez lui, demain, à une heure.

— Oui, Monsieur.

Tout ce qui précède s'était dit dans l'antichambre. Réné sortit et le valet referma la porte. Monsieur de Savenay descendit lentement. Il atteignait la dernière marche de l'escalier quand il entendit derrière lui le bruit d'un pas rapide et d'une respiration haletante. Il se retourna. Le valet de chambre était sur ses talons.

— Est-ce à moi que vous en avez, mon ami? — demanda Réné.

— Oui, Monsieur... — répondit le domestique en s'efforçant de reprendre haleine; — monsieur le comte,

à qui j'ai remis sur-le-champ votre carte et la lettre que vous apportiez, m'a enjoint de courir après vous et de vous dire que si vous vouliez bien vous donner la peine de remonter, il aurait l'honneur de vous recevoir immédiatement.

— Bon! — pensa Réné, — le chevalier ne s'était point trompé sur l'effet que sa lettre devait produire...

Et il ajouta tout haut :

— C'est bien, — je vous suis...

Un instant après, il entrait dans un petit salon où l'attendait Maxime, qui venait de se jeter en bas de son lit et qui n'avait pris que le temps de passer une légère robe de chambre et un pantalon du matin.

Ce petit salon, d'un goût exquis et d'une simplicité merveilleuse, était tendu en velours brun et n'avait pour tout ornement que deux ou trois tableaux de prix et quatre statuettes de marbre blanc soutenues par des socles d'ébène. Quelques chauffeuses et un large divan recouverts en velours pareil à celui de la tenture formaient tout le mobilier de ce salon. Mais le tapis sortait de la manufacture royale d'Aubusson, et Barye avait fouillé de son burin magistral le bronze verdâtre de la pendule et des candélabres.

Du premier coup d'œil, Réné comprit ce luxe si grandiose et si peu voyant qui le remplit d'admiration.

Les draperies de velours, abaissées à demi devant l'unique fenêtre, ne laissaient pénétrer qu'une lumière affaiblie et voilée, et dans le premier moment, Réné ne distingua pas bien le visage de son hôte.

A peine avait-il franchi le seuil du petit salon que

monsieur de Bracy alla à lui, lui prit la main et lui dit du ton de la plus cordiale bienveillance :

— Soyez le bienvenu, Monsieur, et permettez-moi de vous serrer la main, comme à un ami que vous serez pour moi, j'espère...

— Un pareil titre me sera bien précieux, monsieur le comte, si vous me faites l'honneur de me l'accorder... — répondit Réné.

— Il vous est acquis, — dit Maxime, — et dès ce moment, je vous en supplie, regardez-vous ici comme chez vous.

— Monsieur le comte, — fit le jeune homme, mis complétement à son aise par ce charmant accueil, — voulez-vous me permettre de vous adresser une prière?...

— Dix plutôt qu'une.

— Eh bien! parlez-moi franchement...

— Je vous le promets... — répondit Maxime un peu étonné de ce début.

— Convenez avec moi — poursuivit Réné — que je suis venu beaucoup trop matin, que vous vous êtes levé fort mal à propos pour me recevoir, et que je vous dérange énormément?...

— Je ne conviendrai de rien de tout cela — répondit Maxime en souriant.

— Pourquoi donc?

— Parce que rien de ce que vous supposez n'est vrai.

— Je me levais quand on m'a remis la lettre du chevalier, mon vieil ami, — je suis enchanté de vous

avoir reçu et mon seul regret est que vous vous soyez donné la peine de monter deux fois...

Réné s'inclina.

— Ainsi, cette lettre de monsieur de Villiers, vous l'avez lue? — demanda-t-il.

— Très-imparfaitement, — dit Maxime; — à peine ai-je eu le temps de la parcourir; — mais il me suffisait de savoir votre nom pour que ma porte vous fût ouverte et pour que ma main se tendît vers la vôtre.

— En vérité, monsieur le comte, je ne sais comment vous remercier... — balbutia Réné.

— Me remercier! — dit Maxime, — y pensez-vous?.. — est-ce qu'il n'y a pas une véritable parenté morale entre deux gentilshommes enfants de la même province, car vous savez sans doute que je suis Franc-Comtois comme vous? — Est-ce qu'un Savénay et un Bracy ne doivent pas, quand ils se rencontrent, s'appuyer l'un sur l'autre?.. — Nous sommes frères, Monsieur, ou plutôt, comme j'ai par malheur plus du double de votre âge, nous sommes le père et le fils...

Réné écoutait ces chaleureuses paroles qui décelaient l'homme de cœur autant que l'homme du monde, et il s'étonnait de rencontrer chez un viveur aussi célèbre que l'était Maxime de Bracy de pareils sentiment exprimés d'une semblable façon.

Le comte changea de ton et ajouta presque aussitôt :

— Voulez-vous me permettre d'achever de lire la lettre de notre ami commun?..

Et il montrait l'enveloppe carrée qu'il tenait à la main.

— Vous gênez-vous donc avec moi? — demanda Réné — il me semble que ce serait mal...

— Vous avez raison — répondit Maxime, — à partir de cette minute agissons l'un avec l'autre sans façon... — je vais vous en donner l'exemple.

Le comte s'approcha de la fenêtre. Il fit glisser sur leur bâton d'ébène les anneaux de la draperie de velours, et une vive clarté pénétra dans le salon.

Réné, jusqu'à ce moment, n'avait fait qu'entrevoir Maxime, sans qu'il lui fût possible de bien distinguer ses traits.

Il profita de ce que le comte lisait auprès de la fenêtre, pour examiner avec attention les traits vigoureusement éclairés de cette belle tête de gentilhomme. L'intelligence et la distinction se lisaient sur ce visage énergique et régulier, et Réné comprit à merveille la supériorité morale de cet homme et l'ascendant qu'il devait exercer sur tous ceux qui l'approchaient.

Cependant Maxime acheva sa lecture. Il remit la lettre dans sa poche et se tourna vers Réné dont, lui aussi, voyait distinctement le visage pour la première fois.

L'effet du regard qu'il jeta sur le jeune homme fut subit et en quelque sorte foudroyant. Il ouvrit la bouche pour parler. Mais ses lèvres tremblantes ne purent articuler aucun son. Une sorte d'égarement se peignit dans son regard.

Il devint très-pâle, — pâle comme un homme qui va mourir, — et il serait tombé à la renverse si Réné ne s'était élancé près de lui pour le soutenir et ne l'avait conduit au divan sur lequel il l'assit.

Cette défaillance ne dura qu'un instant. Peu à peu la pâleur de M. de Bracy diminua. Son regard devint plus calme, mais ne cessa point de s'attacher avec une fixité étrange sur le visage de Réné.

— Mon Dieu !.. — s'écria ce dernier avec inquiétude, — mon Dieu, monsieur le comte, qu'avez-vous?

Les lèvres de Maxime s'entr'ouvrirent dans un pâle sourire.

— Ce n'est rien, — répondit-il, — rien absolument...

— Cependant, — poursuivit le jeune homme, vous souffrez ?

— Un peu... — murmura Maxime, — mais voici que cela se passe...

En effet, toute pâleur avait presque disparu, et la figure du comte reprenait son expression habituelle. Il quitta le divan et fit à grands pas deux ou trois tours dans le salon.

— Est-ce que vous êtes sujet à ces défaillances, monsieur le comte?.. — demanda Réné.

— Heureusement non, — répliqua Maxime.

— Pardonnez-moi, je vous en prie, une question peut-être indiscrète, — poursuivit le jeune homme, — mais il m'a semblé, tout à l'heure, que vous aviez changé de visage en me regardant...

— C'est vrai, — dit monsieur de Bracy avec une sorte d'effort.

— Aurais-je eu le malheur de vous déplaire à ce point?.. — s'écria Réné.

— Vous ne le pensez pas — répondit le comte avec un sourire presque aussi triste que le premier.

— Mais, alors, pourquoi ce trouble?..

— Vos traits m'ont douloureusement frappé... — Une étrange ressemblance entre vous et une personne... qui n'est plus .. est venue remuer dans mon cœur des souvenirs... des regrets... des remords... — Je n'ai pas été le maître de mon émotion... — Il m'a semblé... j'ai cru... — Mais à quoi bon vous dire toutes les idées folles, toutes les visions insensées qui, pendant un instant, ont traversé mon cerveau troublé?.. — C'est fini... bien fini... n'en parlons plus.

Maxime appuya sa main sur son front et il ajouta en lui-même :

— Et surtout, tâchons de n'y plus penser!.. — Mais sera-ce possible maintenant?.. — Que n'ai-je pas fait pour chasser cette pensée amère? . — J'avais presque réussi... et voici que ce souvenir implacable, ce souvenir qui me tue, prend une forme vivante et vient se placer en face de moi!..

Maxime s'était laissé retomber sur le divan. Il avait oublié la présence de son visiteur, et sa tête se cachait dans ses deux mains.

Réné crut comprendre que sa visite en ce moment était complétement inopportune.

— Monsieur le comte, — dit-il presque à voix basse, — vous souffrez encore, je le vois... permettez-moi de me retirer... J'aurai l'honneur de vous revoir un peu plus tard...

Et Réné se dirigea vers la porte.

En entendant sa voix, Maxime tressaillit. Il se leva vivement et, allant au jeune homme, il lui prit la

main et il lui dit en le retenant ; avec un ton d'une douceur toute paternelle :

— Restez, je vous en prie, mon enfant, — je vous assure que je suis tout à fait bien et que nous pouvons causer.

Ensuite il conduisit Réné jusqu'auprès de la fenêtre, — il le posa en quelque sorte sous un large rayon lumineux, comme un peintre le fait quand il veut éclairer son modèle, et après l'avoir regardé longtemps, il ajouta avec une sorte d'attendrissement :

— Le chevalier ne se trompe pas, Réné, vous êtes beau !..

Et tout bas il murmura :

— Aussi beau que serait le fils de Marguerite !..

II

Petit traité pratique de la vie élégante, à l'usage des jeunes gens qui n'ont que soixante mille livres de rente.

— Ainsi donc, — dit Maxime en souriant, — vous voulez devenir un viveur ?..

— Oui, répondit Réné, — je me suis demandé quel était le but de la vie, et la voix de mes vingt ans m'a répondu : — C'est le plaisir !..

— Peut-être cette opinion est-elle un peu paradoxale, — fit M. de Bracy avec un nouveau sourire, — mais ce n'est point le moment de la discuter. — Vous avez compté sur moi, — je ne vous ferai pas défaut...

— Merci d'avance — répliqua le jeune homme.

— Monsieur de Villiers vous a dit — poursuivit Maxime — que personne ne pouvait mieux que moi vous ouvrir les portes des salons et des boudoirs de Paris. — Le chevalier ne s'est pas trompé. — Je suis bien accueilli, grâce à mon nom, dans le monde aristocratique du faubourg Saint-Germain et du faubourg

Saint-Honoré. — Je ne dédaigne point les hôtels financiers de la Chaussée-d'Antin, et je passe la moitié de ma vie dans ce monde interlope, élégamment vicieux, qui n'est plus la bonne compagnie, qui n'est pas tout à fait la mauvaise, et qu'on est certain de rencontrer partout où se présente une occasion de plaisir, — à la Croix-de-Berny et à Chantilly, — aux avant-scènes de nos théâtres et au foyer de l'Opéra, — chez les pécheresses en renom, — chez ces actrices qui recherchent les succès de la ville beaucoup plus que ceux de la scène, — autour des tapis verts des tables de lansquenet, et dans les joyeuses orgies de ces cabarets dorés qui remplacent pour nous, viveurs dégénérés et mesquins, les petites maisons de nos pères...

Maxime s'interrompit un instant. Il regarda René bien en face. Puis il lui demanda :

— Par lequel de ces deux mondes voulez-vous commencer ?..

— Par le dernier — répondit René.

— Je m'en doutais — fit le comte.

Et il murmura à demi-voix :

— Oh ! jeunesse !.. jeunesse !..

René crut apercevoir un nuage fugitif sur le visage de son interlocuteur.

— Me blâmez-vous ? — demanda-t-il.

— Moi ?.. — s'écria Maxime, — non pas !.. — et de quel droit vous blâmerais-je, s'il vous plaît ?.. Vous voulez suivre l'exemple que je vous donne, est-ce un mal ?.. — J'ai fait jadis ce que vous allez faire, et, puisque je continue, c'est que sans doute je m'en suis bien trouvé !

Réné ne remarqua point la profonde amertume avec laquelle M. de Bracy prononça ces dernières paroles. Maxime reprit :

— Donc, c'est décidé, je vous lance, et cela sans retard. — Maintenant, s'il vous plaît, causons un peu de vos affaires... il est bon que je les connaisse puisque je vais être en quelque sorte votre tuteur officieux.

— Interrogez — dit Réné.

— Vous avez, n'est-ce pas, soixante mille livres de rente ? — du moins c'est le chiffre que me pose monsieur de Villiers...

— Oui, — répondit le jeune homme, — et c'est bien peu, je le crains, pour vivre largement à Paris.

— Je n'en ai que quarante-cinq, moi qui vous parle, — dit Maxime, — et l'on cite mon luxe !.. — Si vous êtes assez sage pour suivre mes conseils, vous brillerez au premier rang...

— J'en accepte l'augure... s'écria joyeusement Réné.

— Combien de temps comptez-vous passer à Paris chaque année ?

— Le plus longtemps possible, — j'ai la campagne en horreur.

— Vous conserverez cependant votre terre de Savenay ?

— Oui, — j'en porte le nom, et l'habitation est magnifique.

— Avez-vous des chasses là-bas ?..

— Immenses et très-giboyeuses. — Mon père était grand veneur de son département.

— Eh bien, tous les automnes, vous emmènerez à

Savenay pour la saison des chasses une demi-douzaine de nos amis, quelques jolies femmes et un excellent cuisinier, et vous verrez que vous vous ennuierez beaucoup moins que vous ne le craignez...

— Oh ! comme cela, je n'en doute pas, — répondit Réné, — vous avez une si charmante façon d'arranger les choses.

— Il faudra monter votre maison à Paris...

— Sans doute.

— Vous en rapporterez-vous à moi pour cela ?..

— Est-ce sérieusement que vous m'adressez cette question, mon cher comte ?

— Quel quartier désirez-vous habiter ?..

— Je n'en sais rien.

— Comment, vous n'en savez rien ?..

— Non, — je ne connais point Paris, où je viens pour la première fois.

— Eh bien ! nous visiterons ensemble un quartier nouvellement bâti où nous trouverons sans doute à louer, dans la rue d'Aumale ou la rue de Berlin, un hôtel entre cour et jardin. — Vous occuperez cet hôtel en totalité, et ce sera pour vous beaucoup plus commode et beaucoup plus élégant qu'un appartement.

— Un hôtel tout entier !.. — s'éria Réné.

— C'est du meilleur goût.

— Mais, ne sera-ce point affreusement cher ?..

— Beaucoup moins que vous ne le croyez. — Laissez-moi faire et ayez confiance en mon économie.

— Vous avez pleins pouvoirs.

— J'en userai.

— Et, ensuite ?

— Ensuite nous songerons à votre ameublement.

— Votre tapissier s'en chargera.

— Mon tapissier? — répéta Maxime d'un air étonné.

— Est-ce que vous n'en avez pas? — demanda le jeune homme.

— Non certainement, je n'en ai pas!.. Vous croyez donc encore aux tapissiers, vous, Réné?..

— Mais... il me semble...

— Erreur! mon cher ami!.. grande erreur!.. impardonnable erreur!.. — Les tapissiers de notre époque ont été inventés pour organiser des appartements de bourgeois, de banquiers et de filles entretenues, mal entretenues...— Je vous ferai visiter tout à l'heure mon humble gîte, et vous y verrez que nos tapissiers, à nous autres gentilshommes, sont ceux qui travaillaient pour nos aïeux du temps de Henri III et pour nos aïeules du temps de Louis XV. — Hors de là, point de salut!..

— A la bonne heure!.. — fit Réné; — mais vous rêvez des merveilles qui ne me semblent guère faciles à réaliser...

— Eh! pardieu! — s'écria Maxime, — si c'était facile, où serait le mérite!.. Il y a un vieux vers de tragédie qui dit, si je ne me trompe :

« A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!...»

— Enfin, vous vous chargez de tout?..

— Oui.

— Alors, je suis tranquille.

— Merci de cette confiance... — Parlons maintenant de vos équipages.

— Monsieur de Villiers m'a cité les vôtres comme des modèles, — interrompit René.

— Le chevalier est trop bon et ceux qui lui ont parlé de moi sont trop indulgents... vous aurez mieux que cela...

— Est-ce possible?..

— C'est facile. — Vous aimez les chevaux?

— Passionnément.

— C'est naturel. — Il vous en faut cinq.

— Aussi peu?

— C'est bien assez. — Trois pour l'attelage, deux pour la selle. — Si la fantaisie vous prenait de faire courir, vous augmenteriez vos écuries; mais je ne vous le conseillerai jamais, car il y a quatre-vingt-dix-neuf contre un à parier que cela vous coûterait un argent fou.

— Je me rends.

— Passons aux voitures.

— Combien en avez-vous, vous, monsieur le comte?..

— Oh! moi, j'en ai deux, — un coupé et une américaine. — Il vous en faut une de plus, un tilbury, — je vous le ferai venir de Londres. — J'en arrive aux domestiques. . il doit y en avoir une quantité, là-bas, à Savenay?..

— Quelque chose comme quinze ou vingt.

— Fort bien, — qu'ils y restent!.. — Qui avez-vous amené avec vous?

— Un vieux valet de chambre de mon père.

— Brave homme, à coup sûr?

— La probité en personne, — le dévouement incarné.

— Il sera votre homme de confiance et surveillera les deux ou trois drôles que vous allez être obligé de prendre à votre service et qui passeront la moitié de leur vie à vous voler, et l'autre à dire de vous mille horreurs!

— Quelle charmante perspective!..

— Résignez-vous, mon cher Réné, — c'est un mal sans remède!

— Combien de ces coquins-là devrai-je attacher à ma personne?..

— Le moins possible : — un cocher anglais (j'en connais un, justement, qui quitte la maison de lord Normanby), — un valet de chambre, — un petit groom de quinze à seize ans pour vous accompagner au bois, — et, enfin, une cuisinière...

— J'aimerais mieux un cuisinier — fit Réné.

— A quoi bon? — vous ne dînerez presque jamais chez vous. — Si vous teniez un véritable état de maison, répandu comme vous allez l'être, vous auriez tous les jours quinze personnes à dîner, et cela vous entraînerait à des dépenses telles, qu'avant trois ans d'ici vous seriez obligé d'hypothéquer vos terres de Franche-Comté. — Or, une cuisinière est plus que suffisante pour préparer un déjeuner de garçon... — Pour le reste, vous ferez comme moi, vous dînerez au cabaret.

— Maintenant, monsieur le comte, il me semble que tout est prévu...

— Tout!.. — allons donc!.. — Nous n'avons pas encore dit un mot du chapitre le plus important de

votre existence, — de la plus lourde charge de votre budget ..

— De quoi voulez-vous parler?..

— Eh! pardieu!.. je veux parler des femmes!.. — Prenez garde aux femmes, mon enfant, c'est par elles que les plus belles fortunes s'amoindrissent et disparaissent!..

— Vous me conseillerez...

— Sans doute, mais quand on reçoit des conseils de cette nature-là, on a bien soin de ne les suivre jamais... — Cependant, je puis vous exposer mes théories, et vous en ferez votre profit si vous voulez...

— J'écoute... et avec une singulière attention...

— Du caractère que je vous suppose, mon cher enfant, et avec cette rage de plaisir qui vous domine en ce moment, vous êtes tout à fait incapable, d'ici à quelques années du moins, de rechercher et d'éprouver une passion sérieuse...

— C'est aussi mon avis — répondit Réné.

— Donc, — poursuivit Maxime, — vous ne vous attacherez pas au char d'une femme du monde, d'une femme mariée, d'une de ces femmes enfin qu'on décore du beau nom de *femmes honnêtes,* parce qu'au lieu de tromper dix amants, elle trompent dix amants et un mari. — Il faudrait qu'une de ces dames vous eût jeté sur le cœur les grappins d'abordage d'un amour bien invraisemblable pour que vous vous résignassiez à subir la série de corvées, de tribulations et de désappointements que des myriades d'albums et de vaudevilles ont représentés, pour votre gouverne, sous le titre assez spirituel des *Petits malheurs d'un*

amant heureux!..— Restent donc les faciles beautés qui sont les prêtresses de Vénus de notre monde de *viveurs*... — Oh! parmi celles-là, vous n'aurez qu'à choisir. — Elles sont jeunes, elles sont charmantes, ou du moins elles le paraissent, ce qui, au fond, est l'essentiel; — et soyez tranquille, mon enfant, elles ont l'âme compâtissante, et la pensée ne leur viendra point de vous faire languir trop longtemps.

Un éclair de volupté jaillit des prunelles ardentes de Réné. Maxime continua :

— Au milieu de ce harem de séduisantes odalisques que les coulisses et les boudoirs offriront à votre juvénile appétit, à vos vingt et un ans et à vos soixante mille livres de rente, comme un marchand de Smyrne offre au sultan de Constantinople des Africaines brunes et de blanches Géorgiennes, que ferez-vous, mon enfant ?..

Réné ne répondit point, mais son regard signifia :

— Je les prendrai toutes.

Maxime comprit l'expression de ce regard. Un nouveau sourire se dessina sur ses lèvres et il poursuivit :

— Vous aurez raison. — Croyez-moi, ne choisissez pas ! — Une maîtresse en titre, à votre âge, est une chose fatale. — Si vous aviez le malheur de vous attacher à l'une de ces femmes dont je vous parlais il n'y a qu'un instant, si enfin vous commenciez une liaison, vous auriez tout à craindre ! — La créature dont vous auriez fait votre propriété deviendrait pour vous une chose de luxe, un objet de parade, — vous mettriez un amour-propre insensé à ce que cette femme dis-

tinguée par vous, entretenue par vous, écrasât ses compagnes par son faste insolent ; — vous vous serviriez d'elle comme d'une exhibition vivante de votre fortune et de votre générosité, et vous vous ruineriez, sans profit comme sans plaisir, pour une drôlesse effrontée qui n'aurait jamais cessé de vous tromper de tout son cœur avec les histrions de son théâtre qui lui débitent des obscénités dans les coulisses et se moqueraient de vous avec elle...

— Oh ! monsieur le comte, — fit Réné, — n'assombrissez-vous pas un peu les couleurs ?

— Vous verrez ces dames, — répondit Maxime, — vous les verrez et vous les jugerez !.. — Croyez-moi, mon cher ami, je les connais bien, — je les connais trop !...

— Alors, dites-moi, je vous prie, de quelle façon je devrai me conduire avec elles ?..

— C'est bien simple. — Il faut que toutes vous appartiennent, et que vous n'apparteniez à aucune... — Comme le sultan dont je vous parlais tout à l'heure, jetez le mouchoir au hasard, — ayez celle-ci aujourd'hui, — ayez cette autre demain... — Soyez généreux... soyez grand seigneur... vous le pourrez impunément, car dans notre époque de ladrerie et de misère le commerce de la galanterie est tombé si bas que la moindre largesse étonnera ces pauvres filles !.. — Vous aurez des plaisirs nombreux, un peu frelatés, c'est vrai, mais toujours nouveaux, et dix femmes, je vous en réponds, vous coûteront moins cher qu'une seule !..

La morale du comte de Bracy plaisait énormément

à Réné. Non point que le jeune homme calculât, ainsi que le faisait Maxime, ce qui porterait à sa bourse une atteinte plus ou moins rude. Une idée pareille était, nous l'affirmons, bien loin de son esprit. Mais il souriait à la pensée de se faire un sérail dont toutes les jolies pécheresses de Paris seraient les odalisques.

La conversation continua quelque temps encore, puis Maxime invita M. de Savenay à dîner pour le même jour au café de Paris, et, à ce dîner, il lui donna rendez-vous pour la nuit suivante, à une heure du matin, sur le boulevard des Italiens. Il devait le conduire à un souper qui réunissait une partie des illustrations de la bohême élégante.

Nous avons assisté, dans le second chapitre de ce volume, à la rencontre de Maxime et de Réné. Maintenant nous allons les suivre.

III

Albine.

Maxime et Réné suivirent le boulevard jusqu'à la rue de la chaussée d'Antin. Là ils tournèrent à droite, puis à gauche, et s'engagèrent dans la rue Neuve-des-Mathurins.

— Mon cher comte, — dit alors Réné, — je ne vous ai pas encore demandé chez qui vous me conduisiez...

— Soyez tranquille, — répondit Maxime, — je vous conduis chez une jolie femme.

— Qui s'appelle?..

— Albine de Pragues.

— C'est un nom de guerre, cela, n'est-ce pas?

— Parbleu!

— Et cette jolie femme, que fait-elle?

— Peu de chose, — elle est princesse.

— Princesse!..

— Mon Dieu oui, — de la main gauche, bien entendu... — Son protecteur est le fils d'un homme tri-

plement célèbre, comme diplomate, — comme grand seigneur, — et enfin comme causeur et comme écrivain spirituel...

— Le prince de... n'est-ce pas? — demanda Réné.

— Justement.

— Mais il me semble que ce protecteur ne doit plus être de la première jeunesse, car enfin il y a déjà longtemps que son père est mort....

— Je le crois bien, qu'il n'est plus jeune!.. — Il protége Albine depuis plus de vingt ans!

Réné fit un brusque haut-le-corps.

— Ah çà!.. s'écria-t-il — quelle âge a-t-elle donc votre charmante Albine?..

— Eh!.. eh!.. — fit Maxime, — vous m'adressez là une de ces questions auxquelles il est bien difficile de répondre... Cependant, en interrogeant mes souvenirs, il me semble pouvoir affirmer qu'Albine a quelque chose comme trente-sept ou trente-huit ans.

— Alors, c'est une vieille femme?..

— Pas le moins du monde. — C'est une charmante personne qui se donne trente ans et ne paraît pas les avoir... quand elle est en grande toilette... — D'ailleurs, ce n'est point pour elle que nous allons chez elle, ainsi que vous importe son âge et sa beauté!..

— Elle reçoit beaucoup?..

— Oui. — On rencontre chez elle ce qu'il y a de mieux en viveurs, et de plus joli en coquines.

— Il faut qu'elle soit riche...

— Je ne sais pas si elle est riche — ceci regarde son notaire et son agent de change. — Mais ce que je

sais c'est que le prince lui donne beaucoup d'argent...

— Le verrons-nous chez elle, ce soir?..

— Non. — Il est à son ambassade, je ne sais où, en Allemagne.

— Et, malgré son absence, il trouve bon que sa maîtresse s'amuse ainsi?..

— Probablement, puisque ce train de vie ne se modifie jamais..

— Il n'est pas jaloux?..

— Pauvre prince!.. il aurait trop à faire s'il fallait qu'il le fût!..

— Albine est légère?..

— De taille, non, — de conduite, oui. — Elle donne au prince autant de rivaux que l'année compte de jours. — Cela aide la pauvre fille à soutenir son luxe, qui, comme vous le verrez, est étourdissant. — Elle a chez elle une petite personne de quinze ans, fort gentille, qu'elle appelle sa nièce, mais à laquelle je la soupçonne fort de tenir par des liens plus étroits. — Elle en cherche le placement, prenez garde à vous, René. — Vous savez ce que je vous disais à l'endroit des liaisons...

— Soyez tranquille, mon cher comte.

— Enfin, tenez-vous sur vos gardes. — Nous voici arrivés...

Au moment où Maxime prononçait ces paroles, les deux interlocuteurs se trouvaient devant la porte cochère d'une très-belle maison de la rue Neuve-des-Mathurins.

Une douzaine de voitures de maître stationnaient le long du trottoir.

— Entrons, — dit Maxime.

Réné et son mentor s'engagèrent dans un large escalier brillamment éclairé, et s'arrêtèrent au premier étage.

Monsieur de Bracy sonna. Un valet de pied leur ouvrit la porte et les introduisit dans une antichambre où se trouvaient déjà deux autres domestiques. Tous les trois portaient une livrée princière. — Habits bleus à la française, galonnés sur toutes les tailles, aiguillettes bleu et or, culottes blanches, — souliers à boucles d'argent, — larges boutons armoriés, et perruques poudrées amplement.

Un de ces valets s'approcha de Maxime avec un empressement respectueux et lui demanda :

— Faut-il annoncer monsieur le comte!..

— Non, non, Saint-Jean, — répondit Maxime d'un air sans façon, — c'est inutile, nous nous annoncerons nous-mêmes... — Y a-t-il ce soir beaucoup de monde chez votre maîtresse, Saint-Jean ?

— Mais oui, monsieur le comte, la société habituelle de madame.

— On n'est pas encore à table?

— Oh! non, monsieur le comte, — on danse...

— Fort bien! — Alors faites-nous passer par le boudoir, afin que nous puissions entrer sans déranger les polkeurs...

Saint-Jean ouvrit une porte devant Maxime et devant Réné, qui traversèrent d'abord un immense et somptueux salon, lequel ne servait que les jours de bal et de grandissime réception.

Une petite porte, masquée par les tentures de ce

salon, donnait accès dans un charmant boudoir blanc et jaune, lequel communiquait lui-même avec le salon habituel. Dans ce boudoir il n'y avait personne. Seulement la porte du salon était ouverte et l'on entendait la mélodie entraînante d'une valse à trois temps, jouée sur le piano et entrecoupée par de joyeux éclats de rire.

Réné et M. de Bracy entrèrent sans bruit dans le salon.

Il s'y trouvait une quinzaine d'hommes et une dizaine de femmes.

Un jeune homme touchait du piano.

Deux ou trois couples valsaient.

Les autres riaient ou causaient.

Au moment où les deux nouveau-venus franchissaient le seuil de cette pièce, une femme grande et belle les aperçut et vint à eux.

— C'est la maîtresse de la maison, — dit tout bas Maxime à Réné.

Et tout haut il ajouta :

— Bonsoir, Albine, — en tendant la main à celle à qui il venait de parler.

— Bonsoir, mon cher comte, — répondit Albine en serrant à la mode anglaise la main de Maxime; — vous arrivez tard aujourd'hui...

Et, tout en parlant, elle regardait curieusement Réné qu'elle ne connaissait pas.

— Ma chère enfant, — dit M. de Bracy, — je vous présente mon ami, le baron Réné de Savenay, bon gentilhomme, je m'en porte garant, — beau comme le Bacchus indien, vos yeux vous l'affirment,

— et riche comme un petit-fils de Plutus, ce qui ne gâte rien, n'est-ce pas?..

Réné s'inclina.

— Monsieur le baron, — lui dit Albine en riant, — je vous conseille de jeter votre anneau dans la Seine la première fois que vous passerez sur le pont des Saints-Pères, car, en vérité, vous avez trop de bonheur !..

Réné allait répondre. Mais trois ou quatre jeunes femmes, qui s'étaient formées en groupe à l'autre extrémité du salon et qui ne perdaient pas de vue monsieur de Savenay, appelèrent madame de Pragues qui fit quelques pas pour aller les rejoindre. Cependant, avant de quitter les deux hommes, elle approcha ses lèvres de l'oreille de Maxime et lui dit tout bas :

— Il est bien gentil, votre petit baron... — Est-ce que, vraiment, il est aussi riche que vous le prétendez?

— Soixante mille livres de rentes.

— Parole d'honneur?

— Oui.

— Merci.

Et Albine s'enfuit.

— Qu'est-ce qu'elle vous disait? — fit Réné.

— Elle me demandait si vous étiez vraiment riche. — Je lui ai répondu que oui, — elle va le répéter à ces dames qui l'appelaient, et qui n'ont pas d'autre question à lui adresser que celle-là, et, ce soir, vous allez être assailli...

— Oh! — dit Réné avec un sourire, — je ferai une défense héroïque!..

— Comment trouvez-vous Albine?

— Très-belle, — je ne lui aurais guère donné plus

de vingt-huit ans si vous ne m'aviez pas prévenu de son âge...

— Ainsi vous comprenez qu'elle plaise?

— Je le comprends si bien que, dans le cas où elle éprouverait par hasard un caprice pour moi, je ne me montrerais pas cruel!..

§

Albine de Pragues était grande, nous l'avons dit. Son visage, d'une pâleur mate et uniforme, ne semblait fatigué que le matin. Le jeu des lumières et une imperceptible quantité de *rouge* très-habilement placé, lui donnaient, le soir, un éclat merveilleux.

Ses cheveux, bruns et brillants, semblaient magnifiques, — mais lui appartenaient-ils bien légitimement? Voilà ce qu'on se demandait. Quelques femmes feignaient d'en douter... des rivales sans doute... Toujours est-il que le coiffeur d'Albine aurait pu, seul, éclairer ces doutes mystérieux. Mais ce coiffeur était impénétrable comme un prophète et silencieux comme une tombe!..

Albine avait des yeux noirs et des lèvres rouges. Peut-être les lèvres étaient-elles légèrement *carminées*. Mais quant aux yeux, ils avaient l'éclat du diamant et la douceur du velours.

Albine était grosse. On ne pouvait critiquer, ni ses blanches épaules rondes et fermes, ni ses beaux bras de déesse grecque.

Ses pieds étaient trop gros, — sa main blanche, mais commune. L'origine ultrà-plébéienne d'Albine se tra-

bissait dans ces extrémités fort peu aristocratiques. La mère de madame de Pragues s'appelait Cornudet et elle exerçait, rue Montmartre, l'honorable mais modeste profession de portière.

Ce soir-là, Albine était mise fort à son avantage. Une robe de taffetas, d'une nuance paille, très-décolletée, laissait voir entièrement ses épaules et la moitié de sa poitrine. Cette robe faisait ressortir la pâleur mate et presque orientale de son teint.

Sur le côté gauche de sa tête, et au milieu des nattes épaisses de ses cheveux bruns, elle avait posé une rose d'un rouge vif qui donnait à sa physionomie une expression originale et provocante. Une rose pareille s'épanouissait au milieu du corsage.

Somme toute, nous le répétons, Albine semblait jeune, Albine paraissait charmante, et tous les *Renauds* de la terre se seraient laissé prendre aux charmes un peu mûrs de cette *Armide* plus que majeure.

— Si vous la voulez, — dit Maxime, — elle est bien à votre service...

— Connaissez-vous le prince? — demanda Réné.

— Beaucoup, — c'est un de mes amis...

— Et vous me conseilleriez, malgré cela, d'entreprendre...

— Oh! mon Dieu, — interrompit Maxime, — un de plus ou un de moins, qu'importe?..

IV

Profils de pécheresses.

Cependant une contredanse avait succédé à la valse. Excepté Maxime, Réné, un ministre de la guerre en disponibilité et un ex-pair de France atteint d'une douleur rhumatismale dans la jambe gauche, tout le monde dansait.

— Mon cher comte, — dit Réné en indiquant du regard les quadrilles improvisés, — commencez mon éducation, s'il vous plaît...

— Volontiers, — que faut-il faire ?

— Soulever tous ces masques et me nommer tous ces visages...

— Masculins, ou féminins?..

— Féminins d'abord, je vous prie, les autres m'intéressent moins.

— Par où commencer ?..

— Procédons par ordre, — parlez-moi d'abord de celles de ces dames qui sont le plus près de nous..,

— Interrogez...

— Quelle est cette femme jeune et fraîche, en robe rose avec des yeux arabes, des cheveux épais et des sourcils merveilleusement bien arqués...

— Aurélie!.. — murmura Maxime.

Et, au lieu de répondre à la question qui venait de lui être faite, il se mit à rire aux éclats.

— Qu'avez-vous? — lui demanda Réné.

— Mon cher enfant, — dit Maxime en riant toujours, — ce sera un charmant plaisir, savez-vous, que de vous conduire à l'Opéra...

— Pourquoi donc?

— Parce que vous prendrez les décors pour de vrais paysages, — les arbres de carton pour des arbres réels, — les baraques de toile peinte pour des chaumières au naturel, et les figurantes de la danse pour d'innocentes villageoises...

Réné rougit jusqu'au blanc des yeux...

— Ai-je commis une naïveté? — demanda-t-il.

— Oui.

— Laquelle?

— Vous m'avez dit : — *Quelle est cette fraîche jeune femme, aux beaux sourcils et aux cheveux épais?..*

— Eh bien?

— Eh bien, cette femme n'est pas fraîche, — ses sourcils sont peints et ses cheveux sont faux...

— Oh! s'écria Réné.

— Seulement, — poursuivit Maxime, — elle vous offre une compensation...

— Voyons un peu...

— Cette aimable personne est de famille noble, et c'est sans doute afin que nul ne l'ignore, qu'elle étale sur son visage toutes les couleurs de son blason...

— Noblesse de contrebande, j'imagine ?

— Pas le moins du monde : noblesse, — authentique, — irrécusable ! — Une des grand'tantes de cette pécheresse a fait ses preuves en 1753 pour entrer au chapitre noble des chanoinesses de Remiremont, et le propre frère d'Aurélie compte parmi nos diplomates...

— Elle a changé de nom, du moins ?..

— Allons donc ?.. — Pour qui la prenez-vous ?..

— La fine mouche entend fort bien ses intérêts et comprend à merveille que son nom est le chiffre unique qui donne une valeur quelconque à sa beauté qui est *zéro !*

— A-t-elle de l'esprit ?

— L'esprit de commerce, oui. — Oh ! elle sait tirer un excellent parti d'un capital à peu près nul, ou, tout au moins, bien avarié !.. — Quand à l'autre esprit, beaucoup d'effronterie, d'impudeur et d'obscénité lui en tiennent lieu...

— A qui appartient-elle ?..

— Elle appartient en ce moment à la société de Vergennes et Cie...

— Que voulez-vous dire ?..

— Je veux dire qu'Aurélie dépense cent mille francs par an et que, comme nos viveurs sont trop pauvres pour qu'un seul d'entre eux puisse se permettre de soutenir un pareil train, plusieurs jeunes gens forment une société en commandite et entretiennent Aurélie à frais et à profits communs...

Réné regarda Maxime fixement.

— Vous moquez-vous de moi, mon cher comte? — demanda-t-il ensuite.

— Je n'ai de ma vie parlé plus sérieusement, — répondit M. de Bracy. — Oh! je comprends que de pareils détails vous étonnent, mais vous n'êtes pas au bout, mon très-cher, vous en verrez bien d'autres, et, quand vous aurez vécu quinze jours parmi nous, vous ne vous étonnerez plus de rien!..

Réné ne répondit pas. Maxime continua :

— Et, surtout, vous ne donnerez plus le nom de femme à des spectres plâtrés de céruse et vêtus de taffetas rose...

Il y eut un instant de silence. Réné se sentait honteux des bévues qu'il avait commises. Il se voyait descendu de ce piédestal sur lequel les éloges de M. de Villiers l'avaient posé à ses propres yeux. Il comprenait qu'il ne savait rien encore ni de la vie ni des femmes.

— Vous plaît-il, — fit M. de Bracy, — vous plaît-il que je reprenne mon rôle de cicérone des *figures de cire de Curtius?*

— Oui, — répondit Réné qui ne put s'empêcher de sourire à cette plaisanterie.

— Eh bien! — dit Maxime, — regardez cette personne qui danse en face d'Aurélie...

— En robe gris de fer, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je la vois.

— Comment la trouvez-vous?

— Oh! mon cher comte, je n'ose plus avoir une opinion, ni surtout l'exprimer devant vous...

— Vous avez tort, — regardez avec attention et jugez après mûr examen, je tiens à ce que vous me disiez votre avis ..

La personne que Maxime désignait à Réné était une femme qui pouvait avoir vingt-cinq ans et qui pouvait en avoir trente-cinq. Au premier abord elle semblait jolie, mais sa prétendue beauté ne pouvait pas subir cinq minutes d'examen. Elle manquait absolument de fraîcheur et son visage offrait cette pâleur un peu maladive que produit la respiration habituelle de l'air vicié des coulisses, de la fumée de la rampe et de la poussière des planches. Le nez de cette femme était gros, — ses lèvres trop fortes et ses dents plus que médiocres. Mais, selon le dire de beaucoup de gens, il y avait dans son visage une beauté qui rachetait tous ces défauts. Cette beauté, c'étaient ses yeux. Ils étaient très-grands, de forme orientale et d'une expression singulière. Presque toujours à demi fermés, ils laissaient couler le regard à travers une double rangée de longs cils, — et ce regard, tour à tour voluptueux et libertin, se joignant à un sourire lascif, semblait promettre à tout venant et demander le plaisir. Sourire et regard, comme bien on pense, étaient de commande.

La jeune femme qui nous occupe avait de belles épaules, des bras et des mains bien modelés et de forme élégante. La poitrine paraissait étroite. La taille manquait de finesse et de désinvolture. Les hanches se développaient vigoureusement et la robe, malgré son

ampleur, accusait d'une façon presque indécente certains contours exagérés. La jambe était jolie et le pied passable.

— Eh bien! — répéta Maxime au bout d'un instant, — comment la trouvez-vous?

— Cette femme n'est pas régulièrement jolie, — répondit René après avoir examiné longuement la personne que nous venons de dépeindre, — mais elle produit beaucoup d'effet et elle a les plus beaux yeux de courtisane qu'il soit possible d'imaginer!.. — Ce voluptueux sourire, ce regard langoureux, doivent attirer à ses genoux tout un monde d'adorateurs ..

— Vous ne vous trompez pas, — dit Maxime.

— Quel est le nom de cette Circé?

— Regardez l'affiche de l'un de nos théâtres de genre, et vous le verrez, presque chaque jour, en lettres d'un pouce de haut...

— Elle est donc actrice?..

— Oui.

— Et célèbre?..

— A peu près. — Célébrité bien originale et un peu douteuse, mais qui n'en existe pas moins... — Bref, Camille jouit sur l'affiche des honneurs de la *vedette*...

René interrompit Maxime.

— Qu'est-ce que la *vedette?* — demanda-t-il.

— C'est la faveur toute spéciale de voir son nom imprimé en caractères trois fois plus gros que celui de ses camarades. — Les administrations théâtrales n'accordent cette faveur qu'aux acteurs et actrices qui font, ou du moins sont censés faire recette...

— Fort bien, — dit Réné, — je comprends.

— Pour en revenir à Camille, — poursuivit M. de Bracy, — elle habitait il y a quelques mois une des petites rues obscures qui avoisinent le boulevard du Temple; elle portait des bottines notablement défectueuses, une vieille robe de couleur puce, un crispin de velours blanchi et miroité, une capote d'un âge respectable, et elle ne prenait l'omnibus que dans ses jours de grande fortune ..

— Et aujourd'hui?.. — demanda Réné.

— Ah! aujourd'hui, la chance a tourné. — Camille possède un charmant appartement à Paris, — elle est dame et maîtresse d'une jolie petite maison au bois de Boulogne, — elle a des domestiques, des diamants et des voitures, et, quand on va la voir dans sa villa bocagère, on l'entend dire à sa caméristе des phrases dans le genre de celle-ci : « — Allez dire à mon valet de pied de dire à mon cocher d'atteler mon cheval bai à mon américaine à roues rouges!.. »

— Ceci — dit Réné — me rappelle ce financier de comédie, lequel menaçait son laquais de lui donner cent coups de *sa canne à pomme d'or*.

— Il y a quelque rapport, en effet, — répondit Maxime.

— Mais, — demanda Réné, — vous ne m'avez pas dit comment s'est faite la rapide fortune de Camille...

— C'est une assez curieuse histoire...

— Contez-la-moi.

— La voici. — Peu de temps après la révolution de fév .er, le théâtre dont je vous parlais tout à l'heure eng gea Camille et la fit jouer dans deux ou trois vau-

devilles qui vécurent ce que vit un vaudeville, l'espace d'une trentaine de soirées. — On ne parla que fort peu des pièces, — on ne parla pas du tout de l'actrice. — Sur ces entrefaites, le théâtre en question, d'après sa vieille et louable habitude, fit de détestables affaires, et l'heure approchait où cette salle, fermée si souvent, se fermerait une fois de plus. — En ce moment, deux auteurs apportèrent à l'administration une pièce, ou plutôt une satire étrange et sans nom, quelque chose comme un lointain souvenir d'Aristophane et de Juvénal. — Evidemment, ce n'était pas jouable, évidemment cela croulerait sous les sifflets avant la fin du premier acte, mais un homme qui se noie s'accroche à toute branche. — Le directeur mit la pièce en répétition, et comme sa troupe était pauvre en actrices, il distribua à Camille le rôle principal, un rôle que n'importe quelle femme pouvait jouer à merveille, à la condition d'être grassouillette et pas du tout vêtue...

— Vous exagérez !.. — fit Réné en riant.

— Evidemment, j'exagère, — répondit Maxime. — L'actrice avait le droit de se vêtir de ses cheveux, comme feu notre mère Ève, et d'un tout petit caleçon de bain en poil de lièvre. — Camille usa de ce droit dans sa plus stricte rigueur. — Elle alongea ses cheveux et elle raccourcit son caleçon, en se disant qu'une aussi belle occasion de se montrer nue aux Parisiens ne se représenterait peut-être jamais et qu'il ne fallait point la laisser échappe .

— Et enfin, qu'arriv.-t-il?

— Il arriva que la pièce eut un succès immense, —

éclatant, — retentissant, — qu'elle remplit la salle pendant plus de cent représentations, et qu'il ne fut question dans Paris, durant trois mois, que de la Vénus-Callipige dont on admirait chaque soir les formes développées sous le maillot transparent. — Bref, Camille fut à la mode, — elle prit au trébuchet le cœur d'un principicule italien dont le nom et le royaume sont parfaitement ridicules, mais dont les écus sont de bon aloi, à ce qu'il paraît. — A ce principicule, elle adjoignit toute la droite de l'Assemblée nationale...

Réné interrompit Maxime.

— Que voulez-vous dire par *toute la droite de l'Assemblée nationale?* — lui demanda-t-il.

— Je veux dire ce que je dis, — répondit M. de Bracy. — Les représentants adorent Camille, et elle adore les représentants, — je ne sais pas pourquoi, ni elle non plus. — Peut-être est-ce parce qu'ils ont vingt-cinq francs à dépenser par jour... peut-être encore parce qu'elle a obtenu son seul grand succès dans une pièce réactionnaire, et qu'elle se regarde comme unie au parti de la réaction par un lien politique... — Je m'abstiens de conclure, et je soumets purement et simplement ces hypothèses à vos observations...

— Camille a-t-elle du talent?

— Aucun.

— Et cependant son succès continue?..

— Oui, dans ce sens que, lorsqu'elle entre en scène, la claque lui *fait ses entrées*, — ce qui veut dire, dans l'argot des coulisses, qu'une salve d'applaudissements salue son apparition...

— Et le vrai public laisse faire?..

— Parbleu ! . — D'ailleurs, je ne vous ai pas dit que Camille fût mauvaise, — je vous ai dit qu'elle était nulle... — S'il n'y a pas lieu de l'applaudir, il n'y a pas lieu non plus de la siffler. — Et puis, quand elle joue, les trois quarts et demi des stalles d'orchestre sont occupées par ses bons amis les représentants, et le foyer du théâtre devient, ces soirs-là, une succursale de la salle des Pas-Perdus au Palais-Législatif .. — Vous me demandiez tout à l'heure si Camille avait du talent?.. — Dans le cas où le hasard lui en aurait donné jadis, il serait, à l'heure qu'il est, étouffé complétement., — l'actrice n'existe plus chez Camille, elle a fait place à la femme entretenue. — Camille calcule à merveille que le théâtre lui fait gagner cent écus par mois et que l'amour lui en rapporte dix fois autant. — Si elle ne quitte pas son métier, c'est que la scène lui sert de piédestal, mais elle traite l'art et le public par dessous jambe, elle manque volontiers une répétition si quelque steeple-chase la réclame, et elle fait faire relâche le mieux du monde pour assister à une première représentation. — Du reste, peu d'esprit, pas de cœur, beaucoup de rouerie et des sens de neige mal fondue. — Voilà Camille. — Maintenant, croyez si vous voulez toutes les promesses de son regard...

— Savez-vous bien, mon cher comte, que vos portraits ne sont pas flattés, — dit Réné en souriant.

— Ils sont vrais comme la vérité, — répondit Maxime. — Ce n'est pas ma faute si la vérité est laide!..

— Que diraient ces dames en vous entendant?..

— Elles accuseraient ma galanterie, mais non ma

franchise. — Elles savent que je dis tout ce que je pense, et, malgré cela, je vous assure qu'elles m'aiment beaucoup...

— C'est qu'alors elles valent mieux que vous ne dites...

— Non, c'est qu'elles se soucient peu de l'opinion qu'on peut avoir d'elles.

— C'est de la modestie cela et de l'abnégation.

— Vous vous trompez, c'est du cynisme.

Il y eut entre Réné et Maxime un instant de silence: Puis le jeune homme poussa le coude de M. de Bracy et lui dit :

— Mon cher comte, — regardez là-bas...

— Où donc?

— A côté du piano.

— Cette jeune femme qui vient de quitter la danse et qui tourne du bout du doigt les feuillets d'un cahier de musique?..

— Oui.

— Elle vous plaît?.. — demanda Maxime en souriant.

— Beaucoup, je l'avoue, — allez-vous aussi me dire du mal de celle-là?..

— Peut-être...

— Vous auriez tort!

— Pourquoi?

— Parce que vous me désenchanteriez ma vision...

— Votre vision?.. — demanda Maxime.

— Oh! — poursuivit Réné, — moquez-vous de moi si vous voulez, mon cher comte, mais il me semble qu'il se fait autour de cette femme une atmosphère

plus lumineuse et plus pure, — il me semble qu'il y a quelque chose de chaste et de décent dans cette tête blonde, dans ces yeux bleus, doux et presque timides.
— Assurément, avec ses trois bouquets de violette, l'un dans ses cheveux, l'autre au corsage de sa robe de gros de Naples blanc, le troisième à sa petite main finement gantée, cette femme a l'air d'une duchesse, et si je devais ne jamais la revoir et sortir d'ici sans apprendre son nom, elle resterait dans mes souvenirs comme une fée ou comme un ange...

— Mon cher enfant, — répondit Maxime, — sans doute votre juvénile enthousiasme a son côté plaisant, et vous le comprendrez tout à l'heure, mais cependant je vous le pardonne, car cette femme est supérieure, et de beaucoup, à la plupart de ses compagnes.
— Elle est, depuis quinze ans, l'une des reines du vaudeville triste ou gai, du couplet joyeux ou sentimental, —vous ne l'avez jamais vue, mais vous savez son nom aussi bien que moi, — elle s'appelle Eugénie D***.

— Oui, certes, je la connais, — dit Réné.

— Elle a commencé bien jeune le métier d'actrice, — poursuivit Maxime, — et je crois qu'elle a aimé ce métier véritablement, — elle a toujours respecté le public dont les femmes de théâtre d'aujourd'hui se moquent avec effronterie, — elle a étonné Paris par le scandale de ses amours, mais jamais par celui de ses débauches, — elle a fondu de nombreuses fortunes au creuset de ses fantaisies, — elle eût volontiers, comme Cléopâtre, déjeuné d'une perle fondue, — mais elle ne s'est jamais départie du respect d'elle-même, — elle

ne s'est point traînée dans la fange de ces orgies qu'affectionnent nos prétendues actrices, — elle a conservé toutes les traditions de bon goût et de haute élégance que quelques-uns de ses amants lui avaient données.... — elle a vécu grandement, splendidement, comme eussent fait jadis la Guimard ou mademoiselle Duthé, — elle a eu, quand elle l'a voulu, les façons d'une femme du monde, — elle a l'air d'une duchesse, vous le disiez vous-même tout à l'heure, — enfin elle a, comme la Madeleine de l'Évangile, souvent et beaucoup aimé, aussi je me sens rempli d'indulgence pour cette femme qui est ici, je vous le déclare, un véritable diamant au milieu de cailloux sans valeur...

En ce moment un domestique ouvrit la porte du salon et interrompit la conversation des deux hommes en prononçant d'une voix sonore les mots sacramentels :

— Madame est servie !

V

Le souper.

L'annonce que le souper était servi eut pour effet immédiat d'amener sur toutes les lèvres un joyeux sourire qui devait faire bien augurer de l'appétit des convives. En moins d'une minute chacune de ces dames fut pourvue d'un cavalier, et les couples se dirigèrent avec empressement vers la salle à manger. Albine avait pris le bras de Rèné. Maxime s'était fait le cavalier de cette Camille aux yeux trompeurs, dont, un instant auparavant, ils disait tant de mal. Chemin faisant, il s'amusait à lui débiter des madrigaux parfumés qui la faisaient se pâmer d'aise, et des compliments à perte de vue qu'elle prenait pour argent comptant.

La salle à manger d'Albine était une charmante chose.

Pendant l'été, une légère natte de paille indienne remplaçait le tapis. Les trois fenêtres qui donnaient sur le jardin étaient largement ouvertes et l'air frais

de la nuit arrivait jusqu'aux convives, à travers des stores de mousseline transparente. Dans l'un des angles se trouvait une large conque de marbre, de laquelle s'élançait un jet d'eau perpétuel qui ne contribuait pas peu à entretenir la fraîcheur de l'atmosphère. Les bahuts et les verrines en bois de chêne sculpté d'un précieux travail, contenaient de l'argenterie fort belle et des porcelaines de Sèvres d'une grande valeur.

Mais ce qui dans ce moment charmait le regard bien plus que le luxe artistique et la richesse du mobilier, c'était l'aspect de la table elle-même. Cette table était servie avec une somptuosité rare et avec des recherches gastronomiques qui recommandaient à tous les épicuriens le talent culinaire du cuisinier d'Aline. Six candélabres d'argent, supportant chacun huit bougies allumées, répandaient dans l'appartement une clarté diurnale, jetaient leurs paillettes de feu sur les profils de la vaisselle plate, et faisaient jaillir des myriades d'étincelles de chaque facette des cristaux.

Le vin de Champagne, décoiffé de ses bouchons argentés, achevait de se frapper de glace dans des rafraîchissoirs ciselés. La liberté la plus complète présidait d'habitude aux réunions du genre de celle à laquelle nous faisons assister nos lecteurs. Tous les convives se plaçaient à leur guise. Chaque homme se donnait pour voisine sa préférée de la veille, sa favorite du jour, ou sa bien-aimée du lendemain.

Il en fut ce soir-là comme de coutume. Seulement Albine fit asseoir Maxime à sa gauche, Réné à sa droite, et, à côté de ce dernier, elle installa une petite personne d'une vingtaine d'années dont nous parlerons

tout à l'heure. René crut d'abord que cette petite personne était la nièce ou la fille dont M. de Bracy lui avait parlé. Il se trompait.

Isoline, — tel était le nom de la future pécheresse, — n'assistait jamais ni aux bals, ni aux soupers qui se donnaient chez sa tante prétendue. Albine avait des raisons pour en agir ainsi.

Le souper était à peine commencé; — la maîtresse de la maison se pencha vers Maxime, son voisin de gauche, et lui dit à demi-voix :

— Eh bien! mon cher comte, votre ami s'amuse-t-il ce soir?..

— Vous savez bien, ma belle Albine, — répondit monsieur de Bracy, — que chez vous on s'amuse toujours...

— Ce n'est pas un compliment que je vous demande, — c'est une réponse ..

— Eh bien! franchement, il est enchanté...

— Bien vrai?..

— Oui, bien vrai.

— Il est charmant, ce jeune homme! quel âge a-t-il?

— Vingt et un ans.

— Il a l'air d'un chérubin, — trois ou quatre de ces dames en sont déjà folles!.. Il fera des ravages à Paris, savez-vous!..

— Oh! — dit Maxime, — je n'en doute pas...

— A-t-il une maîtresse?

— Non, — il arrive.

— Depuis quand?

— Depuis deux jours.

— Au fait, il n'a pas eu le temps... — Savez-vous s'il a remarqué quelqu'un ici, ce soir ?..

— Vous n'avez pas le droit d'en douter...

— Ah ! — et qui donc ?..

— Je ne sais trop s'il est bienséant que je vous le dise...

— Pourquoi ?

— Parce que ce quelqu'un, c'est vous...—répondit Maxime avec un sang-froid moqueur dont Albine fut complétement la dupe.

Elle se mit à minauder.

— Quelles folies me contez-vous là ?.. — murmura-t-elle.

— Rien n'est plus sérieux, mon enfant...

— Vous savez bien que je ne suis pas libre...

— Oh ! — fit Maxime en souriant d'un air incrédule.

— Et d'ailleurs, — poursuivit Albine, — si votre ami pensait ce que vous dites, il parlerait.

— Vous êtes imposante et il est timide... — encouragez-le et vous verrez...

— Perdez-vous la tête !..

— Vous savez bien qu'elle est solide, puisque vous n'avez pu me la faire perdre...

Albine se mit à rire.

— Parlons raison, — dit-elle.

— Volontiers.

— Vous voyez qui j'ai placé là, à côté de votre ami ?..

— Blondine.

— Vous la connaissez ?

— Oui.

— Et qu'en pensez-vous ?..

— C'est une excellente petite fille.

— La pauvre enfant n'est pas très-heureuse, — elle a fait des bêtises, — un attachement de cœur ! — un homme qui l'a plantée là ! — Bref, un peu d'argent lui ferait grand plaisir en ce moment... vous comprenez, une bagatelle, quelque chose comme deux ou trois billets de mille francs...

— Eh bien? — demanda Maxime.

— Verriez-vous un inconvénient quelconque à ce que votre baron éprouvât pour cette pauvre Blondine un caprice de quinze jours? — Argent à part, elle est *toquée* de lui et elle est venue me supplier tout à l'heure de les mettre l'un à côté de l'autre au souper...

— Mais, mon enfant, — répondit Maxime, — je ne suis pas le tuteur du baron de Savenay, ainsi que vous paraissez le croire, et il est parfaitement libre de son cœur comme de sa bourse...

— Je l'entends bien ainsi, mais je vous connais, beau masque, et je sais quelle influence vous exercez sur tous ceux qui ont quelques rapports avec vous.

— Vous souhaitez que je n'empêche point Réné de venir en aide à votre protégée? .

— Oui.

— Eh bien ! je vous le promets, et, s'il me demandait un conseil, je le lui donnerais dans votre sens... — Etes-vous contente?..

— Vous êtes charmant!.. — embrassez-moi, mon cher comte ..

Et, tout en parlant, Albine tendit sa joue à Maxime qui baisa le coin de ses lèvres.

Cette Blondine, de laquelle il vient d'être question

entre deux de nos personnages, était, nous le répétons, une jeune fille d'une vingtaine d'années. Son nom de guerre (car *Blondine* en était un) lui venait de la nuance pâle et cendrée de ses cheveux. Elle était belle et fraîche, d'une fraîcheur et d'une beauté bien réelles et de bon aloi, — ce qui fait que personne ne songeait à se ruiner pour elle.

Elle avait très-peu d'esprit, — un peu de cœur, — pas du tout d'orthographe, et n'était pas, au moral, absolument corrompue.

Blondine exerçait d'ailleurs une sorte de profession. Elle appartenait à l'Opéra en qualité de figurante de la danse. Cela lui rapportait douze cents francs par an.

Réné lui avait plu à première vue. Cinq minutes après le commencement du souper, elle était devenue folle de lui. Et, avant qu'on eût apporté le second service, elle le lui avait dit !

Réné, du moins en apparence, avait reçu cet aveu comme un hommage qui lui était dû. Mais, en réalité, la vanité lui était montée à la tete, et il se sentait tout bouffi d'orgueil et tout épanoui de joie. Le roué prétendu redevenait enfant à vue d'œil.

§

Cependant les heures s'écoulaient, — le souper continuait, et, sans tourner absolument à l'orgie, il perdait peu à peu l'allure calme et discrète qui l'avait caractérisé d'abord.

Les vins généreux circulaient avec profusion. Les mots lestes se répondaient et se croisaient. La con-

versation se décolletait de plus en plus, — de bruyant éclats de rire et de longues salves d'applaudissement accueillaient au passage toute équivoque court-vêtue

Maxime versait du vin de Champagne à Albine. Blondine remplissait à la fois son verre et celui de Réné Tous trois buvaient à qui mieux mieux. Maxime riait sous cape en les regardant faire.

Albine se répétait que Réné était charmant et que Réné l'avait trouvée belle. Et elle faisait au jeune homme toutes sortes d'innocentes agaceries. Albine lui tenait la main gauche et lui marchait doucement sur le pied, tandis que Blondine l'embrassait toutes les trois minutes. Il trouvait cela fort gentil. Il pétillait comme une allumette entre deux feux, et il s'abandonnait de plus en plus à la double ivresse du plaisir et du vin de Champagne. Mais, peu à peu, ses lèvres s'alourdirent, ses yeux se fermèrent à demi.

Il essaya de lutter, ce fut vainement. Il fit un inutile effort pour passer un de ses bras autour de la taille d'Albine, tandis que l'autre servait de ceinture à Blondine. Sa tête se pencha et il s'endormit sur la table.

— Oh! — firent en même temps les deux femmes avec un peu de dépit. — Il dort!..

— Soyez indulgentes, — dit Maxime, — c'est son premier souper!..

— Et puis il est si jeune!.. — appuya Albine d'un ton de bonhomie, — il n'avait pas encore vu le feu, ce pauvre enfant...

— Mais il l'a vu maintenant, — répliqua Blondine, — son apprentissage est fait!..

Et la folle jeune fille, grimpant sur une chaise, et

saisisissant son verre encore à moitié plein de vin de Champagne, en laissa tomber quelques gouttes sur la jolie tête de Réné, en s'écriant d'un ton solennel et avec un geste comique :

— Réné de Savenay, je te baptise viveur ! .

VI

Le lendemain.

Ceux de nos lecteurs qui vivent en province et qui n'ont jamais connu que les saintes affections de la famille et les joies pures et douces du foyer domestique, ne doivent ajouter foi qu'avec peine à l'exactitude des mœurs étranges que nous mettons en scène et à la parfaite ressemblance des portraits que nous esquissons. Qu'il nous soit permis d'aller au-devant de ces doutes, et d'emprunter à l'un de nos romans (*les Oiseaux de nuit*) quelques lignes de justification.

Peut-être nous accuse-t-on, — disions-nous, — de ne peindre du monde que les mauvais côtés et de charger notre palette de couleurs attristantes pour le regard et blessantes pour la pensée. Ce reproche serait injuste. Malheureusement !.. Nous disons : — *Malheureusement!* — et nous le disons à dessein. Nous ferions en effet bien bon marché de notre amour-propre de peintre de mœurs, si quelqu'un parvenait

à nous prouver que nous calomnions la société moderne et qu'elle est meilleure en réalité que nous ne la représentons dans nos livres. Mais il n'en est point ainsi.

A défaut des qualités de style et d'intérêt qui nous manquent peut-être, nous possédons du moins l'incontestable mérite de voir beaucoup et de voir juste. Tous les personnages qui peuplent notre œuvre — (fourmilière de Lilliputiens si l'on veut) — ont posé devant nous, et ce ne sont point des masques que nous crayonnons, ce sont des visages. Les héros de nos romans sont microscopiques, soit, mais ils sont vivants.

On nous a bien souvent attaqué. Nous ne nous sommes jamais défendu. A quoi bon? — Mais, plus d'une fois, les faits sont venus nous donner raison, à la barbe et à la moustache de nos détracteurs.

Ainsi, quand j'ai publié les *Chevaliers du Lansquenet*, que n'a-t-on pas dit?.. On a prétendu que jamais, au grand jamais, les salons de Paris n'avaient ouvert leurs portes à tout une bande de flibustiers, gentilshommes de contrebande, pêchant en eau trouble sur les tapis verts les plus aristocratiques, et prenant à la glu de leurs manœuvres habiles toutes sortes de fils de famille, naïfs et bien rentés. Et voilà que peu de jours avant le coup de tonnerre de 1848, au moment où les dernières feuilles des *Chevaliers du Lansquenet* sortaient, humides encore, des rouleaux de la presse, un aide de camp de prince royal était pris à Chantilly, les mains pleines de cartes biseautées et les poches gonflées d'or mal acquis, et voilà que de scandaleux procès venaient dérouler devant la police

correctionnelle et devant la Cour d'assises des scènes qui semblaient être des chapitres empruntés à notre roman à peine éclos.

N'a-t-on pas prétendu, n'a-t-on pas écrit, au sujet des *Pécheresses*, — (*Pivoine* — *Mignonne* — *Brelan de Dames*, etc...) — que j'avais entrepris la réhabilitation de la femme galante?.. Et pourtant, Dieu le sait, si je suis miséricordieux pour la pauvre créature dont l'amour cause la chute, personne ne professe pour la femme qui se vend plus de mépris et moins d'indulgence!..

N'a-t-on pas dit, n'a-t-on pas imprimé que le *Baron de Maubert*, l'un des sombres héros des *Confessions d'un Bohême*, du *Vicomte Raphaël* et aussi des *Oiseaux de nuit* était un personnage de pure invention et que les moyens d'action par lesquels il retenait sous sa dépendance Raphaël, son pupille, n'avaient ni précédents ni analogie dans la vie réelle? Et voici que la veille du jour où je faisais représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame tiré des *Confessions d'un Bohême* et dont *Maubert* était le principal personnage (*le vol à la Duchesse*), des faits complétement identiques se dénouaient devant la Cour d'assises d'une ville de province, et Théophile Gautier, le poëte critique qui puise dans son talent incontestable et incontesté une rare bienveillance à l'endroit de toute œuvre étudiée consciencieusement, en faisait la remarque dans le feuilleton de la PRESSE. Ce dont je le remercie ici, de tout mon cœur.

Bref, je ne calomnie personne. Je regarde autour de moi et j'écris ensuite. Ce n'est pas ma faute, après

tout, si la société est gangrénée jusqu'à la moelle des os. Ce n'est pas ma faute si Paris est une ville infâme! Ce n'est pas ma faute si avec l'argent on achète tout, même les consciences, même l'honneur, même l'amour! Ce n'est pas ma faute si les mères vendent leurs filles! Ce n'est pas ma faute si la loi permet au mari de faire enregistrer sa femme sur les listes immondes de la prostitution et de s'enrichir des revenus de ce honteux trafic!..

O Paris, terrestre enfer, ville de toutes les débauches et de toutes les hontes, le feu du ciel un jour fera de toi ce qu'il a fait jadis de Gomorrhe et de Sodome!.. Et ce sera justice!.. Et l'on sèmera du sel sur la place où fut Paris!..

. . . .

Ceci étant dit pour la satisfaction de nos lecteurs, et surtout pour l'acquit de notre conscience, reprenons notre récit.

§

Le souper dont nous avons rapporté les incidents relatifs à nos principaux personnages, arriva à sa fin.

L'ivresse de Réné était profonde, et par conséquent son sommeil était lourd.

Nous savons déjà que Maxime avait donné l'ordre à son cocher de ne point venir le prendre.

Il envoya l'un des domestiques d'Albine chercher un de ces coupés de louage qui stationnent jusqu'au matin devant la porte du café Foy ou devant celle de la Maison-d'Or. Ensuite, et à grand'peine, il réveilla

Réné, qu'il emmena, ou plutôt qu'il emporta, jusqu'au véhicule qui les attendait. Il l'installa dans le coupé, — il y prit place à côté de lui et il enjoignit au cocher de toucher à l'hôtel des Princes. C'est là, nous l'avons déjà dit, que M. de Savenay était descendu en arrivant à Paris.

Grâce aux soins empressés de deux des domestiques de l'hôtel, et sous la surveillance de Maxime, Réné fut déshabillé et roulé entre les draps de toile fine d'un excellent lit.

Maxime recommanda de lui préparer pour l'heure de son réveil une légère infusion de fleurs de tilleul. Ensuite il regagna la rue Taitbout et il se coucha vers les six heures et demie du matin.

Son sommeil dura jusqu'à deux heures de l'après-midi. Alors il envoya son valet de chambre prendre des nouvelles de Réné.

Le jeune homme allait bien, car il était sorti. Et, chose singulière, il n'était point sorti seul, mais en compagnie d'une très-jeune et très-jolie femme, laquelle avait fort insisté pour arriver jusqu'à lui et pour triompher de la résistance du vieux valet de chambre de Réné qui ne voulait point qu'on réveillât son maître.

— Quelle peut être cette femme? — se demanda Maxime.

Puis, au bout de trois minutes de réflexion, il se répondit :

— C'est Blondine!.. — La chère enfant peut se vanter de n'avoir pas perdu une minute!.. il faut

qu'elle soit bien amoureuse de Réné, ou qu'elle ait terriblement besoin d'argent!..

Maxime ne se trompait pas. C'était bien Blondine en effet.

Au milieu des épanchements du souper, M. de Savenay avait donné son adresse à sa gentille voisine, et la jeune pécheresse s'était décidée à lui rendre dès le lendemain une visite matinale, dans le but avoué de ne point laisser perdre pendant le jour le terrain qu'elle avait conquis, la nuit précédente, dans l'esprit et dans le cœur de Réné.

Nous ne saurions indiquer l'endroit où la folle enfant et le roué en herbe s'envolèrent, — nous ignorons quel fut le nid choisi par eux pour y cacher leurs promptes et fugitives amours, toujours est-il que Réné ne parut, ce jour-là, ni à l'hôtel des Princes, ni à l'appartement de la rue Taitbout.

Le matin, — car il ne rentra que le lendemain matin à son domicile provisoire, — M. de Savenay trouva un billet de Maxime. Ce billet avait été apporté la veille au soir. Voici ce qu'il contenait :

« Si nulle autre occupation *plus agréable* ne vous retient, mon cher Réné, et si vous ne craignez point l'ennui de deux heures de tête-à-tête avec moi, venez, demain matin, partager mon modeste déjeuner de garçon.

» A un homme de mon âge, je parlerais d'un certain vin de Beaune de l'année de la comète, et de quelques vieux flacons du crû de Johannisberg, que M. de Metternich m'a fait jadis l'honneur de m'adresser. — Mais vous êtes trop jeune pour être gourmet.

» Aussi je vous dirai tout simplement : il y aura une bonne et franche amitié, — peut-être un peu de morale et des cigarres de la Havane, — très-secs.

» Je vous attendrai jusqu'à onze heures.

» Bien à vous.

» MAXIME DE BRACY. »

Réné regarda sa montre. Elle indiquait dix heures cinq minutes. Il se hâta de faire sa toilette et il courut à la rue Taitbout. Onze heures sonnaient au moment où il échangeait une poignée de main avec Maxime.

— Vous avez profité de mes conseils d'avant-hier soir, mon cher Réné, — lui dit ce dernier en riant, — vous voici exact comme un créancier, car rien n'est plus exact qu'un créancier, du moins à ce que prétendent ceux de mes amis qui en ont.

— Ne me complimentez pas trop, monsieur le comte, — fit Réné, — j'ai bien failli ne point venir...

— Pourquoi donc?

— Parce que votre billet ne m'a été remis qu'il y a trois quarts d'heure...

— Si j'avais su l'adresse de Blondine, — répondit Maxime, — vous auriez reçu ce billet hier au soir...

Réné devint écarlate.

— Pourquoi diable rougissez-vous, mon cher enfant? — reprit le comte, — Blondine est une fort jolie fille, à laquelle je sais bon gré de ne vous avoir point fait languir... — Il faudra vous montrer libéral avec cette petite qui aura été votre première distraction dans Paris... je sais d'ailleurs, de science certaine, que la pauvre enfant n'est pas heureuse et

qu'une centaine de louis lui seraient très-agréables...

— C'est fait, — répondit Réné. — Et savez-vous, monsieur le comte, que cette chère fille a l'air de m'aimer beaucoup !..

— Qui en doute?.. — demanda Maxime. — A l'heure qu'il est, elle doit être folle de vous, et je ne serais nullement surpris qu'elle vous aimât pendant quinze grands jours ..

— Tant que cela !.. — s'écria Réné en riant.

— Mon Dieu, oui, — tout autant !.. — Blondine est une héroïne de constance, et elle a déjà donné plusieurs exemples d'une fidélité aussi surprenante.

Les dernières paroles de Maxime produisirent évidemment sur Réné une impression désagréable. M. de Bracy s'en aperçut et il changea aussitôt de conversation.

— Avez-vous faim? — demanda-t-il.

— Je crois que oui, — répondit Réné.

— Eh ! bien, allons nous mettre à table, car le déjeuner est prêt, et voici qu'on nous ouvre les portes de la salle à manger.

VII

La morale de Maxime.

La salle à manger dans laquelle Maxime introduisit son hôte était un véritable chef-d'œuvre de luxe et de bon goût.

Une tenture de cuir de Cordoue, gauffré et doré, recouvrait les murailles, et, quand nous disons *cuir de Cordoue*, nous ne parlons nullement de quelqu'une de ces maladroites et économiques imitations, comme l'industrialisme moderne en fabrique à bon marché pour les gens qui veulent afficher les dehors d'une trompeuse élégance dont l'état de leur fortune les empêche de posséder la réalité.

Sur les dressoirs, qui dataient du règne de Henri III, était placée une fort belle argenterie de famille. Deux ou trois pièces d'orfévrerie, d'un précieux travail et d'une valeur considérable, occupaient la place d'honneur. On remarquait, entre autres, une coupe d'argent, ciselée par Benvenuto, et domnée par le roi François Ier à l'un des ancêtres de Maxime.

Les voyages avaient rendu Réné connaisseur. Il témoigna vivement toute l'admiration qu'il éprouvait en face de ces somptuosités. Ensuite, il se mit à table et il fit preuve d'un juvénile et vigoureux appétit.

Le déjeuner s'acheva.

Maxime conduisit Réné dans un fumoir tendu de coutil gris, que rehaussaient des bandes de drap vert. Un valet de pied plaça sur un guéridon un petit plateau d'argent supportant deux tasses de porcelaine du Japon, une cafetière et un sucrier. A côté de ce plateau, il posa une cave à liqueurs, une boîte de cigarres, une bougie allumée et de petites allumettes en papier. Il avança deux chauffeuses, l'une à droite et l'autre à gauche du guéridon, puis il se retira discrètement.

Maxime et Réné s'assirent.

Réné se trouvait dans cette disposition d'esprit joyeuse et souriante qui suit d'habitude un excellent déjeuner amplement arrosé de vins généreux. Maxime, au contraire, était évidemment sous le coup d'une préoccupation quelconque. Depuis quelques instants il parlait peu et semblait soucieux.

Il remplit la tasse de Réné et la sienne. Il alluma un cigarre, et tandis que le jeune homme savourait à la fois avec une volupté évidente les produits de la Havane et ceux de Moka, il entama la conversation en ces termes :

— Mon cher Réné...

— Monsieur le comte?..

— Avez-vous encore présents à l'esprit les termes du billet que je vous ai écrit hier au soir?..

— Mais, sans doute...

— Je vous promettais trois choses : — d'abord une cordiale réception... — Etes-vous content de la mienne?..

— Ah! monsieur le comte, — répondit Réné en s'inclinant, — vous savez combien je suis touché et reconnaissant de votre exquise bienveillance...

— Je vous annonçais des cigarres très-secs, — poursuivit Maxime, — vous êtes à même de juger si je vous ai tenu parole...

— Ils sont parfaits!.. — dit le jeune homme en faisant tomber du bout du doigt la cendre blanche de son *puros*.

— Et, enfin, continua M. de Bracy avec un sourire, — je vous menaçais d'un peu de morale.

— Accomplirez-vous aussi cette menace?.. — demanda Réné.

— Pourquoi donc pas!..

— Je n'y vois nul obstacle!.. — s'écria le jeune homme, — moralisons tant qu'il vous plaira, monsieur le comte, — je sais que votre morale est facile!..

— Oh! pas toujours...

— En vérité?

— Vous allez voir...

— J'attends de pied ferme, et, je l'avoue, sans trop d'inquiétude...

— D'abord, mon cher enfant, — fit Maxime, — il était convenu que vous débuteriez dans le monde sous mon patronage, et j'avais pris l'engagement de vous métamorphoser en viveur...

— Sans doute.

— Eh bien! depuis avant hier, j'ai réfléchi...

— A quoi?

— Je me suis dit qu'il y avait mieux à faire que de vous lancer au milieu d'un monde corrompu et gangréné, j'ai rêvé un plus noble usage de votre intelligence, de votre jeunesse, de votre force et de votre fortune, que de gaspiller tous ces trésors parmi des roués sans âme et des filles sans cœur et sans intelligence, et je me suis promis enfin que vous deviendriez un homme et non point un viveur...

Réné écoutait Maxime avec un étonnement profond, et cet étonnement croissait de parole en parole.

La stupeur se peignait sur sa physionomie.

— Me comprenez-vous? — demanda Maxime.

— Pas beaucoup, — répondit le jeune homme.

— Je vais m'expliquer mieux, — voyons, que pensez-vous de ce monde dans lequel je vous ai introduit avant-hier?..

— Ce que j'en pense?

— Oui.

— Eh bien! je le trouve fort amusant!..

— Comment! il ne vous inspire aucun sentiment de dégoût?.

— Du dégoût! et pourquoi donc? — s'écria Réné.

— Comment! votre cœur ne se révolte point à voir ces courtisanes fardées qui se vendent, non pas au plus offrant, mais à tout le monde, et qui n'ont pas même la pudeur ou l'habileté de se faire désirer trois jours!.. — à voir ces pâles jeunes gens, fantômes dégénérés d'une aristocratie agonisante, — ces frêles héritiers de beaux noms qu'ils salissent et de grandes fortunes qu'ils dilapident honteusement!.. ces pale-

freniers titrés, — ces Lovelaces de mauvais lieux qui payent leurs chevaux et qui payent leurs maîtresses, — mènent à coups de cravache les uns comme les autres et portent dans les boudoirs des senteurs d'écurie!.. — à voir enfin ces vieillards méprisables et fous, — libertins hors d'âge, qui dégradent au milieu des orgies la dignité de leurs cheveux blancs!..

— Diable!.. monsieur le comte, — fit Réné en souriant, — comme vous traitez vos amis!..

— Je les traite comme ils le méritent.

— N'êtes-vous pas un peu sévère?..

— Je ne suis que strictement juste.

— Me permettez-vous de vous adresser une observation?..

— Je vous permets de m'en adresser dix si vous le souhaitez..

— Cette aristocratie que vous attaquez si violemment, vous en faites partie?..

— Oui.

— Ces hommes de plaisir à qui vous jetez la pierre, vous êtes un des leurs?..

— C'est vrai.

— Ces habitudes et ces mœurs qui vous révoltent, ce sont les vôtres?..

— Malheureusement.

— Il y a donc, ce me semble, un manque de logique absolu dans votre conduite et dans vos discours, — il y a désaccord entre vos actes et vos paroles, et vous pourriez, je crois, vous attribuer ces mots de je ne sais quel prédicateur d'autrefois : « *Faites ce que je dis, et ne faites point ce que je fais.* » — En d'autres

termes, je trouve en vous deux hommes, l'un qui agit, l'autre qui parle... — Lequel des deux a raison, et duquel des deux dois-je imiter l'exemple ou suivre les conseils?...

Réné se tut.

Maxime l'avait écouté avec ce sourire à moitié railleur dont il avait l'habitude.

— Est-ce donc là que vous en voulez venir, mon enfant? — demanda-t-il ensuite.

— Oui, — répondit Réné.

— Et vous n'avez rien à ajouter?..

— Non.

— Eh bien! je vais vous répondre : — Le jugement que vous portez sur moi est spécieux, j'en conviens, mais il n'est pas juste, et je vous le prouverai tout à l'heure. — Vous vous dites qu'il y a désaccord entre mes actes et mes paroles, et vous me demandez s'il convient d'imiter mon exemple ou de suivre mes conseils?.. — Le doute ne vous est pas permis, mon enfant.—Vous savez à merveille que j'ai raison de parler comme je parle, et que j'ai tort d'agir comme j'agis. — Donc il faut écouter mes préceptes, il faut les suivre et repousser bien loin les dangereux exemples de ma conduite... —Vous êtes jeune, Réné, vous êtes plein d'avenir, et votre vie peut être belle si vous le voulez; — de sages occupations et des plaisirs honnêtes en rempliront le cours et la rendront facile pour vous et pour les autres. —Vous êtes riche, et vous ferez de votre fortune un noble et généreux emploi. — Puis vous unirez votre sort à celui de quelque jeune fille, chaste et charmante, à qui vous offrirez votre

premier, votre seul véritable amour. — Vous vous verrez renaître enfin dans des enfants qui seront votre joie et votre gloire, et qui vivront comme vous aurez vécu, heureux et honorés.

— Un tel langage dans la bouche du comte de Bracy!.. de celui qu'on a surnommé le *Roi des viveurs!..* murmura Réné.

— Cela vous étonne, je le comprends, — poursuivit Maxime, — mais savez-vous pourquoi je vous parle ainsi? — C'est que je vous aime, Réné... — oui, je vous aime! — C'est à peine si je vous connais, je vous vois aujourd'hui pour la troisième fois peut-être, et cependant je sens pour vous au fond de mon cœur une étrange affection... — Je ne puis vous considérer ni comme un étranger, ni comme un indifférent... — Je ne puis laisser de gaieté de cœur votre barque insoucieuse se perdre dans un abîme dont je connais les profondeurs... — Depuis bien longtemps j'ai sondé le néant, j'ai expérimenté l'amertume de cette existence dont les trompeuses lueurs vous attirent... — Je remplis un devoir en vous criant : — Réné, n'allez pas là!.. — Là est le péril! — là le cœur se vicie, l'âme se corrompt, le jugement se fausse, l'intelligence s'éteint, l'honneur se flétrit quelquefois... et je veux vous préserver de tout cela, Réné, comme j'en préserverais mon fils... si j'avais un fils et s'il vous ressemblait!..

Maxime prononça ces dernières paroles avec une émotion qu'il ne cherchait point à cacher. Il attachait sur Réné un regard attendri et pénétrant, pour voir si

cette émotion qui débordait en lui commençait à gagner son jeune compagnon.

Mais Réné restait impassible. A peine avait-il écouté les dernières phrases de Maxime. Sa pensée était retournée auprès de Blondine; et de Blondine elle voltigeait aux blanches épaules d'Albine, — aux yeux lascifs de Camille, — au visage de madone d'Eugénie. Réné souriait intérieurement à tous ces mirages, et il se promettait de changer prochainement ces visions charmantes en séduisantes réalités.

Maxime comprit qu'il avait affaire à une nature exceptionnelle et qu'il s'adressait à un cœur prématurément sec et vicié. Cependant il résolut de tenter un dernier effort.

— Sans doute, mon enfant, — dit-il, — vous vous demandez comment il se fait qu'à mon âge, moi qui prêche si bien les autres, je reste plongé plus que jamais dans les ornières de cette existence dont je cherche à vous détourner?.. — Eh bien! cette vie, Réné, cette vie qui vous paraît si brillante, je m'y suis jeté il y a bien longtemps, non point par goût, mais pour m'étourdir sur des remords qui m'obsédaient! — Je l'ai acceptée comme expiation, — je la continue comme châtiment!

— Que voulez-vous dire? — demanda Réné, dont ces quelques mots venaient d'exciter vivement la curiosité.

— Vous voulez le savoir?..

— Oui, si toutefois un pareil désir n'est point une indiscrétion, monsieur le comte.

— Eh bien! mon enfant, soyez satisfait, — c'es'

l'histoire de ma jeunesse que je vais vous conter... — Puisse l'expérience de mes fautes vous profiter mieux qu'à moi, et puissiez-vous frémir en apprenant par quel chemin terrible j'ai passé pour devenir un viveur!..

Réné remplit d'excellent curaçao un verre de cristal de Bohême, — il alluma un nouveau cigarre et il écouta.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

UN CŒUR POUR DEUX AMOURS.

I

Dominique.

— Ce récit que vous allez entendre, mon enfant, — commença Maxime en s'adressant à Réné, — je ne l'ai jamais fait à personne...

» Je vais rouvrir, en vous parlant, des blessures douloureuses à peine cicatrisées dans mon cœur et qui redeviendront saignantes comme dans les anciens jours... Mais, qu'importe? — Oui, qu'importe, si j'atteins le but que je me propose... et je l'atteindrai, Réné, si vous m'écoutez avec une attention affectueuse et avec un esprit disposé à se laisser convaincre. Et ensuite, si vous le voulez, nous quitterons Paris tous les deux.

» J'abandonnerai, non-seulement sans regret, mais encore avec un bonheur inouï le théâtre de mes succès... Je laisserai les niais et les imbéciles qui m'entourent se partager les débris de ma couronne de viveur et lutter entre eux pour conquérir quelques parcelles de cette folle célébrité qu'ils appellent si sottement ma gloire... Et nous nous en irons ensemble mener une existence douce et calme sous les ombrages séculaires des charmilles de nos grands parcs, et respirer l'air vivifiant de notre vieille et belle province...

» Vous ne me répondez point, Réné!.. Je lis dans vos regards que ma proposition n'est guère de votre goût!.. Mais, patience!.. Il serait trop habile, ce médecin qui parviendrait à guérir un malade, avant même d'avoir expérimenté sur lui le remède auquel il se confie!..

. . . .

» Donc, j'avais justement votre âge .. — Vingt et un ans depuis quelques jours. Ceci nous reporte, comme vous voyez, à vingt-quatre ans en arrière. Depuis deux années j'avais achevé mes études classiques au collége de Besançon.

» Immédiatement après avoir terminé mon temps de philosophie, j'étais revenu vivre dans mon château de Bracy que j'habitais seul avec des domestiques, car j'étais orphelin, — fils unique, — et c'est à peine si je conservais un lointain souvenir de mon père et de ma mère, morts pendant ma première enfance.

» Je n'avais jamais fait d'autre voyage que celui de Bracy à Besançon et de Besançon à Bracy. — Je n'avais jamais connu que mes camarades de collége.

J'étais un provincial renforcé, un être insociable, débraillé dans mes allures, négligé dans mon costume, et sauvage comme un jeune loup. Je passais dans mes terres toute l'année, hiver comme été, et je vous affirme que je ne songeais guère à en sortir, et qu'on m'aurait bien étonné en me disant que je quitterais un jour la vieille demeure de mes ancêtres pour aller conquérir à Paris le sceptre de la mode.

» Mon château de Bracy est situé à quelques lieues au delà de Pontarlier, dans ces montagnes du Jura qui touchent à la Suisse et qui en rappellent les plus beaux sites. C'est, en effet, la même nature sauvage, la même végétation grandiose. Ce sont des rochers, de hautes montagnes, sur la croupe desquelles s'échelonnent des forêts de chênes à la base, de frênes et de bouleaux au milieu, de sapins plus haut. Aux approches de l'hiver, cet amphithéâtre se revêt d'une triple couleur, teintes rougeâtres et brunes, verdure argentée et jaunissante, enfin vert sombre et presque noir.

» Cette contrée, à propos de laquelle, mon enfant, j'entre avec vous dans quelques détails dont vous ne tarderez point à comprendre la nécessité, est chère aux paysagistes. On les rencontre de loin en loin (tant que durent les beaux jours de l'été et de l'automne), coiffés de larges chapeaux de paille, — la boîte de couleurs, le parasol et le pliant sur le dos, — le bâton ferré à la main, — tantôt gravissant des cimes escarpées, — tantôt esquissant, ici quelques rochers d'une forme hardie et pittoresque, là un tronc d'arbre blanchi par le temps, rongé par la mousse et les lichens, et brisé par la foudre dans sa partie supérieure.

» Excepté ces peintres nomades, les étrangers ignorent généralement le chemin des solitudes du Jura, et, dans les profondeurs de ces montagnes, vivent des populations ignorantes de tout ce qui se passe autour d'elles hors de leurs forêts. Du moins cela était ainsi il y a vingt-cinq ans, c'est-à-dire à l'époque où se passèrent les faits que je vais vous raconter. Et, à moins toutefois que je ne me trompe étrangement, il doit encore en être de même aujourd'hui.

» Le château de Bracy s'élève à mi-côte, sur la déclivité d'une montagne assez élevée. Une forêt de sapins le domine. Une profonde vallée se creuse à ses pieds.

» Bracy est une sombre et grandiose habitation, bâtie il y a quatre cents ans et qui a conservé le cachet de son époque. On dirait un de ces châteaux quasi fantastiques dans lesquels les romanciers modernes aiment à encadrer d'étranges aventures.

» À quoi occuper sa vie, au fond d'une province et quand on a vingt et un ans, si ce n'est à chasser, à boire ou à faire l'amour ?

» Or, j'étais sobre comme un anachorète. Je ne pensais pas plus à l'amour qu'un enfant de douze ans, bien naïf et bien candide. C'est à peine si j'avais compris, en traduisant l'*Énéide*, le chaleureux épisode des amours de Didon et d'Énée. En revanche, je chassais avec acharnement, — je chassais sans trêve ni relâche, — je chassais jour et nuit. Oui, jour et nuit, — car, souvent, après avoir couru un renard ou un sanglier toute la journée, je reprenais mon fusil le soir et je m'en allais à l'affût. Vous m'avez dit je crois, René, que vous aimiez la chasse?..

— Oui, monsieur le comte, — répondit le jeune homme, — je l'aime, et très-passionnément je vous assure...

— Alors, — poursuivit Maxime, — vous devez comprendre à merveille que, malgré mon complet isolement, ma vie se passait le mieux du monde. — Si j'avais quelques heures d'ennui, c'est seulement quand des séries de mauvais temps trop obstinés me condamnaient à ne pas mettre les pieds dehors... Et encore, dans ce dernier cas, les distractions ne me manquaient point, — je lisais et je relisais tous les ouvrages relatifs à la chasse qui se trouvaient dans la bibliothèque, et surtout le fameux *Traité de la Vénerie*, par messire *Jacques du Foilloux, gentilhomme Poitevin.*

» Le soir je ne dédaignais point d'aller passer une heure ou deux dans les cuisines. Je m'asseyais sous le manteau de la cheminée gigantesque dans laquelle se consumait un brasier de souches enflammées, — j'y fumais une pipe allemande et je causais avec mes piqueurs.

» Cette vie aurait pu durer toujours, — elle durerait sans doute encore aujourd'hui, sans un incident qui devait bouleverser ma destinée.

» C'était au mois de décembre. Une forte neige était tombée pendant trois ou quatre jours, puis la gelée était venue, — donnant une sorte de consistance à la croûte molle qui couvrait le sol jusqu'à une hauteur de deux ou trois pieds. J'avais envoyé Dominique, — un vieux piqueur qui me venait de mon père, — reconnaître dans la montagne des *passées*

de sanglier. Je l'attendais vers six heures du soir. A neuf heures il n'était point encore rentré.

» Je commençais à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, et je songeais à envoyer deux ou trois de mes gens à sa recherche, quand on sonna à la grille du château. — On courut ouvrir ; c'était Dominique. Au moment de son arrivée je me trouvais dans les cuisines. Il entra.

La lumière d'un énorme candélabre de fer suspendu au manteau de la cheminée frappa en plein sur son visage tandis qu'il franchissait le seuil, et me fit voir qu'il était très-pâle.

» — Qu'est-ce que vous avez, Dominique? — m'écriai-je, — vous est-il arrivé quelque chose?

» — A moi? — Non, monsieur le comte, me répondit-il.

» — A qui donc?

» — A ce pauvre François Nivet et à sa femme, qui demeurent un peu plus loin qu'Ollioles, à côté de *la Butte aux chèvres*...

» — Eh bien! que leur est-il arrivé?..

» — Un malheur! monsieur le comte, — un épouvantable malheur! — Rien que d'y penser, voyez-vous, c'est à vous donner la chair de poule.

» Ce début m'effraya. Je connaissais le vieux Dominique. Il avait la sensibilité tout aussi parcheminée et racornie que l'épiderme, — et il fallait qu'il se fût passé quelque chose de bien terrible en effet pour le mettre dans un semblable état.

» — Quel est donc ce malheur?.. — lui dis-je, — voyons, Dominique, parlez...

» — Jean-François et sa femme avaient deux enfants, — poursuivit le piqueur, — deux petits enfants, beaux comme le jour, — un garçon et une fille, — l'un de quatre ans, — l'autre de six, — et ils les aimaient bien, — ils les aimaient comme de braves gens doivent aimer leurs marmots, c'est-à-dire de tout leur cœur...

» — Eh bien?.. — demandais-je — eh bien?..

» — Eh bien! monsieur le comte, — répondit Dominique d'une voix sourde, — Jean-François et sa femme, à l'heure qu'il est, n'ont plus d'enfants...

» — Oh! mon Dieu!.. et comment cela?..

» — Du petit garçon et de la petite fille, il ne reste rien!.. — rien!.. — pas même un morceau d'étoffe!.. — pas même un lambeau de chair ensanglantée!.. — ils ont été dévorés!.. dévorés tous les deux!..

» — Dévorés!.. — m'écriai-je avec un frisson d'horreur.

» — Dévorés!.. — répétèrent comme un écho lugubre tous mes gens qui s'étaient pressés autour de Dominique.

» Il y eut un instant de silence.

» Puis je murmurai :

» — Les loups sont-ils donc féroces à ce point?..

» — Oh! monsieur le comte, — répliqua le piqueur, — ce ne sont pas les loups qui ont fait ce malheur...

» — Qu'est-ce donc, alors?..

» — Ce sont les ours...

» — Les ours!.. Est-ce bien sûr cela, Dominique?.. — demandais-je avec un peu d'incrédulité.

» — Je les ai vus, monsieur le comte.

» Dominique n'avait jamais menti. Son affirmation levait tous mes doutes. La chose était donc désormais certaine, mais elle n'en restait pas moins fort étrange.

» Or, pour connaître les détails de cette épouvantable catastrophe, il ne s'agissait que d'interroger Dominique, et, puisqu'il avait vu, de lui demander ce qu'il avait vu. C'est ce que je fis aussitôt.

» Dominique sollicita la permission de boire avant toute chose un verre d'eau-de-vie, afin de rétablir un peu d'ordre dans ses idées. Il obtint cette permission, — il avala son petit verre. Puis il satisfit la curiosité haletante de ses auditeurs.

II

LES OURS.

Maxime continua en ces termes le récit commencé :

— Tous les gens de ma livrée, indistinctement, — fit-il, — entouraient le vieux Dominique et formaient autour de lui un demi-cercle, ne laissant libre, par respect, que le côté où je me trouvais.

» — Monsieur le comte, dit alors le piqueur en s'adressant à moi ainsi que le lui ordonnaient les convenances, — j'avais battu pendant toute la journée les bois de *la Souque* et *du Renty*, pour y relever les *passées* des sangliers sur la neige. .

» Vers les trois heures, me trouvant de l'autre côté d'Ollioles, j'entrai dans la maison à Jean-François afin de m'y rafraîchir d'un verre de petit vin d'Arbois ou de piquette de l'Étoile... Jean-François me reçut en vieux camarade, il jeta du bois sur le feu, il déboucha sa meilleure bouteille, et comme je me sentais en appétit, sa ménagère décrocha un jambon fumé, en coupa des tranches minces et les fit revenir dans la

poêle avec du beurre, du sel, du poivre et des petits oignons coupés menus, menus...

En entendant ces détails futiles, Réné ne put s'empêcher de sourire.

— Vous pensez bien, mon enfant, que je me mourais d'impatience, — dit alors Maxime, — mais il fallait se résigner... — Dominique était verbeux et prolixe outre mesure dans ses narrations. — Si on avait voulu le forcer à arriver droit au but il aurait été impossible de tirer de lui une seule parole raisonnable. — Je le laissai faire, et il poursuivit :

» — Donc nous étions assis, Jean-François et *moi*, — de chaque côté de la cheminée, — la fourchette et le verre à la main, et les pieds dans les cendres. Je lui racontais les belles chasses de feu monsieur le comte votre père — (que Dieu veuille avoir son âme dans son saint Paradis!) — et il m'écoutait avec toute l'attention dont la chose était digne. Tout à coup il m'interrompit pour se retourner vers sa ménagère et lui demander :

» — Dis donc, Glaudine, je ne vois pas les enfants, sais-tu où ils sont?..

— Oui, mon homme, — répondit-elle, — ils sont sur la route, devant la porte, ils jouent avec de la neige, ils en bâtissent des châteaux, et ils en font des boules, qu'ils se jettent...

» — Bon, — dit Jean-François, — qu'ils y restent, les pauvres petiots, il n'y a pas de danger...

» Et il ajouta, en se tournant vers moi :

» — Père Dominique, vous étiez en train de me raconter ce fameux coup double de feu monsieur le

comte... vous savez bien, ce coup dont vous me faites le récit chaque fois que nous nous voyons... et dont je ne me lasse jamais...

» Je repris mon histoire où je l'avais laissée. Il ne s'était point passé cinq minutes, quand un bruit soudain nous fit tressaillir... C'était un cri d'enfant, — un cri lointain déjà et qui s'interrompit avant d'être achevé.

» Glaudine lâcha la poêle qu'elle tenait. Jean-François me regarda. Je regardai Jean-François, et aussi sa femme. Nous étions pâles tous les trois. Je m'élançai sur ma carabine. Mon compagnon saisit un couteau sur la table. Nous courûmes à la porte et nous jetâmes les yeux sur la route.

» Oh! monsieur le comte, quel spectacle!.. — Quand je devrais vivre cent ans, je ne l'oublierai jamais!..

» Les enfants avaient disparu... Seulement, à soixante pas du seuil de la chaumière, on voyait du sang sur la neige, et deux ours gris de la plus grande taille s'éloignaient en trottant dans la direction du bois de la Chaise. Glaudine poussa un grand cri et tomba sans connaissance. A ce bruit l'un des ours se retourna à moitié, et nous pûmes voir qu'il tenait dans sa gueule le corps inanimé d'un enfant.

» Cette vue nous rendit un peu de courage. Peut-être était-il encore temps .. C'était bien douteux, mais enfin ce *peut-être* suffisait pour nous donner la force de tout essayer.

» Jean-François prit son élan et se précipita à la poursuite des deux ours. J'en fis autant et je suivis

de mon mieux. Mais je suis vieux et il est jeune, — mes jambes ne valent plus aujourd'hui ce qu'elles ont valu autrefois... Je fus bien vite distancé.

» Seulement j'avais ma carabine et Jean-François n'avait qu'un couteau. Quand il me parut que je me trouvais à une petite portée de fusil, je m'arrêtai. J'épaulai soigneusement mon arme je visai à la tête et j'appuyai le doigt sur la détente.

» L'ours secoua vivement les oreilles, mais il ne ralentit point son allure. Je l'avais touché derrière l'oreille, mais le moyen qu'une simple balle de plomb, lancée par une seule charge de poudre, égratigne un cuir pareil !..

» Jean-François bondissait sur la neige avec la vitesse et l'agilité d'un chamois... Enfin il dépassa celui qui venait le dernier, et, faisant volte-face, il se jeta sur lui le couteau levé.

» Ce fut un terrible moment, monsieur le comte !.. Peut-être Jean-François allait-il sauver un de ses enfants !.. Mais peut-être aussi, et c'était le plus probable, Jean-François était-il perdu !.. Ni l'une ni l'autre de ces choses n'arriva.

» L'ours sembla dédaigner son adversaire... Le couteau mal aiguisé glissa sans l'entamer sur l'épaisse fourrure qui recouvrait le poitrail de la bête farouche, laquelle continua sa course sans se détourner ni à droite ni à gauche, et en renversant sur la neige Jean-François évanoui. Au bout d'un instant, les deux ours disparaissaient dans la forêt.

» Je courus à Jean-François. Je le croyais mort. Son sang coulait de toutes parts. Il n'avait cependant

pas grand mal; l'ours, en passant sur lui, lui avait écorché la poitrine avec ses griffes, et le couteau, en se refermant, lui avait entaillé profondément trois des doigts de la main droite.

» Je relevai le corps et je le portai dans la maison. Je passai près d'une heure à faire revenir à eux-mêmes le mari et la femme. Enfin, j'en vins à bout, — ils ouvrirent les yeux, — ils se souvinrent de tout ce qui venait de se passer et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant.

» Jean-François ne s'apercevait seulement pas qu'il avait les doigts coupés et que le sang ruisselait de sa main. Je pleurais aussi et je n'entreprenais pas de consoler ces pauvres gens, car je sentais bien que c'était impossible, et il me semblait que la seule chose qui pouvait les soulager un peu, c'était les larmes...

» Il y avait entre eux de grands moments de silence, et puis tout à coup Jean-François ou Glaudine se mettaient à crier :

» — Oh! mes enfants!.. mes pauvres enfants bien-aimés!..

» Et alors Jean-François agrandissait avec ses ongles les blessures de sa poitrine, et Glaudine s'arrachait les cheveux et se tordait les bras en désespérée. Je ne pouvais pas les laisser seuls dans un état pareil... J'allai chercher du monde à Ollioles et j'amenai quelques braves gens auprès d'eux. Ensuite je me mis en route pour revenir au château.

» Mais tout cela m'avait pris du temps, — la nuit était devenue très-noire, et il ne fait pas bon marcher dans trois pieds de neige, surtout quand on n'y voit

goutte... — Enfin, voilà, monsieur le comte, pourquoi je suis rentré si tard...

» Dominique se tut, — poursuivit Maxime.

» Pendant toute la dernière partie de son récit, personne n'avait eu seulement la pensée de l'interrompre. Chacun avait écouté, rempli de terreur et haletant d'une curiosité fiévreuse. Je n'étais ni moins ému ni moins attentionné que les autres. Les moindres détails de l'épouvantable catastrophe se présentaient sans cesse à mon esprit, et il me semblait que j'assistais réellement à ce drame lugubre.

» La nuit suivante, il me fut impossible de fermer l'œil, ou, si je m'endormais un instant, j'étais aussitôt poursuivi par la vision sanglante.

» Le lendemain, dès le point du jour, j'envoyai chercher Dominique. Le vieux piqueur ne se fit guère attendre.

» — Dominique, — lui demandai-je, — il n'y a pas habituellement d'ours dans nos cantons, n'est-ce pas?

» — Non, monsieur le comte.

» — Cependant on en voit quelquefois?

» — Oui, monsieur le comte, mais c'est fort rare.

» — Dans quelles circonstances ont lieu ces exceptions?

» — Pendant des hivers excessivement longs et rigoureux, — les ours, alors, descendent jusque bien avant dans les plaines.

» — D'où venaient, selon vous, ceux d'hier?

» — Ils venaient des hautes montagnes, à une quinzaine de lieues d'ici.

» — Êtes-vous d'avis qu'ils y retournent, Dominique?.. — demandai-je en le regardant.

» L'œil du vieux piqueur étincela.

» — Non! de par tous les diables! — s'écria-t-il, — si je puis les empêcher!..

» — Oh! à nous deux, — répondis-je, — nous en viendrons bien à bout!..

» — Que voulez-vous dire, monsieur le comte?..

» — Je veux dire, mon brave Dominique, que nous irons à la recherche de ces ours, que nous les traquerons et que nous les tuerons!..

» — Quoi!.. monsieur le comte s'exposerait?..

» — Parfaitement! — Je n'ai chassé jusqu'à présent que de pauvres animaux inoffensifs, — je veux essayer d'un plaisir plus sérieux : — une chasse à l'ours!.. ce sera pour moi une fête.

» — Ah! le fait est, — répondit Dominique, — que si la chose est possible, j'aurai tout de même un rude plaisir à les massacrer, ces brigands-là!.. — il me semblera que je me venge?..

» — Croyez-vous, Dominique, que ces ours vont rester dans ce pays?..

» — Au moins quelques jours.

» — Pourrons-nous les retrouver?

» — Dam! en cherchant bien...

» — Seulement, il ne faut pas perdre de temps, n'est-ce pas?..

» — Le moins possible, monsieur le comte.

» — Eh bien, n'en perdons pas du tout. — Avez-vous quelques notions sur la chasse à l'ours, Dominique?

» — Oui, monsieur le comte,

» — Où les avez-vous acquises?

» — Dans l'Oberland, où j'ai vu pratiquer cette chasse pendant ma jeunesse.

» — Voilà qui se trouve à merveille. — Nous utiliserons votre science...

» — Quand nous mettrons-nous en campagne, monsieur le comte?

» — Dès demain.

» — Alors, je vais sortir aujourd'hui.

» — Pour quoi faire?

» — Pour tâcher de trouver la voie et de découvrir le repaire. — Si j'en viens à bout, ce sera une fameuse portion de la besogne faite, croyez-moi, monsieur le comte...

» — Dans combien de temps vous mettrez-vous en route, Dominique?

» — Le temps de manger un morceau, et je boucle mes guêtres...

» — Eh bien! vous m'attendrez pour partir. — Je veux aller avec vous, — je serai prêt dans une demi-heure...

» Dominique s'inclina et sortit. »

III

Les fusils de chasse.

Maxime interrompit son récit pour demander à Réné en souriant :

— Ne trouvez-vous pas, mon cher Réné, que mon Odyssée commence un peu comme un article du *Journal des Chasseurs ?..*

— Tout ce que je sais, — répondit M. de Savenay, — c'est que votre Odyssée, comme vous dites, m'intéresse au plus haut point.

— Si c'est là votre pensée sincère, tant mieux ; — si au contraire vous me faites un compliment, merci... —Quoi qu'il en soit, je continue...

Et Maxime poursuivit en effet :

— Je tenais beaucoup, — dit-il, — à ne point me mettre en retard, je déjeunai donc en toute hâte avec un morceau de viande froide et deux ou trois verres de vin de Madère.

» Puis je remontai dans mon appartement et je revêtis mon costume de chasse.

» Ce costume n'avait rien d'élégant. Il ne me faisait guère ressembler à ces petits messieurs que représentent les gravures des journaux de modes, et qui partent pour la chasse, la carnassière au dos et le fusil sur l'épaule, gantés de paille et chaussés de vernis, comme de véritables promeneurs du boulevard des Italiens. Mon costume, à moi, consistait en une paire de souliers à fortes semelles garnies de grosses têtes de clous, — en un pantalon de coutil écru, sur lequel s'ajustaient des guêtres de cuir souple montant jusqu'au-dessus du genou. Une casquette de cuir bouilli à visière large, et une blouse d'une étoffe pareille à celle du pantalon, complétaient cette toilette, inélégante s'il en fut, mais très-commode pour gravir les montagnes et pour courir au milieu des taillis.

» Au moment où je venais d'accrocher la ceinture de ma blouse, on frappa légèrement à la porte.

» — Entrez! — murmurai-je.

» Dominique parut.

» — Vous voyez que je suis prêt, — lui dis-je.

» — Oui, monsieur le comte, je vois cela...

» — Est-ce que vous me voulez quelque chose, Dominique?..

» — Oui, monsieur le comte...

» — Quoi donc?

» — Vous adresser une simple question...

» — Laquelle?

» Dominique, au lieu de me répondre, s'approcha d'un ratelier d'armes et se mit à l'examiner attentivement.

» — Eh bien ! — demandai-je, — voyons, Dominique, cette question ?..

» Le vieux piqueur désigna du doigt le ratelier d'armes.

» — Il y a là de bons fusils, — dit-il.

» — Sans doute.

» — Lequel prendra monsieur le comte aujourd'hui ?..

» — Celui dont j'ai l'habitude de me servir.

» Dominique secoua la tête.

» — Il ne faut pas !

» — Pourquoi donc ?

» — Parce que c'est une arme légère, qui porte bien la balle quand il s'agit d'abattre un renard ou un chevreuil, mais qui ne vaut rien pour un ours.

» — Mais nous ne rencontrerons par d'ours aujourd'hui, Dominique...

» — Qui sait ! — on trouve quelquefois ce qu'on ne cherche pas... — Pourquoi ne trouverions-nous point ce que nous allons chercher ?..

» — C'est juste ! — Eh bien ! mon vieux Dominique, vous connaissez tous ces fusils qui ont appartenu à mon père... — guidez-moi dans le choix que je dois faire...

» Un radieux sourire illumina le visage ridé et tanné du piqueur.

» Il prit au ratelier, sans hésiter, un fusil à deux coups, très-court, à canons d'acier tordus et brunis, et qui provenait des fabriques anglaises.

» La monture en était excessivement simple.

» Jamais je n'en avais fait usage, jamais je n'en avais seulement essayé les batteries.

» Dominique attacha sur cette arme un regard attendri et dans lequel se lisait une vénération profonde.

» Je lui demandai si cette vue éveillait en lui quelques souvenirs.

» — C'était, — me répondit-il, — le fusil favori de feu monsieur le comte votre père, quand il allait à quelque traque de sangliers. — Il n'a pas son pareil, voyez-vous, pour la justesse et pour la portée; — avec cela, pour peu que la poudre soit bonne, le coup d'œil prompt, et que la main ne tremble pas, l'on est sûr de son coup.

» — C'est bien, — lui répondis-je, — je m'en rapporte à vous.

» Je préparai ma poire à poudre, — je tirai de ma carnassière des balles, des bourres, et je me disposai à charger l'arme que Dominique m'avait recommandée.

» Le vieux piqueur posa respectueusement ses doigts longs et maigres sur mon bras et m'arrêta dès le premier mouvement.

» Je le regardai.

» Il avait l'air stupide à force d'être étonné.

» — Eh bien! — demandai-je, — qu'y a-t-il donc?

» — Monsieur le comte, qu'allez-vous faire?.. — s'écria-t-il.

» — Vous le voyez bien, charger mon fusil...

» — Avec ça?.. — dit-il en prenant une balle et une bourre et en les faisant sauter dédaigneusement dans le creux de sa main.

» — Sans doute.

» Dominique secoua de nouveau la tête.

» — Il ne faut pas! — répéta-t-il, ainsi qu'il l'avait fait un instant auparavant.

» — Alors, s'il ne faut pas mettre de balles dans mon fusil, — m'écriai-je avec un commencement d'impatience, — qu'y faut-il mettre?..

» — Ceci, — répondit Dominique en posant divers objets sur la table.

» Je regardai. Il y avait parmi ces objets de petites rondelles de cuir, — épaisses de deux lignes et de la largeur d'une bourre ordinaire. Ces rondelles étaient graissées avec soin. Il y avait ensuite des lingots de fer, d'un pouce et demi de longueur, — aplatis à l'une de leurs extrémités et très-pointus de l'autre.

» — Il faut ça pour entamer la peau de l'ours... — me dit alors le vieux piqueur; — ça a le cuir si dur ces bêtes-là, voyez-vous, qu'une balle de plomb ne les chatouille seulement pas...

» Je n'eus pas de peine à comprendre que Dominique devait être dans le vrai.

» — Comment avez-vous fait pour vous procurer ces lingots?.. — lui demandai-je.

» — Oh! monsieur le comte, c'est bien simple! — j'ai scié les dents d'un rateau de fer...

» — Excellente idée!..

» — Ce n'est pas à moi qu'en revient l'honneur...

» — A qui donc!

» — Les chasseurs d'ours font comme cela dans l'Oberland. — Je me suis souvenu de ce que j'avais vu, — voilà tout...

» — Faites-moi le plaisir Dominique, de charger mon fusil vous-même...

» Dominique accepta cette mission avec une satisfaction évidente. Il s'assura d'abord que le canon était intérieurement bien sec et que rien n'obstruait la lumière. Il mit double charge de poudre et il employa, au lieu de bourre, une de ces rondelles de cuir dont je vous parlais tout à l'heure, — ensuite il glissa un lingot de fer dans chaque canon et, par-dessus ces lingots, il enfonça une simple bourre de papier.

» — Voilà qui est fini, me dit-il ensuite, — nous pouvons maintenant, monsieur le comte, nous mettre en route quand vous voudrez...

» Rien ne me retenait. Nous partîmes, en prévenant qu'il était possible que notre absence durât plusieurs jours. Naturellement nous devions aller tout d'abord à l'endroit où avait eu lieu l'épouvantable catastrophe de la veille. Nous nous dirigeâmes donc vers Ollioles, nous dépassâmes ce village et nous atteignîmes la maison de l'infortuné Jean-François. Cette maison était fermée. En apprenant le malheur qui avait frappé le paysan et sa femme, des parents qui demeuraient à quelques lieues de là étaient venus les chercher pour les emmener chez eux où ils devaient passer les premiers instants de leur désespoir.

» Je me fis raconter de nouveau par Dominique l'effrayante scène de la veille, sur le théâtre même où elle s'était accomplie.

» Un château de neige, commencé par les enfants, était encore intact et debout, — quelques boules de neige, pétries par de petites mains, semblaient prête

à rouler. A côté des monuments fragiles ce ces jeux qu'était venue interrompre la mort, il y avait du sang .. Mon cœur bondissait dans ma poitrine et des larmes voilaient mes regards.

» J'allai plus loin et je retrouvai les traces de la lutte impuissante de Jean-François contre la bête féroce. En cet endroit, la neige était foulée et toute rougie. Les pas d'hommes s'arrêtaient là.

» Dominique et moi nous nous attachâmes alors à suivre la piste des ours. Jusqu'à la lisière du bois ce fut une tâche aisée : leurs pattes larges et lourdes avaient creusé dans la neige de profondes empreintes.

» Une fois dans la forêt, les difficutés commencèrent. Çà et là de grands sapins, étendant sur un espace assez vaste leurs branchages touffus, n'avaient pas laissé un seul flocon de neige arriver jusqu'au sol. Là les empreintes disparaissaient. D'autant plus que les ours, — animaux remplis d'instinct comme chacun sait, — avaient eu grand soin de choisir partout les places nues, — soit pour s'éviter quelque fatigue, — soit pour dérouter les recherches.

» Ceci nous mettait dans un embarras continuel et nous perdions un temps énorme à chercher les traces disparues.

» Nous fîmes ainsi deux lieues, à peu près, à travers la forêt. Je commençais à me sentir un peu fatigué et j'avais faim. Je m'assis avec Dominique au pied d'un sapin gigantesque et je dis au vieux piqueur de tirer de son sac les provisions qu'il avait apportées. Il obéit, et nous fîmes honneur, je vous jure, à ce repas improvisé,

» — Vont-ils nous mener loin, comme cela, ces animaux damnés ?.. — m'écriai-je tout d'un coup.

» — Dame ! monsieur le comte, on ne sait pas !.. — répondit Dominique d'un ton calme.

» — Je donnerais beaucoup pour nous trouver, à l'instant même, face à face avec eux !..

» — Si cela nous arrivait, monsieur le comte, n'oubliez pas ce que je vais vous dire...

» — J'écoute.

» — Ne tirez jamais de loin, — attendez que l'animal vienne à vous, — saisissez le moment où, se dressant sur ses pieds de derrière et étendant les bras pour vous saisir et vous étouffer, il ouvrira la gueule, et alors prenez hardiment pour point de mire l'intérieur même de cette gueule et faites feu de vos deux coups. — Si votre main n'a pas tremblé, monsieur le comte, l'ours est mort...

» — Je me souviendrai de ce bon conseil, Dominique... — répondis-je au piqueur.

» Et, comme notre repas était achevé, nous nous remîmes avec ardeur sur les traces que nous suivions.

IV

Fidèle.

— Cette poursuite acharnée dura toute la journée, — continua M. de Bracy.

» A mesure que nous avancions dans la forêt, les difficultés augmentaient d'une façon effrayante et presque décourageante. Nous marchions sur des pentes rapides où il n'y avait pas d'autre végétation que celle des sapins. Par conséquent, les traces qui nous guidaient disparaissaient de plus en plus, et ce n'est souvent qu'après des détours de plus d'un quart de lieue que nous parvenions à les retrouver.

» Bref, le soir arriva, et avec lui le crépuscule. Il ne fallait point songer à pousser plus loin nos recherches ce jour-là, d'autant plus que nous avions fait au moins sept ou huit lieues et que nous nous sentions accablés de fatigue. Il s'agissait de trouver un asile pour la nuit.

» Je montai sur un sapin en me servant de ses branches comme des traverses d'une échelle, et j'interro-

geai l'horizon autour de nous. La chance se déclarait en notre faveur. Nous étions à peu près certains de ne point être forcés de passer la nuit à la belle étoile, — perspective peu séduisante par un froid de neuf ou dix degrés. Deux filets de fumée blanchâtre se dessinaient sur le ciel déjà sombre, — l'un à notre droite, — l'autre à notre gauche. Cette double fumée indiquait deux foyers, par conséquent deux maisons, sans doute hospitalières. Celle de droite me semblait la plus rapprochée de nous. C'est donc du côté droit que nous nous dirigeâmes.

» En moins d'une demi-heure nous touchions au but, c'est-à-dire que nous atteignions le seuil d'une humble cabane de bûcherons. La porte était ouverte. Un grand feu pétillait dans l'âtre et nous réjouit la vue. Nous entrâmes.

» Le bûcheron et sa femme étaient de braves gens qui nous reçurent de leur mieux. Leur extrême pauvreté ne les empêcha point de nous servir un repas qui, sans doute en raison de mon grand appétit, me parut splendide, et qui réellement ne manquait pas de délicatesse, ainsi que vous allez en juger.

» C'était d'abord du pain de seigle, un peu noir, mais d'un goût exquis, — des pommes de terre cuite sous la cendre, — un coq de bruyères rôti, et de petites truites pêchées dans un torrent qui traversait la montagne. Nous bûmes, au lieu de vin, une sorte de boisson aigrelette et mousseuse faite avec des fruits sauvages fermentés, et qui, sans atteindre la saveur du vin de Bouzy rosé, n'était vraiment pas désagréable.

» Aussitôt que mon appétit fut satisfait, je ques-

tionnai mon hôte au sujet des ours que nous poursuivions, et je lui demandai s'il était à même de nous donner quelques renseignements sur leurs habitudes et sur leure repaires.

» Je ne pouvais mieux m'adresser.

» — Ah! oui, que je les connais!.. — s'écria le bûcheron, — depuis plus d'un mois que ces bêtes enragées sont descendues des hautes montagnes et se sont établies à une lieue et demie d'ici!.. — On en parle assez dans le pays, allez, et on en a assez peur!..

» — Ont-ils causé quelque ravage?..

» — Ils ont dévoré un cheval, deux vaches et plusieurs moutons... — Ils vont et ils viennent, — ils sont tantôt à droite, tantôt à gauche, — puisque vous les avez suivis depuis Ollioles, il est plus que sûr qu'ils vont passer deux ou trois jours aux environs de leur tanière...

» — Savez-vous d'une façon positive quel est l'endroit où ils se retirent?..

» — Certainement, — c'est dans une caverne de la *Dent-du-Chien*, — tout à côté de la *Fosse-aux-Loups*...

» En ce moment, Dominique se mêla à la conversation...

» — Ah! je sais, je sais... — fit-il en agitant la tête de haut en bas, à plusieurs reprises, à peu près comme un magot chinois.

» — Oui, mais moi je ne sais pas, — dis-je à mon tour, — et je serais bien aise de savoir...

» Ceci s'adressait au bûcheron.

» Ce fut Dominique qui répondit :

» — Il faut vous dire, monsieur le comte, — commença-t-il, que je suis venu chasser bien des fois par ici, avec feu monsieur le comte votre père, et que je connais pas mal le pays...

» — Eh bien ?...

» — Eh bien ! la *Dent-du-Chien* est un amas de rochers jetés pêle-mêle les uns sur les autres, et tout en haut desquels se voit une large pierre blanche qui, de loin, a la forme de la dent d'un jeune chien...

» — Et la *Fosse-aux-Loups?* — demandai-je.

» — C'est un abîme assez large et profond de plus de deux cents pieds. — Presque partout les bords en sont taillés à pic ; — il est impossible qu'un homme y descende, et les loups y font leur sabbat...

» Ces explications étaient très-suffisamment claires, — je n'insistai pas davantage et je demandai seulement à Dominique :

» — Savez-vous aussi où est la grotte en question ?

» — Oh ! pour cela non, — répondit le vieux piqueur.

» — Et vous ? — dis-je au bûcheron.

» — Oh ! moi, Monsieur, je vous y conduirais les yeux fermés.

» — Voudrez-nous nous servir de guide ?..

» — De tout mon cœur.

» — Alors, demain matin nous tenterons l'aventure.

» — Dame ! Monsieur, ce sera quand il vous plaira...

» La soirée s'avançait. Dominique et moi nous nous

jetâmes sur un lit de bruyères sèches qu'on étendit à notre intention dans un coin de la chaumière. Ce lit n'était point moelleux, et cependant j'y dormis jusqu'au matin d'un profond sommeil visité par des rêves de bon augure qui me firent voir la plus vaste salle du château de Bracy entièrement tapissée de peaux d'ours tués par moi.

» Au point du jour, Dominique était sur pied. Il me toucha légèrement l'épaule pour me réveiller, et il me dit :

» — Monsieur le comte, il est grandement temps de nous mettre en marche...

» Je m'étais couché tout habillé sur mon tas de bruyères, — je n'eus donc qu'à me dresser sur mes jambes pour être prêt à partir.

» Nous nous mîmes en route sous la direction du bûcheron. Le temps était froid, mais clair. Le givre se suspendait aux branches sombres des sapins et en faisait autant de girandoles étincelantes de cristaux.

» Nous suivîmes, pendant trois quarts d'heure environ, un sentier large et bien entretenu. Au bout de ce temps nous passâmes devant une petite maison bâtie au milieu d'un grand enclos et qui, quoique bien simple et bien modeste, n'était point, à coup sûr, une demeure de paysans. Une muraille de quatre pieds de hauteur entourait le jardin et, à travers les barreaux d'une grille, on voyait une allée droite qui conduisait jusqu'à la porte de l'habitation. Au bruit de nos pas un chien noir des Abruzzes, de la plus haute taille, se dressa depuis l'intérieur contre les barreaux de cette grille et se mit à aboyer d'une voix formidable.

» — Tout beau, *Fidèle!*.. tout beau, mon ami!.. — lui dit notre guide avec une intonation caressante.

» Le chien reconnut le bûcheron et, cessant d'aboyer, se mit à bondir joyeusement.

» — Voilà un magnifique animal!.. — m'écriai-je, — savez-vous s'il est à vendre?

» Le bucheron me regarda d'un air qui signifiait clairement que ce que je venais de dire était à ses yeux la plus lourde de toutes les bêtises. Il se mit ensuite à rire longuement et surtout bruyamment, et il ne me répondit point. Je voulais en avoir le cœur net. Je répétai ma question.

» — A vendre!.. — s'écria-t-il enfin, — *Fidèle*, à vendre!.. mais, Monsieur, vous n'y pensez pas!..

» — Pourquoi donc?

» — Ah! dame!.. parce que...

» — Il me semble que tout peut s'acheter, et qu'en offrant de ce chien un prix avantageux...

» Le bûcheron m'interrompit.

» — *Fidèle* est bien gros, — dit-il, — et il pèse lourd, je vous en réponds, — eh bien! vous en offririez son poids en or, et même davantage, que vous ne *l'auriez* pas...

» — Ah ça! mais, on y tient donc beaucoup?..

» — Si on y tient!.. je le crois bien!.. — Songez donc qu'à lui tout seul il défendrait la maison contre dix hommes et que, sous sa garde, ces dames dorment aussi tranquilles dans ce pays perdu que si elles se trouvaient au beau milieu d'un fort village.

» — Ces dames?.. — demandai-je, — quelles dames?

» — Madame Simon et sa fille.

» — Qu'est-ce que c'est que madame Simon?..

» — Oh! Monsieur, une bien brave dame!.. ça, on peut le dire! — Elle est veuve d'un sous-lieutenant de gendarmerie qui l'a laissée sans fortune et avec une *petiote demoiselle* qui était déjà belle comme le jour quand son père est mort, il y a dix ans, et qui l'est devenue encore davantage depuis ce temps-là... — Elle n'est pas riche du tout, madame Simon, tant s'en faut, puisqu'elle n'a pour tout bien que cette maison et une petite rente, et cependant elle trouve encore moyen de venir en aide à plus pauvre qu'elle...

» — Et madame Simon demeure là toute l'année?..

» — Oui, Monsieur.

» — Et toute seule?..

» — Oui, Monsieur, c'est-à-dire avec sa fille, comme je vous le disais, — avec une domestique et avec *Fidèle*...

» — Trois femmes!.. — m'écriai-je, — trois femmes dans cette maison isolée, dans cette contrée déserte et par les longues nuits d'hiver!.. — Franchement ce sont trois héroïnes douées d'un courage surhumain!..

» — Oh! Monsieur, — répondit le bûcheron qui ne partageait point absolument mon enthousiasme, — madame Simon ne fait que du bien à tout le monde et il n'y a personne dans le pays d'assez gueux pour lui vouloir du mal!.. — D'ailleurs elle a *Fidèle* et *Fidèle*, je vous l'ai déjà dit, vaut dix hommes!..

» La conversation en resta là. Les difficultés de la route que nous suivions commençaient à nécessiter toute notre attention.

» Un peu après avoir dépassé la maisonnette de laquelle je viens de vous parler, le chemin tournait à gauche. Nous avions continué à droite, à travers la campagne, rencontrant à chaque pas des obstacles de toute nature. C'étaient des troncs de sapins brisés, — de grands quartiers de roche, — d'énormes fragments de granit. La neige recouvrait uniformément tous ces débris, les cachait à l'œil, en déguisait la forme, et les rendait fort dangereux pour les gens qui s'aventuraient parmi eux. En certains endroits, où une ride imperceptible se creusait dans la neige et où on croyait mettre le pied sur un terrain solide, on s'engloutissait tout à coup dans une cavité profonde de plusieurs pieds. C'était à se rompre le cou, et plutôt dix fois qu'une.

» Cependant nous avancions toujours, quoique bien lentement. Enfin nous vîmes se dresser au-dessus de nos têtes le pic blanchâtre de la *Dent-du-Chien*. Nous étions sur le bord de la *Fausse-aux-Loups*.

V

Catastrophe.

— Ainsi que me l'avait dit mon vieux Dominique, — continua M. de Bracy, — la *Fosse-aux-Loups* était un abîme de forme circulaire, très-large, et d'une incommensurable profondeur. Cette béante ouverture semblait avoir été creusée par le pied gigantesque d'un Titan menaçant le ciel.

» Presque partout ses parois se taillaient à pic dans le roc vif et dur. Çà et là, cependant, de maigres arbustes et des végétations appauvries croissaient aux flancs de ce roc. La *Fosse-aux-Loups*, comme ces fossés qui font partie des fortifications d'une ville de guerre, défendait les abords de la *Dent-du-Chien*.

» D'un seul côté, une sorte de sentier naturel, inégal, tortueux et semé de pierres gigantesques, conduisait à l'amoncellement de blocs granitiques dont je vous ai déjà parlé. Parmi ces blocs, et à demi-obstrués par des broussailles, se voyaient les orifices

sombres de deux ou trois cavernes. C'est là, du moins s'il fallait ajouter foi aux dires du bûcheron, que les ours que nous poursuivions depuis la veille avaient élu provisoirement domicile.

» — Monsieur le comte, — me dit Dominique, — nous sommes arrivés...

» — Maintenant, — lui demandai-je, — n'allons-nous pas gravir ces rochers et fouiller ces cavernes?

» — Non pas, — me répondit le piqueur, — ce serait affronter un péril redoutable, sans aucune chance de succès...

» — Alors, qu'allons-nous faire?..

» — Attendre.

» — Quoi?

— Que les ours sortent de leur tanière pour gagner la campagne. — Ils suivront ce sentier que voilà, et ils nous rencontreront sur leur chemin...

» — Vous avez une expérience qui me manque, Dominique, je vous laisse la direction de cette chasse...

» — Je ferai pour le mieux, — dit le vieux piqueur d'un accent qui prouvait qu'il avait au plus haut point la conscience de son mérite.

» Pendant deux ou trois secondes il explora avec attention l'endroit dans lequel nous nous trouvions. Puis il me montra du doigt un éclat de granit, haut de quatre pieds environ et d'une largeur à peu près égale, que quelque éboulement avait précipité au milieu du sentier qui conduisait à la *Dent-du-Chien*.

» — Monsieur le comte, — me dit-il alors, — ce poste est excellent. — Abrité derrière ce morceau de rocher qui vous servira tout à la fois de rempart pour

votre personne et de point d'appui pour votre arme, vous tirerez à coup sûr, en prenant tout le temps de viser à votre aise...

» — Et vous, Dominique, — demandai-je, — où vous placerez-vous ?..

» Après un instant de silence, le piqueur fit un geste de la main droite et me répondit :

» — Là.

» Mes yeux suivirent la direction de sa main et je m'écriai :

» — Dans l'abîme !..

» — Approchez-vous un peu, monsieur le comte, et vous comprendrez mon idée...

» Je fis ce que me demandait Dominique et je vis qu'à une profondeur de quatre pieds environ, un sapin avait poussé jadis dans une fissure du rocher. Cet arbre avait été brisé depuis, soit par un éboulement, soit par un orage, soit par une avalanche, mais il restait quelquelques fragments de ses racines, sur lesquels les pieds d'un homme pouvaient s'appuyer. Dominique comptait se fier à ce frêle piédestal et n'avoir hors du gouffre que le haut du buste et les bras. Ce poste était dangereux, sans doute, mais il me parut bien choisi.

» Au moment où le piqueur et moi allions nous installer, lui sur son tronc d'arbre, moi derrière mon bloc de granit, un bruit inattendu me fit tressaillir. C'était un hurlement rauque et prolongé, tel que je n'en avais jamais entendu. Ce hurlement partait du bois de sapins que nous avions laissé sur notre droite, à une demi-lieue de la *Dent-du-Chien*.

» — Oh! oh! — dit Dominique d'un ton chagrin, voilà qui va mal!..

» — Qu'y a-t-il donc?.. — demandai-je.

» — Il y a que nous avons eu beau nous lever de bonne heure, messieurs les ours ont été encore plus *matineux* que nous!..

» — Vous croyez qu'ils ont déjà quitté leur tanière!..

» — J'en suis certain. — Ce hurlement que nous venons d'entendre me le prouve clair comme le jour...

» — Ainsi, c'est peine perdue que de les attendre?..

» — Pour aujourd'hui, oui, monsieur le comte. — Mais nous reviendrons demain matin, ou plutôt cette nuit, de façon à nous trouver ici avant les premières clartés de l'aube.

» Il n'y avait rien à répondre à ce raisonnement et pas autre chose à faire que ce que proposait Dominique. En conséquence nous regagnâmes la cabane du bûcheron, et nous y passâmes le reste de la journée.

» La nuit suivante, à deux heures du matin et par un clair de lune magnifique, nous nous mîmes en route. J'étais seul avec le piqueur, car cette fois nous n'avions besoin de personne pour nous guider.

» Nous passâmes devant la maisonnette de madame Simon, et *Fidèle*, le beau chien des Abruzzes, nous salua de ses aboiements sourds et prolongés.

» Quand nous arrivâmes sur les bords de *la Fosse-aux-Loups*, la lune disparaissait derrière les montagnes et la nuit devenait profonde. En même temps le froid redoublait d'intensité, comme il le fait toujours aux approches du matin.

» Dominique s'enfonça dans l'abîme, appuyé sur la racine du sapin brisé. Moi je pris place à l'abri de mon bloc de roche. Puis nous attendîmes.

» Je serai franc avec vous, Réné, cette attente, au milieu des ténèbres et sous une atmosphère glaciale, me parut bien longue et bien triste. Une sorte de profond découragement s'empara de moi, — le péril que j'allais courir revêtit à mes yeux des proportions étranges et effrayantes, — je regrettai d'avoir trop présumé de ma force et de mon courage, — je regrettai de m'être laissé séduire par une entreprise insensée, — enfin, j'eus presque peur. Mais l'orgueil a toujours été l'un des défauts, ou, si vous l'aimez mieux, l'une des qualités de ma nature. J'eus honte de passer pour faible et pusillanime dans l'esprit de mon vieux piqueur qui, lui, ne songeait point à reculer. Je me tus et je continuai à attendre.

» Enfin, une faible ligne blanche vint rayer à l'orient le sombre manteau de la nuit, — comme disent les faiseurs de phrases, — en d'autres termes, le jour parut. A mesure que la lumière se faisait dans le ciel, les terreurs irréfléchies qui étaient venues m'assaillir disparaissaient comme par enchantement : je redevins moi-même et j'appelai de tous mes vœux cet instant décisif qui m'épouvantait si fort auparavant.

» Ma carabine était à côté de moi, tout armée ; j'en avais renouvelé soigneusement les amorces et je ne perdais pas de vue les broussailles qui masquaient en partie l'entrée des grottes. Certes, je puis dire qu'en ce moment toute mon âme était dans mes yeux, et jamais métaphore ne fut plus juste que celle-là.

» Tout à coup un léger bruit se fit entendre. Il me sembla que les broussailles ondulaient, et je vis un caillou rouler de rocher en rocher et tomber dans l'abîme depuis les hauteurs de la *Dent-du-Chien*.

» — Monsieur le comte, — murmura Dominique d'une voix si basse que je devinai ses paroles plutôt que je ne les entendis, — attention, et garde à vous !..

» Il n'avait pas achevé qu'un mugissement sourd retentit et qu'un des deux ours parut sur le seuil de l'une des cavernes. Là il s'arrêta et, à plusieurs reprises, il aspira fortement l'air. Mais il était sous notre vent et nous n'étions point sous le sien, si bien que rien ne trahit pour lui la présence de ses ennemis et qu'il commença à descendre parmi les rochers d'un pas lent et en quelque sorte solennel. Son compagnon le suivit presque aussitôt. Les deux bêtes fauves marchaient à quatre ou cinq pas de distance l'une de l'autre, et il était difficile de les bien distinguer au milieu des blocs de granit avec lesquels se confondait la nuance grise de leurs épaisses fourrures.

» Je jetai un coup d'œil rapide du côté de Dominique. On ne voyait du vieux piqueur que la tête et les bras, et le canon de sa carabine dont la crosse reposait sur son épaule droite. Comme lui j'épaulai mon arme, et je me tins prêt à faire feu quand le moment en serait venu.

» Les deux ours avaient atteint l'entrée du sentier. Ils conservaient leur distance respective, seulement leur allure était moins lente, et au lieu de marcher au petit pas, ils s'avançaient au petit trot.

. . . .

» Le cœur me battait à rompre ma poitrine, mais mon coup d'œil était toujours juste, ma main ne tremblait pas, et, foi de gentilhomme, je n'avais pas peur.

» A quarante pas environ de l'endroit où Dominique et moi nous étions embusqués, le sentier faisait un coude brusque et disparaissait pendant un instant. Nous cessâmes de voir les ours ; mais nous entendions toujours la neige craquer sous leurs lourdes pattes. Ils reparurent.

» Celui qui marchait le premier franchit encore une dizaine de pas. Un éclair jaillit des bords du gouffre, — une détonation retentit et à cette détonation répondit un hurlement de douleur. Dominique venait de faire feu. Sa balle avait atteint dans l'œil gauche l'ours qui venait en tête, et l'animal expirant se débattait dans les convulsions de l'agonie.

» Son compagnon s'arrêta d'abord, comme indécis et épouvanté ; puis il sembla prendre une résolution soudaine, — résolution de vengeance et de carnage. Il franchit le cadavre encore tressaillant qui lui barrait la route, et il s'avança sur moi avec une rapidité dont une masse aussi lourde me paraissait incapable.

» Je me souvins des avis de Dominique. Je résolus d'attendre que l'ours ne fût plus qu'à quelques pas de moi pour le frapper d'un coup mortel.

» Il disparut derrière le bloc de pierre qui m'abritait et qu'il lui fallait escalader pour arriver à moi. Au bout d'un quart de seconde, je revis ses griffes de fer qui mordaient le granit, — puis son museau haletant, — puis sa gueule entr'ouverte. Je recommandai

mentalement mon âme à Dieu, et mon doigt s'approcha de la gachette de ma carabine.

» En ce moment j'entendis un craquement vers ma droite et ce craquement fut suivi d'un cri terrible de Dominique. Malgré l'effroyable péril qui me menaçait, je tournai involontairement la tête du côté du vieux piqueur. Un cri d'épouvante s'échappa de ma gorge et répondit à son cri d'agonie. Les racines du sapin venaient de se rompre sous son poids, — ses ongles se brisaient sur le roc où ils essayaient de se cramponner et il disparaissait dans l'abîme!..

» Tout ceci se passa en dix fois moins de temps que je n'en ai mis à vous le raconter. L'ours avait franchi le rempart qui m'abritait. Je pressai machinalement les détentes de ma carabine. Les deux coups partirent à la fois. En même temps, une haleine fétide passa sur mon visage, — il me sembla qu'une montagne s'écroulait sur moi, — je me sentis mourir et je m'évanouis.

VI

L'hospitalité.

Maxime s'interrompit. Il parlait depuis longtemps déjà et il n'était pas fâché de prendre quelques minutes de repos. Du reste, il devait être satisfait de l'impression que produisait son récit sur son auditeur. Réné écoutait avec une attention profonde et avec un intérêt qui croissait d'instant en instant. Le jeune homme était chasseur, et les péripéties de cette partie de chasse faisaient le même effet sur lui que la trompette sur le cheval de bataille, et la vue des cartes et du tapis vert sur le joueur.

— Ah! Monsieur le comte, — s'écria-t-il, — de pareils souvenirs ne doivent jamais s'effacer de la mémoire!..

— Aussi vous voyez, mon enfant, — répondit Maxime avec un sourire, — qu'ils sont restés gravés fidèlement dans la mienne...

— Je m'attendais peu, je l'avoue, — poursuivit

Réné, — à entendre un semblable récit!.. — Quelle vie bizarre et accidentée que la vôtre, et quel étrange prologue pour une existence de viveur!..

— En effet, — répondit Maxime d'un ton mélancolique, — il y a loin de la *Fosse-au-Loups* au boulevard des Italiens, et de la chasse à l'ours aux soupers de la belle Albine... — Et pourtant vous verrez bientôt par quels liens intimes ma vie d'autrefois se rattache à ma vie d'aujourd'hui...

— Je vous écoute — dit Réné.

— Je poursuis — répondit Maxime.

Et il reprit :

— Quand je revins à moi, il me sembla d'abord que j'étais le jouet d'un rêve. La *Dent-du-Chien*, les ours et l'abîme, tout avait disparu. Mes membres me paraissaient brisés et je ressentais dans chaque partie de mon corps d'intolérables douleurs. Je cherchai à me soulever. Il me fut impossible de faire le moindre mouvement. — On eût dit qu'une paralysie foudroyante avait ankilosé toutes mes articulations. Cependant je compris que j'étais dans une chambre, dans un lit, et que des compresses serraient mon front meurtri et ma poitrine douloureuse. Je crus aussi m'apercevoir qu'il faisait nuit et qu'une clarté vacillante, — sans doute celle d'un grand feu, — éclairait seule la pièce dans laquelle je me trouvais. Je fermai les yeux et je m'efforçai de rassembler mes souvenirs. Ils ne me servirent que trop fidèlement.

» J'entendis de nouveau retentir à mes oreilles le cri d'appel et d'agonie de Dominique disparaissant dans le gouffre... Je sentis encore sur mon visage le souffle

infect de la bête féroce. Il me sembla, comme le matin de ce même jour, qu'un poids immense me broyait la poitrine et je perdis connaissance pour la seconde fois.

» J'ai su depuis que cet évanouissement avait duré quatorze heures. Lorsqu'il cessa, j'entendis vaguement deux voix qui parlaient tout près de moi. L'une d'elles, évidemment jeune et d'un timbre frais et pur, demandait avec un accent d'intérêt :

» — Eh bien ! docteur ?..

» Et l'autre voix, — voix mâle et sonore, — répondait :

» — Il y a du mieux.

» — Beaucoup ?..

» — Plus que je n'aurais osé le croire et l'attendre...

» — Ainsi, vous avez bon espoir ?..

» — Oui. — Le visage est calme et je viens de m'assurer qu'il n'y avait point de fièvre.

» — Hier au soir vous étiez inquiet, n'est-ce pas ?

» — Oui.

» — Que pouviez-vous donc craindre, puisque vous m'aviez dit vous-même qu'aucun organe essentiel n'avait été blessé ?..

» — Je l'ai dit et je le répète, ma chère demoiselle, mais la commotion générale avait été si violente, que j'étais en droit de redouter le tétanos, qui ne pardonne guère...

» — Et aujourd'hui ces inquiétudes sont dissipées ?..

» — En partie du moins.

» — Oh ! tant mieux !

» Ces derniers mots, prononcés par cette voix si

douce et si jeune, produisirent sur moi une impression délicieuse. Je me figurai qu'un ange m'avait miraculeusement arraché à la mort qui me menaçait, et que cet ange continuait sa mission protectrice en veillant sur ma guérison. Alors j'ouvris les yeux.

» La vision ne disparut point. — Seulement elle revêtit un corps. Une jeune fille, debout au chevet de mon lit, penchait sur moi son radieux visage et semblait me regarder avec un intérêt profond. Cette jeune fille avait tout au plus quinze ou seize ans.

» Jamais Raphaël, le peintre des madones, n'a rêvé pour ses Vierges une tête plus chaste et plus idéale. Des cheveux blonds nattés encadraient sa figure presque enfantine. Ses grands yeux d'azur se voilaient sous un double réseau de longs cils qui semblaient en adoucir encore le regard déjà si doux. Sa taille svelte et gracieuse ne perdait rien de sa grâce et de sa beauté sous sa robe de laine brune taillée avec une simplicité toute monacale. Je le répète, cette adorable enfant m'apparut comme une vision du ciel.

» Dès qu'elle vit mes yeux ouverts, elle se recula vivement ainsi qu'une biche effarouchée. A sa place, un homme tout vêtu de noir, d'un âge mûr et d'un aspect vénérable, s'approcha du lit et me demanda :

» — Comment vous trouvez-vous, Monsieur ?..

» — Assez bien, — répondis-je, — sauf un peu d'oppression et une vive douleur de tête.

» — Alors, — reprit l'homme vêtu de noir qui venait de me parler et qui était un médecin, — restez bien tranquille dans votre lit, ne parlez pas et tâchez

de vous endormir. — J'espère que demain matin l'oppression et le mal de tête auront disparu.

» Au moment où le médecin venait de prononcer ces dernières paroles, j'entendis une porte s'ouvrir. Un grand chien se précipita dans la chambre avec une sorte de grognement joyeux ; — il vint jusqu'au lit et flaira bruyamment une de mes mains qui pendait hors des couvertures.

» — Ici, *Fidèle!* ici, de suite!.. — dit une voix dans le fond de la chambre.

» Je me souvins aussitôt que ce nom de *Fidèle* était celui du chien des Abruzzes que j'avais tant admiré, — et c'est ainsi que j'appris que je me trouvais chez madame Simon. Quelques instants après, je m'endormis et ma nuit fut calme.

» Quand je me réveillai, le lendemain matin, les prévisions du médecin s'étaient réalisées. Je me trouvais si bien, qu'il me fut possible de me soulever de mon lit, de m'appuyer sur mon coude et de regarder autour de moi. Un rayon du soleil d'hiver, brillant quoique un peu pâle, entrait par la fenêtre à petits carreaux et s'étalait sur les briques rouges soigneusement cirées qui formaient le carrelage de la chambre. En face du lit y avait une cheminée de pierre commune, dans laquelle se consumaient deux ou trois grosses bûches. Sur cette cheminée se voyait, en guise de pendule, un enfant Jésus, modelé en cire en enfermé sous un globe de verre. De chaque côté, de flambeaux en cuivre poli, presque aussi grands que des chandeliers d'église, supportaient des bougies intactes et dont le blanc tournait au jaune.

» Le reste de l'ameublement était d'une irréprochable propreté, mais aussi d'une simplicité presque pauvre. Autour du lit et devant les deux fenêtres se drapaient des rideaux d'indienne à fond gris, semés de bouquets de grosses fleurs aux couleurs vives. Une table de chêne, à pieds contournés, quatre chaises pareilles, un vieux fauteuil à dossier droit, recouvert en tapisserie extrêmement fanée, et enfin une de ces horloges à gaîne, vulgairement nommées *coucous*, qui se fabriquent spécialement dans les montagnes des Vosges et dans celles du Jura, complétaient le mobilier de cette pièce. Quelques gravures, représentant des sujets religieux et encadrées dans des cadres de bois noir, étaient suspendues aux murailles et relevaient la simplicité du petit papier grisâtre qui les tapissait

» J'achevais à peine ce rapide examen des localités quand le médecin entra dans la chambre. Il vint à moi avec un sourire de satisfaction sur les lèvres.

» — Ah! ah!.. — dit-il en m'abordant, — il paraît que je ne m'étais point trompé hier au soir, — vous avez passé une nuit excellente, et vous voilà complétement hors d'affaire...—Dites-moi, Monsieur, souffrez-vous encore?

» — Non; et sauf une grande faiblesse, il me semble que je suis tout à fait dans mon état ordinaire.

» — Oh! quant à la faiblesse, ne vous en inquiétez point, — elle provient de ce que je vous ai saigné au bras gauche hier matin pendant votre évanouissement, et saigné, je vous jure, d'une façon copieuse.

» — Je vous remercierai d'abord, Monsieur, de tous vos bons soins, et je vous prierai ensuite de vouloir bien m'expliquer comment il se fait que je me trouve dans cette maison et que j'aie été sauvé d'une mort imminente.

» — C'est excessivement simple, — me répondit le médecin. — Avant-hier, à trois heures du matin, vous avez quitté la demeure de Jean Nicod, le bûcheron, pour aller avec votre piqueur vous mettre en embuscade sur les bords de la *Fosse-aux-Loups*. — Or, dans le milieu de la journée, Jean Nicod, ne vous voyant pas revenir, soupçonna quelque malheur et se mit en route pour aller à votre recherche.

» Ses pressentiments funestes ne l'avaient, hélas! point trompé. En arrivant auprès de l'abîme, il ne vit que deux ours étendus sans vie sur la neige ensanglantée. Il chercha mieux et il aperçut enfin votre corps inanimé et enseveli sous le cadavre de la bête fauve que vous aviez tuée et qui vous écrasait de son poids. Le choc avait été si violent que le canon de votre carabine était tordu et comme broyé.

» Jean Nicod vous dégagea avec toutes sortes de précautions. — Ensuite, comme vous ne donniez aucun signe de vie et que l'essentiel était de vous transporter en un endroit où il fût possible de vous prodiguer les premiers soins, il vous chargea sur ses épaules et il prit le chemin de cette maison, sachant bien qu'il allait frapper à une porte hospitalière qui s'ouvrirait pour vous recevoir.

» Madame Simon, cette providence de tous ceux qui souffrent et qui s'adressent à elle, cette vivante

VII

Marguerite et Marie.

— Je n'étais pas encore remis de l'impression douloureuse que je venais d'éprouver, — continua M. de Bracy, — quand deux personnes entrèrent dans la chambre.

» C'était madame Simon et sa fille.

» Madame Simon ne semblait point avoir plus de quarante-deux à quarante-cinq ans. Elle était belle encore, et la plus touchante bonté, la charité la plus évangélique se lisaient dans les traits doux et réguliers de son visage. Une robe de laine noire, large et flottante, dissimulait entièrement sa taille. Un bonnet de crêpe noir couvrait ses cheveux que les chagrins avaient blanchis prématurément. Madame Simon portait encore le deuil de son mari et elle s'était juré de le porter toute sa vie sur ses vêtements comme dans son cœur.

» Elle parut hésiter avant de franchir le seuil, et du regard elle interrogea le docteur.

» — Venez, venez, — lui dit ce dernier, — notre malade sera très-heureux de pouvoir vous remercier lui-même de votre gracieuse hospitalité et de vos soins touchants...

» Madame Simon s'approcha du lit. Un céleste sourire illuminait son beau visage. Il y avait dans l'expression de son regard une tendresse presque maternelle.

» — Dieu soit béni, Monsieur!.. — fit-elle, — nous avons eu bien peur!.. — mais nous avons prié pour vous du fond de notre âme... nous avons été exaucées et vous voilà hors de péril...

» — Madame, — répondis-je avec une émotion qui faisait trembler ma voix, — Dieu pouvait-il ne point écouter la prière de deux de ses anges?..

» Madame Simon s'inclina en souriant encore. Puis elle se tourna vers le médecin et lui demanda :

» — Monsieur est bien faible, n'est-ce pas?

» — Sans doute, — répondit le docteur, — songez donc qu'il a perdu beaucoup de sang et qu'il n'a rien pris depuis plus de quarante-huit heures...

» — Ne pourrait-il manger un peu, maintenant?..

» — Oui, certes, pourvu que les aliments soient légers...

» — J'ai fait préparer du bouillon de poulet... C'est ce qu'il faut. — Une tasse de ce bouillon, sans pain, fera le plus grand bien à notre malade.

» — Marguerite, — dit alors madame Simon à sa fille, — va donner des ordres à Marie...

» La jeune fille sortit. Je venais d'apprendre qu'elle se nommait Marguerite...

— Comme ma mère... — pensa Réné.

Après avoir prononcé le nom de Marguerite, Maxime resta silencieux pendant quelques minutes. Il appuya ses coudes sur la table. Il cacha son visage dans ses deux mains. Son front devint plus pâle, — une large ride se creusa entre ses sourcils contractés, et une larme se suspendit aux cils de ses yeux noirs, si hautains d'habitude et presque toujours si moqueurs. Et il répétait en lui-même :

— Oh ! Marguerite !.. Marguerite !..

Réné respecta le silence de Maxime et les pensées douloureuses dans lesquelles il semblait s'absorber. Il choisit un nouveau cigarre, il l'alluma à la flamme de la bougie et, tout en aspirant des bouffées régulières de vapeur blanche et odorante, il attendit que son hôte continuât le récit commencé.

Au bout d'un instant, Maxime releva la tête. Son visage était encore pâle, mais ses yeux avaient repris leur sécheresse et leur éclat.

« — Peut-être vous étonnez-vous, mon enfant, — dit-il à Réné, — que madame Simon conduisît ainsi sa fille avec elle auprès du lit d'un jeune homme ?.. Peut-être voyez-vous dans cette action un manque de convenance ?.. Vous auriez tort, mon cher Réné, de former un semblable jugement. Madame Simon était une de ces natures d'élite, une de ces âmes immaculées qui ne connaissant pas le mal, ne le soupçonnent point, et sont, moins que d'autres, esclaves de certaines convenances...

» Dailleurs madame Simon ressemblait à ces saintes femmes qu'on nomme *sœurs de charité*, qui consa-

erent leur vie entière à veiller au chevet des malades, et pour qui l'homme qui souffre n'est plus un homme, mais une créature de Dieu qu'il faut secourir et sauver. Elle se disait que l'âme de sa fille était faite à l'image de la sienne, et, dans sa chaste confiance, elle ne redoutait pas même un péril pour la candeur de Marguerite.

» Au bout de quelques instants, cette dernière reparut, accompagné d'une jeune fille qui portait sur une assiette de faïence grossière une tasse pleine de bouillon. Cette jeune fille se nommait Marie et elle était l'unique servante de madame Simon.

» Marie avait vingt ans. Elle était née en Suisse, sur les bords du lac de Genève. Elle portait le costume si pittoresque des femmes de son pays, — la jupe de laine bleue, un peu courte, garnie par en bas d'un large ruban de velours ; — un corsage noir serrait étroitement sa taille souple et en dessinait les formes arrondies. De longues tresses de cheveux d'un noir d'ébène s'échappaient de son petit bonnet de velours et tombaient presque jusqu'à ses talons. Marguerite et Marie, debout à côté l'une de l'autre, formaient le plus délicieux tableau qu'il fût possible d'imaginer. Il y aurait eu là de quoi tenter les pinceaux d'un grand artiste.

» Marguerite, avec son visage d'enfant, ses yeux d'azur, ses cheveux blonds et sa douce pâleur, offrait je ne sais quoi de vaporeux et d'aérien. On eût dit une créature toute céleste, — un ange descendu du ciel sur la terre et prêt à remonter dans sa patrie éthérée. Il semblait que Marguerite eût des ailes et

qu'elle fût au moment de les déployer pour prendre son essor. A elle pouvait s'appliquer ce vers charmant de Lamartine :

» Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes! »

» Marie, au contraire, était un des plus gracieux types de la beauté féminine dans sa force et dans sa puissance. Rien en elle ne décelait l'infériorité de sa condition. Ses cheveux d'ébène, ses yeux noirs et ses sourcils bruns faisaient ressortir vigoureusement la blancheur rosée de sa peau. Son regard étincelait quoiqu'il fût modeste et timide. Ses lèvres pourpres témoignaient du sang jeune et vivace qui alimentait ses veines. Son corsage de velours semblait près d'éclater sous les efforts de sa gorge de déesse. Ses moindres mouvements étaient remplis de sève et de verdeur. Une fille de haute naissance eût envié la petitesse de sa main, la forme de son pied, et surtout la finesse élégante de sa jambe aristocratique.

» Figurez-vous cette beauté si fraîche, si juvénile et si provoquante, rehaussée encore par ce délicieux costume que vous connaissez ; placez Marie à côté de Marguerite, et dites-moi s'il est possible de rêver un ensemble plus enchanteur et plus complet.

» Ces jeunes filles réunissaient à elles deux toutes les perfections. Marguerite était le type accompli de la beauté qui doit parler au cœur, Marie offrait pour les sens d'irrésistibles séductions ; Marguerite était l'esprit, Marie était la matière. On devait aimer l'une d'un amour infini, immuable, éternel... On devait ado-

rer l'autre d'une passion fougueuse, enivrée de désirs et altérée de volupté.

» Tout ce que je viens de vous répéter aujourd'hui, je me le dis alors, mais non pas peut-être d'une façon aussi détaillée et aussi logique .. Peut-être n'analysai-je point ainsi que tout à l'heure la double sensation que j'éprouvai à l'aspect des deux jeunes filles dont le hasard formait un groupe charmant, une sorte de bouquet parfumé offert à ma convalescence; — mais cette sensation multiple, je l'éprouvai dans toute sa force.

» Je pris d'une main tremblante la tasse que me présentait Marie, et j'en vidai le contenu jusqu'à la dernière goutte sans pouvoir détacher mes regards de cette jeune servante qui ressemblait à une reine, et de sa jeune maîtresse qui avait l'air d'un ange. .

» Le docteur déclara que les deux choses dont j'avais le plus besoin en ce moment étaient le repos et le sommeil Chacun quitta ma chambre.

» Aussitôt que je me retrouvai seul, ma tête retomba sur l'oreiller. — Je fermai les yeux pour me recueillir, — j'interrogeai mon cœur et j'y découvris avec épouvante un sentiment étrange et fatal. Deux femmes m'étaient apparues, et ces deux femmes se partageaient mon être. A l'une allait mon âme... à l'autre mes désirs...

» J'aimais tout à la fois Marguerite et Marie!.. »

. . . .

Ainsi qu'il l'avait fait quelques instants auparavant, M. de Bracy s'arrêta. Le poids de ses souvenirs l'écrasait.

Quant à Réné, qui, malgré la gravité des paroles du comte, ne voyait dans le récit commencé que les préliminaires d'une joyeuse aventure, il ne cherchait guère à dissimuler le sourire à demi libertin qui voltigeait autour de ses lèvres. Il ne réussissait point à se rendre compte des remords dont parlait Maxime.

« Ces deux filles, — se disait-il, — étaient, à ce qu'il paraît, charmantes, — elles plaisaient au comte, — le comte leur a plu, — c'est bien joué!..— Double séduction! — double plaisir! — double profit!.. où est le mal?.. »

Mais Maxime était trop absorbé dans ses propres pensées pour remarquer le sourire de Réné et pour en comprendre le sens.

VII

Le départ.

Maximee reprit :

« J'étais jeune alors, mon cœur était encore ouvert aux nobles instincts, aux généreux sentiments... Je n'étais pas le viveur blasé, le libertin insoucieux, le roué sans âme que je suis devenu depuis... La double passion qui venait de s'emparer de moi effraya mon inexpérience naïve et ma conscience timorée. Cet amour qui se partageait entre deux jeunes filles m'apparut comme une monstruosité presque contre-nature. J'eus honte de moi-même et de mes désirs insensés. Je me dis qu'il serait infâme de payer par une séduction l'hospitalité de cette maison si simple et si pure, où le pauvre blessé, le chasseur inconnu, avait été recueilli comme un fils et comme un frère...

» Je résolus de lutter avec courage, et surtout de m'éloigner au plus tôt, car il me semblait, — et en cela j'avais raison, — que la seule chance de salut qui me restât, c'était la fuite.

» Une fois cette résolution prise et bien arrêtée dans mon esprit, j'aurais souhaité la mettre à exécution sur le champ, car je comprenais bien que, plus je tarderais, plus le mal aurais progressé et plus il me faudrait souffrir.

» J'étais seul, je voulus essayer mes forces. Je rejetai mes couvertures et je descendis de mon lit. Mais, à peine étais-je debout, qu'il me fut démontré que, si ma volonté était puissante, ma faiblesse physique était extrême. Les douleurs de poitrine que je ne ressentais plus depuis le matin et que je croyais disparues n'étaient qu'assoupies et se réveillèrent aussitôt avec une intensité nouvelle. Il me sembla que tous mes membres étaient brisés. Un tintement lugubre comme un glas d'agonie retentit dans mes oreilles, — le parquet manqua sous mes pieds, — les meubles de la chambre me parurent tournoyer et je n'eus que le temps de me laisser retomber sur le lit. Une minute de plus et j'aurais perdu connaissance.

» Ainsi, la fatalité me clouait dans cette demeure d'où l'honneur me chassait! Je me promis au moins, puisqu'il fallait rester, de veiller sur mes regards et sur mes paroles, de commander aux battements de mon cœur et d'ensevelir au plus profond de moi-même mon funeste secret. Je me tins parole.

» Pendant les quelques jours que dura ma convalescence, je pus me glorifier à bon droit de l'empire absolu que je sus prendre sur mes passions. Et Dieu sait ce qu'il me fallut de courage!..

» A mesure que les forces me revenaient, — à mesure que le sang circulait en moi avec son énergie ac-

coutumée, — je sentais grandir et s'irriter le double amour qui ravageait mon être.

» Parfois, assis au coin du feu dans le grand fauteuil en tapisserie, je me trouvais pendant de longues heures seul avec Marguerite. La douce enfant, confiante parce qu'elle était chaste, travaillait auprès de moi C'était toujours une pensée charitable qui guidait ses doigts gracieux. Elle faisait de petits vêtements bien chauds pour les enfants des familles pauvres. Elle cousait de gentilles layettes pour les nouveau-nés des bûcherons de la forêt. Elle me racontait les bizarres légendes, les chroniques merveilleuses du pays. Elle me chantait, de sa voix harmonieuse et pure, quelque ballade des montagnes.

» Alors j'oubliais le monde entier, pour ne plus voir que Marguerite. Je la regardais et l'écoutais. Mes yeux contemplaient avec extase son angélique et timide beauté. Mes oreilles s'enivraient de la mélodie de ses paroles et de ses chants. J'étais ému, ravi, — mon cœur cessait de battre, — il me semblait qu'une force supérieure à la mienne allait me jeter à ses genoux et que ma voix allait lui crier malgré moi :

» — Oh! Marguerite, je vous aime!..

» Et cependant je me taisais!.. Et rien ne décelait pour l'innocente enfant les progrès de mon fol amour!..

» Parfois aussi, le hasard réunissait Marie et moi dans un tête-à-tête imprévu, et plus dangereux encore que ceux dont je viens de vous parler. La jeune servante me rendait ces petits services familiers que nécessitait ma position de convalescent. Elle m'offra

son bras pour faire quelques pas dans la chambre. Je m'appuyais sur elle et je ressentais une sorte de commotion électrique au contact de cette chair jeune et fraîche. Mes regards s'égaraient sur sa taille si souple, — sur ses formes si riches, — sur ses cheveux si longs et si doux Il me semblait que cette belle fille répandait autour d'elle une atmosphère de volupté. Tout le sang de mon cœur affluait à mon cerveau. Je devenais fou. L'ivresse des désirs s'emparait de moi et me dominait, — mon bras devenait tremblant sur celui de ma compagne.

» Marie, alors, se retournait vers moi. Elle attachait sur mon visage l'éclair voilé de ses yeux noirs à moitié clos qui me brûlaient et me charmaient... Puis, du bout de ses lèvres pourpres et avec un petit accent étranger qui donnait un charme infini à ses moindres paroles, elle me demandait :

» Souffrez-vous !..

» Et j'étais au moment de la serrer dans mes bras, de l'attacher à moi par une irrésistible étreinte, — d'unir mes lèvres à sa bouche, — de fondre mes regards dans les siens, et de lui répondre, au milieu de mes baisers ardents :

» — Oui, je souffre, mais d'un mal qui peut me rendre heureux ! — d'un mal qui me vient de toi seule, et que tu vas guérir en le partageant !..

» Et cependant je sortais vainqueur de ces luttes terribles, et je respectai Marie comme j'avais respecté Marguerite !..

» Le jour que j'avais fixé pour mon départ arriva. J'attendais ce jour avec impatience et aussi avec effroi...

J'aurais voulu être déjà parti, ou j'aurais voulu ne partir jamais.

» Un petit paysan, expédié par moi à Bracy dès le surlendemain de mon arrivée chez madame Simon, avait prévenu mon cocher de m'amener un de ces chars-à-bancs légers avec lesquels ont peut s'aventurer dans les plus mauvais chemins des montagnes.

» Grâce à cette voiture, inélégante mais commode, et en faisant un assez long détour, je pouvais revenir chez moi sans fatigue.

» Le cocher et les chevaux étaient arrivés. — Il fallait partir. L'heure des adieux fut douloureuse. Madame Simon s'était prise pour moi d'une touchante et profonde affection. Elle m'embrassa par deux fois et je vis des larmes dans ses yeux.

» Marguerite était très-pâle. La gorge de Marie soulevait violemment son corsage de velours et décelait son émotion.

» Marguerite s'approcha de moi et me tendit son front, comme elle aurait fait à son frère. J'appuyai mes lèvres sur ce front. Il était glacé. Je me sentis défaillir et je me soutins à un meuble pour ne pas tomber.

» Et moi, Monsieur, — me dit doucement Marie avec une familiarité qui n'avait rien d'étrange au sein de cette famille où elle était une amie plutôt qu'une servante, — et moi, ne m'embrasserez-vous pas aussi!..

» Et, tout en parlant, elle présentait sa joue à mes lèvres.

» Je me penchai vers elle. Je tremblais, je n'y

voyais plus. Au lieu de toucher sa joue, j'embrassai le coin de sa bouche. Un frisson de volupté courut dans mes veines et je ressentis de nouveau et plus que jamais l'ardente, l'inextinguible soif de plaisir que m'inspirait le contact de cette chair savoureuse, de cette peau veloutée, de ces lèvres vermeilles qui devaient dans un seul baiser vous faire rêver le ciel et mourir de bonheur !..

» Excepté peut-être Marie, personne ne s'aperçut de ce qui se passait en moi... Au bout de quelques instants j'étais redevenu calme, au moins en apparence.

» J'aurais désiré laisser à la jeune fille un souvenir de mon passage dans la maison de ses maîtresses... Mais vous comprenez bien que je ne pouvais ni ne voulais lui offrir de l'argent. Je détachai des breloques de ma montre une petite croix d'or, bien simple, et je la lui glissai dans la main en lui disant tout bas :

» — Gardez-la pour l'amour de moi. .

» Le beau visage de Marie devint cramoisi. Elle détourna la tête et je la vis couvrir la croix d'or de baisers ardents et furtifs.

» Nous descendîmes dans la cour. Le char-à-bancs, tout attelé attendait devant la porte extérieure. La pâleur de Marguerite avait redoublé. La pauvre enfant pleurait et ne cachait pas ses larmes. Les joues de Marie se marbraient de taches écarlates. Son regard brillait d'un éclat fiévreux et se fixait sur moi avec une expression étrange.

» *Fidèle*, le beau chien noir des Abruzzes, pour lequel j'étais devenu un ami, bondissait autour de moi

et semblait me témoigner par ses caresses et ses doux gémissements le chagrin qu'il éprouvait de me voir partir.

» — Mon enfant, — me dit alors madame Simon, — vous reviendrez nous voir, n'est-ce pas ?..

» — Oui, certes !.. — répondis-je.

» — Bientôt ?

» — Oui, bientôt...

» — Monsieur Maxime, — balbutia Marguerite d'une voix que ses larmes rendaient presque indistinctes, — est-ce bien sûr ?.. — reviendrez-vous ?..

» — Oh ! je vous le promets !.. — m'écriai-je, — je vous le promets, Mademoiselle !..

» Mais cette promesse que je faisais, j'avais l'intention de ne la point tenir... Et il me sembla que Marie le comprenait bien, car elle secouait la tête, et le mouvement de ses lèvres voulait dire évidemment :

» — Il ne reviendra pas !..

» Pourquoi lisait-elle en mon cœur ? D'où lui venait cette divination ? Qu'un plus habile que moi le comprenne s'il le peut, et l'explique s'il le comprend...

» Je franchis la grille. Je montai sur la première banquette de ma rustique voiture. Je pris en main les rênes, je fouettai mes chevaux, et je m'éloignai de cette maison où je laissais mon cœur et où je m'étais juré de ne revenir jamais ! »

IX

Blondine à la rescousse!...

— Ma foi, monsieur le comte, — dit Réné en voyant que Maxime se taisait, — je ne m'attendais guère, je l'avoue, à ce dénoûment ultra-vertueux et platonique pour le premier épisode de l'histoire de vos amours...

— Que voulez-vous dire, mon enfant?..— demanda M. de Bracy.

— Je veux dire que, jusqu'au dernier moment, j'ai douté que l'héroïsme de votre conduite pût se soutenir, et j'ai cru que quelque incident imprévu arriverait tout à point pour vous empêcher de quitter la demeure de madame Simon...

— Vous voyez que vous vous étiez trompé.

— Ainsi, ce départ était bien réel?..

— Mais, sans doute.

— Vous vous éloigniez, sans arrière-pensée, de Marguerite et de Marie?..

— J'avais l'arrière-pensée de ne plus les revoir,— je vous l'ai déjà dit...

— Sans chagrin ?..

— Mon cœur était déchiré.

— Sans espoir ?

— Je n'en gardais aucun !

— Monsieur le comte, — dit Réné en s'inclinant, et d'un ton dont il s'efforçait vainement de dissimuler la légère ironie, — ce que vous avez fait là me paraît une action d'un stoïcisme achevé, et tout à fait digne des beaux temps de la Grèce et de Rome !.. — Comme l'enfant de Lacédémone, vous cachiez un renard sous votre tunique et vous laissiez déchirer vos entrailles sans pousser un cri de douleur !..

— Mon cher Réné, — répondit Maxime avec une gravité presque sévère, — j'aime à croire que dans ce moment vous êtes moins réellement vicieux que fanfaron de vice !.. — Je vous parle de choses tristement sérieuses, et vous les écoutez comme s'il s'agissait des aventurss galantes relatées en quelque mauvais livre !.. — Vous raillez des sentiments honorables et généreux, les seuls, hélas ! qui se puissent citer dans ma vie déjà si longue !.. — En vérité, je vous le demande, mon enfant, si vous armez votre esprit contre mes paroles, à quoi bon parler plus longtemps ?.. — Si vous écoutez mon récit pour en faire dans votre for intérieur un sujet de sarcasmes moqueurs, à quoi bon le continuer ?..

Réné baissa la tête avec confusion sous cette mercuriale si bien méritée. Maxime poursuivit, mais cette fois avec une doucenr remplie d'indulgence :

— Je vous parle en tuteur morose, mon pauvre Réné, et j'ai tort !..

» Est-ce donc votre faute, après tout, si vous êtes, ainsi que je l'ai été jadis, l'élève du chevalier de Villiers et si ses leçons, pour vous comme pour moi, portent leurs fruits fatals?..

— Monsieur le comte, — fit Réné, — continuez votre récit, je vous en supplie!.. — Je ne saurais vous dire assez à quel point il m'intéresse, et, puisque vous consentez à être indulgent pour la faute que j'ai commise tout à l'heure, ne la punissez pas d'une façon trop sévère en cessant de me raconter l'histoire de votre vie...

— Soit! — répliqua Maxime, — vous êtes mon hôte et je n'ai rien à vous refuser!.. — Vous le voulez, je poursuis...

— Merci cent fois?.. — s'écria Réné.

Maxime allait reprendre la parole quand on entendit heurter légèrement à la porte du fumoir.

— Entrez, — fit M. de Bracy.

Un domestique parut. Il apportait une lettre sur un plateau d'argent. Maxime étendait la main pour prendre cette lettre. Mais le domestique se dirigea vers Réné.

— Pour moi?.. — demanda ce dernier avec étonnement.

— Oui, monsieur le baron, — répondit le valet.

Réné regarda l'adresse du billet qu'on lui présentait. L'écriture lui en était inconnue. La suscription portait ces mots :

« *A mocieu, mocieu le barron Renné de Çavenet, chez son hami mocieu le compte de Braci, rue Tétebou.* »

Et un peu plus bas ces deux mots :

« *Equecessecivement praicé.*

Le tout, bien entendu, avec l'orthographe de haute fantaisie dont nous venons de reproduire un échantillon.

Réné se mit à rire.

— Comment se fait-il que cette lettre vienne me chercher ici ? — demanda-t-il avant d'avoir rompu le cachet de l'enveloppe.

— C'est le domestique de monsieur le baron qui vient de l'apporter de l'hôtel des Princes.

— Fort bien.

— Le domestique de monsieur le baron attend la réponse.

— Je la lui donnerai dans cinq minutes, soit écrite, soit de vive voix...

Le valet sortit.

— Vous permettez que je lise ? . — demanda Réné à Maxime en décachetant la lettre.

— Combien de fois, mon enfant, faudra-t-il donc vous répéter que vous êtes ici chez vous ?.. — dit M. de Bracy.

Réné parcourut vivement le billet qu'il venait de recevoir. Ensuite il le tendit à Maxime.

Voici ce billet :

« *Réné,*

» *Si ma laitre ne vous trou ve pas ché votre hami, je croiré que vous aite un nain gras, un vol age, un tronc peur a beau mine able ! — car vous cerié ché-z'-une rival l..*

» *Vous avé donque oublié, Renné, que vous me mainié diné ce çoir ô fraire Provan sot?..*

» *Votre daume es tic vous dirat le raiste.*

« *Si tu n'ai pas monn, mis, si tu m'ai fi d'elle, je t'aime, ci non, non!..*

« *Ta Blondine fi d'elle.* »

— Diable!.. — fit Maxime en souriant, — cette chère Blondine dame le pion à l'illustre M. Marle inventeur de l'orthographe naturelle ou l'art d'écrire les mots comme on les prononce!..

— Comprenez-vous? — demanda Réné.

— Pas trop.

— *Votre daume es tic vous dirat le raiste!..* » — m'écrit Blondine, — si j'interrogeais mon domestique?

— Excellente idée!

Maxime frappa sur un timbre.

— Envoyez ici le valet de chambre de M. de Savenay, — dit-il au valet qui se présenta.

Au bout d'une minute, le vieux serviteur qui devait être l'intendant de Réné, quand ce dernier aurait monté sa maison, entra dans le fumoir.

C'était un homme de soixante ans environ, — au visage et à la tournure respectable. Nous savons déjà qu'il avait été investi de la confiance de feu le baron de Savenay et qu'il acompagnait Réné dans ses voyages. Il se nommait Jérôme. Malgré son expérience et ses fréquents rapports avec le monde, Jérôme était resté provincial dans toute la force du terme. Il ne

comprenait rien à la vie de Paris, ni surtout aux façons d'agir de certaines Parisiennes..

— Eh bien, Jérôme, — lui demanda Réné, — qu'y a-t-il donc, et que signifie cette lettre?

Le vieux serviteur commença par lever les yeux et les mains vers le ciel.

Puis il répondit :

— Il y a, Monsieur le baron, que cette dame est revenue !..

— Quelle dame? — dit le jeune homme, qui s'amusait des réticences et des indignations de Jérôme.

— Cette petite dame qui a forcé ma consigne hier matin et qui a absolument voulu voir Monsieur le baron qui dormait ; — même que, pour effaroucher sa pudeur, si elle en avait été susceptible, je lui ai dit que monsieur le baron était encore au lit, et qu'elle m'a répondu : — *Raison de plus!*

Et, tout en répétant cette énormité, Jérôme se voila pudiquement le visage avec ses deux mains.

— Et ensuite? — fit Réné.

— Elle est entrée dans l'appartement comme un ouragan, et elle a demandé monsieur le baron...

— Tu as dit que j'étais sorti?..

— Sans doute, puisque c'était vrai. — Elle m'a soutenu que je mentais et elle m'a appelé, vieux... vieux...

— Vieux quoi? — demanda Réné.

— Ah!.. je me souviens maintenant du mot, — elle ma appelé *vieux cuistre!*.. — Cette injure m'a été fort sensible, et pour me justifier j'ai ajouté que monsieur le baron devait être chez son ami monsieur

le comte de Braçy. — Alors elle a pris du papier, de l'encre et une plume, et elle a écrit quelque chose ; — puis elle m'a donné ce billet en me disant que si je ne vous le portais pas à l'instant même elle allait tout briser dans l'appartement! — Oh! c'est une petite dame bien aimable!.. — Alors, et pour éviter le dégât, je me suis mis en route et me voici...

— Est-ce bien tout, Jérôme?..

— Ah! cette dame a dit encore que Monsieur le baron n'oublie pas de prendre pour ce soir une loge au théâtre du Palais-Royal...

— Et où est en ce moment *cette dame*, comme tu la nommes?

— Elle est dans l'appartement de monsieur le baron.

— Qu'y fait-elle?

— Elle attend la réponse en fumant des cigarres qu'elle a trouvés dans une malle de monsieur le baron, car elle est comme les chats, cette petite dame, elle fouille partout et elle met tout sens dessus dessous...

Réné, se tournant alors vers Maxime.

— Que me conseillez-vous? — lui demanda-t-il.

— Pardieu! d'aller retrouver Blondine! — Si vous la faisiez attendre, elle serait capable de vous casser quelque glace de mille écus et ce serait une sotte manière de dépenser votre argent!..

— Ah ça! mais, elle est donc méchante, décidément, cette petite?

— Pas le moins du monde!.. — elle est nerveuse, voilà tout.

— Et votre récit?..

— Nous l'interromprons pour aujourd'hui, mon cher enfant, et je vous dirai tout simplement, comme les romans feuilletons : *la suite à demain*, — car demain, songes-y, nous dînerons ensemble.

Les deux hommes se serrèrent la main. Puis Réné reprit le chemin de l'hôtel des Princes, où l'attendait Blondine qui lui fit une scène parce qu'il avait oublié la loge du Palais-Royal.

Il la mena au Vaudeville et la paix fut signée.

X

Le retour.

Maxime et Réné se retrouvèrent le lendemain soir, ainsi que cela avait été convenu.

M. de Bracy reprit dans les termes suivants son récit interrompu la veille d'une façon si brusque par l'arrivée intempestive du billet de Blondine :

» A mesure que je m'éloignais de la demeure de madame Simon, — dit-il, — il me semblait que mon cœur se séparait de moi pour rester en ces lieux où le retenait l'amour, et qu'il ne laissait dans ma poitrine qu'une place vide et douloureuse...

» J'arrivai à Bracy. J'y arrivai malade d'esprit et de corps, brisé et désespéré. Une tristesse surhumaine, un découragement profond s'emparèrent de moi. Toute mon énergie morale avait disparu, — je ne cherchais même point à lutter contre ces dispositions fatales, — je me laissais abattre, sans opposer la moindre résistance à l'invisible ennemi qui me dominait.

» La fièvre se déclara. Je me mis au lit et en quelques jours le mal fit des progrès si rapides, que le médecin qui me donnait ses soins perdit l'espoir de me sauver. Cependant, grâce à ma jeunesse et à la force de ma constitution, cette prévision ne se réalisa point. Quinze jours se passèrent, quinze jours d'agonie, pendant lesquels je voyais passer sans cesse les visions de mon délire, les figures entrelacées de Marguerite et de Marie.

» Au bout de ce temps, un beau matin, au lieu de m'endormir du sommeil de la mort, je me réveillai convalescent. Peu à peu la santé me revint, mais non la paix de l'âme. Je ne vécus plus, — je végétai.

» Mon château me sembla sombre et désert, — l'existence solitaire et désolée que j'y menais me parut lugubre. Tout ce qui me plaisait auparavant me devint odieux, mes distractions et mes plaisirs d'autrefois me furent à charge. Mes chiens languirent dans leurs chenils, — mes chevaux dans mes écuries, et, plus d'une fois, je me souvins de ces deux vers que dans la *Phèdre* de Pradon Hippolyte adresse à Aricie :

« Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse,
» Ou, si j'y vais, ce n'est que pour penser à vous !.. »

» Seulement, moins heureux que le jeune Hippolyte, moi je ne chassais plus du tout et je ne voyais jamais les objets de mon double amour.

» Le printemps arriva. Vous savez qu'à cette époque de l'année, où la nature se rajeunit et se transforme, — où la sève, circulant dans les jeunes pousses, éclate en puissantes végétations, — où la brise court, tiède et parfumée, sur les campagnes qui verdoyent.

— où les oiseaux préludent par de tendres chansons à leurs accouplements amoureux, — des flammes inconnues amollissent les cœurs les plus durs, et la nature, par toutes ses voix, donne à l'homme l'ordre d'aimer.

» Hélas!.. je n'avais pas besoin d'obéir. J'aimais d'avance et je n'aimais que trop! Seulement, quand ces ardeurs nouvelles se joignirent aux feux qui me brûlaient déjà, toutes les résolutions que j'avais formées et dans lesquelles j'avais eu la force de persévérer jusque-là, malgré les souffrances que me causait ce courage, fondirent comme de la cire sous les rayonnements d'un brasier. Je me sentis dominé par une invincible fascination. La maison de madame Simon exerçait sur moi cette attraction puissante que le pôle nord exerce sur l'aiguille aimantée de la boussole.

» Je compris que toute résistance serait vaine. Il fallait céder à cette irrésistible impulsion, — ou mourir. Mais les cœurs que l'amour domine sont sans courage devant la mort. Je partis.

» Ce n'est pas un livre que j'écris, Réné, — c'est une histoire que je raconte, et cette histoire c'est la mienne... Je ne me suis poin donné la mission de disséquer pour vous les fibres humains et de vous faire assister à l'analyse de mon cœur... Sans cela je vous parlerais pendant tout un jour des sensations étranges et multiples qui s'éveillèrent en moi au moment où j'aperçus de loin, à travers une éclaircie de la forêt de sapins dans laquelle j'étais engagé, le toit agreste et les blanches murailles de la maisonnette de madame Simon.

» Mais, à quoi bon?.. Je vous dois un récit et non point un cours complet de psychologie et de philosophie analytique. Qu'il vous suffise de savoir qu'une joie immense, mêlée d'un peu de frayeur et de beaucoup de remords, inondait mon âme en ce moment.

» L'humble demeure où tendaient mes pas avait bien changé d'aspect, depuis le jour où j'en étais sorti, si faible encore et si souffrant. De sombre et presque terrible qu'il semblait alors, le paysage était devenu doux et gracieux. Au lieu de l'immense tapis de neige sur lequel tranchait d'une façon lugubre la noire verdure des sapins, des gazons d'une nuance d'émeraude s'étendaient comme un lit de mousse jusqu'à la *Dent-du-Chien* qui avait perdu son cachet de sauvage horreur et ne formait plus qu'un état pittoresque dans le paysage.

» Je m'arrêtai peu, du reste, à contempler ces beautés d'une nature vierge et grandiose. Ce n'est ni sur des rochers, ni sur des forêts, ni sur des horizons, que mes regards brûlaient de se fixer. Je hâtai le pas. En moins d'une demi-heure j'atteignis la demeure de madame Simon.

» J'avais le fusil sur l'épaule et je m'étais fait accompagner de deux chiens de chasse. Ces braves compagnons arrivèrent une ou deux minutes avant moi à la grille, et tout un dialogue d'aboiements sonores et de grognements sourds s'engagea entre eux et *Fidèle* qui, depuis l'intérieur du jardin, semblait disposé à les accueillir en ennemis.

» Je me montrai et la scène changea. *Fidèle*, avec cet instinct de sa race qui équivaut presque à une in-

telligence humaine, reconnut en moi l'hôte de ses maîtresses, et ses hurlements de colère se changèrent aussitôt en cris de tendresse et de bonne réception

» J'ouvris la porte et je pénétrai dans la petite avenue qui conduisait au perron. *Fidèle* s'élança littéralement à mon cou, me lécha le visage et les mains, et m'accabla des témoignages de sa sympathie.

» Le croiriez-vous, Réné, j'eus la faiblesse de me figurer pendant un instant que la tendresse non équivoque de ce brave et vigilant gardien provenait de ce qu'il avait dû entendre prononcer mon nom souvent et avec affection!.. Je jetai un coup d'œil circulaire autour du jardin. Il était désert. Je marchai droit à la maison et j'entrai.

» Dans le vestibule, je me trouvai face à face avec une jeune fille. C'était Marie. Elle me reconnut, — elle poussa un faible cri et laissa échapper de ses mains un vase de grès rempli de lait frais et écumeux. Le vase se brisa et mes chiens se mirent à lécher avidement le liquide répandu sur le carreau.

» Marie était devenue très-pâle. Il me semblait qu'elle chancelait. Je me précipitai pour la soutenir, je la pris dans mes bras et, presque sans savoir ce que je faisais, je la pressai sur ma poitrine avec un mouvement passionné.

» La jeune fille se dégagea doucement de cette amoureuse étreinte. Ses yeux s'attachèrent sur les miens avec une expression indéfinissable, et elle balbutia :

» — Vous, monsieur Maxime!.. vous, ici! .

» — Oui, ma chère Marie, moi-même...

» — Est-ce possible?..

» — Mais, sans doute... — Pourquoi vous en étonner ainsi?,.

» — Je croyais que vous ne reviendriez jamais...

» — N'avais-je pas promis le contraire?..

» — C'est vrai... — dit Marie en secouant pensivement la tête.

» — Eh bien?..

» La jeune fille ne répondit pas d'abord.

» Un nuage de tristesse passa sur son front. — Ses longues paupières s'abaissèrent à demi sur ses grands yeux, puis elle dit :

» — Comme ces dames vont être contentes de vous voir!..

» L'accent avec lequel ces poroles furent prononcées me frappa.

» — Et vous? — m'écriai-je, — et vous, Marie, n'en êtes-vous pas contente aussi?..

» — Moi, monsieur Maxime, — répondit-elle avec une évidente amertume, — oh! moi, est-ce que je compte? .

» Ce peu de mots fut pour mon esprit et pour mon cœur une révélation toute entière. Je compris que Marie m'aimait. Je devinai que durant ma longue absence il avait été question de moi bien souvent entre les deux jeunes filles, — que Marie avait cru lire dans le cœur innocent ne Marguerite un amour pareil au sien, et qu'elle s'était dit humblement que, si une semblable rivalité s'engageait entre elle et sa jeune maîtresse, elle serait vaincue à coup sûr, elle, la pauvre servante.

» A cette pensée, une sorte d'éblouissement orgueilleux s'empara de moi. Être aimé tout à la fois de Marguerite et de Marie, c'était trop de bonheur!.. c'était à ne pas y croire!.. Et pourtant, j'y croyais.

» La douce voix de Marie me tira de cette vision enchanteresse qui commençait à me bercer sur ses ailes d'or.

» — Monsieur Maxime, — me dit-elle, — voulez-vous monter?..

» Je tressaillis comme au sortir d'un rêve.

» — Monter? — répétai-je sans trop savoir ce que je disais.

» — A moins que vous ne préfériez attendre au jardin...

» — Est-ce que ces dames sont en haut?..

» — Non, elles sont sorties.

» — Pour longtemps?

» — Pour une heure encore, peut-être .. — Mademoiselle Marguerite a accompagné sa mère à l'église de Valleboy, à une demi-lieue d'ici...

» — Alors, — répondis-je, — montons...

» — Vous savez le chemin du salon, — me dit Marie en s'effaçant pour me laisser passer.

» — Est-ce que vous ne venez pas avec moi?..

» — Comme vous voudrez. . — me répondit la jeune fille d'une voix tremblante.

« Et Marie me suivit, tandis que je montais lentement l'escalier en m'appuyant à la rampe, car il me semblait que j'étais redevenu faible comme aux jours déjà lointains où je m'étais trouvé dans cette maison pour la première fois.

XI

Marie.

— Le salon, — poursuivit Maxime, — était cette même chambre dans laquelle, quelques mois auparavant, on m'avait apporté presque mort. Il servait de chambre à coucher pour les hôtes bien rares que le hasard amenait de loin en loin chez madame Simon. Il n'y avait rien de changé dans l'ameublement de cette pièce, et cependant son aspect n'était plus le même qu'aux jours de l'hiver précédent. C'est que, par les fenêtres largement ouvertes, un radieux soleil répandait à flots sa lumière et faisait resplendir les moindres objets dans une atmosphère rayonnante et dorée. Des chants d'oiseaux, doux et joyeux, et les parfums printaniers de la nature ressuscitée semblaient se réunir pour caresser à la fois tous les sens. Sur la cheminée, dans des vases de faïence grossière, d'énormes gerbes de fleurs attiraient et charmaient le regard par leurs couleurs vives et fraîches. L'Enfant Jésus de cire, dont

je vous ai déjà parlé, semblait sourire au milieu de ces bouquets charmants qui lui faisaient une niche embaumée. Tout cela composait un tableau poétique et délicieux que je n'oublierai de ma vie.

» Je posai mon fusil dans un coin. — Je me débarrassai de ma carnassière et je m'assis près de la fenêtre. Mes deux chiens étaient restés dans le jardin où ils jouaient fort bruyamment avec Fidèle. De la place où je me trouvais je voyais la grille d'entrée et le sentier par lequel madame Simon et Marguerite devaient revenir. Mon regard parcourut ce sentier dans toute sa longueur. Aucun être vivant ne s'y montrait encore.

» Marie suivit la direction de ce regard, — elle comprit sans doute que ma pensée errait au loin, car elle me dit d'une voix douce et timide :

» — Je vous l'ai déjà dit, monsieur Maxime, ELLES ne reviendront que dans une heure...

» Cette voix retentit dans mon cœur et Marguerite fut oubliée. Je levai les yeux. Marie était debout devant moi dans une attitude charmante d'embarras et d'indécision.

» En voyant mes yeux se lever sur elle, Marie avait baissé les siens. Elle semblait regarder avec une attention extrême le bout de son petit pied, qu'à coup sûr elle ne voyait pas. Elle jouait distraitement avec l'une des nattes de ses longs cheveux noirs, si doux et si soyeux, qu'elle enroulait autour de ses doigts

» Je la contemplai pendant quelques secondes avec une admiration muette. Depuis son départ une trans-

formation véritable s'était opérée dans sa beauté. Son merveilleux visage avait pris une expression nouvelle et que je ne lui connaissais pas encore ; — il s'était en quelque sorte *idéalisé* Une pâleur exquise et transparente avait remplacé le coloris un peu vif de ses joues. Une teinte azurée marbrait délicatement le contour de ses paupières et semblait déceler les ravages d'une pensée intérieure qui devait souvent chasser le sommeil

» Je n'hésitai point à attribuer à l'amour cette magnifique métamorphose, — et cet amour, je n'en pouvais douter, c'était moi qui l'avais inspiré.

» Marie sentit que mon regard pesait sur elle et descendait jusqu'à son cœur. Une teinte rosée, qui bientôt devint écarlate, envahit son cou, puis ses joues, et atteignit par degrés le sommet de son front si pur.

» J'aurais voulu faire cesser cet embarras pudique que je causais et que je partageais. Mais, le moyen ? . J'étais presqu'aussi jeune que Marie et ma timidité égalait à peu près la sienne.

» L'expédient qui se présenta à mon esprit n'atteignit guère, ainsi que vous allez le voir, le but qu'il se proposait. Autour du joli cou de Marie j'aperçus un étroit ruban de velours noir dont l'extrémité se perdait dans son corsage.

» — Qu'est-ce donc que ce petit ruban, Marie ? — lui demandai-je tout à coup, croyant lui adresser ainsi la question du monde la plus insignifiante.

» Marie releva vivement les yeux et porta la main à son cou.

» — Ce ruban ? — murmura-t-elle.

» — Oui.

» La jeune fille ne répondit point et son embarras parut redoubler.

» Un sentiment jaloux, le premier que j'eusse ressenti, s'empara de moi. J'insistai.

» — Marie, — répétai-je, — ne voulez-vous donc pas me dire ce que c'est que ce ruban, et ce que vous y portez suspendu ?..

» Peut-être le soupçon qui venait de me traverser le cœur éclata-t-il dans l'accent de ma voix. Toujours est-il que Marie s'écria aussitôt avec empressement, comme si je venais de lui donner un ordre impérieux :

» — Oh ! si, monsieur Maxime, je le veux, je le veux bien !..

» Et en même temps ses doigts tirèrent du frais sanctuaire de sa gorgerette l'extrémité du ruban de velours. A ce ruban appendait une petite croix d'or... La même que j'avais détachée des breloques de ma montre pour la donner à la jeune fille en quittant la demeure de madame Simon.

» Une joie immense envahit tout mon être et éclata dans mes regards. Marie vit cette joie, — elle la partagea, — son visage devint radieux et ses yeux étincelèrent comme des diamants d'azur.

» — Vous m'aviez dit, — mumura-t-elle, — vous m'aviez dit de la porter en souvenir de vous...

» Et, ce que je vous avais demandé, vous l'avez fait, Marie ..

» — Vous le voyez, monsieur Maxime...

» — Vous pensez donc à moi, quelquefois ?..

» — Oh ! toujours !..

» Ces mots s'échappèrent du cœur de la jeune fille avant qu'elle eût eu le temps de les retenir. Elle comprit bien qu'elle venait de se trahir et sa confusion redoubla. Elle était belle, en ce moment, comme l'eût été la déesse de la Pudeur surprise par un indiscret en flagrant délit d'abandon.

» Un séducteur de profession n'eût point manqué de tirer un parti immédiat de la tendresse si peu déguisée de cette charmante fille. Mais, grâce au ciel, je n'étais point encore un de ces roués, aguerris par cent victoires, qui savent porter le désordre dans l'âme et dans les sens de leurs victimes, en conservant toujours le sang-froid nécessaire pour profiter du trouble et de l'ivresse qu'ils fon naître. Mon cœur battit, comme s'il voulait se briser, dans ma poitrine violemment émue. Mes yeux se voilèrent et ma bouche resta muette Ce silence dura quelques minutes.

» Plus il se prolongeait, plus il devenait embarrassant pour Marie comme pour moi. Qu'allait-il résulter de cette situation étrange qui jetait en quelque sorte dans les bras l'un de l'autre deux enfants remplis d'innocence et d'amour ?.. Voilà ce que je ne saurais vous dire, car un incident inattendu vint changer le cours des pensées qui nous absorbaient. A cinquante pas à peu près de la porte du jardin, une mélodieuse voix de jeune fille, une voix de cristal si je puis ainsi parler, s'éleva tout à coup et chanta sur un air inconnu

la strophe suivante, toute empreinte d'une grâce primitive et d'une naïveté rustique :

La terre se fait belle,
Le doux printemps est de retour !...
Revoici l'hirondelle,
Compagne du premier beau jour !...
Déjà vole l'abeille
Sur chaque fleur tour à tour !...
La terre se réveille,
Le doux printemps est de retour !...

» Je reconnus cette voix, sans avoir besoin d'interroger le sentier de la campagne par la fenêtre ouverte... En même temps, je regardai Marie. Son regard fixe exprimait une profonde et douloureuse angoisse. Une violente contraction nerveuse décomposait son beau visage dont la pâleur était devenue livide. Elle aussi, reconnaissait la voix et la chanson ! — Elle aussi, devinait mon double amour et frissonnait comme une jeune lionne à l'approche de sa rivale !

» La chanteuse reprit, mais cette fois beaucoup plus près :

Salut, printemps que j'aime,
Saison des parfums et des fleurs !.....
C'est le bon Dieu qui sème
Dans les airs tes douces senteurs,
C'est le bon Dieu lui-même
Qui te peint de mille couleurs !...
Salut, printemps que j'aime,
Saison des parfums et des fleurs !...

» J'entendis qu'on ouvrait la porte du jardin. — La voix commença une troisième strophe :

Déjà sous la feuillée,
Se forment des nids pleins d'espoir...

» Mais elle n'alla pas plus loin. Le murmure des joyeuses caresses de *Fidèle*, auxquelles se mêlaient les aboiements de mes deux chiens, interrompirent la chanteuse.

» — Ma mère, ma mère... — s'écria Marguerite, car en effet c'était bien elle qui venait d'arriver — voyez donc!.. il y a quelqu'un ici...

» — Quelqu'un!.. qui donc?.. — murmura madame Simon.

» Puis elle appela :

» — Marie!.. Marie!..

» La jeune fille, qui jusqu'à ce moment avait paru changée en statue, bondit soudainement à l'appel de sa maîtresse. Mais, avant de s'éloigner, elle me dit tout bas et d'une voix épouvantée et suppliante :

» — Ne dites pas que vous m'avez vue... ne dites rien... ne dites rien!..

» Et elle s'enfuit.

» Qu'aurais-je pu dire? et quel secret la pauvre Marie avait-elle donc à cacher?..

» Je restai seul, — haletant et brisé sous le poids de cet étrange amour qui grandissait d'heure en heure, de minute en minute, de seconde en seconde... Un pas rapide et léger retentit dans l'escalier. Puis Marguerite apparut dans l'embrasure de la porte laissée ouverte par Marie. »

XII

Madame Simon.

M. de Bracy reprit son récit :

« Marguerite, — continua-t-il, — Marguerite, je vous le répète, apparut sur le seuil. Là, elle s'arrêta.

» Un rayon de soleil l'enveloppant tout entière, lui faisait comme un manteau d'or. Sa taille svelte et son visage angélique, autour duquel ses cheveux blonds vivement éclairés formaient une auréole, se détachaient lumineux sur la pénombre du corridor. On eût dit la jeune reine du printemps, descendue sur un char et se révélant tout à coup à mes regards surpris et charmés. Elle n'avait pas rencontré Marie et elle ne savait point encore que c'était moi qu'elle allait trouver dans le salon. Ma vue lui causa sans doute une émotion profonde, car je vis la joie et l'étonnement se refléter à la fois sur ses traits doux et purs.

» — Monsieur Maxime ! — s'écria-t-elle.

» Et elle n'ajouta pas un mot à ce nom sorti de son cœur...

» De mon côté, je restai muet, je tremblais comme un enfant, et il me fut impossible de faire un mouvement pour m'avancer vers elle.

» Ce tête-à-tête fut interrompu presque aussitôt. Madame Simon avait suivi sa fille, mais d'un pas plus grave et plus lent, et elle arrivait à son tour. A mon aspect, une exclamation joyeuse s'échappa de ses lèvres.

» — Maxime!.. — dit-elle, — c'est donc vous!.. — ah! mon cher enfant, soyez le bien venu!..

» Elle écarta doucement Marguerite qui semblait clouée à sa place,—elle vint à moi, et elle m'embrassa avec une tendresse maternelle en ajoutant :

» — Vous vous êtes donc souvenu de nous, Maxime!.. — Je croyais que vous nous aviez oubliées tout à fait, et je me disais que c'était bien mal .. — Je vois maintenant que j'étais injuste à votre égard, et je vous prie, mon cher enfant, de me pardonner cette injustice...

» Je répondis comme je le devais, puis madame Simon me fit asseoir, s'assit elle-même à côté de moi,— tandis que Marguerite, pour se donner une contenance, feignait de mettre en bon ordre les fleurs de la cheminée, — et la conversation s'engagea.

» — Pourquoi donc ne pas nous avoir donné de vos nouvelles, Maxime? — me demanda l'excellente femme, — nous pensions à vous bien souvent, allez!.. Nous parlions de vous, Marguerite et moi, et nous nous affligions de votre indifférence à notre égard.

» — Comme vous étiez bonnes!.. — m'écriai-je, — comme vous étiez meilleures que je ne le méritais!

» — C'est que nous vous aimons de tout notre cœur, savez-vous, et il me semble quelquefois que vous êtes le frère aîné de ma chère Marguerite...

» Je pris la main de madame Simon, je la portai à mes lèvres et je l'y pressai avec effusion.

» — Enfin, — continua-t-elle, — depuis votre départ, qu'êtes-vous devenu ?

» — J'ai failli mourir, — répondis-je.

» Madame Simon fit un mouvement brusque.

» Involontairement, Marguerite se tourna vers moi et je m'aperçus que le visage de la jeune fille était devenu très-pâle.

» — Mourir!.. — répéta madame Simon d'un ton de stupeur.

» — Mon Dieu, oui.

» — Et comment ?

» — Je suis tombé malade, et si grièvement que les médecins me regardaient déjà comme perdu.

» — Et qui vous soignait ?

» — Mes domestiques.

» — Ainsi, vous n'aviez près de vous aucun parent, aucun ami dévoué ?

» — Personne.

» — Ah! pauvre enfant!.. — s'écria l'excellente femme avec une compassion touchante, — mais il fallait me faire prévenir, moi!.. je serais accourue!.. — Vous savez, ajouta-t-elle avec un demi-sourire, — que je suis un peu garde-malade et un peu sœur de charité!.. — Enfin, vous voilà guéri, c'est l'essentiel... que Dieu en soit béni!.. — Vous trouvez-vous tout à fait bien, maintenant ?

» — Vous voyez.,

» — Il me semble que vous êtes encore pâle.

» — Je vous assure que je me sens plus fort que jamais. . — d'ailleurs je suis venu de Bracy à pied, c'est tout dire.

» — En chassant?

» — Oui.

» — Vous êtes donc toujours chasseur?

» — Plus que jamais.

» — Ces jeunes gens!.. — fit madame Simon en me menaçant du bout du doigt, d'un geste gracieux et amical, — à quoi leur servent les terribles leçons qu'ils reçoivent?.. — rien ne les corrige... — Pour un peu, je le parierais, vous retourneriez encore attendre des ours autour de *la Fosse-aux-Loups?*

» — Mais, certainement.

» — Au risquu d'une seconde catastrophe?

» — N'est-ce pas à la première que je dois le bonheur de vous connaître?..

» — C'est bien charmant, ce que vous dites là!... j'espèce que cela est aussi sincère que gracieux?

» — En doutez-vous?

» — Eh bien, non!.. — pourquoi ne partageriez-vous pas l'affection que vous nous avez inspirée?

« — Chère Madame, vous me jugez comme je dois l'être... — Merci!..

» — Combien de temps pouvez-vous nous consacrer?

» — Mais, — répondis-je avec un peu d'embarras, — le reste de cette journée.

» — Ce qui veut dire?. — demanda madame Simon.

» — Ce qui veut dire, que je partirai ce soir..

» — Parlez-vous sérieusement?..

» — Mais... sans doute...

» — Où coucherez-vous donc?.:

» — Chez Jean Nicod, le bûcheron...

» — La figure de madame Simon changea d'expression.

» — Il fut évident pour moi que je venais de blesser l'excellente femme.

» — Monsieur Maxime, — me dit-elle d'un ton un peu sec, bien différent de son expansion ordinaire, — vous avez eu sans doute à vous plaindre de notre humble hospitalité!.. — Nous sommes bien pauvres, c'est vrai, mais nous avions cependant la conscience d'avoir fait de notre mieux.

» — Oh! — madame, m'écriai-je vivement, — que supposez-vous donc?

» — Qu'avons-nous fait, — poursuivit madame Simon, — qu'avons-nous fait pour mériter que vous préfériez à l'hospitalité simple mais cordiale de notre toit, celle de Jean Nicod, le bûcheron?..

» — C'est que je craignais... — balbutiai-je.

» — Quoi donc?

» — De vous sembler importun,!.

» — Enfant! — répondit madame Simon en haussant les épaules. — Voyons, c'est convenu, vous nous restez, n'est-ce pas?..

» — Puisque vous le voulez.

» — Je le veux.

» — Eh! bien, j'accepte, et avec une joie bien vive!..

» — Et vous nous donnerez la journée de demain?..

» — Soit.

» — Et toute la fin de la semaine?..

» — Mais... je n'ose ..

» — Quelque chose d'important vous rappelle-t-il à votre château?..

» — Rien absolument.

» — Alors, répondez : *oui,* et, à cette condition, je vous pardonnerai votre mauvaise pensée de tout à l'heure.

» Je ne demandais pas mieux que d'accepter, — c'était même, au fond du cœur, le plus cher de mes désirs. Je promis ce que me demandait madame Simon.

» — Du reste, — ajouta-t-elle, — soyez tranquille, mon enfant, — vous serez ici parfaitement libre, et puisque la chasse vous plaît tant, vous chasserez toute la journée si cela vous convient, ce qui, soit dit entre parenthèses, nous procurera le plaisir de manger de votre gibier.

» Il y eut quelques minutes de silence, puis madame Simon reprit avec un demi-sourire mystérieux :

» — D'ici à deux jours, demain peut-être, mon cher Maxime, j'aurai quelque chose à vous dire.

» — Quelque chose?.. — Quoi donc?..

» — Un grand secret... un secret de famille, — mais, je vous le répète, je me figure souvent que vous êtes aussi mon enfant! — Vous avez donc des droits à savoir ce secret...

» — Ne pouvez-vous me l'apprendre aujourd'hui?..

» — Aujourd'hui, — non. — Demain, — oui.

» Je regardai machinalement Marguerite. Ses yeux étaient fixés sur moi et sa pâleur devenait livide, Je m'efforçai, mais en vain, de deviner les causes de ce trouble que sa mère ne remarqua point.

» — Vous connaissez cette chambre, — poursuivit madame Simon, — elle a été la vôtre, elle va le redevenir... — Nous vous laissons vous reposer un peu... Allons, viens, Marguerite...

» — Vous me quittez?... — demandai-je.

» — Il faut bien que nous surveillons les apprêts du dîner... — Croyez-vous que nous ayons le projet de vous laisser mourir de faim?.. — Vous devez avoir un appétit de voyageur et de convalescent... c'est tout dire...

» J'allai fouiller dans ma carnassière, — j'en tirai un lièvre et deux perdrix que j'avais tués le matin même, et je les présentai à madame Simon.

» — Surcroît de provisions!.. — s'écria-t-elle joyeusement, — il paraît, Maxime, que vous vous méfiez des ressources de notre modeste cuisine, et que vous vous étiez ménagé à vous-même un superbe festin! . — Eh bien, mon enfant, vous avez eu raison et vous n'en dînerez que mieux! .

» Puis madame Simon me quitta, et Marguerite la suivit. Au moment de sortir de la chambre, la jeune fille se retourna pour me jeter un dernier regard. Elle était plus pâle et plus triste encore qu'un instant auparavant, et l'expression de ses yeux me parut désolée et presque suppliante.

» Pourquoi cette apparente douleur?.. — pourquoi

cette prière muette?.. — me demandais-je à moi-même. Je ne pus me répondre.

§

» Aussitôt que je me trouvai seul, je repris auprès de la fenêtre la place que j'occupais précédemment, je cachai ma tête entre mes deux mains et je m'enfonçai dans une sombre rêverie et dans de profondes réflexions.

» Je me rappelai, jusque dans ses moindres détails, l'entrevue qui venait d'avoir lieu. Toutes les paroles de madame Simon repassèrent, l'une après l'autre, devant mon esprit. En face de ce touchant accueil, — en face de cette hospitalité si franche et si loyale, — j'eus honte de moi-même, — j'eus horreur de mes infâmes projets.

» Quoi!.. j'allais entreprendre de tromper avec une infernale astuce cette femme excellente dont le cœur m'était ouvert et qui me nommait son enfant!.. J'allais déshonorer cette maison si chaste, cette demeure si patriarcale!.. Là où j'avais été reçu avec des bras ouverts et des sourires affectueux, j'allais laisser, en m'éloignant, les larmes et le désespoir!.. C'était bien lâche et bien misérable! C'était indigne d'un honnête homme! indigne d'un gentilhomme!.. Je n'hésitai plus. Il fallait lutter, — dussé-je me briser dans la lutte! Il fallait partir, — dussé-je mourir en partant! Il fallait sauver mon honneur, — dussé-je de ma vie payer cette victoire?

» Je me levai pour m'éloigner. — Je comptais fuir,

— fuir à l'instant même et sans prévenir de mon départ. Mais voici qu'un léger bruit se fit sous la fenêtre auprès de laquelle je me trouvais. . Je regardai. Marguerite et Marie passaient dans le jardin... Projets de loyauté, courageuses résolutions s'évanouirent aussitôt? Je tendis mes mains de nouveau aux liens que je venais de rompre. Mon fatal et double amour avait reconquis son empire!

» Je ne résistai plus, — je restai.

XIII

Paul.

— Cette première journée s'écoula lentement, — poursuivit Maxime.

» Le dîner fut triste, Madame Simon était la seule personne dont la gaieté et la bienveillance expansives ne se démentaient pas. Marguerite ne parlait qu'à peine et avec une évidente distraction. Marie avait beaucoup pleuré, ses paupières gonflées et ses yeux rougis l'attestaient. Je me sentais triste et embarrassé, et c'est à peine si je trouvais en moi la présence d'esprit nécessaire pour répondre à madame Simon quand elle m'adressait la parole.

» Il était impossible que l'excellente femme ne s'aperçût point de cette préoccupation manifeste. Mais, sans doute, elle crut que ces humeurs noires étaient une conséquence de la maladie terrible qui avait failli m'emporter... — elle me plaignit et ne s'étonna de rien.

» Presque aussitôt après le dîner je prétextai la fa-

tigue que je ressentais, et qui résultait naturellement de ma longue course pédestre, pour me retirer dans ma chambre.

» — Allez, mon enfant, — me dit madame Simon, — aujourd'hui vous souffrez, je le vois bien, — demain vous serez mieux...

» Je l'espère, — répondis-je, — car aujourd'hui je suis un hôte bien maussade.

» Puis je pris congé de ces dames. Ai-je besoin de vous dire quelle nuit je passai, et quels rêves, ou plutôt quelles visions vinrent allumer la fièvre dans mes veines, dans cette maison où dormaient si près de moi Marguerite et Marie ?.. Le lendemain je me levai de très-bonne heure et je sortis. J'espérais que l'air vif et froid du matin calmerait un peu les ardeurs de mon sang. Je me dirigeai du côté de la *Fosse-aux-Loups*. Je voulais revoir le théâtre de ce drame terrible que je vous ai raconté. Je voulais évoquer la mémoire de mon vieux Dominique à l'endroit même où le brave piqueur était mort.

» J'arrivai. C'est à peine si j'aurais reconnu le lieu dans lequel je me trouvais.

» Les blocs amoncelés de la *Dent-du-Chien* disparaissaient à demi sous un réseau verdoyant de mousses et de lichens. De riantes végétations revêtaient presque entièrement les parois granitiques de la *Fosse-aux-Loups*. Labîme ressemblait à une gigantesque corbeille de verdure. De chaque buisson partait un chant d'oiseau. De chaque touffe d'herbe s'échappait un cri d'insecte. Les rouges-gorges amoureux se poursuivaient dans l'air. Les abeilles et les frêlons décrivaient

leurs larges cercles avec des bourdonnements sourds. On eût dit une grande volière, — on eût dit une ruche immense.

» Je cherchai et je retrouvai la place où le malheureux Dominique avait cru pouvoir confier sa vie à la racine d'un sapin. Un fragment de cette racine brisée se voyait encore, sortant d'une fissure de la roche. Je me couchai à plat ventre sur le sol et je regardai dans le gouffre. Tout au fond, à une profondeur qui donnait le vertige, un amas de pierres aiguës formait saillie au milieu des hautes herbes. C'est sur ces pierres qu'avait dû se briser le corps de Dominique.

» Quelques hommes intrépides s'étaient fait descendre dans l'abîme avec des cordes pour en retirer ses débris mutilés, qui ensuite avaient été ensevelis en terre sainte. Les souvenirs qui s'éveillèrent en moi formèrent diversion aux pensées qui dévastaient mon cœur.

» Quand je regagnai la demeure de madame Simon, j'étais aussi triste que la veille, mais triste d'une façon différente. On m'attendait pour déjeuner.

» Marguerite et moi nous pouvions lutter de pâleur. Quant à Marie, ses joues étaient colorées plus que de coutume et ses grands yeux étincelaient. Une fièvre violente donnait à sa beauté des rayonnements surhumains. Tantôt elle évitait mes regards, — tantôt, au contraire, elle semblait les chercher. On aurait pu croire qu'elle triomphait de voir redoubler de minute en minute l'excessif abattement de Marguerite.

» Nous venions de quitter la table quand nous entendîmes retentir dans le jardin les aboiements

joyeux et caressants de *Fidèle*. Mes chiens l'accompagnaient de leur mieux avec des grognements moins sympathiques.

» — Quelqu'un nous arrive... dit madame Simon.

» Une expression d'angoisse douloureuse se peignit sur le visage de Marguerite. En même temps la porte s'ouvrit et un nouveau-venu entra dans la salle à manger d'où nous allions sortir.

» Ce nouveau-venu était un jeune homme. Il me parut âgé de vingt-cinq ou vingt-six ans, tout au plus. Sa taille, plus haute que la mienne de deux ou trois pouces, et merveilleusement bien prise, annonçait une extrême agilité et une force irrésistible. Ses traits irréguliers, mais beaux, d'une beauté mâle et vigoureuse, avaient une expression résolue. Des cheveux noirs, d'une extrême abondance, couronnaient un front large et penseur et un visage presque bronzé par les intempéries des saisons.

» Le costume de ce jeune montagnard s'accordait bien avec son aspect à moitié sauvage. Il portait de longues guêtres de cuir souple et une sorte de Jacquette en coutil gris, qu'une ceinture de cuir écru serrait autour de sa taille.

» En entrant, il jeta sur une chaise une casquette de chasse en drap vert.

» Madame Simon lui tendit la main.

» Il porta cette main à ses lèvres avec une sorte de galanterie agreste qui ne manquait point de grâce. Il salua Marguerite qui semblait prête à défaillir et il s'inclina très-légèrement devant moi, en me jetant un regard dans lequel je crus lire un peu de défiance et

beaucoup d'inquiétude. Je lui rendis son salut avec une hauteur presque impertinente. Sans doute il ne s'aperçut pas de cette nuance qui échappa également à madame Simon.

» — Mon cher Paul, — dit-elle au jeune étranger d'un ton affectueux, — monsieur, que voici, est notre ami Maxime de Bracy dont vous nous avez entendu parler si souvent...

» Puis elle ajouta en s'adressant à moi :

» — Mon cher Maxime, permettez-moi de vous présenter l'un de nos bons voisins, Paul Duprat... — Vous êtes jeunes tous les deux, — chasseurs tous les deux, — vous avez l'un comme l'autre un noble cœur et une belle intelligence... J'espère que vous deviendrez amis...

» Je saluai de nouveau.

» — Donnez-vous donc la main !. s'écria madame Simon, — mon Dieu, Messieurs, êtes-vous assez cérémonieux !..

» Monsieur Paul Duprat étendit sa main vers moi. Je lui présentai la mienne qu'il serra avec une extrême froideur. J'éprouvais à l'endroit de ce jeune homme un sentiment d'involontaire et instinctive répulsion. Il était évident que, de son côté, il éprouvait pour moi un sentiment analogue : — Chacun de nous devinait dans l'autre un adversaire et un ennemi. Cependant nous sûmes prendre assez sur nous-mêmes pour que cette hostilité n'éclatât point dans nos regards.

» — Mon cher Paul, — reprit madame Simon en

s'adressant au nouveau-venu, — vous nous consacrez toute votre journée, n'est-ce pas?

» — C'était mon projet, — répondit le jeune homme, — mais...

» Il hésita et n'acheva point sa phrase.

» — Mais, quoi?.. — demanda madame Simon.

» — Vous avez du monde et je crains de vous déranger. .

» — Ce qui veut dire qu'une nouvelle connaissance vous effraye!.. — Ah ! je vous reconnais bien là, sauvage montagnard!.. Mettez-vous donc dans l'esprit que vous ne pouviez arriver mieux à propos, mon enfant; — que, si vous n'étiez pas venu, j'allais vous écrire pour vous engager à venir nous joindre, — et que, grâce à. vous, notre ami Maxime va passer une journée charmante, tandis que le tête-à-tête avec deux femmes lui eût peut-être paru bien long!..

» — Monsieur Duprat ne répondit pas.

» — Madame Simon poursuivit :

» — Enfin c'est convenu, nous vous gardons à dîner et vous ne repartirez qu'à la tombée de la nuit. Après cette conversation, madame Simon et Marguerite allèrent au jardin où nous les suivîmes, Paul et moi. Derrière la maison se trouvait un berceau de verdure sous lequel on avait disposé quelques chaises rustiques. Les chèvrefeuilles et les églantiers qui formaient ce berceau embaumaient l'atmosphère du parfum pénétrant de leurs fleurs. — C'était un endroit charmant pour y travailler pendant la chaleur du du jour.

» Nous nous y assîmes. Madame Simon et Margue-

rite prirent leur ouvrage et l'on causa. Il m'était impossible, sans une affectation ridicule et de mauvais goût, de ne point adresser la parole à Paul Duprat. Ce jeune homme me déplaisait, c'est vrai, mais il ne m'avait rien fait, après tout, et il m'eût été bien difficile d'expliquer le motif de l'antipathie qu'il m'inspirait.

» La conversation devint donc générale. On parla de la chasse et aussi des périls que bravent souvent les chasseurs avec une témérité insouciante. Madame Simon me fit répéter les détails de la tragique expédition de la *Fosse-aux-Loups*.

« Paul, de son côté, raconta plusieurs aventures dans lesquelles il s'effaçait avec une modestie que je ne pus m'empêcher de reconnaître, malgré toutes mes préventions contre le narrateur. Mais, en dépit de cette modestie, il était facile de voir que Paul avait fait preuve, en maintes occasions, d'un grand courage et d'une merveilleuse adresse.

» Madame Simon applaudissait vivement, et pressait le jeune homme de questions. A coup sûr, elle cherchait toutes les occasions de le faire paraître à mes yeux sous le jour le plus favorable.

» Pendant ces récits, je regardais Marguerite. Marguerite n'écoutait pas. Cette indifférence si peu cachée me remplissait de joie. — M. Duprat, au contraire, en semblait ému et douloureusement affecté. Par instants les sourcils de madame Simon se fronçaient légèrement, quand son regard s'arrêtait sur sa fille, — mais ces nuages n'étaient que passagers.

» L'après-midi arriva. Marguerite et sa mère nous

quittèrent afin d'aller donner un coup d'œil aux préparatifs du repas Je restai seul avec le montagnard.

» Nos masques tombèrent aussitôt, — il devenait inutile de nous containdre, et, à partir du moment où les deux femmes eurent disparu, nous n'échangeâmes plus une parole. Je détachai quelques fleurs du chèvrefeuille et j'en respirai la douce senteur, pour me donner une contenance. M. Duprat tira de sa poche une courte pipe, la bourra de tabac de contrebande et se mit à la fumer avec une gravité digne d'un Flamand buveur de bière. C'est ainsi que nous atteignîmes l'heure du dîner.

» Enfin, cette journée s'acheva ! — Cette journée éternelle dont la longueur et la monotonie étaient devenues peu à peu pour moi un véritable supplice !.. — La nuit descendit lentement du ciel. Paul prit congé de ces dames. — Sur la demande de madame Simon, j'échangeai avec lui une nouvelle poignée de main aussi froide que celle du matin. Le jeune homme s'engagea dans un chemin qui conduisait à la montagne, et, à mesure qu'il s'éloignait, je respirais plus à l'aise, et je me sentais débarrassé du lourd fardeau qui pesait sur mon cœur.

XIV

Fiancée !

— Aussitôt que Paul Duprat eut disparu dans les ténèbres naissantes, — continua M. de Bracy, — madame Simon fit un signe à Marguerite, qui se dirigea du côté de la maison, — puis elle-même prit mon bras et me conduisit vers le fond du jardin, sous ce berceau où nous avions passé une grande partie de la journée.

» — Maxime, — me dit-elle alors, — vous êtes notre ami, n'est-ce pas?..

» — Est-ce que vous en doutez?.. — m'écriai-je.

» — Non, mon enfant, et je vais vous le prouver...

» — Comment?

» — En vous montrant ma confiance en vous...— Mais, d'abord, promettez-moi de me répondre avec une parfaite franchise.

» — Je vous le promets.

» — Vous me direz votre pensée toute entière?..

» Ce début m'inquiétait, et mon cœur se mit à battre fortement. Cependant je répondis pour la seconde fois :

» — Oui, je vous le promets...

» — Je vous ai présenté aujourd'hui un jeune homme, M. Paul Duprat, — poursuivit madame Simon ; — vous avez causé ensemble, — vous êtes resté seul avec lui pendant près de deux heures, — vous avez eu le temps, sinon de le juger tout à fait, au moins de vous former une idée de sa personne et de son caractère...

» Madame Simon s'interrompit.

» — Eh bien ? — demandai-je.

» — Eh bien ! que pensez-vous de lui ?

» — Pourquoi cette question, chère madame ?..

» — Je vous le dirai tout à l'heure, mais répondez-moi d'abord, et franchement surtout, vous me l'avez promis...

» — Mais...

» — Il n'y a pas de *mais*... — Que pensez-vous de Paul Duprat ?.. — répondez.

» — Vous l'exigez ?..

» — Je vous en prie.

» — Alors, j'obéis. — M. Duprat me déplaît souverainement.

» Je sentis le bras de madame Simon tressaillir sur le mien.

» — Il vous déplaît souverainement !.. — répéta-t-elle d'un air étonné.

» — Mon Dieu, oui.

» — Et pourquoi donc ?

» — Je ne saurais le dire... je l'ignore moi-même.. seulement, dès le premier moment où j'ai vu ce jeune homme, j'ai senti à son endroit dans mon cœur une antipathie soudaine qui ne s'est point modifiée. .

» — Voilà qui est étrange!..

» — Pas plus étrange que ces sympathies innées qui n'ont aucun motif sérieux et contre lesquelles on ne peut point se défendre...

» — Cependant Paul est d'un extérieur agréable... — il peut même passer pour un fort beau garçon...

» — Sans doute.

» — Paul est franc et loyal...

» — J'en suis convaincu.

» — Il est fort et courageux...

» — Cela ne fait nul doute.

» — Vous a-t-il blessé en quelque chose?.. sans le vouloir, sans le savoir peut-être?..

» — En aucune façon.

» — Bien vrai?

» — Je vous le jure.

» — Mais alors, voyons, Maxime, c'est donc sans aucune raison, bonne ou mauvaise, minime ou grave, que vous le détestez ainsi?..

» — Oui, — sans aucune raison, — je vous le répète...

» — Je ne saurais vous témoigner assez, mon enfant, combien ce que vous me dites là m'afflige!.. — murmura madame Simon.

» — Mais, mon Dieu!.. — m'écriai-je, — de quel intérêt peut-il être pour vous que je sois ou non bien disposé pour ce jeune homme, que je n'ai vu qu'en

passant et que je ne reverrai peut-être jamais?..

» — Ce jeune homme, — me répondit madame Simon d'une voix lente et grave, — ce jeune homme sera bientôt mon fils ..

» — Votre fils? — répétai-je sourdement, en tremblant d'avoir compris les paroles que je venais d'entendre prononcer

» — Il est le fiancé de Marguerite... — continua la mère de celle que j'aimais.

» Il me sembla que je venais d'être frappé d'une balle en pleine poitrine. Je chancelai sur ma chaise. Heureusement il faisait nuit, sans cela madame Simon n'eût point manqué de remarquer ma pâleur mortelle et mon visage décomposé. Le choc avait été si violent que j'eus besoin d'un instant pour me remettre. Au bout de deux ou trois minutes, mes lèvres répétèrent, presque à mon insu et comme les lèvres d'un somnambule, ces mots qui avaient frappé mes oreilles et brisé mon cœur :

» — Le fiancé de Marguerite !..

» — Oui, — dit madame Simon, le mariage se fera dans quatre mois, et j'aurais donné beaucoup pour que mon gendre devînt votre ami.

» Il y eut alors un instant de silence. Je rompis ce silence en demandant d'une voix dont l'accent brisé aurait dû me trahir :

» — Mais, enfin, qu'est-il donc cet homme, pour que vous lui donniez votre fille ?..

» — Ce qu'il est? — répondit la mère de Marguerite. — Il est le fils unique du maire de Cornuel, un

des plus riches propriétaires de ce pays-ci. — Son père a plus de huit mille livres de rentes...

» — Belle fortune en vérité!.. — m'écriai-je avec un dédain manifeste et une colère haineuse.

» — Oui, — reprit madame Simon, — c'est bien peu de chose, j'en conviens, pour vous qui avez une fortune immense, — mais, pour nous qui ne possédons rien, c'est énorme!.. — Ajoutez à cela que Paul est un garçon bien élevé d'une excellente conduite, — doux comme un agneau, malgré sa force, et doué du meilleur caractère... — Il n'a jamais vu le monde, c'est vrai, — il est timide et même sauvage, mais c'est un brave jeune homme, sincère et dévoué, un cœur d'or!.. — Jamais nous n'aurions osé espérer un mariage comme celui-là... oh! jamais!..

» Le coup était porté!.. — Je pouvais tout entendre et je trouvais une sorte d'amère volupté dans l'excès même de ma souffrance, Je questionnai madame Simon, retournant ainsi sans pitié le couteau dans ma blessure sanglante.

» — Comment, — lui demandai-je, — comment ce mariage s'est-il fait?.. — Il y a quelques mois, ce me semble, vous ne connaissiez pas ce M. Duprat?..

» — C'est vrai, — Paul a vu Marguerite, un jour, à la grand'messe, à Valleboy, il en est devenu amoureux et il a déclaré à son père qu'il la voulait pour femme. — M. Duprat le père a répondu à son fils que, quoiqu'il fût riche et que nous fussions pauvres, le nom sans tache que nous portions et beauté de Marguerite valaient bien la fortune que nous n'avions pas, — et il a consenti...

» — Y a-t-il longtemps de cela?..

» — Trois mois.

» — Pourquoi le mariage n'a-t-il pas été célébré sur-le-champ?..

» — J'ai demandé qu'il fût reculé jusqu'au moment où Marguerite aurait atteint sa seizième année.

» — Et ce sera bientôt?..

» — Je vous le répète, ce sera dans quatre mois... — Vous serez de la noce, n'est-ce pas, mon cher enfant?.. — Je compte sur vous comme garçon d'honneur... — D'abord, sans vous, la fête ne serait pas complète... — D'ici là, vous aurez plus que le temps de vous réconcilier avec ce pauvre Paul, qui, lui, j'en suis sûre, vous aime de tout son cœur.

» Je ne répondis rien. Des feux follets passaient devant mes yeux, — des bruissements étranges emplissaient mes oreilles. Ma tête était lourde et douloureuse. Il me semblait que j'allais devenir fou.

» Enfin, je demandai d'une voix toujours tremblante et à peine distincte :

» — Et Marguerite?..

» — Eh bien?..

» — Marguerite .. l'aime-t-elle?..

» Ces mots jaillirent de ma gorge en déchirant mon cœur. A travers les ténèbres, je crus voir que madame Simon secouait la tête en signe de doute.

» — L'aime-t-elle, — répétai-je d'un ton plus affermi, car ce doute me rendait l'espoir.

» — Non, — répondit la mère.

» — Ah!.. — m'écriai-je joyeusement.

» — Elle a pour lui de l'estime, j'en suis sûre, et

beaucoup d'amitié, je le crois, — poursuivit madame Simon, — mais elle ne l'aime pas d'amour.

» — Alors pourquoi la donner à cet homme?..

» — Enfant!.. — répondit la mère de Marguerite avec un sourire que je devinai, — l'amour viendra après le mariage. — Bien souvent c'est le plus solide qui commence un peu tard... — D'ailleurs, s'il avait fallu attendre pour marier ma pauvre Marguerite qu'elle devînt éprise de quelqu'un, elle aurait grandement couru risque de mourir fille dans ce désert où elle n'a jamais vu et où elle ne verra jamais personne...

» Madame Simon ne se figurait certes pas qu'il lui fût possible de me blesser en parlant ainsi. Ma position sociale lui semblait tellement au-dessus de la sienne (matériellement parlant, bien entendu), que pour elle je ne comptais point, — je n'étais pas *quelqu'un*. L'idée que sa fille, — la fille d'un pauvre petit officier de gendarmerie sans fortune, — pouvait jeter les yeux sur le comte Maxime de Bracy, riche de près de cinquante mille livres de rente, ne se serait jamais présentée à son esprit.

» En apprenant que Marguerite n'éprouvait pour Paul Duprat que de l'estime et tout au plus de l'amitié, je m'étais un peu ranimé.

» — Chère madame, — hasardai-je, — il m'a semblé que mademoiselle votre fille était bien triste aujourd'hui...

» — Ah! vous avez remarqué cela?..

» — Et vous aussi, sans doute?..

» — Oui, mais sans m'en inquiéter le moins du

monde... — Ce sont de purs enfantillages, — de véritables caprices de jeune fille, — des nuages qui passent sans qu'on sache d'où ils viennent et que le premier souffle emporte. — Tenez, hier encore, avant votre arrivée, Marguerite était aussi gaie que les petits oiseaux des bois, et je me souviens qu'en revenant de l'église elle chantait comme une alouette une espèce de chansonnette dont elle a tout composé, les paroles et la musique...

» — Je l'ai entendue... — murmurai-je.

» — Et, qu'en pensez-vous?

» — C'est charmant.

» — N'est-ce pas?.. — Je suis fort aise que ce soit aussi votre avis. — Eh bien! cinq minutes après votre arrivée, Marguerite, sans aucun motif, devenait triste à faire peur, et depuis ce moment sa tristesse n'a fait que croître et embellir!.. — Peut-être demain matin redeviendra-t-elle gaie et joyeuse... vous verrez!.. — Dans tous les cas, ne dites pas un mot devant elle de mes confidences de ce soir;. — rien n'est embarrassant pour une jeune fille, voyez-vous, comme d'entendre parler d'un futur mari..

» — Oh! soyez tranquille!.. — répondis-je avec amertume.

» — Voici qu'il se fait tard, et la nuit est fraîche .. — rentrez-vous?

» — Dans quelques minutes je vous rejoindrai, chère madame...

» — Quand vous voudrez, — nous allons vous attendre à la maison...

» Et madame Simon s'éloigna.

» Après son départ, je restai plongé dans une méditation profonde, dont il n'est guère besoin, je crois, de vous expliquer la nature. J'en fus tiré soudain par une main brûlante qui saisissait la mienne, et par une voix haletante qui murmurait à mon oreille :

» — Laissez votre porte ouverte — il faut que je vous parle cette nuit.

» Je me retournai brusquement : c'était Marie qui venait de s'approcher ainsi de moi et qui s'enfuyait déjà.

XV

La nuit.

« Ces paroles de Marie, — continua Maxime, — me causèrent une impression indéfinissable.

» La jeune fille avait déjà disparu et le son de sa voix résonnait encore à mes oreilles. Mon esprit cherchait le sens des mots que je venais d'entendre. Marie voulait me parler. Qu'avait-elle donc à me dire? La nuit suivante elle viendrait me trouver dans ma chambre. Quel motif impérieux pourrait lui faire oublier ainsi sa pudeur habituellle et sa timidité de jeune vierge? Je me demandais tout cela et je ne pouvais pas me répondre.

» J'allai rejoindre madame Simon et Marguerite qui m'attendaient dans une petite pièce du rez-de-chaussée. Ma préoccupation était extrême et mes distractions devinrent bientôt tellement manifestes que madame Simon me demanda si j'étais souffrant,

» Je saisis le prétexte que m'offrait l'excellente

femme, je répondis que j'étais en effet très-fatigué, et je me retirai dans ma chambre. Il était en ce moment dix heures et demie du soir. L'attente pouvait être longue jusqu'à l'arrivée de Marie, et je ne savais comment faire pour tromper mon impatience et ma dévorante curiosité. J'ouvris la fenêtre et j'appuyai mes coudes sur le rebord qui se trouvait à hauteur d'appui. La nuit était magnifique et en quelque sorte lumineuse. Des myriades d'étoiles scintillaient au firmament et répandaient leur clarté bleuâtre sur les horizons lointains, baignés d'une brume vaporeuse. Tous les bruits s'étaient éteints l'un après l'autre, excepté l'appel d'amour de l'insecte caché sous l'herbe, et l'hymne passionné du rossignol abrité dans le feuillage. La température, douce et tiède, ressemblait à celle du midi de la France. Une faible brise, toute chargée du parfum des fleurs et des senteurs embaumées des résines des bois, venait me caresser le visage comme un souffle de femme. C'était une de ces nuits qui semblent prédestinées aux mystères de l'amour et de la volupté... Une de ces nuits presque orientales, pareille à celle dont le poète a pu dire :

» Parfois on entendait, vaguement, dans les plaines,
» S'étouffer des baisers, se mêler des haleines,
» Et les deux villes sœurs, lasses des feux du jour,
» Soupiraient mollement d'une étreinte d'amour,
» Et le vent qui passait sous le frais sycomore,
» Allait tout parfumé de Sodome à Gomorrhe... »

. . . .

» Un temps assez long s'écoula ainsi. J'entendis sonner minuit à l'horloge lointaine du clocher de Val-

leboy. Quelques minutes se succédèrent encore, puis la porte de ma chambre, que j'avais laissée entr'ouverte selon la recommandation de la jeune fille, tourna doucement sur ses gonds, et Marie entra d'un air timide et embarrassé. Elle était très-pâle et elle semblait chancelante. L'indécision de sa démarche s'accordait mal avec la hardiesse de la résolution qu'il lui avait fallu prendre pour venir me trouver.

» Je courus refermer la porte derrière elle, puis je pris sa main que je sentis trembler dans la mienne et je la conduisis jusqu'à un siége sur lequel elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit. Je me hâtai de lâcher la main que je tenais, car je sentais que l'électricité amoureuse que dégageait pour moi le contact de la jeune fille commençait à produire son effet habituel, et je comprenais bien qu'une minute encore et je ne serais plus maître de moi.

» Marie s'aperçut de ce mouvement brusque, et peut-être en devina-t-elle la cause, car elle rougit extrêmement. Cette nuance pourpre qui colora soudain ses joues agrandit encore sa beauté qui devint plus rayonnante, — plus ardente, si j'ose ainsi parler, — et les embrâsements de mon cœur et de mes sens redoublèrent.

» Déjà je ployais le genou pour me prosterner devant Marie et pour balbutier à ses pieds cette prière indistincte et entrecoupée qui est le plus beau langage de l'amour qui demande. En ce moment elle leva les yeux sur moi, et l'expression de mon visage révéla à son instinct pudique ce qui se passait dans mon cœur.

Elle reprit aussitôt une sorte d'assurance et elle me dit d'une voix basse et presque suppliante :

» — Monsieur Maxime.

» — Chère Marie... — demandai-je — que voulez-vous de moi?..

» — Je vous ai dit, ce soir, que j'avais à vous parler... — murmura la jeune fille.

» — Eh bien?

» — Eh bien! c'était vrai... et ce que j'ai à vous dire est bien grave... bien terrible... sans cela, Dieu m'est témoin que je n'aurais pas voulu venir ici, et surtout que je ne l'aurais pas osé.

» — Quelque chose de grave.. quelque chose de terrible... — répétai-je avec stupeur, car je comprenais si peu le sens des paroles de Marie qu'il me semblait que je les entendais dans un rêve.

» — Oui, — répondit la jeune fille.

» — Quoi donc?

» — Un danger vous menace...

» — Lequel?

» Marie parut hésiter d'abord. Mais, au bout d'un instant de réflexion et d'incertitude, elle dit nettement et avec une énergie singulière :

» — Vous aimez mademoiselle Marguerite.

» Je tressaillis et je m'écriai :

» — Marie!.. que dites-vous?..

» — Vous aimez ma maîtresse... — répéta la jeune fille avec plus d'assurance encore que la première fois.

» — Marie... je vous jure...

» — Ne jurez pas, monsieur Maxime!.. — interrompit Marie, — ne niez pas une chose que je vois...

que je sens! — Me soutenir que vous n'aimez point ma maîtresse, autant vaudrait, voyez-vous, essayer de me prouver qu'à cette heure il ne fait pas nuit!..

» Je ne répondis rien. Marie me parlait avec une conviction inébranlable et avec une certitude que j'attribuai tout d'abord à la seconde vue mystérieuse dont est douée la jalousie.

» La jeune fille reprit :

» — Monsieur Maxime, c'est de cet amour que vient le danger qui vous menace et dont j'ai voulu vous préserver...

» Je m'efforçai de sourire et je répondis :

» — Si le danger n'existe pas plus que l'amour, j'ai peu de chose à craindre...

» — Encore! — s'écria Marie. — Vous niez encore!.. — Eh bien! monsieur Maxime, jurez moi donc que vous n'aimez pas Marguerite, — jurez-le-moi sur votre honneur et je vous croirai!

» Aujourd'hui, dans une situation semblable, je ferais sans hésitation le serment que me demandait Marie : j'ai façonné mon âme aux vices élégants et aux faciles transactions de conscience du monde corrompu de notre époque; j'en suis presque arrivé à croire qu'un serment n'engage à rien quand il est fait à une femme et que, dans toutes les questions où l'amour se trouve en jeu, un mensonge est innocent et presque légitime; mais alors, je vous le répète, je valais mieux qu'aujourd'hui.

» Je n'osai pas jurer.

» — Vous voyez bien! — murmura la jeune fille.

» Puis elle poursuivit :

» — Il est venu ici, aujourd'hui, un jeune homme...

» — Monsieur Paul?..

» — Lui-même. — Vous ne l'aimez pas, monsieur Maxime, et il vous hait...

» — Comment le savez-vous?

» — Je l'ai vu dans les regards que vous attachiez quelques fois l'un sur l'autre, et je l'ai deviné surtout à la manière dont vos yeux s'évitaient le reste du temps.

» — Vous pourriez vous tromper, Marie...

» — Est-ce que je me trompe?

» Cette fois encore il aurait fallu mentir. Je ne répondis pas.

» — Monsieur Paul aime mademoiselle Marguerite, — continua la jeune fille, — il l'aime et elle doit être sa femme, du moins madame Simon lui a promis que ce mariage se ferait...

» — Est-ce que mademoiselle Marguerite aime monsieur Duprat? — m'écriais-je.

» — Vous savez bien que non, — répondit Marie presque durement, — et M. Paul aussi le sait bien...

» — Mais alors ce mariage est impossible!..

» — Il l'est devenu, mais il ne l'était pas...

» — Que voulez-vous dire?

» — Je veux dire que si vous n'étiez point revenu, ma maîtresse se fût résignée. — Elle vous a revu et elle résistera...

» — Vous croyez, Marie?..

» — J'en suis sûre. — Monsieur Paul a compris que vous étiez son rival. — C'est à votre présence qu'il attribuera le refus de sa fiancée. — Sa colère

égalera son chagrin, — il voudra se venger, et c'est sur vous que retombera sa vengeance...

» Je me mis à rire. La jeune fille me regarda avec stupeur.

» — Vous riez ! — s'écria-t-elle d'un air effaré.

» — Avez-vous donc cru, mon enfant, que j'allais prendre au sérieux la vengeance de M. Paul ?

» — Ah ! — s'écria Marie, — on voit bien que vous ne le connaissez pas !.. — C'est un vrai fils des montagnes !.. Son père est riche, mais son grand-père était contrebandier et s'inquiétait aussi peu de tuer un homme que moi de cueillir une fleur !.. — M. Paul a de ce sang-là dans les veines, à ce qu'on assure... — Prenez garde, monsieur Maxime, prenez garde !.. — S'il suppose que vous êtes un obstacle à son bonheur, il vous brisera... — S'il jure votre mort, vous mourrez... dût-il s'embusquer au coin d'un bois et vous abattre d'un coup de fusil comme on tue une bête fauve !..

» — Savez-vous, Marie, répondis-je, que vous avez là une abominable idée du fiancé de votre maîtresse !..

» — Ah ! — murmura la jeune fille, — c'est que je sens bien que l'amour et la jalousie peuvent rendre capable de tout, même d'un crime ! .

» L'émotion profonde avec laquelle Marie prononça ces quelques mots qui la trahissaient, me remua le cœur.

» — Eh bien ! — lui demandai-je, — que voulez-vous donc que je fasse ?..

» En entendant cette question, un sourire d'une

expression céleste illumina le visage de la jeune fille. Elle crut que j'allais céder à sa prière.

» — Il faut partir ! — s'écria-t-elle, — il faut abandonner cette maison, — il faut quitter ce pays et n'y revenir jamais !..

» — Quitter ce pays !.. — répétai-je, et n'y revenir jamais !.. — Vous consentiriez donc, Marie, à ne plus me revoir ?..

» Elle appuya la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements, et elle pâlit.

» — Pour vous sauver... — murmura-t-elle ensuite avec une tristesse résignée, — pour vous sauver, oui, j'y consentirais...

» Et, tout en parlant ainsi, elle leva sur moi son beau regard suppliant, dont quelques larmes venaient mouiller l'ardeur. Un feu subit et inextinguible s'alluma dans mes veines en sentant le double rayon de ces grands yeux noirs effleurer mon visage, en entendant ces paroles empreintes d'un si vrai et si profond amour Marguerite fut oubliée. Je pris la jeune fille dans mes bras, malgré sa faible résistance, et je la serrai contre mon cœur en balbutiant à son oreille :

« — Oh ! non, je ne partirai pas, car celle que j'aime, — celle qui me retient ici, je le jure par mon amour et par mon honneur, ce n'est point Marguerite, c'est toi, Marie !.. c'est toi seule !

. . . .

» Quand Marie sortit de ma chambre, le jour allait bientôt paraître. »

XVI

Les Conseils du chevalier.

Après avoir prononcé les paroles qui terminent le précédent chapitre, M. de Bracy garda le silence pendant quelques minutes. Il semblait péniblement ému par les souvenirs qu'il venait d'évoquer, et qui, selon Réné, n'avaient cependant rien que de très-gracieux. Le jeune homme se disait qu'il se mettrait de grand cœur sur la conscience, chaque jour, de pareilles peccadilles, mais il n'osait exprimer tout haut cette opinion si diamétralement opposée à la manière de voir de Maxime. Nous devons ajouter que ce dernier se découronnait de minute en minute, aux yeux de Réné, des rayons les plus brillants de son auréole de viveur.

Maxime reprit son résit, mais lentement et d'une voix triste qui pourtant s'anima par degrés.

— Je venais, — dit-il, — je venais de mettre le pied sur le premier degré de l'échelle du mal, — je venais de consommer la sécuction de l'une de ces deux

jeunes filles qui, toutes les deux, devaient être perdues par moi!.. Le remords ne se fit guère attendre, mais, tout d'abord, la voix de mes sens et l'enivrement de ma première victoire lui imposèrent silence. Quelques nuits de délire succédèrent à cette nuit fatale dont je vous ai raconté le début.

» La souveraine beauté de Marie et l'amour que la jeune fille ressentait pour moi, amour qu'elle m'avait si mal caché et qu'elle me témoignait si bien, me servirent d'excuse à mes propres yeux. Plus d'une fois, je me citai au tribunal de ma conscience pour y répondre de mes actes; mais ma conscience était aveuglée et elle me renvoya absous.

» Ce moment d'ivresse dura peu. Bientôt se dissipèrent les illusions qui me semblaient des réalités. Je m'aperçus que j'avais donné le nom d'amour à un sentiment qui n'y ressemblait qu'à peine; je compris que j'étais devenu l'esclave, non point d'une véritable tendresse, mais de la voix de ma jeunesse et du commandement de mes désirs. Une courte possession traîna à sa suite l'indifférence la plus absolue.

» Sans doute, il n'en eût point été de même si mon cœur eût été parfaitement libre; sans doute, les charmes éclatants de Marie, son innocence et son amour, eussent exercé sur moi un empire long et absolu; mais à mesure que s'éteignaient dans mon âme les feux d'une affection purement sensuelle et voluptueuse, l'image de Marguerite, un moment effacée, reparaissait plus éclatante; — la jeune déesse remontait sur son char et chassait d'un sanctuaire qui était à elle les fragiles autels où j'avais sacrifié à un autre.

» Et, cette fois, je ne me trompais pas — Le sentiment que j'éprouvais était bien de l'amour, — un amour réel, infini, indissoluble .. Je n'ai aimé qu'une seule femme dans ma vie, et cette femme c'est Marguerite ! Oh! pourquoi n'ai-je pas eu le courage de ce noble amour !.. Pourquoi Marguerite n'est-elle pas assise aujourd'hui, là, auprès de moi, — portant mon nom devant Dieu et devant les hommes, et m'ayant donné un fils qui vous ressemblerait, Réné! »

Il y eut un nouveau silence, mais Maxime domina presque aussitôt l'émotion qui s'emparait de lui, et il continua :

« — En ce temps-là l'idée d'un semblable mariage ne se présentait jamais à mon esprit, imbu de préjugés aristocratiques qui m'eussent fait considérer une union avec Marguerite comme une mésalliance. Habitué, ainsi que je l'étais depuis mon enfance, à parcourir chaque jour l'interminable galerie de mes vieux portraits de famille, et à y voir que chacun des comtes de Bracy avait uni son blason à celui de quelque héritière des plus vieilles familles de la province, il me paraissait matériellement impossible de donner mon nom à une jeune fille de la plus humble et de la plus obscure bourgeoisie, et il me semblait qu'en un cas pareil tous mes aïeux se lèveraient dans leurs cadres antiques pour me crier que je compromettais l'honneur jusqu'alors sans tache du nom qu'ils m'avaient donné en garde. Cependant je reculais devant la lâche infamie d'une deuxième séduction. Je m'épouvantais peut-être aussi de l'impossibilité presque complète de

tromper la jalouse surveillance de Marie. Je pris le parti de la fuite.

» Quand j'annonçai que j'allais retourner à Bracy, il me sembla que madame Simon me voyait partir sans regret, car elle ne fit aucun effort pour me retenir. En même temps elle jeta un regard rempli de tristesse et de compassion sur le doux visage de Marguerite qui se décomposait visiblement. Cette bonne mère devinait sans doute qu'un sentiment fatal était né dans le cœur de sa fille et y grandissait d'heure en heure. Elle fut avec moi polie et affectueuse, mais une faible nuance me disait qu'il y avait en elle quelque chose de changé à mon égard, et elle ne fit aucun effort pour me retenir.

» Les adieux de Marie furent déchirants. Elle passa toute la nuit qui précéda mon départ à sangloter et à se tordre à mes pieds. Elle voulait me suivre, et je fus obligé, pour la détourner de ce projet, de tromper son désespoir par des promesses mensongères. Je partis.

» Je vous ai raconté, trop longuement peut-être, mon cher Réné, les sensations qui m'avaient dominé et les impressions qui s'étaient emparées de moi lors de mon premier retour à Bracy. Je n'entrerai donc avec vous dans aucun détail relatif à l'état de mon cœur. — Vous me saurez gré de ce silence et vous y suppléerez facilement.

» J'étais installé depuis deux mois environ dans mes terres, et j'y menais une vie triste et désolée, quand, un beau matin, mon valet de chambre me remit une lettre. Vous savez déjà que je n'avais pour ainsi dire pas de relation dans le pays ; — personne

ne m'écrivait d'habitude, et je décachetai curieusement cette lettre dont l'écriture m'était inconnue.

» Cette missive inattendue me venait d'un vieux gentilhomme qui avait été l'ami de mon père et de son compagnon dans les fatigues et les dangers de l'émigration. Il me témoignait le désir de faire connaissance avec le fils de son plus ancien et de son meilleur camarade et il m'annonçait sa visite pour le lendemain. Le gentilhomme en question, — que vous connaissez aussi bien que moi, mon cher Réné, — se nommait le chevalier Philippe-Emmanuel de Villiers...

« Cette visite, qui allait apporter avec elle une distraction au milieu de l'océan d'ennui dans lequel je m'engloutissais, aurait dû m'être agréable. Et cependant je m'en effrayais instinctivement... Mais il n'y avait pas moyen de reculer. Je résolus de ne point déroger à la proverbiale hospitalité de ma famille, et je fis préparer l'appartement d'honneur pour mon hôte du lendemain.

» Tout était en bon ordre, et mes gens se prélassaient d'un air majestueux dans les vieilles livrées à boutons noircis et à galons fanés qu'ils n'endossaient que rarement, quand une antique chaise de poste vint s'arrêter en face du perron du château. Philippe-Emmanuel, descendit en sautillant de cette chaise de poste. Le fringant gentilhomme était encore vert et dameret. Il m'embrassa à deux ou trois reprises avec cette gaieté brouillonne et cette jovialité turbulente qui ne l'avaient pas encore quitté et qu'il conservait

avec soin comme un débris de ce vieux caractère français qui s'éteint chaque jour.

» Après ces accolades répétées, il me prit le bras familièrement, comme s'il eût eu affaire à un homme de son âge, et il m'emmena dans le parc, où, après m'avoir parlé pendant quelques instants de mon père et de deux ou trois de mes oncles, il se mit à m'étourdir du récit de toutes sortes de gaillardes historiettes et d'anecdotes libertines. Il me questionnait sur mes aventures amoureuses avec les bachelettes du pays... Il me demandait si j'avais fait revivre dans mes domaines l'antique usage du *Droit du Seigneur*, celui de tous les priviléges féodaux qu'il regrettait le plus... Mais il avait grand soin de ne pas attendre mes réponses à ses questions. Il s'écoutait parler avec un plaisir manifeste, et il changea l'entretien en un long monologue qui semblait l'enchanter.

» L'heure du dîner arriva. Nous nous mîmes à table.

Philippe-Emmanuel fêta tous les plats, — fit honneur à tous les vins — et me complimenta sur les talents de mon cuisinier. A mesure que le repas s'avançait, l'esprit du vieillard pétillait comme du vin de Champagne, et lui-même redoublait de verve et d'entrain Mais c'est à grand peine si son bavardage leste et gracieux parvenait à amener de loin en loin sur mes lèvres un sourire pâle et contraint...

Enfin le chevalier daigna s'apercevoir de mon humeur sombre et de ma tristesse si peu cachée. Vous connaissez Philippe-Emmanuel, mon cher Réné. Son esprit est un protée véritable, qui change de forme et

d'aspect comme il le veut. Les allures de sa conversation se modifièrent aussitôt. Il devint affectueux, insinuant, en quelque sorte paternel, — il s'efforça de s'emparer de ma confiance et de sonder mes sentiments secrets. Il revêtit les apparences du plus bienveillant intérêt ; — il me questionna avec une habileté si grande, que je répondis sans le savoir et sans le vouloir à ses interrogations captieuses. Bref, il m'amena peu à peu et par des chemins détournés à lui faire une confidence entière des motifs de ma préoccupation. Je lui racontai les angoisses de mon double amour et tout ce qui s'était passé dans la demeure de madame Simon.

» Quand j'eus achevé, l'œil de M. de Villiers étincelait d'un feu bizarre et tous ses traits exprimaient la joie. Le vieux démon se trouvait dans son élément. Il y avait en face de lui une créature humaine trébuchant sur le bord de l'abîme, et il ne s'agissait que de la pousser pour l'y faire tomber tout à fait.

» Le chevalier prit mon âme, il l'amollit au feu des passions qu'il excita de son souffle infernal, ensuite il la pétrit comme une cire molle, et quand il me la rendit, elle était faite à l'image de la sienne. Son langage eut la souplesse empoisonnée et les brillantes couleurs du serpent qui vous enlace et semble vous caresser pour vous étouffer mieux. Il trouva des mots sublimes de cynisme et de sarcasme Ses sophismes étincelants s'élevèrent à une hauteur que Voltaire n'eût pas désavouée. Sans me blesser moi-même, il sut bafouer toutes mes croyances, démolir toutes mes illusions. Il rendit ridicule à mes propres yeux la

chasteté naïve qui, malgré les baisers de Marie, restait encore au fond de mon âme.

» Il me fit rire de mes scrupules. Il me prouva que madame Simon était une femme adroite et rusée, spéculant sur mon inexpérience, et ayant résolu de faire de moi un mari pour sa fille. Il me fit considérer Marguerite comme la complice des calculs et des intrigues de sa mère. Enfin il me démontra que M. Duprat, le fiancé prétendu de la jeune fille, devait être tout bonnement un comparse improvisé pour la circonstance, et destiné à figurer dans cette comédie matrimoniale. Le rôle de ce futur époux avait pour but de me forcer à déclarer mon amour et à me poser en prétendant.

» Je ne saurais vous dire ce que je ressentis de honte et de colère en croyant découvrir que j'avais donné tête baissée dans tous ces piéges, comme un étourneau novice. Je résolus de me venger, en combattant par les mêmes armes dont on s'était servi contre moi, et le chevalier m'exhorta vivement à ne pas retarder l'exécution de ces projets de vengeance. Je n'y étais, hélas, que trop disposé!..

» Philippe-Emmanuel passa trois jours à Bracy. — Une heure après son départ, je me mettais en route de mon côté. — J'allais chez madame Simon.

XVII

Une lettre inattendue.

M. de Bracy continua.

— La soirée était déjà bien avancée, — dit-il, — quand j'atteignis la cabane de Jean Nicod.

» Je ne voulais point, à cette heure, me présenter chez madame Simon. Je passai la nuit dans l'humble maisonnette du bûcheron. Le lendemain, d'assez grand matin, je me remis en marche et j'arrivai au but de mon voyage.

Madame Simon était seule dans son jardin au moment où je franchis la grille. Elle leva les yeux sur moi avec une telle expression d'étonnement, qu'on eût dit qu'elle ne me reconnaissait pas. Puis elle vint à ma rencontre et sa réception fut polie. Mais qu'il y avait loin de cette politesse froide, contrainte, et en quelque sorte cérémonieuse, à l'accueil affectueux et tendre auquel j'avais été accoutumé par elle!

» Non-seulement ma présence n'était point désirée,

mais même elle semblait importune... Ceci ressortait évidemment de la contenance embarrassée de madame Simon. Cette attitude, qui s'accordait si mal avec les odieux soupçons dont les paroles envenimées du chevalier de Villers avaient jeté le germe dans mon cœur, aurait dû m'éclairer. Il n'en fut rien. L'amour que je ressentais pour Marguerite et le dépit d'avoir été joué par la mère et par la fille attachaient sur mes yeux le plus épais de tous les bandeaux.

» Mon parti était pris d'avance. Je m'étais promis de rester. Je restai donc, malgré cette réception peu engageante. Je désirais me débarrasser de ma carnassière et de mon fusil. — Pour cela faire, je montai à la chambre que j'occupais habituellement.

» Dans l'escalier je rencontrai Marie

» — Ah! mon Dieu!.. — s'écria-t-elle en me voyant, — ah! mon Dieu!

» Je voulus lui prendre la main. Elle dégagea la sienne avec une sorte d'effroi, et elle s'éloigna en murmurant :

» — Vous êtes parti d'ici en y laissant la honte et la douleur!.. vous revenez pour y apporter le malheur et le désespoir!...

» Je cherchai à la retenir; mais elle refusa de me répondre et elle disparut dans un corridor intérieur.

» Ces paroles m'attristèrent le cœur et résonnèrent à mon oreille comme un présage de mauvais augure, — mais je m'efforçai de chasser cette impression néfaste et je redescendis au jardin pour y rejoindre madame Simon.

» La mère de Marguerite semblait soucieuse et elle

absorbée dans une muette et sombre rêverie. Elle avait cueilli quelques fleurs qu'elle tenait dans sa main gauche et que sa main droite effeuillait distraitement, sans que ses yeux suivissent dans leur vol tournoyant les pétales dispersés qui jonchaient le sol autour d'elle.

» Le bruit de mes pas la rappela à elle-même. Un douloureux sourire effleura ses lèvres, et elle prononça quelques phrases insignifiantes qui n'avaient de sens bien distinct ni pour moi ni pour elle-même. Je lui demandai des nouvelles de Marguerite, et je m'efforçai de commander à mon émotion pour empêcher ma voix de trembler en prononçant ce nom. Sans doute, je n'y parvins pas entièrement, car madame Simon attacha sur moi un regard fixe et investigateur qui ne dura que le quart d'une seconde, mais qui me pénétra jusqu'au cœur.

» — Marguerite est très-souffrante, — me répondit-elle ensuite d'un ton bref, — elle ne quitte point sa chambre depuis quelques jours.

» — Ah! mon Dieu!.. — m'écriai-je avec effroi; — mais au moins j'espère qu'il n'y a pas de danger?

» — Je l'espère aussi, — répliqua madame Simon avec une sécheresse encore plus grande, qui me fit voir combien ce sujet de conversation lui était pénible.

» Je n'en poursuivis pas moins :

» — Cette indisposition, — murmurai-je, — serait-elle assez grave pour retarder le mariage de mademoiselle votre fille?

» Cette question parut surprendre celle à qui elle était adressée.

» — Qui sait, — murmura-t-elle enfin, — qui sait si ce mariage se fera jamais !..
« — Vous m'avez dit vous-même qu'il était convenu et que l'époque en était arrêtée.
» — C'est vrai, — je vous ai dit cela.
» — Eh bien ?
» — Eh bien ! tout est changé depuis lors.
» — Tout est changé !.. — répétai-je le cœur tremblant d'émotion. — Comment cela, Madame ?
» Pour la seconde fois depuis le commencement de notre entretien, madame Simon attacha sur moi ce regard clair et scrutateur dont je vous ai déjà parlé.
» La fixité m'en parut insoutenable ; je baissai les yeux.
» — Marguerite refuse d'épouser monsieur Paul... — dit alors madame Simon d'une voix lente.
« — Elle refuse ?
» — Oui.
» — Pourquoi ?
» — Marguerite ne le dit point et je ne puis que le soupçonner.
» Ces derniers mots furent prononcés d'un air si glacial qu'il m'ôta l'envie de pousser plus loin mes interrogations. Presque en même temps, d'ailleurs, Marie vint prévenir sa maîtresse que le déjeuner était prêt. Nous gagnâmes la salle à manger où je me trouvai en tête-à-tête avec madame Simon. Soit que Marguerite fût réellement souffrante, — soit que sa mère lui eût donné l'ordre de se renfermer dans sa chambre, — elle ne parut point.
» Le déjeuner s'acheva et je restai seul ; madame

Simon était allée rejoindre sa fille. Marie évitait, non-seulement de se trouver avec moi, mais encore de se rencontrer sur mon passage.

» Le manteau glacé de la tristesse et du découragement pesait de tout son poids sur mes épaules. — Les heures me semblaient éternelles. Déjà je songeais à quitter cette maison devenue si soudainement désolée et inhospitalière. Mon projet était de me retirer dans la cabane de Jean Nicod, et là, caché à tous les regards, d'attendre qu'une meillenre occasion se présentât de mettre en pratique les conseils de Philippe-Emmanuel et de consommer la séduction de Marguerite.

» Je me promenais seul et pensif dans le jardin, quand il me sembla entendre du côté de la grille une sorte d'appel monotone ou plutôt un bruit résultant du clapottement des lèvres et qui paraissait destiné à attirer l'attention. Je regardai machinalement. De l'autre côté de la grille, je vis un petit garçon qui portait le costume primitif et délabré des jeunes pâtres des montagnes.

» Il me regardait fixement. Aussitôt qu'il s'aperçut que je l'avais remarqué, il me fit signe de venir à lui. Je supposai que c'était quelque mendiant du pays qui voulait faire appel à ma générosité, et, tout en m'étonnant de sa hardiesse familière et presque impudente, je tirai de ma poche deux ou trois pièces de monnaie afin de les lui donner en passant.

» Tiens, mon enfant, — lui dis-je quand je ne fus plus qu'à deux pas de lui, — prends ceci.

» Et je lui présentai l'argent que je tenais; mais le jeune garçon secoua la tête et ne tendit pas sa main.

» — Ce n'est pas pour cela que je suis venu, — murmura-t-il d'une voix gutturale et embellie par cet accent franc-comtois qui est, sans contredit, le plus désagréable de tous les accents.

» — Et pourquoi donc alors es-tu venu, mon garçon? — lui demandai-je avec un peu d'étonnement.

» — Pour parler au Monsieur, — répondit l'enfant.

» — Quel Monsieur?

» — Celui qui est arrivé à ce matin chez madame Simon... — C'est-il vous?

» — Oui, c'est moi.

» — Comment que vous vous appelez, alors?

» Je lui dis mon nom; il le répéta deux ou trois fois à demi-voix, comme s'il cherchait à en étudier les consonances, puis il reprit :

» — Dame! oui, c'est bien ce nom-là tout de même.

» — Ainsi, — demandai-je, — c'est moi que tu cherchais?..

» — Oui.

» — Maintenant que tu m'as trouvé, dis-moi ce que tu me veux?

» — Vous donner quelque chose.

» — Quoi?

» — Un papier.

» — Un papier? — répétai-je.

« — Avec de l'écriture dessus, — poursuivit l'enfant.

» Et, tout en parlant, il me présenta à travers les barreaux une large lettre pliée assez correctement et dont la suscription portait mon nom tracé d'une écriture ferme et hardie.

» Avant de rompre le cachet, je demandai au jeune garçon :

» — Qui t'a chargé de cette lettre pour moi?

» — Pour sûr vous le verrez en ouvrant le papier, — me répondit-il, — regardez tout de suite, parce que, quand vous aurez vu, il faudra me dire quelque chose.

» J'ouvris et je lus.

» Voici ce que contenait le billet que le petit pâtre avait remis entre mes mains :

« Vous portez, Monsieur, un nom de gentilhomme, et, depuis mon enfance, on m'a accoutumé à cette conviction que la noblesse du cœur accompagnait toujours la noblesse de race. Je pense que vous agirez avec moi de façon à ne point détruire cette croyance.

» J'éprouve pour vous, Monsieur, une haine profonde, car je sens que vous m'avez fait bien du mal et que j'ai un terrible compte à vous demander. Si j'étais Corse, je guetterais votre passage caché derrière quelque buisson et ma carabine me ferait justice. Mais ce n'est point de cette façon que je comprends la justice et que je la rêve. Je veux une explication franche et loyale, telle qu'il doit y en avoir une entre deux hommes d'honneur qui se haïssent mais qui s'estiment.

» Cette explication, Monsieur, je ne suppose pas que vous me la refusiez. Je vous attendrai jusqu'à six heures au pied du gros chêne qui fait le coin du *Bois des Nonnes*, à un quart de lieue de la maison dans laquelle vous vous trouvez en ce moment. Dites à mon messager si vous viendrez, *oui* ou *non*. Je croirais

vous faire injure en doutant un seul instant que votre réponse soit affirmative. »

» Cette lettre était signée : Paul Duprat.

» L'enfant s'aperçut que j'avais achevé ma lecture.

» — Qu'est-ce que je dirai? — me demanda-t-il.

» — Vous direz à monsieur Duprat qu'il ne m'attendra pas longtemps, car je me mets en route à l'instant.

» — C'est bon!.. — Je m'en y vas.

» Et il prit sa course.

» Cinq minutes après, je me dirigeais à mon tour vers le gros chêne du *Bois des Nonnes*.

» Au moment où je sortaie du jardin, j'entendis une des fenêtres de la maison qui se refermait vivement.

» Aurait-on écouté ce qui vient de se dire entre cet enfant et moi? — me demandai-je aussitôt.

» Je me retournai, — mais je ne vis personne. Toutes les fenêtres étaient closes et nul visage ne se montrait derrière les vitres de la façade silencieuse.

» Je me remis à marcher en regardant de temps en temps derrière moi. Je n'étais pas suivi.

XVIII

L'entrevue.

— Après un quart d'heure de marche, j'atteignis l'angle du *Bois des Nonnes* et le gros chêne dont me parlait la lettre de mon rival.

» Monsieur Paul, absorbé dans une profonde rêverie, ne m'avait pas entendu venir. Il était assis sur une grosse pierre recouverte de mousse. Ses coudes s'appuyaient sur ses genoux et son visage se cachait entre ses deux mains. Sa pose et sa méditation exprimaient tant de douleur et d'accablement, que je me sentis pris à son endroit d'un sentiment de compassion involontaire

» Je m'arrêtai à trois ou quatre pas de lui. Il devina ma présence et releva la tête Sa figure était d'une pâleur effrayante. Un large cercle de bistre entourait ses paupières, et des rides prématurées rayaient son front large et bronzé.

» Son regard, en s'arrêtant sur moi, prit une ex-

pression farouche qui mieux que des menaces me révéla une haine implacable. Mais presque aussitôt, avec une force de volonté singulière, il imposa silence à cette manifestation de sa pensée secrète, il quitta le fragment de rocher qui lui servait de siége et il me salua avec une froide politesse.

» — Monsieur, — lui dis-je en lui montrant la lettre que le petit pâtre m'avait remise, — c'est bien vous qui m'avez écrit, n'est-ce pas?

» Il fit de la tête un signe affirmatif.

» — Vous provoquez dans cette lettre une explication entre nous... — Vous me parlez de la haine que je vous inspire et vous ajoutez que vous avez un compte terrible à me demander. — Qu'est-ce que tout cela signifie?.. — vous me ferez grand plaisir en me l'expliquant, car, en vérité, je ne le comprends pas...

» — Je vous l'expliquerai, — répondit-il froidement.

» — Faites en sorte que ce soit bientôt.

» — Ce sera tout de suite.

» Il franchit le petit fossé qui côtoyait la lisière du bois et il me fit signe de le suivre.

» — Où donc voulez-vous aller? — demandais-je.

» — A cent pas d'ici... dans l'intérieur de la forêt.

» — Ne nous trouvez-vous pas bien où nous sommes?

» — Non.

» — Pourquoi?

» — Nous sommes trop en vue et je ne veux pas qu'on nous remarque.

» J'eus un instant l'idée que monsieur Duprat vou-

lait m'entraîner dans le fourré afin de m'y assassiner à son aise, et j'hésitai avant de m'y engager derrière lui. Mais je réfléchis aussitôt qu'exprimer une pareille crainte, si elle était mal fondée, serait une insulte pour mon rival et pourrait faire planer sur moi-même le soupçon de lâcheté. Je suivis donc monsieur Paul.

» Ainsi qu'il m'en avait prévenu, il me conduisit à une centaine de pas de la lisière du bois, dans une sorte de petite clairière. Là il s'arrêta.

» — Maintenant, — me dit-il, — causons.

» — Volontiers.

» — Et d'abord, Monsieur, armez-vous de patience, car ce que j'ai à vous dire est long et il faudra cependant que vous l'entendiez jusqu'au bout.

» — Faites en sorte d'abréger!.. — m'écriai-je impertinemment.

» Monsieur Duprat me lança un second regard, aussi acéré et aussi menaçant que le premier.

» Puis l'expression de son visage changea de nouveau et il répondit seulement :

» — Je tâcherai.

» — Eh bien? — demandai-je.

» — J'aime mademoiselle Simon, — dit-il.

» — Après?

» — Je devais l'épouser dans un mois.

» — Ne l'épousez-vous plus?

» — Non.

» — Pourquoi ?

» — Pourquoi !.. — s'écria-t-il avec un accent de colère sauvage. — Vous me demandez pourquoi?..

» — Sans doute.

» — Vous ne le savez pas ?..

» — Non.

» — Alors je vais vous le dire.

» — Vous me ferez plaisir.

» — Je n'épouse plus Marguerite, parce que vous, Monsieur, vous avez su vous faire aimer d'elle, et parce que, en revenant ici, vous m'avez volé ma fiancée, mon avenir et mon bonheur !..

» — Mon cher monsieur, — répondis-je avec ce même ton d'impertinence hautaine que j'affectais depuis le commencement de l'entretien, — vous commettez une erreur assez grave, et je la relève...

» — Une erreur ?

» — Oui, — celle-ci : — je vous *vole*, dites-vous ! — Souvenez-vous, mon cher monsieur, que je *prends* quelquefois, mais que je ne *vole* jamais !..

» Évidemment monsieur Paul avait cuirassé son âme avant de venir au rendez-vous qui nous réunissait. — Évidemment il s'était fait la loi de tout supporter et de ne s'irriter de rien, afin d'arriver plus sûrement à son but.

» — Soit ! — me répondit-il avec un étrange sang-froid. — Si l'expression dont je me suis servi vous a déplu, je la retire. — Seulement je maintiens le fond de ma pensée, vous vous êtes fait aimer de celle que j'aime et qui devait être ma femme !..

» — Où diable avez-vous pris cela ? — m'écriai-je. Vous avez rêvé sans doute que j'étais aimé de mademoiselle Marguerite !..

» — Je n'ai rien rêvé !..

« — Alors, c'est une simple supposition de votre part !..

» — Ce n'est point une supposition, c'est une certitude.

» — Sur quels faits la basez-vous, je vous prie?..

» — Quoi!.. murmura monsieur Paul. — Vous niez donc ?

» — Si je nie?.. — Mais, certainement !

» — C'est aller contre l'évidence!..

» — Évidence un peu obscure, selon moi!..

» — Vous voulez les preuves de ce que j'avance? — Soit, Monsieur, je vais vous les donner. — Depuis le jour où j'ai vu mademoiselle Marguerite pour la première fois, il y a déjà plusieurs mois de cela, je l'ai aimée d'un amour profond et infini, d'un amour qui remplit mon âme, qui domine ma vie et qui ne finira qu'avec elle. — Mon père a demandé sa main pour moi à madame Simon, et notre recherche a été agréée et par la mère et par la fille... — Je n'oserais pas dire que mademoiselle Marguerite ressentît alors pour moi une affection égale à celle que je lui avais vouée, et même je ne le crois pas, mais enfin elle consentait à devenir ma femme, et l'amour serait arrivé après le mariage, car j'aimais trop Marguerite pour ne pas la rendre heureuse, et la reconnaissance du bonheur dispose le cœur à l'amour.... — D'ailleurs, Marguerite était joyeuse et insouciante comme on l'est à son âge, et il était bien facile de voir que si son âme ne m'appartenait pas tout entière, au moins elle n'appartenait à personne... — Vous êtes venu, Monsieur, — vous avez passé ici quelques jours et tout a été changé. —

Je me suis rencontré avec vous chez madame Simon, et depuis ce moment-là, il m'aurait été impossible de reconnaître Marguerite. — Vous avez bien vu sa froideur, vous avez dû la remarquer. — Elle ne me traitait plus comme un fiancé, pas même comme un ami, — elle avait l'air de me regarder comme un étranger dont la présence est gênante... — Et, quand vous avez été parti, on aurait dit que vous aviez emporté avec vous sa gaiété de jeune fille... Elle devint si triste et si pâle, qu'elle semblait mourante... Enfin, quand je reparlai de notre mariage dont l'époque approchait, elle me déclara nettement qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle ne m'aimerait jamais et qu'elle retirait la parole qu'elle m'avait donnée jadis... — Or, je vous le demande, Monsieur, par quel motif autre que son amour pour vous est-il possible d'expliquer le changement absolu et le refus étrange de mademoiselle Marguerite?.. — Depuis que Marguerite existe, elle n'a connu que deux jeunes gens, — ces jeunes gens sont vous et moi, — elle aime l'un des deux... — Ce n'est pas moi, donc c'est vous!..

» Paul se tut.

» Sa logique était écrasante, et dans le premier moment, je ne trouvai rien à lui répondre.

» Il prit mon silence pour une sorte d'aquiescement tacite à ce qu'il venait de me dire, et il continua :

» — J'aime tant Marguerite, que mon amour pour elle peut me donner la force d'étouffer ma haine pour vous. — Je l'aime si parfaitement, que je me sens capable de sacrifier mon bonheur pour assurer le sien...

— C'est pour cela que je viens à vous, Monsieur, c'est pour cela que je vous dis d'une façon franche et loyale : — Marguerite vous aime et vous l'aimez... — l'épouserez-vous ? — la rendrez-vous heureuse?.. — Répondez-moi : Oui ! — et demain j'aurai quitté ce pays pour n'y revenir jamais, et vous n'entendrez plus parler de moi !..

» La voix de monsieur Duprat était émue en m'adressant ces dernières paroles, et l'on eût dit que sa main se tendait vers la mienne. J'eus alors une bonne pensée : — La voix de Dieu et la voix de ma conscience me parlèrent distinctement pendant une seconde. Je fus au moment d'ouvrir mes bras à ce noble jeune homme qui accomplissait pour moi, avec une modestie et une résignation sublimes, le plus héroïque de tous les sacrifices !.. Je fus au moment de lui crier : — Marguerite sera ma femme, et vous, soyez mon frère !..

» Mais un démon railleur me montra l'image sardonique du chevalier Philippe-Emmanuel, riant de ma naïveté crédule. Aussitôt le cours de mes idées changea. Je me dis que tout ce qui se passait depuis le matin était le résultat d'un plan combiné entre madame Simon, Marguerite et monsieur Paul. Seulement ce dernier quittait son humble position de *comparse*, et s'élevait à la hauteur d'un *premier rôle*. Mes lèvres se plissèrent dédaigneusement et je modulai un long éclat de rire rempli d'outrages et de provocations.

» Monsieur Paul croisa ses bras sur sa poitrine et me regarda bien en face.

» — Qu'avez-vous donc à rire ?.. — me demanda-t-il lentement.

» — J'ai, mon cher Monsieur, — lui répondis-je en riant toujours, j'ai que je trouve fort plaisant que des inconnus comme vous veuillent se mêler de mes affaires et me proposent des sacrifices amoureux du genre de celui que vous m'offriez si généreusement tout à l'heure...

» Monsieur Paul était très-pâle; sa pâleur devint livide.

» — Ah! — balbutia-t-il d'une voix étranglée, — vous le prenez ainsi!

» — Mon Dieu, oui.

» — Vous soutenez que vous n'aimez pas Marguerite?

» — Je soutiens cela.

» — Vous soutenez qu'elle ne vous aime point?

» — A plus forte raison.

» — Alors vous ne l'épouserez pas?..

» — Ai-je donc la mission d'épouser les jeunes filles qui ne veulent plus de vous?

» — C'est votre dernier mot?

» — C'est mon dernier mot.

» — Alors, Monsieur, je rentre dans tous les droits que madame Simon m'avait donnés sur mademoiselle Marguerite en me la promettant pour femme...

» — Qui songe à vous les contester?

» — C'est à moi qu'il appartient de veiller sur ma fiancée, c'est à moi qu'il appartient d'écarter d'elle tout ce qui pourrait porter atteinte, non point à son honneur, il est inattaquable, mais à sa réputation de jeune fille...

» — Où voulez-vous en venir? — demandai-je

avec un peu d'émotion, car je devinais instinctivement que le prologue était fini et que le drame allait commencer.

» — J'en veux venir à ceci, — me répondit monsieur Paul, — j'en veux venir à ceci, que je vous défends de passer une heure de plus sous le toit de madame Simon...

» — Vous me défendez !.. — m'écriai-je en faisant un pas vers mon adversaire et en le menaçant du geste.

» — Il resta calme, seulement son regard demeura cloué sur le mien avec une fixité terrible, et il répéta :

» — Oui ! je vous le défends !..

» La colère me monta tout à la fois au cœur et au cerveau. Je levai la main et je la laissai retombe sur le visage du jeune montagnard. Mais, avant que cette main eût touché sa joue, il avait saisi mon poignet entre ses doigts crispés et il le serrait comme dans un étau de fer.

» Je me figurai d'abord qu'il allait tirer un couteau de sa poche et me l'enfoncer dans la poitrine, et certes il eût été dans son droit en agissant ainsi. Il n'en fut rien cependant. Au bout d'une minute, il lâcha mon bras meurtri et il me dit d'une voix presque aussi calme qu'elle était agitée un instant auparavant :

» — Ce soufflet que vous avez voulu me donner, c'est la mort de l'un de nous, Monsieur, et, franchement, j'aime autant cela...

» — Je suis à vos ordres, murmurai-je.

» — Oh ! je l'entends bien ainsi... — me répondit-il avec un sourire dont l'expression me fit froid au cœur.

XIX

Les conditions d'un duel.

— Je venais de perdre toute mon assurance, continua Maxime.

» J'éprouvais de la honte et du remords de l'action que la colère m'avait fait commettre et que je considérais maintenant sous son véritable point de vue, c'est-à-dire comme une voie de fait odieuse et d'une inqualifiable brutalité.

» Mais l'orgueil qui était au fond de ma nature, joint aux excitations des pernicieux conseils de Philippe-Emmanuel, ne me permettait pas de reculer.

» Une fois que les passions mauvaises vous ont placé sur quelque pente fatale, on n'est plus le maître de ralentir sa course et il faut descendre jusqu'au fond de l'abîme.

» — Vous voulez un duel, — dis-je à monsieur Paul, — j'en accepte d'avance toutes les conditions...

» — Est-ce une grâce que vous prétendez me faire?.. — me demanda-t-il d'un ton fier.

» — Non, c'est un droit qui vous appartient, car je reconnais que vous êtes l'offensé...

» — Soit! — répondit mon adversaire, — ces conditions seront bien simples, d'ailleurs, et vous conviendront comme à moi...

» — Avez-vous des témoins?..

» — Non, et je ne veux point en avoir.

» — Quoi! pas de témoins!.. — m'écriai-je.

» — Ne pouvons-nous donc nous en rapporter à la loyauté l'un de l'autre?..

» — Nous le pouvons sans doute, mais l'usage...

» — Eh! que nous importe l'usage? . — interrompit vivement monsieur Paul; — croyez-vous donc que j'irai, par un scandale pareil à celui de notre duel dans ce pays primitif, compromettre à tout jamais Marguerite?..

» — Quel est votre projet?

» — Il faut que les ténèbres de la nuit environnent notre combat, — il faut que celui de nous deux que le sort aura désigné, passe pour avoir été la victime, non point d'un duel ou d'un crime, mais d'un accident...

» — Sera-ce possible?..

» — Non-seulement ce sera possible, mais encore ce sera facile...

» — Expliquez-vous.

» — Vous savez sans doute que, par suite d'une loi physique, loi assez étrange et que je ne me charge pas d'expliquer, l'homme qui est frappé d'une balle, soit à la tête, soit en pleine poitrine, tombe le visage en avant...

» — Oui, je sais cela... — après?

» — Quand un duel a lieu entre Corses, chacun des adversaires se place à l'une des extrémités d'une fosse nouvellement ouverte et celui qui succombe roule dans cette sépulture qu'il a creusée lui-même...

» — Nous ne sommes pas en Corse ici...

» — C'est vrai, mais nous pouvons en imiter les mœurs.

» — Ainsi, vous creuserez une fosse?..

» — La nature s'est chargée de ce soin et elle a fait les choses grandement. — Nous serons en face l'un de l'autre, sur les bords de la *Fosse-aux-Loups*, et séparés par l'abîme dans l'endroit où il est le moins large, — un de nos corps, — tous deux peut-être, rouleront dans le gouffre, et quand on retrouvera un seul ou deux cadavres, personne ne songera à chercher la balle meurtrière parmi ces débris sanglants.

» — Soit.

» — Vous acceptez ce que je vous propose?..

» — Ne vous ai-je pas prévenu d'avance que vos conditions seraient les miennes?..

» Cette réponse parut étonner mon rival.

» Sans doute, dans le premier moment, il avait douté de moi.

» Je lus dans son regard que si j'avais sa haine, il m'accordait aussi son estime.

» — C'est bien, — dit-il seulement; — quelle arme apporterez-vous?..

» — Une carabine double.

» — J'en aurai une pareille, — vous avez des balles de calibre?

» — Oui.

» — Nous chargerons les deux coups, — si le premier manque son effet nous redoublerons, et, cela, jusqu'à la mort de l'un de nous.

» — Pour quand notre rencontre ?

» — Pour cette nuit.

» — A quelle heure?

» — La lune se lève à minuit, — trouvez-vous à minuit sur les bords de la Fosse-aux-Loups...

» — J'y serai.

» Nous nous séparâmes.

» Je passe rapidement sur les incidents qui remplirent le reste de cette journée et qui furent sans intérêt.

» Marguerite ne parut pas plus au dîner qu'elle n'avait paru au déjeuner...

» A ce repas, comme le matin, je me trouvai donc seul avec madame Simon.

» Cette dernière était profondément triste, et c'est à peine si, de loin en loin, elle m'adressait la parole.

» Marie, qui nous servait, avait les yeux rougis et gonflés, comme si les larmes eussent coulé pendant plusieurs heures.

» — Madame, — dis-je tout d'un coup en rompant le morne silence qui régnait entre nous, — je vous demanderai la permission de prendre congé de vous ce soir même, car je n'abuserai pas plus longtemps de votre gracieuse hospitalité ; — je partirai demain matin de très-bonne heure, et sans doute avant votre réveil...

» Ces mots produisirent un effet magique.

» La tristesse de madame Simon se dissipa comme par enchantement.

» En même temps disparut l'expression de terreur qui assombrissait le charmant visage de Marie.

» On eût dit qu'en annonçant mon départ je venais de soulager d'un poids énorme ces deux femmes.

» Madame Simon redevint presque pour moi ce qu'elle avait été lors de mes précédentes visites, et, à maintes reprises, elle me parla de Marguerite, ce qu'elle avait évité de faire depuis le moment de mon arrivée.

» Vers les dix heures, je me retirai dans ma chambre.

» Madame Simon me dit adieu, comme on dit adieu à un voyageur qui part et ne doit plus revenir.

» Elle voulut m'embrasser sur le front, et elle me souhaita une heureuse chance dans la vie.

» Je me demandai si ce vœu formé pour moi, dans un pareil moment, n'était pas une dérision du hasard.

» Marie avait disparu depuis longtemps.

§

» Arrivé dans ma chambre, je regardai ma montre.

» Elle marquait neuf heures et quart.

» Il ne me fallait pas plus de trois quarts-d'heure pour aller à la *Fosse-aux-Loups* depuis la maison de madame Simon.

» J'avais donc deux heures à attendre avant de me mettre en route.

» Je chargeai ma carabine avec soin ; — puis j'allai à la fenêtre, je l'ouvris, et en regardant le ciel, je me

rappelai cette autre nuit où, accoudé sur le rebord de cette même fenêtre, j'attendais Marie qui allait venir pour la première fois.

» Combien la situation me parut différente!

» Au lieu d'être étoilé et lumineux, le ciel était sombre comme la voûte d'un caveau funèbre. — La nature s'ensevelissait dans un manteau de profondes ténèbres.

» Et, surtout, au lieu d'une jeune et belle fille apportant à mon amour voluptueux tous les trésors de sa jeunesse et de son innocence, c'était la mort qui m'attendait sans doute, la mort sanglante et impitoyable.

» Je me mis à réfléchir malgré moi, et mes réflexions, je vous le jure, furent sombres comme la nuit et tristes comme la mort.

» Je compris à quelle extrémité fatale m'avaient entraîné les sophismes du chevalier.

» Il me fut impossible de fermer plus longtemps les yeux à la lumière qui se faisait dans mon esprit, et je ne pus me dissimuler à quel point j'avais été la dupe de mes défiances insensées en croyant que madame Simon cherchait à m'enlacer dans les filets de quelque intrigue matrimoniale.

» Mais, encore une fois, je ne pouvais plus reculer.

» Je répétai ces mots avec lesquels se sont faites tant de révolutions, ces mots fatals : *Il est trop tard!* — et je resolus de porter à mes lèvres sans pâlir la coupe amère que j'avais remplie moi-même.

» Quant à mon projet de m'éloigner du pays le lendemain matin, si je vivais encore, il était sincère,

et je comptais même ne pas remettre les pieds dans la demeure de madame Simon.

» Je consultai de nouveau ma montre.

» L'heure de partir était arrivée.

» Je mis ma carabine sur mon épaule, j'éteignis ma lumière et je me glissai doucement hors de la chambre.

» La lune ne se levait qu'à minuit et les ténèbres étaient si compactes, que c'est à peine si je trouvais moyen de m'orienter dans l'obscurité.

» Je franchis la grille et je m'avançai rapidement dans la campagne.

» Je n'avais pas fait cinquante pas, quand je crus entendre derrière moi le bruit d'un pas léger.

» Je m'arrêtai pour écouter.

» Le bruit cessa.

» Je me suis trompé, — pensai-je, — et je me remis en marche.

» Le pas léger retentit de nouveau, plus rapproché et plus distinct.

» Je m'arrêtai une seconde fois.

» Alors une main se posa sur mon épaule, et une voix frémissante me demanda :

» — Où allez-vous?..

XX

Deux coups de Carabine.

— Je me retournai brusquement, — continua M de Bracy.

» Marie était à côté de moi.

» — Où allez-vous? — répéta-t-elle pour la seconde fois.

» — Ne le savez-vous pas? — demandai-je.

» — Comment le saurai-je ?..

» — J'ai annoncé mon départ à madame Simon ce soir au dîner, devant vous, et cette nouvelle a même paru vous causer une joie très-vive.

» — Ainsi vous partez ?

» — Oui.

» — Pour retourner au château de Bracy.

» — Oui.

» — Menteur !.. — murmura la jeune fille.

» — Marie, que dites-vous? — m'écriai-je.

» — Je dis, — reprit-elle avec exaltation, — je dis

que vous venez de mentir doublement, car vous ne partez pas, et ce n'est point au château de Bracy que vous allez!.. c'est à un rendez-vous que monsieur Paul vous a donné, où il vous attend et où vous devez vous battre avec lui!.. — Si vous l'osez, dites que c'est faux!..

» Je restai muet d'abord et plongé dans une sorte de stupeur, car rien ne peut égaler l'étonnement qui s'était emparé de moi en voyant la jeune fille si complétement instruite de choses que je croyais cachées.

» — Eh bien! — répondis-je enfin, — je ne nierai rien! — c'est vrai, je vais me battre avec monsieur Duprat; — mais, tout ce que vous venez de me dire, comment l'avez-vous su, Marie?..

» — J'ai vu, tantôt, un enfant vous remettre un billet... — ce billet ne pouvait venir que de monsieur Paul... — vous avez quitté la maison à l'instant même et j'ai commencé à soupçonner un malheur... tout le reste du jour j'ai pleuré .. — Puis, quand au dîner vous avez annoncé votre départ, l'espérance est rentrée en moi et j'ai pensé que peut-être mes tristes prévisions ne se réaliseraient point .. — cependant j'ai veillé, car je me défiais encore, et vous voyez que j'ai bien fait... — Maintenant, où monsieur Paul vous attend-il?

» — Ceci est son secret et le mien et vous me permettrez de le garder...

» — Vous n'irez pas à ce rendez-vous!..

» — Je n'irai pas!..

» — Non.

» — Et qui m'en empêchera?..

» — Moi.

» — Vous!.. vous, Marie, — m'écriai-je, — et, de quel droit?..

» — Du droit d'une femme qui peut bien consentir à n'être plus aimée, mais qui ne veut pas que le père de son enfant meure!..

» Ces quelques mots me foudroyèrent.

» — Mon enfant!.. — répétai-je avec accablement.

» — Oui, — répondit Marie, — ma honte sera complète comme mon malheur! dans quelques mois je serai mère!..

» Je ne répondis rien.

» — Vous voyez bien, — poursuivit Marie, — que vous ne pouvez pas aller jouer ainsi votre vie... votre vie qui ne vous appartient plus...

» Ces paroles, au lieu de produire l'effet qu'en attendait Marie, me rappelèrent que Paul m'attendait et que je ne voulais pas le faire attendre. La jeune fille comprit que j'étais sourd à sa prière, et elle m'enlaça de ses bras comme pour me retenir malgré moi.

» — Il faut que je parte!.. Marie!.. il le faut!.. — murmurais-je; — mais, sois tranquille, je reviendrai...

» Et, tout en parlant ainsi, je m'efforçais de dénouer le nœud vivant de son étreinte.

» — Tu n'iras pas!.. — répéta-t-elle avec une exaltation qui paraissait toucher à la folie et en se cramponnant à mes bras et à mes vêtements, — tu n'iras pas!.. tu n'iras pas!

» J'employai toutes mes forces à me dégager, et, redevenu libre de mes mouvements, je m'élançai dans

les ténèbres en ayant soin de prendre une autre direction que celle de la *Fosse-aux-Loups*, afin de dérouter la jeune fille si elle s'obstinait à me poursuivre.

» Au bout d'un instant elle abandonna mes traces en effet, car lorsque je m'arrêtai pour reprendre haleine j'entendis son pas rapide qui se perdait dans l'éloignement. La pauvre enfant faisait fausse route.

» Je me remis alors en chemin et je suivis la ligne la plus droite, afin d'atteindre sans retard le but de mon rendez-vous... Au moment où j'arrivais sur les bords de l'abîme qui dominaient les pics décharnés de la *Dent-du-Chien*, la lune, pareille à un bouclier rougi au feu, surgissait, ronde et rouge, de derrière un des pitons de la montagne et illuminait de sa lueur fantastique la campagne et les horizons. On eût dit l'un de ces décors étranges dans lesquels les théâtres du boulevart encadrent les plus lugubres scènes de leurs drames les plus sinistres.

» La silhouette de monsieur Paul se détachait nettement sur un pan de rocher éclairé par la lune. Le jeune homme était debout. Sa tête se penchait et il appuyait ses deux mains sur le canon de sa carabine.

» En m'entendant venir il releva la tête et il fit quelques pas vers moi.

» — Vous êtes exact, Monsieur... — me dit-il avec un triste sourire...

» — Je ne vous ai pas fait attendre?

» — Non, j'arrive à l'instant.

» — Si vous voulez, nous ne perdrons pas une minute... — on aime à en finir vite avec les situations pareilles à la nôtre.

» — Soit, Monsieur, — finissons-en... — Votre carabine est chargée?

» — Oui, — et la vôtre?

» — La mienne l'est aussi.

» — Alors, il ne nous reste plus qu'à nous placer et à faire feu...

» — Voilà tout; — mais, d'abord, convenons bien d'une chose...

» — Laquelle?

» — C'est que, si les premiers coups échangés sont nuls, nous recommencerons jusqu'à ce que l'un de nous soit tombé...

» Je fis un signe affirmatif, mais, je l'avoue, cette persistance haineuse et implacable m'étonna et me bouleversa. Mon projet était de subir le feu de monsieur Paul et de tirer en l'air si je n'étais pas atteint. La volonté inflexible de mon rival rendait impraticable l'exécution de ce projet. Désormais il fallait, de toute nécessité, donner ou recevoir la mort.

» — Venez, me dit Paul.

» Je le suivis. Il me conduisit dans un endroit où la *Fosse-aux-Loups* n'avait pas, d'un bord à l'autre, une largeur de plus de trente-cinq ou quarante pieds.

— Restez-ici, — me dit mon adversaire, — je vais me placer en face de vous, de l'autre côté du gouffre, — nous recommanderons notre âme à Dieu, — vous compterez tout haut jusqu'à trois, et, sur le mot *trois*, nous ferons feu en même temps...

» — C'est bien, — répondis-je.

» Paul s'éloigna d'un pas ferme et régulier, et fit

le tour de l'abîme pour prendre la position qu'il venait de m'indiquer.

» Arrivé là, il arma sa carabine. J'en fis autant de mon côté.

» — Êtes-vous prêt?.. — me cria Paul.

» — Oui

» — Alors, parlez...

» Je soulevai mon arme et je dis :

» Un !

» Paul épaula sa carabine. J'imitai son exemple et je repris d'une voix un peu tremblante :

» — Deux !

» Paul me mit en joue lentement. La lune étincelait sur le double canon de son arme et l'on eût dit qu'il m'ajustait avec un rayon de flamme. Je visai de mon mieux et je criai :

» — Trois !

» C'était le signal. Un éclair raya la nuit. Les rochers d'alentour répétèrent la détonnation foudroyante et je sentis passer en sifflant un projectile à quelques lignes de ma tête, si près de la tempe droite que le vent de la balle agita mes cheveux. A mon tour je pressai la détente. Le coup partit. Un cri terrible, — un cri d'agonie, — retentit presque aussitôt, puis j'entendis le bruit sourd d'un corps qui bondissait sur le roc et se brisait au fond du gouffre.

» Quand se dissipa la fumée de mon coup de feu, il n'y avait plus que moi sur les bords de la *Fosse-aux-Loups !..*

. . . .

. . . .

» Presque en même temps et comme un écho de la plainte suprême de Paul expirant, une clameur déchirante retentit dans le silence, à quelques centaines de pas de l'endroit où je me trouvais, et je crus que dans cette clameur je reconnaissais la voix de Marie. Le drame lugubre qui venait de se jouer avait donc eu un témoin!..

» Mes cheveux se hérissèrent sur ma tête et je me mis à la recherche de la malheureuse enfant qui, sans doute, m'avait poursuivi au hasard et qui venait d'arriver près du théâtre du duel, au moment où Paul tombait sous la balle de ma carabine. Mais vainement j'explorai les alentours de la *Fosse-aux-Loups* dans toutes les directions, et surtout du côté d'où le cri m'avait semblé partir, — vainement j'appelai Marie à vingt reprises différentes, il me fut impossible de découvrir la jeune fille. Je tremblai qu'un second malheur ne fût arrivé, et cette crainte poignante se joignit aux remords qui m'obsédaient déjà, car je sentais bien que je venais de verser un sang noble et généreux dont Dieu me demanderait compte.

» Alors ma tête s'égara, mes idées se troublèrent, — il me sembla que de toutes parts des fantômes surgissaient autour de moi... Il me sembla que la lune devenait sanglante et teignait les objets d'une lueur rouge et lugubre... Il me sembla que mes pas trébuchaient sur des cadavres, que mes pieds glissaient dans le sang!..

» Une terreur insensée s'empara de moi. Je pris ma course et je me mis à fuir, sans savoir où j'allais.

XXI

Un premier dénoûment.

Je ne m'arrêtai dans cette course folle qu'au moment où une prostration complète succéda au délire de mes sens épouvantés. Auprès de moi se trouvait un gros arbre. Je m'appuyai à son trouc noueux et je m'efforçai de rameuer un peu d'ordre dans mes idées, un peu de calme dans mon esprit.

» Au bout d'un instant, la brise de la nuit, en rafraîchissant mon front brûlant, apaisa les battements désordonnés de mon cœur et me rendit à moi-même. Je regardai autour de moi pour tâcher de reconnaître le lieu dans lequel je me trouvais. Je le reconnus, en effet, et je frémis... J'étais à l'angle du *Bois des Nonnes* et sous ce même arbre où, quelques heures auparavant, Paul m'avait presque tendu la main! Il me sembla que la terre allait s'entr'ouvrir sous mes pieds et me dévorer!..

» Je m'éloignai en toute hâte.

» Mon premier projet avait été, vous le savez, de

quitter le pays immédiatement après l'issue du duel qui venait d'avoir lieu, et de retourner à Bracy.

» Je m'élançai donc dans la direction qui devait me conduire à ce but. Mais, presque aussitôt, je revins sur mes pas.

» Je venais de me souvenir que mes deux chiens étaient restés chez madame Simon, et, comme je ne voulais pas m'éloigner sans les emmener, je me dirigeai vers la demeure de la mère de Marguerite. Marie, en me poursuivant, avait laissé la grille entr'ouverte. *Fidèle*, accroupi sur le seuil comme une sentinelle vigilante, semblait comprendre que cette négligence lui imposait la loi de veiller mieux encore que de coutume. Il me reconnut et il se mit à bondir autour de moi avec de petits gémissements joyeux.

» Ce bruit pouvait trahir ma présence et donner l'alarme à madame Simon, — j'imposai silence à *Fidèle* et j'entrai dans la maison afin d'ouvrir à mes chiens la porte d'un petit cabinet noir qui servait de resserre pour les outils du jardinage et dans lequel ils étaient enfermés.

» A peine avais-je fait quelques pas dans le couloir du rez de-chaussée, que je heurtai du pied un corps étendu sur le carreau. Je me baissai vivement et mes mains rencontrèrent des vêtements de femme. L'idée me vint à l'instant même que Marie avait dû revenir jusque-là et qu'elle y était tombée évanouie.

» Je pris le corps dans mes bras, je le portai dans ma chambre et je le déposai sur mon lit. Ensuite je cherchai de l'eau afin d'en jeter quelques gouttes au visage de la pauvre enfant et de lui faire ainsi reprendre

ses sens. Mais la confusion était de nouveau revenue dans mon esprit, et je ne savais plus où trouver les objets dont j'avais besoin. Je tirai de ma carnassière un briquet et une pierre à fusil, je rallumai la bougie que j'avais éteinte en partant et je revins auprès du lit.

» Jugez de ce qui se passa dans mon esprit et dans mon cœur, lorsque, au lieu de Marie que je m'attendais à voir, ce fut Marguerite que je reconnus. J'oubliai soudain tous les événements de cette nuit fatale, — j'oubliai le drame sanglant dans lequel je venais de jouer un rôle, — je ne vis plus, dans l'univers entier, que Marguerite évanouie. Je m'agenouillai à côté de la jeune fille et je la regardai longuement, plongé dans une extase passionnée et dans une adoration ardente. En tombant, Marguerite s'était blessée au front. Une légère entaille rayait la blancheur d'ivoire de ce front doux et pur, et deux ou trois gouttes de sang y traçaient leurs filets pourpres.

» Je couvris de baiser cette blessure et j'étanchai avec mes lèvres les traces de ce sang précieux. Sous ces caresses inconnues, — les premières qui eussent jamais effleuré son front de vierge, — Marguerite reprit ses sens. Je la sentis d'abord palpiter et tressaillir.

» Elle se souleva à demi .. Elle ouvrit ses grands yeux et elle attacha sur moi son regard étonné... Je crus qu'elle allait me repousser avec effroi. Il n'en fut rien. Un cri de joie s'échappa de sa poitrine haletante. Elle murmura ces mots entrecoupés que j'entendis avec mon cœur plus qu'avec mes oreilles :

» — Maxime!.. vivant!.. mon Dieu, soyez béni!

» Elle noua ses deux bras autour de mon cou avec un abandon qui prouvait l'ignorance du péril et la complète chasteté de son jeune et candide amour.. Ses lèvres touchèrent les miennes qui leur rendirent avec passion leur innocent baiser. Sans doute cet excès d'ardeur effraya Marguerite. Elle voulut se dégager de mon étreinte qui se resserrait de plus en plus... Mais il était trop tard. Mon sang s'était enflammé, — ma raison s'égarait, — je n'entendis point les plaintes et les prières de la malheureuse jeune fille, ou je les étouffai...

. . . .

» Quand Marguerite sortit de ma chambre, elle cachait dans ses mains tremblantes son visage qu'empourprait la honte et que baignaient des larmes amères...

» Comme Marie, elle était perdue!

» Mais ce n'était point la séduction qui m'avait livré Marguerite — elle m'appartenait par une infâme violence, — par un crime!..

. . . .

. . . .

Après ces paroles il y eut un long silence. Maxime était devenu très-pâle. Évidemment le remords l'accablait, — évidemment il ne se pardonnait point la double faute de sa jeunesse.

— Triste viveur!.. — pensait Réné, — triste viveur, qui porte, après vingt ans, le deuil de ses amourettes d'autrefois!..

Maxime reprit :

— Avant le jour, — dit-il, — je m'enfuis, — je m'enfuis comme un lâche !.. — Je ne voulais point passer une minute de plus dans cette demeure hospitalière que j'avais doublement profanée.

» Cette fuite était un nouveau crime qui prouvait le monstrueux égoïsme de mon cœur !.. J'abandonnais mes deux victimes. Je partais, sans seulement m'informer de ce qu'était devenue Marie !.. — Marie, la mère de mon enfant !.. Je laissais Marguerite en proie à son désespoir solitaire et versant sur sa honte sans remède des larmes qu'il faudrait cacher !..

« Quand l'aube parut, j'étais déjà bien loin... J'arrivai à Bracy de bonne heure, tellement accablé de fatigue, si pâle et si changé, que c'est à peine si mes gens me reconnaissaient. Mais ce qu'il me fallait, désormais, ce n'était plus la vie calme et uniforme de mon château .. Cette existence isolée et monotone laissait trop de place au remords. J'avais besoin de bruit, — de mouvement, — pour m'étourdir, — pour tâcher d'oublier... J'avais besoin surtout de sophismes pour donner le change à mon cœur, pour imposer silence aux voix de ma conscience importune.

» Je pris tout l'or que mon père avait amassé pièce à pièce, que moi-même j'avais mis de côté depuis que j'étais en possession de ma fortune et qui s'entassait, en vieux louis, dans le tiroir d'un meuble antique. Cela formait une soixantaine de mille livres. Je fis atteler des chevaux de poste à un carrosse vénérable qui moisissait sous mes remises, au milieu d'autres voitures plus modernes, mais trop légères pour l'usage auquel je le destinais.

» J'allai trouver le chevalier de Villiers et je lui proposai de faire en ma compagnie un voyage de quelques mois, dont, bien entendu, tous les frais seraient à ma charge. Philippe-Emmanuel accepta. Nous partîmes.

» Pendant la moitié d'une année nous courûmes les grands chemins, plantant notre tente çà et là, tantôt en Italie, tantôt en Allemagne. — Partout enfin où nous poussait le hasard que j'avais choisi pour guide. Je semais l'or sur notre passage. — On me prenait pour quelque prince voyageant incognito. En six mois je dépensai les soixante mille francs que j'avais emportés.

» Où étions-nous allés? — Je l'ignore.

» Qu'avions-nous vu? — Je n'en sais rien.

» Mon corps seul errait par le monde...

» Ma pensée était ailleurs... — au fond des montagnes du Jura... — auprès de Marguerite...

» Enfin je revins à Bracy. J'y ramenais avec moi ma tristesse et mes regrets.

» Il n'y avait rien de nouveau. — Rien, si ce n'est une lettre qu'on me remit à mon arrivée et qui m'attendait depuis trois mois. Je l'ouvris distraitement...

» Oh! comment, en la lisant, ai-je pu ne pas devenir fou?... Cette lettre était de Marguerite!.. Elle était courte et touchante, — elle était suppliante et fière. Le malheur de Marguerite avait été complet comme celui de Marie. Elle aussi portait dans son sein un enfant qui était à moi, et, avec la simplicité noble d'une victime innocente, elle venait me demander mon nom pour cet enfant.

» Oh! mon Dieu!.. — Et depuis trois mois Marguerite devait se croire abandonnée!.. oubliée! méprisée!.. Ce que je souffris en ce moment, en pensant aux souffrances de cette noble fille, Réné, je ne saurais le dire!.. Ma tête se brisait, et certes je serais mort à l'instant, foudroyé par la douleur, si mes sanglots, en éclatant, n'eussent un peu soulagé mon âme.

» — Un cheval!.. — m'écriai-je, — ma vie pour un cheval!..

» Cinq minutes après je lançais ma monture au plus rapide galop sur le chemin des montagnes, et je ne cessai d'enfoncer l'éperon dans ses flancs ensanglantés qu'au moment où j'entrevis à travers la forêt la demeure de madame Simon. En trois heures j'avais fait douze lieues. Mon cheval, haletant, s'abattit pour ne plus se relever. Je continuai ma route à pied. — Je ne courais pas, — je volais...

» J'atteignis la grille du jardin.

» Cette grille était close, — tous les volets étaient fermés, — la maison était silencieuse... Je sonnai. Mon coup de cloche retentit sans écho. — Personne ne vint. — *Fidèle* ne me salua pas de son hurlement amical. La maison était donc déserte?.. — Que s'était-il donc passé?..

» A quelques centaines de pas, un paysan poussait lentement ses grands bœufs et sillonnait du soc de sa charrue un sol rempli de pierres. J'allai à lui et je l'interrogeai avec hésitation et terreur. Ses réponses furent désespérantes. La maison était abandonnée.

Depuis six mois Marie avait disparu, en même temps que monsieur Paul Duprat.

» On avait cru d'abord que les deux jeunes gens avaient quitté le pays ensemble, mais bientôt on avait trouvé, sur le bord d'un torrent, une petite croix d'or attachée à un ruban de velours, — la croix et le ruban avaient appartenu à Marie et le bruit du suicide de la jeune fille s'était répandu et accrédité.

» Personne ne savait ce qu'était devenu monsieur Paul.

» Quant à madame Simon et à Marguerite, depuis deux mois elles avaient quitté le pays sans dire où elles allaient et en répondant à ceux qui les questionnaient qu'elles ne reviendraient jamais.

» Mon expiation commençait et commençait terrible !..

. . . .

» — Mon désespoir fut immense, — poursuit Maxime, — et il fut durable, car aujourd'hui, — moi, le *Roi des viveurs*, moi, le *Roi de la mode*, puisque c'est ainsi qu'on m'appelle, — je souffre comme autrefois et mes remords sont implacables aussi bien que mes regrets qui seront éternels...

» Partout j'ai cherché Marguerite et je l'ai cherchée vainement. — Pendant bien des années ma vie n'a pas eu d'autre but que de retrouver la jeune fille, et j'ai toujours été déçu dans mon espoir, trompé dans mon attente !..

» C'est alors que je suis venu à Paris, — c'est

alors que, pour étourdir mes chagrins renaissants, je me suis jeté à corps perdu dans la folle existence de ce monde brillant et bruyant qui n'a guère tardé à me reconnaître pour un de ses chefs.

» J'ai caché à tous les yeux la plaie qui rongeait mon cœur.

» J'ai mis un masque sur mon visage pour en déguiser la lugubre pâleur.

» J'ai commandé à mes lèvres de sourire, et personne n'a compris que ce sourire était une grimace amère.

» Mon cœur ne pouvait plus battre, — mes sens n'avaient plus de désirs, — et cependant j'ai promené mes succès galants du salon de la grande dame au boudoir de la courtisane, en murmurant des paroles d'amour que mon cœur glacé démentait.

» J'ai rempli Paris du bruit de mes aventures, — et pourtant aucune de ces femmes à qui j'ai juré que je les aimais ne peut se vanter d'avoir, ne fût-ce que pendant une heure, galvanisé mon indifférence.

» Bien souvent j'ai pensé à dévorer toute ma fortune en une année de royale opulence, puis à finir par le suicide une existence qui me pèse.

» J'ai toujours reculé, — et savez-vous pourquoi, René?..

» C'est que je me suis dit que je n'avais point le droit de disposer ainsi de ma fortune et de ma vie...

» Ni l'une ni l'autre ne sont à moi.

» Elles appartiennent à Marguerite et à mon en-

fant, et je les garde pour eux, si Dieu me fait la grâce de me les rendre un jour.

» Voilà ce que j'ai été, Réné, — voilà ce que je suis. »

Comprenez-vous maintenant, mon ami, pourquoi je cherchais hier et pourquoi je chercherai toujours à vous éloigner de la voie fatale dans laquelle vous voulez entrer ?..

Maxime se tut.

Réné ne répondit pas d'abord.

Le jeune homme avait écouté avec curiosité et avec intérêt, mais sans émotion, le triste récit que son hôte venait de lui faire.

— Vous vous taisez ? — demanda Maxime.

— Que puis-je vous dire ?

— Allons, mon enfant, un bon mouvement et une bonne parole... — Envisagez la vie sous son côté noble et sérieux, — promettez-moi d'être un homme et de n'être pas un viveur...

Réné secoua la tête.

— Quoi ! — s'écria Maxime, — vous persévérez !..

— Hélas ! oui.

— Ainsi, tout ce que je viens de vous dire ?

— Ne m'a nullement prouvé que la jeunesse n'est point la saison du plaisir !.. — Vous êtes un juge sévère pour vous-même, monsieur le comte. — Vous avez commis jadis des fautes pour lesquelles, moi, je serais indulgent, mais dont le remords vous poursuit, dites-vous... — Je n'ai rien de pareil à me reprocher,

et nulle arrière-pensée fâcheuse ne troublera les joies que je me promets...

— Au nom du ciel, Réné, réfléchissez!..

— Je ne veux pas réfléchir!.. J'aurais trop peur de changer d'avis...

— Mais c'est de la folie!..

— Au moins c'est une folie joyeuse!..

— Songez à l'avenir!..

— Il sera plus que temps quand l'avenir viendra.

— Ces amours qui vous attirent sont des amours trompeurs!..

— Je le serai autant qu'eux.

— Ces femmes qui vous séduisent sont des créatures perdues!..

— Qu'importe, pourvu qu'elles m'amusent? — Est-ce donc l'usage à Paris de demander à une jolie fille, avant d'en faire sa maîtresse, son certificat de bonne mœurs...

— Réné, votre inexpérience me fait peur!..

— Cette expérience qui me manque, je l'acquerrai mon cher comte...

— A vos dépens!..

— Peut-être, mais ce sera votre faute.

— Comment?

— Laissez-moi profiter de la vôtre, ainsi que vous me l'aviez promis d'abord, et mon apprentissage sera facile et court.

— Réné, encore une fois je vous le demande, soyez homme, — laissez à d'autres la triste royauté du boulevart, du club et des avant-scènes! — Vous êtes

gentilhomme, souvenez-vous de la fière et glorieuse devise de notre caste : *Noblesse oblige !..*

— Craignez-vous donc pour mon honneur, monsieur le comte ?.. — demanda Réné avec un peu de sécheresse et de hauteur.

— Dieu m'en garde !.. — s'écria Maxime ; — mais nos ancêtres rougiraient en nous voyant traîner leurs noms dans les sentiers battus d'une existence oisive et débauchée, — inutile aux autres et à charge à nous-mêmes...

Réné interrompit Maxime.

— Monsieur le comte, — lui dit-il, — je vous en prie, n'insistez pas .. — Vous m'avez donné d'excellents conseils, je me plais à le reconnaître, et, quoi qu'il advienne de moi maintenant, votre conscience est à l'abri de tout reproche .. — Si j'avais dû me rendre à vos raisonnements et à vos prières je l'aurais déjà fait, mais mon parti est bien pris, ma résolution est irrévocablement arrêtée, — *viveur* je veux être, et *viveur* je serai ! .

Ceci fut dit d'un ton tellement péremptoire que Maxime comprit à merveille que toute tentative nouvelle serait inutile et que sa logique échouerait, comme une vague impuissante, contre un roc inébranlable.

— Agissez donc selon vos désirs, mon pauvre enfant, — dit-il en courbant la tête, — que votre destinée s'accomplisse !..

— *Amen !* — répondit Réné.

M. de Bracy soupira.

— M'abandonnerez-vous donc tout à fait ?.. demanda le jeune homme.

— Je n'en aurais pas le courage ! — murmura tristement Maxime, — et puisque, malgré tout, vous voulez lancer votre barque au milieu des dangers d'une mer orageuse, j'en tendrai du moins le gouvernail pour l'empêcher, si faire se peut, de sombrer parmi les récifs !

L'entretien se termina là

FIN DU ROI DE LA MODE.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

LE FILS DE MARGUERITE.

DEUXIÈME PA TIE.

LES DÉBUTS D'UN VIVEUR.

TROISIÈME PARTIE.

UN CŒUR POUR DEUX AMOURS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE DE MUNZEL FRÈRES, A SCEAUX.

LES VIVEURS DE PARIS.

XAVIER DE MONTÉPIN.

LES VIVEURS DE PARIS

DEUXIÈME SÉRIE.

LE CLUB DES HIRONDELLES.



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

1857

LES VIVEURS DE PARIS.

DEUXIÈME SÉRIE.

LE CLUB DES HIRONDELLES.

PREMIÈRE PARTIE.

LA COMTESSE BERTHE.

I

Les trois cartes.

Six semaines, jour pour jour, après l'arrivée de Réné à Paris, et vers les quatre heures de l'après-midi, il y avait foule aux Champs-Élysées.

Des promeneurs et des promeneuses de tous les âges et de tous les aspects encombraient les contre-allées.

On y voyait des femmes du monde foulant l'asphalte de leur pied dédaigneux et aristocratique, tandis que leurs voitures armoriées stationnaient près du rond-point.

On y voyait des femmes légères, faisant grand étalage de leurs toilettes somptueuses et de leurs tournures équivoques, jouant de l'ombrelle et de la prunelle, et attirant sur leurs pas tout un essaim de jeunes et novices galants, fascinés par la glu tentatrice et par les manières provocantes de ces syrènes en sous-ordre.

Il y avait des provinciaux, escortés de *mesdames leurs épouses*, offrant à l'admiration des Parisiens le spectacle de leurs ajustements neufs, achetés la veille dans les magasins à prix fixe du Palais-Royal et chez les confectionneurs du boulevard.

Les maris marchaient lentement, — arrêtant leurs femmes à chaque pas, — leur détaillant les beautés des cafés chantants, les prodiges d'ornementation de la façade du Cirque-Olympique, et ne dédaignant pas de marchander de temps à autre des macarons et des sucres d'orge dont ils ne faisaient jamais emplette.

Les attelages de quatre chèvres passaient au milieu des marmots émerveillés, qui enviaient le bonheur de s'asseoir à leur tour dans les jolies calèches bleues, traînées par ces coursiers d'un nouveau genre.

Des groupes de soldats et de bonnes d'enfants stationnaient devant le théâtre en plein vent où se joue le drame éternel de *Polichinelle et du Chat*.

Des échappés de collége ajustaient dans leurs arcades sourcilières des lorgnons d'écaille qui refusaient obstinément d'y séjourner.

Ces jeunes gens, *espoir de la France*, fumaient de gros cigares qui leur faisaient mal au cœur, — se dandinaient en marchant, — frisaient une moustache absente et lançaient des œillades assassines à toutes les femmes qui se rencontraient sur leur chemin et qu'ils coudoyaient en passant.

Enfin, sur la chaussée, se croisaient une foule de voitures, — foule presque aussi compacte que celle des piétons.

Les fiacres étaient là en majorité.

Les stores hermétiquement fermés de la plupart affichaient de bourgeoises bonnes fortunes.

Venaient ensuite les petits coupés de régie dans lesquels trônaient, à deux francs l'heure, les ingénues des *Délassements-Comiques* et les indolentes odalisques de la rue de Bréda.

Çà et là, au milieu de ces véhicules odieusement vulgaires, tranchaient quelques jolis équipages.

Parmi ces derniers on remarquait une américaine absolument neuve, et dont le brillant vernis attestait la main habile des carrossiers de Londres.

Cette américaine, d'un vert sombre rehaussé de filets blancs, portait sur ses panneaux les initiales R — S, surmontées d'un tortil de baron.

Les chevaux, d'une finesse exquise, étaient gris de fer, avec la queue, la crinière et les jambes noires.

Le maître conduisait lui-même.

Sur le siége de derrière, deux domestiques en livrée anglaise paradaient nonchalamment.

Cet attelage marchait au petit pas.

De loin en loin, sur son passage, on entendait les promeneurs curieux échanger ces quelques mots :

— Jolie voiture !..

— Jolis chevaux !..

— Charmant jeune homme !..

— Qui est-ce ?

— Je n'en sais rien.

— Il a presque l'air d'un enfant !.. — disaient les femmes.

— Oui, mais d'un enfant bien insolent !.. — répondaient les hommes.

En effet, le propriétaire de l'américaine trouvait moyen de donner à sa physionomie, naturellement très-douce, une expression d'impertinence dédaigneuse.

Son chapeau gris se penchait du côté droit sur ses cheveux blonds, d'un air crâne et même tapageur.

Il fumait du bout des lèvres un cigare espagnol. — Du haut de son siége, comme du haut d'un trône, il laissait couler son regard entre ses paupières à demi-fermées, et, s'il rencontrait quelque femme de sa connaissance, il la saluait légèrement du bout de son fouet.

Arrivé au rond-point, il rendit la main à son attelage, qui partit comme l'éclair, et, en trois minutes, le transporta jusqu'à l'Arç-de-l'Etoile dont il franchit la barrière.

L'américaine verte allait sans doute continuer sa course jusqu'à la porte Maillot, pour entrer au bois de Boulogne, quand elle se croisa avec un charmant coupé qui venait dans le sens opposé.

Les deux voitures s'arrêtèrent en même temps.

Le jeune homme sauta en bas de son siége et remit les guides à l'un de ses domestiques.

La portière du coupé s'ouvrit, et une de nos anciennes connaissances en descendit lestement.

Le maître du coupé et celui de l'américaine allèrent à la rencontre l'un de l'autre, et ils échangèrent une cordiale poignée de main.

— Bonjour, Réné, — dit le premier.

— Bonjour, mon cher comte, — répondit le second.

— Je viens de Madrid, où je croyais vous rencontrer.

— J'y allais tout de ce pas pour vous y voir.

— Etes-vous content de vos chevaux neufs?

— Enchanté! — ils sont vifs comme des chamois et doux comme des agneaux.

— Je les conduirais volontiers pendant cinq minutes...

— Eh bien! montez.

M. de Bracy prit place sur le siége de l'américaine à côté de Réné, et saisit magistralement les rênes et le fouet.

— Où allons-nous? — demanda-t-il.

— Où vous voudrez.

— Alors, retournons à Madrid; — nous y prendrons un verre de vermouth...

Réné fit la grimace au mot de *vermouth*.

Il n'avait pas encore pu s'accoutumer à cet abominable breuvage dont on vante les vertus apéritives, et qui torture outrageusement les estomacs novices.

— Volontiers, — répondit-il cependant.

— Hop! — fit Maxime.

Les chevaux bondirent.

— Vaillantes bêtes! — murmura le comte. Deux mille écus, ce n'est pas cher! . — Donnez-moi du feu, je vous prie...

A peine Maxime avait-il eu le temps d'allumer un cigare, que déjà l'américaine entrait dans la cour de Madrid.

Réné et M. de Bracy s'attablèrent dans un coin de ce hideux jardin qui ressemble à un potager d'auberge de village, et que la mode a adopté, comme elle adopte tant d'autres choses, sans savoir pourquoi.

Réné avala son verre de *vermouth* en s'efforçant de ne point trahir par les angoisses de sa physionomie les souffrances de son gosier et de son estomac, — puis la conversation fut reprise.

— Que faites-vous ce soir? — dit Maxime.

— Je n'ai pas de projets.

— Dînons ensemble.

— Soit.

— Et ensuite?..

— Disposez de moi.

— Il y a une première représentation...

— Où?

— Au Vaudeville.

— Une grande pièce?

— Trois actes.

— Camille en est-elle?

— Oui.

— Voulez-vous y venir?

— Volontiers.

— Aurons-nous de la place?

— J'ai dans ma poche le coupon de deux stalles d'orchestre que j'avais fait prendre ce matin à tout hasard.

— J'en accepte une et je vous remercie.

— Réné?.. — dit Maxime en riant.

— Mon cher comte?..

— Vous m'avez demandé tout à l'heure si Camille jouait dans la pièce nouvelle...

— Oui.

— Je vous ai répondu affirmativement...

— Eh bien?

— Eh bien, aussitôt après ma réponse, vous avez dit : — *Allons-y.* — Est-ce que vous auriez un caprice à l'endroit de Camille, par hasard?.. — Prenez garde de vous faire mettre hors la loi par toute la droite de la chambre!

— Camille a des yeux qui m'amuseut et je la trouve d'une bêtise assez réjouissante, voilà tout...

— A la bonne heure! — fit Maxime. — Sans cela, que dirait Blondine?

— Elle dirait ce qu'elle voudrait!.. — Croyez-vous donc que je m'en soucie?

— Vous êtes toujours bien avec elle, cependant?..

— Toujours.

— Amant fidèle!

— Oh! fidèle!.. — je la trompe deux fois par jour...

— Et elle vous le rend bien, — se dit Maxime en lui-même.

Puis, il ajouta :

— Et avec qui la trompez-vous?

— Avec tout le monde.

— Diable! — s'écria M. de Bracy gaîment, — voilà que vous compromettez d'un seul mot les Parisiennes en masse... C'est un peu fat, savez-vous?..

— Bah! — fit Réné, — je prends l'avenir pour le présent; voilà tout!

— Mais alors, moderne Joconde, pourquoi diable gardez-vous Blondine?

— Cette petite m'est fort utile...

— A quoi?

— Elle me fait des scènes de jalousie, et cela me divertit beaucoup... D'ailleurs, au fond, je crois qu'elle m'adore, et je n'ai aucune raison pour la désoler...

Maxime hocha la tête d'une façon qui pouvait sembler affirmative ou ironique, au choix de celui à qui ce signe s'adressait.

Réné choisit la première hypothèse.

Nous nous arrêtons à la seconde.

Les deux hommes remontèrent en voiture et reprirent le chemin de Paris.

Ils dînèrent au café Anglais.

§

Huit heures venaient de sonner à l'horloge illuminée de ce monument bâtard qui n'est ni grec ni français,

BOURSE ET TRIBUNAL DE COMMERCE.

Le coup d'archet de M. Montaubry, le chef d'orchestre du Vaudeville, venait de donner le signal de l'ouverture de la pièce nouvelle, et les spectateurs retardataires accouraient, l'un après l'autre, prendre possession de leurs loges et de leurs stalles.

Maxime et Réné étaient arrivés depuis quelques minutes.

Notre projet n'est point de faire assister en ce moment nos lecteurs aux émotions d'une première représentation.

Nous avons, quant à présent, à nous occuper de toute autre chose.

La salle était pleine, — depuis le parterre jusqu'à l'amphithéâtre le plus élevé.

Quelques-unes de ces jolies femmes que tout Paris connaît et qui ne manquent jamais une première représentation, trônaient à leurs places accoutumées dans les loges, dans les baignoires et dans les avant-scènes.

Tout à l'entour de Maxime et de Réné était disséminée l'élite des viveurs, — ces pâles gentilshommes à moustaches crochues et à favoris de cochers anglais.

Réné les connaissait déjà presque tous.

Plusieurs d'entre eux étaient les commensaux assidus des soirées d'Albine.

La toile se leva et le premier acte fut joué sans encombre.

Dans l'entr'acte, Réné invita à souper Maxime et cinq ou six de ses nouveaux amis.

Tous acceptèrent.

— Y aura-t-il des femmes? — demanda monsieur de Bracy.

— Parbleu! — répondit le jeune homme.

— Lesquelles?

— D'abord Camille et les deux autres nymphes qui jouent dans cette pièce...

— Êtes-vous sûr qu'elles viendront?

— Oui, certes!.. — fit Réné d'un air conquérant.

— Quand les inviterez-vous?

— Tout de suite.

Réné quitta l'orchestre, — il prit trois de ses cartes de visite, sur lesquelles il écrivit au crayon cette phrase :

« *Ce soir, — minuit et demi. — Maison dorée. — viendrez-vous? — réponse S. V. P.* »

Ensuite il pria la concierge du théâtre de remettre ces trois cartes à leur adresse, en prévenant qu'il viendrait chercher la réponse dans l'entr'acte suivant.

Hâtons-nous d'ajouter que cette prière fut accompagnée de l'offre irrésistible d'une pièce de cent sous, — excellent procédé auquel la digne concierge fut on ne peu pas plus sensible.

Après le second acte, les trois cartes furent remises à Réné.

Au bas de sa demande, chacune des actrices avait tracé ces mots désespérants :

« *Ce soir, impossible! — Je suis de club. — Mille regrets.* »

Réné revint à sa place, fort contrarié et fort intrigué.

Quel sens caché pouvaient avoir ces quatre mots : — *Je suis de club?*

Il le cherchait et il ne le trouvait pas.

— Eh bien? — lui demanda Maxime qui sourit en voyant sa mine piteuse.

Réné lui montra les cartes.

— Ceci est une défaite, mon cher, et ces dames se moquent de vous!.. — dit le comte après avoir regardé.

— Vous croyez?..

— J'en suis sûr. — Le temps du *Club des femmes* est passé, et d'ailleurs, je n'ai pas ouï dire que ses séances eussent lieu à minuit...

— Eh bien! — fit Réné, il y a de jolies pécheresses dans la salle, — je vais les aller voir, et peut-être bien que celles-là *ne seront pas de Club,* comme dit cette drôlesse de Camille, qui me payera cette mystification...

— Allez, et bonne chance!..

— Oh! soyez tranquille! . nous ne souperons pas entre hommes!..

Le troisième acte s'acheva et la pièce fut sifflée.

Pourquoi?

Le public n'en savait rien.

Il en avait bien souvent applaudi d'autres qui étaient des mêmes auteurs et qui ne valaient pas mieux.

Mais le public est ainsi fait!

Réné quitta l'orchestre et commença sa tournée.

II

Je suis de club.

La première porte à laquelle frappa le jeune homme, fut celle d'une avant-scène de rez-de-chaussée, dans laquelle il avait entrevu deux charmantes sœurs, héroïnes assez célèbres de la galanterie parisienne.

Réné leur avait été présenté quelques jours auparavant.

Il fut accueilli par elles avec toute la distinction et les prévenances que méritait sans conteste l'heureux propriétaire d'une fortune de soixante mille livres de rente.

Réné exposa sa requête aux deux sœurs.

— Mesdames, — leur dit-il, — vous me ferez l'honneur, n'est-ce pas, de venir souper tout à l'heure avec monsieur le comte de Bracy et quatre ou cinq autres de nos amis? — Nous comptons sur vous, — ma voiture sera à vos ordres à la fin du spectacle...

— Impossible ce soir!.. — répondirent les deux femmes d'un ton de regret sincère, — tout à fait impossible!..

— Impossible!.. — répéta Réné.

— Oui.

— Pourquoi?

— Nous sommes de club.

Les oreilles du jeune homme bourdonnèrent.

Il crut qu'il avait mal entendu et il demanda :

— Vous dites?

— Je dis que nous sommes de club.

— Plaisantez-vous?

— Pas le moins du monde.

— Alors, expliquez-moi...

— Rien!

— Quoi!.. je ne puis pas même savoir de quel club il s'agit?..

— Non, — c'est un grand secret politique et nous avons juré le silence!..

Réné sortit brusquement de l'avant-scène et monta au premier étage.

Il se fit ouvrir la loge d'une petite actrice des Variétés avec laquelle il avait dansé la veille chez Albine.

Là, il formula de nouveau son invitation.

— Hélas! — répondit l'actrice en minaudant, — vous m'en voyez désespérée, mais c'est complétement impossible? .

— Pourquoi?..

— Parce que, je...

Réné l'interrompit vivement.

— Dites-moi tout ce que vous voudrez! — s'écria-t-il, — excepté que vous êtes de club...

— C'est cependant la vérité.

— Quoi!.. vous aussi?..

— Sans doute.

— Eh bien, au moins qu'est-ce que ce club?..

L'actrice fronça le sourcil, pinça les coins de sa bouche et murmura :

— Je dois me taire!.. c'est un grand secret politique et j'ai juré le silence!

Réné s'enfuit.

Il était hors de lui-même, car la mystification, si c'en était une, prenait des proportions gigantesques.

Quatre tentatives nouvelles n'amenèrent aucun résultat satisfaisant.

Partout le jeune homme se heurta contre cette phrase qui le piquait comme un aiguillon.

— Je suis de club!. — Je suis de club! .

Il revint auprès de Maxime.

Ce dernier l'accueillit avec un sourire de plus en plus railleur et lui demanda de nouveau :

— Eh bien?..

— Eh bien! — répondit Réné avec une colère sourde, — eh bien! elles sont toutes de club!..

— Quel club? — fit monsieur de Bracy en riant aux éclats.

— Je n'en sais rien.

— Comment, elles ne vous l'ont pas dit?..

— Elles prétendent que c'est un secret politique et qu'elles ont juré le silence!..

— Diable!.. mais alors la patrie est en danger, savez-vous?..

— Venez, — reprit vivement Réné, — venez avec moi chez Blondine; — nous verrons bien si elle est de club aussi, celle-là!..

— Eh!.. — murmura Maxime, il ne faudrait pas l'en défier.

Les deux hommes sortirent du théâtre et montèrent dans la voiture de Réné qui les attendait à la porte.

— Rue de la Bruyère! — dit monsieur de Savenay au cocher.

Blondine occupait dans cette rue un joli appartement qu'elle venait de meubler à peu près bien, grâce à quelques milliers de francs que lui avait donnés Réné et qui avaient décidé un tapissier à ouvrir à la pécheresse un assez large crédit.

Réné sonna en maître.

La camériste de Blondine accourut.

— Madame y est-elle? — demanda le jeune homme.

— Oui, Monsieur,

— C'est bon. — Venez, mon cher comte...

Réné prit le bougeoir des mains de la soubrette et fit traverser à Maxime un salon fort élégant.

Ce salon était désert.

Réné frappa à la porte de la chambre à coucher.

— Qui est-là? — demanda une voix féminine.

— Moi, Réné.

— Entre.

— C'est que je ne suis pas seul.

— Avec qui es-tu?

— Avec monsieur de Bracy.

— Eh bien! entrez tous les deux, — je suis vêtue de pied en cap.

Blondine, debout devant une armoire à glace, était en effet, non-seulement vêtue, mais encore en grande toilette.

Elle avait mis une robe de taffetas rose, à quatre volants, — un châle en crêpe de Chine blanc, et elle nouait sur sa jolie tête un charmant petit chapeau de paille d'Italie.

Elle portait une demi-douzaine de bracelets autour de son poignet droit.

— Bonsoir, Messieurs, — dit-elle aux deux hommes ; — bonsoir, mon cher comte ; — bonsoir, mon petit chat...

Et elle tendit son front à Réné.

— Tiens! tu es tout habillée, — fit ce dernier, comme ça se trouve!..

— Comment ça se trouve-t-il donc? — demanda Blondine d'un air un peu inquiet.

— Je venais justement te chercher.

— Ah !.. tu venais...

— Pour t'emmener souper...

— Ah !.. tu comptais,..

— Et je compte encore ! — Partons...

— Impossible !.. — soupira Blondine.

— Impossible ! — répéta Réné.

— Hélas! oui.

— Et, pourquoi donc, s'il te plaît?

— Parce que je suis de club...

Réné frappa du pied.

Maxime se frotta les mains et dit :

— Je l'aurais parié!.. — C'est fort drôle !..

— Blondine, — fit monsieur de Savenay avec colère, — tu te moques de moi !..

— Ah ! par exemple !.. — s'écria la jeune femme.

— Mais, — poursuivit Réné, — je ne suis pas la dupe de semblables plaisanteries!.. Ce club dont tu parles, je n'y crois point, et je veux savoir où tu vas !..

— Mon Réné chéri, je te jure...

— Tu vas mentir !..

— Non, sur l'honneur !..

— Où vas-tu ?

— Je vais au club.

— Encore !..

— Dame ! puisque c'est la vérité...

— Blondine, tout est finie entre nous !..

Et Réné fit deux pas vers la porte.

— Monstre d'homme !.. — s'écria Blondine.

Réné ne s'arrêta point.

— Il te faut donc des preuves ?.. — demanda la pécheresse éplorée.

— Oui, dit le jeune homme en se retournaut, — il m'en faut !..

— Eh bien ! en voici.

— J'attends.

Blondine glissa deux de ses doigts entre sa gorge rose et son corset blanc, et elle en tira un petit papier, satiné et plié en quatre, qu'elle présenta à Réné.

Ce dernier déploya ce billet.

En tête était gravée cette légende :

CLUB DES HIRONDELLES.

Et, plus bas, se voyaient ces mots, tracés à la main, d'une jolie écriture fine et menue :

Aujourd'hui, 1er septembre 1849, le club tiendra sa quatrième assemblée dans le lieu ordinaire de ses séances, rue Neuve-Saint-Georges, 14. — On se réunira à minuit. — Le présent billet servira de lettre d'introduction. — Des questions très-graves seront mises à l'ordre du jour. — Exactitude et discrétion.

— Eh bien ! — dit Blondine, — tu vois, vilain incrédule !..

— Je vois qu'il y a un club, — mais qu'est-ce que ce club ?..

La jeune femme prit un air mystérieux.

— J'ai juré le secret, — dit-elle.

Et elle ajouta d'un ton héroïque :

— Plutôt mourir que de le trahir!..

— Ne peux-tu, du moins, nous faire assister à une des séances?

— Il y a peine de mort contre tout profane du sexe masculin qui aurait entendu un seul mot de nos délibérations.

— Ah ça! mais c'est donc un tribunal secret?.. c'est donc une assemblée de francs-juges?

Au lieu de répondre, Blondine demanda :

— Est-ce que ta voiture est en bas?

— Oui, — dit Réné.

— Eh bien, je te la prends pour aller rue Neuve-Saint-Georges, et je te la renvoie dans cinq minutes.

Et, sans attendre que son amant eût fait un signe d'adhésion, la jeune fille disparut.

— Décidément, mon cher comte, s'écria Réné qui avait repris sa bonne humeur en voyant qu'il n'était point mystifié, — il était écrit là-haut que ce soir nous souperions sans femmes!..

— Le *Club des Hirondelles* l'a voulu ainsi!.. — répondit Maxime avec une gravité comique.

III

Une séance orageuse.

Le 1er septembre 1849, à minuit, les fenêtres du premier étage de la maison située rue Neuve-Saint-Georges et portant le n° 14 étaient éclairées d'une façon somptueuse et inusitée, et, derrière les rideaux, on voyait passer et repasser des ombres légères.

En même temps et presque à chaque minute, des calèches et des petits coupés s'arrêtaient devant la porte, et de ces voitures descendaient des femmes richement parées, qui semblaient toutes jeunes et jolies.

A en juger par ces arrivées successives, la réunion devait être nombreuse, mais exclusivement féminine, car aucun cavalier n'accompagnait ces dames.

Nos lecteurs savent déjà que, ce soir-là, le *Club des Hirondelles* tenait sa quatrième séance.

Le coupé de M. de Savenay vint à son tour déposer sur le seuil de la maison la jolie clubiste qui devait à ses cheveux doux et cendrés le charmant surnom de *Blondine*.

Nous allons, s'il vous plaît, la suivre.

L'escalier était large, et un tapis de moquette recouvrait à demi ses marches bien cirées.

Blondine les escalada lestement et elle arriva au premier étage.

Là, au lieu de sonner, ainsi que semblait l'y inviter une torsade de soie à gros gland, elle frappa contre la porte trois petits coups, espacés d'une façon régulière et presque maçonique.

La porte s'ouvrit aussitôt et Blondine entra.

Il n'y avait dans l'antichambre qu'une caméristе accorte, à l'œil vif, à la taille fine et ronde et à la tournure fringante.

Blondine lui sourit sans s'arrêter et passa dans le salon.

Ce salon, très-vaste (il avait quatre fenêtres sur la rue) et très-riche (autant qu'on en pouvait juger par le lustre, qui semblait magnifique, et par les somptuosités de la garniture de cheminée), était complétement démeublé.

Dix rangées de longues banquettes, recouvertes en velours cramoisi, avaient remplacé les divans et les chauffeuses.

Tout au fond, et faisant face aux banquettes, se trouvait un bureau assez large derrière lequel trônaient trois siéges encore vides.

Des papiers épars, — une écritoire de Boule, — un verre d'eau en cristal de roche sur un plateau en vermeil, et enfin une petite sonnette d'argent chargeaient ce bureau.

Au moment de l'arrivée de Blondine, un bourdonnement semblable à celui d'une ruche d'abeilles, ou, mieux encore, au murmure confus qu'on entend depuis les galeries supérieures de la Bourse, résonnait dans ce salon.

Soixante femmes, les unes assises, les autres debout, groupées à droite et à gauche, adossées à la cheminée, à demi étendues sur les banquettes, parlaient et gesticulaient à la fois.

C'était un charmant pêle-mêle de poses et d'allures différentes, de couleurs variées, d'exclamations confuses, mais qui n'avaient rien de discordant, car toutes ces voix qui se croisaient et se répondaient étaient fraîches et bien timbrées.

Certes, les marchands d'esclaves blanches de Tunis et du Caire, — aux beaux temps où florissaient les harems des sultans de Constantinople et les sérails des deys d'Alger, — ne rêvèrent jamais un plus délicieux assemblage de gracieux visages et de formes charmantes.

Parmi les clubistes de la rue Neuve-Saint-Georges, Mahomet eût recruté l'élite des houris de son paradis.

Et quelles toilettes !

Que de châles des Indes !.. que de crêpes de Chine !

Que de fleurs !.. que de dentelles !. que de bijoux !.. que de parfums !

Que ces étoffes étaient belles et que ces robes allaient bien !..

Là se trouvaient toutes ces galantes héroïnes que nous avons déjà présentées à nos lecteurs : Albine, Aurélie, Eugénie et Camille.

Et, avec elles, bien d'autres sirènes aux yeux de velours et au cœur de caillou.

Enfin, la haute bohême des filles de plaisir, — l'aristocratie de tout ce qui à Paris vit du théâtre et de l'amour.

Blondine fut bien accueillie par ses sœurs en galanterie.

On lui fit sur sa toilette et sur sa beauté quelques-

uns de ces compliments aigre-doux dont les femmes sont si prodigues entre elles.

Elle les rendit en même monnaie et elle échangea force sourires faux et forces câlineries menteuses, car les pécheresses, se trouvant sans cesse en rivalité d'amour ou d'amour-propre sur un terrain brûlant, sont naturellement *ennemies intimes*.

Tout ceci dura à peu près un quart d'heure.

Puis une jeune femme, dont nous ne tarderons guère à nous occuper d'une façon toute spéciale, attacha au corsage de sa robe gris-perle un ruban de soie rose et argent, alla s'asseoir derrière le bureau, sur le siége du milieu, et agita la petite sonnette.

Ce signal, au lieu de commander le silence, provoqua tout d'abord dans le salon une agitation extraordinaire, et ce fut pendant quelques minutes un inconcevable tohu-bohu.

La dame au ruban rose et argent agita de nouveau sa clochette, mais plus fortement et avec plus de persistance que la première fois.

En même temps, elle fit signe qu'elle voulait parler.

Une sorte de calme s'établit.

La jeune femme en profita pour dire d'une voix harmonieuse, extrêmement douce et cependant sonore :

— La séance va commencer. — J'invite ces dames à vouloir bien reprendre les places qu'elles occupent habituellement, et surtout à se renfermer dans un strict silence ..

— Oui! — oui! — oui!..

— A nos places!.. — à nos places!.. — répondirent avec un merveilleux accord toutes les personnes présentes.

Puis la confusion recommença, et ce fut de nouveau un bruyant chassé-croisé de robes blanches et roses,

— vertes et bleues, — grises et noires, — d'écharpes, de châles, de mantelets.

Mais enfin l'ordre naquit au milieu de cette confusion, et, les clubistes se trouvant assises, le salon ressembla à une vaste corbeille de fleurs.

Une jeune femme, faisant fonction de secrétaire, était venue prendre place à gauche de la dame au ruban rose et argent.

Cette dernière agita pour la troisième fois sa sonnette, et dit :

— La séance est ouverte !

§

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les principaux incidents de cette séance mémorable, et, pour cela faire, nous croyons devoir adopter la forme usitée dans le *Moniteur* et dans les autres journaux, alors qu'il leur était permis de rendre compte des débats des Assemblées nationales et législatives.

CLUB DES HIRONDELLES.

Présidence de mademoiselle Camélia.

(*Mademoiselle Camélia occupe le fauteuil. — (C'est la Dame au ruban rose et argent.) — Elle a vingt-six ans, — elle est merveilleusement jolie, et elle doit son nom à la blancheur mate et satinée de sa peau, blancheur plus éclatante encore sous ses cheveux d'un noir de jais. — Dans l'une des assemblées précédentes, Camélia a été nommée présidente du club, à la presque unanimité des suffrages. — A la gauche de*

Camélia se trouve une jeune actrice du Gymnase remplissant les fonctions de secrétaire. — La place à droite de la présidente est destinée à servir de tribune aux orateurs féminins qui se feront inscrire.)

CAMÉLIA, *prenant un papier sur le bureau.*

Je vais vous soumettre l'ordre du jour de la séance d'aujourd'hui... — J'ai mûrement réfléchi à cet ordre du jour, et je l'ai rédigé avec le plus grand soin...

PLUSIEURS VOIX, *à droite.*

Oui... oui... très-bien...

CAMILLE, *se levant vivement* (1).

Je demande la parole...

CAMÉLIA.

Pourquoi faire ?..

CAMILLE.

Pour un rappel au règlement.

CAMÉLIA.

Le règlement n'a pas été violé.

CAMILLE.

Il l'a été.

CAMÉLIA.

Non.

CAMILLE.

Si !..

VOIX, *à gauche.*

On étouffe la liberté de la discussion !..

(1) Nous prions nos lectrices de vouloir bien ne point oublier quelle est cette *Camille* au sujet de laquelle nous avons donné de très-amples détails dans la première série des VIVEURS DE PARIS.

CAMÉLIA, *à Camille.*

Voyons, vous avez la parole... usez-en le plus vite et le moins longtemps possible...

CAMILLE, *triomphante.*

Je demande, qu'avant d'entamer la discussion, le procès-verbal de la dernière séance soit lu et adopté. — C'est de droit.

CAMÉLIA.

Le procès-verbal... — Il n'y en a pas...

VOIX, *à gauche.*

Comment, il n'y en a pas?

CAMÉLIA.

Non. — Le secrétaire de la présidence a négligé cette formalité... fort inutile d'ailleurs dans le cas présent, attendu qu'à la dernière séance il n'y a rien eu de fait ni de dit qui eût le sens commun...

VOIX, *à droite.*

Oui... oui... très-bien!..

VOIX, *à gauche.*

Silence!.. le procès-verbal!..

CAMILLE, *debout et gesticulant.*

Je sais comment les choses se passent. . Je fréquente l'Assemblée nationale... Je connais des représentants... j'en connais même beaucoup...

UNE VOIX.

On sait ça!..

CAMILLE.

Je dédaigne l'interruption! — Or, j'ai le droit d'exiger la lecture du procès-verbal et je l'exige...

CAMÉLIA, *vivement.*

Mais, encore une fois, puisqu'on vous dit qu'il n'y en a pas!..

CAMILLE.

Qu'on en fasse un!..

CAMÉLIA, *haussant les épaules.*

Mesdames, l'incident qu'on vient de soulever est déplorable!.. Je demande à l'Assemblée de passer à l'ordre du jour.

A DROITE.

Oui... oui...

A GAUCHE.

Non... non...

CAMÉLIA.

Que celles d'entre vous qui sont d'avis de passer à l'ordre du jour se lèvent....

(*La grande majorité de ces dames se lèvent aussitôt. — L'Assemblée passe à l'ordre du jour.*)

CAMILLE, *à moitié haut.*

C'est de la gredinerie!.. Ce club est une dérision!.. Voyez l'Assemblée nationale!..

CAMÉLIA.

L'incident est vidé. — Je poursuis : — je vous disais donc, mesdames, que j'avais préparé un ordre du jour, je vais vous le lire, mais d'abord permettez-moi d'entrer dans quelques explications préliminaires et indispensables...

VOIX, *à droite.*

Bravo!.. très-bien!..

UNE VOIX, *à gauche.*

Je demande des cigarettes...

CAMÉLIA, *avec colère.*

Qui est-ce qui a demandé des cigarettes?..

PLUSIEURS VOIX, *à droite.*

C'est Arsène!.. à l'ordre!.. à l'ordre!..

CAMÉLIA.

Je rappelle mademoiselle Arsène à l'ordre...

ARSÈNE, *ricanant*

Suffit, présidente, — on s'y conformera!..

CAMÉLIA, *poursuivant.*

Je n'ai pas besoin de vous redire ici, mesdames, que je suis la fondatrice du *Club des Hirondelles*, et qu'à moi seule revient la gloire d'en avoir eu l'idée. — Vos suffrages, en m'envoyant au fauteuil de la présidence, m'ont prouvé que vous aviez compris la portée de mes vastes projets et que vous me jugiez capable d'en diriger l'exécution... — Or, voici trois fois déjà que dans nos réunions nous n'avons rien fait qui vaille et que nous négligeons nos véritables intérêts pour nous livrer, comme des enfants, à des discussions puériles et sans importance... Ce n'est pas ainsi que nous devons agir!.. Il nous faut, ou renoncer à notre entreprise, ou prouver par nos actes que nous voulons entrer dans la voie large du progrès et de l'amélioration...

PLUSIEURS VOIX.

Très-bien!.. très-bien!..

CAMILLE, *haussant les épaules et à demi-voix.*

C'est une turlutaine!.. elle aura fait composer son discours par un représentant de sa connaissance, et elle le débite... sans le comprendre...

UNE VOIX.

Comme tu fais de tes rôles...

CAMILLE, *vivement.*

Présidente, on m'insulte...

CAMÉLIA.

Ça ne me regarde pas.

CAMILLE, *exaspérée.*

Par exemple!..

CAMÉLIA.

Débrouillez-vous.

CAMILLE.

Si je savais qui est-ce qui a parlé tout à l'heure, ça ne se passerait point ainsi!.. il y aurait un duel... comme à la chambre des représentants!..

UNE VOIX, *à gauche.*

C'est ça!.. ils vont au bois de Vincennes avec leurs témoins, vos représentants, et ils *échangent* une balle... de la main à la main, bien gentiment! . Ça n'est pas dangereux!..

VOIX, *sur tous les bancs*

Silence!.. silence!..

CAMÉLIA, *agitant sa sonnette.*

Veut-on m'écouter, *oui* ou *non?..* — Si c'est *non*, qu'on le dise!.. je quitterai le fauteuil et je lèverai la la séance...

Le silence se rétablit peu à peu. — Camille se contente de menacer du geste le côté de l'Assemblée où l'on a mal parlé des représentants.

CAMÉLIA.

Maintenant je ne sais plus où j'en étais et c'est votre

faute!.. Vous jacassez comme des portières et vous criez comme des pies borgnes!..

UNE VOIX.

Pie borgne n'est pas parlementaire! — J'invite la présidente à la modération!..

VOIX, *à droite.*

Chut!.. chut!..

CAMÉLIA, *reprenant.*

Je crois pourtant que j'étais en train de vous dire comment et pourquoi l'idée m'était venue de fonder le *Club des Hirondelles*..

VOIX, *à droite.*

Oui!.. oui!.. écoutez!..

CAMÉLIA.

Un jour, ou plutôt un soir, je réfléchissais sur l'instabilité des choses humaines en général et des amoureux en particulier. — Je me disais que nous autres, *faibles femmes*, nées pour faire le bonheur des êtres à moustaches et à bottes vernies, le sort nous avait condamnées à devenir les victimes de leur inconstance et surtout de leur ladrerie, et je me demandais s'il n'y avait pas moyen de faire mentir un vieux proverbe, qui est parfaitement vrai quoiqu'il n'ait pas le sens commun, celui-ci : — *Du côté de la barbe est la toute-puissance!..*

VOIX, *à droite.*

Très-bien!.. très-bien!..

CAMILLE, *entre ses dents.*

J'aime encore mieux les vaudevilles de mon ami Clairville!..

UNE VOISINE DE CAMILLE.

Vous trouvez le discours mauvais?

CAMILLE.

Ma foi, oui.

LA VOISINE, *ironiquement.*

Alors, vous n'en donneriez pas un *monaco?..*

CAMILLE, *toisant sa voisine.*

Point de personnalités, s'il vous plaît!

CAMÉLIA, *poursuivant.*

A ce proverbe je répondis aussitôt par un autre, tout aussi connu et tout aussi juste : — *L'union fait la force!..* — et il me parut démontré que nous centuplerions notre puissance et nos chances de succès, si, au lieu d'éparpiller nos forces à droite et à gauche, nous les réunissions pour marcher vers un même but...

VOIX, *à droite.*

Très-bien! très-bien!

CAMÉLIA.

Comment agissons-nous les unes vis-à-vis des autres, je vous le demande?.. — Fort mal, en vérité. — Nous semblons avoir pris cette devise : — *Tout pour soi, — rien pour les autres!..* — et nous vivons comme chiens et chats. (*On rit.*)

CAMÉLIA, *continuant.*

Riez tant que vous voudrez, — je vous défie de me démentir!.. — Voyez plutôt : — que l'une de nous trouve la pie au nid, le phénix, la chose impossible, c'est-à-dire un amant qui ne soit ni trop abominablement vieux, ni trop effroyablement laid, et qui soit surtout riche et généreux, ses meilleures amies deviennent à l'instant même ses ennemies les plus acharnées ; — elles disent d'elle pis que pendre, — elles la déchirent à belles dents ; — leur vie n'a plus qu'un

but, — leur cerveau qu'une idée fixe : — lui enlever son amant, *un peu* pour l'avoir, et *beaucoup* pour qu'elle ne l'ait plus !..

CAMILLE, *à demi-voix.*

Fi !.. l'horreur !.. moi qui repasse à mes bonnes amies les représentants dont j'ai assez !..

PLUSIEURS VOIX.

Chut !.. silence !

CAMÉLIA.

Nous sommes arrivées à une époque déplorable. — La galanterie est dans le marasme, comme le disait des beaux-arts l'illustre Bilboquet !.. — Les femmes sont pauvres, — les hommes sont gueux ! — Il n'y a pour nous désormais de salut que dans l'union... — Il nous faut agir de concert et jurer un traité d'alliance, sinon nous sommes perdues !.. — C'est pour cela que j'ai fondé un club, — c'est pour cela que je l'ai nommé le *Club des Hirondelles*, parce que, comme les hirondelles, nous sommes des oiseaux charmants et surtout des oiseaux légers !

VOIX NOMBREUSES.

Très-bien !.. très-bien !

UNE VOIX, *longtemps après que toutes les autres ont fait silence.*

Oh ! très-bien ! (*On rit.*)

CAMILLE, *entre ses dents.*

Il y a de la claque ici !

UNE VOIX.

C'est comme quand vous jouez, ma chère !

CAMILLE.

Présidente, on m'insulte !

CAMÉLIA.

Je m'en moque pas mal !

CAMILLE.

Pécore !

CAMÉLIA.

Je vous rappelle à l'ordre !

CAMILLE.

Je m'en fiche !

CAMÉLIA.

Je prononce la censure !

CAMILLE, *faisant le geste familier aux gamins de Paris.*

Voilà pour la censure !..

VOIX NOMBREUSES.

Silence !.. A la porte !

CAMILLE.

Zut ! . (*De sa main droite elle frappe légèrement le bas de ses reins.*)

(*Les cris redoublent. — Camille fait des cornes à tout le monde — Camélia agite la sonnette — Le tumulte arrive à son comble, puis enfin le calme se rétablit peu à peu.*)

CAMÉLIA.

Il y a ici certaines personnes dont la conduite est d'une déplorable indécence !.. — Je pourrais en provoquer immédiatement l'expulsion, mais j'aime mieux m'envelopper dans ma dignité.

CAMILLE, *entre ses dents.*

Elle aura là un vilain caraco, la présidente !

CAMÉLIA, *continuant.*

En ce moment, ma tâche est pénible ; mais j'ai ren-

contré, dès l'abord, des sympathies bien encourageantes. Ainsi, miss Arabelle, notre charmante hôtesse et amie, a bien voulu mettre son magnifique appartement à notre disposition pour les assemblées du club. — Un pareil trait est au-dessus de tout éloge!

VOIX NOMBREUSES.

Oui! oui!.. Bravo!

CAMÉLIA.

Par malheur, je vous le répète, les trois premières séances n'ont produit que du gâchis... — Sortons aujourd'hui de cette voie funeste; — occupons-nous sérieusement de choses sérieuses et utilement de choses utiles...

VOIX NOMBREUSES.

Très-bien!

CAMILLE.

Je demande la parole.

CAMÉLIA.

Est-ce à propos du rappel à l'ordre et de la censure qui vous ont été infligés?

CAMILLE.

Je n'y pensais seulement plus.

CAMÉLIA.

Alors, je vous refuse la parole.

CAMILLE, *se reprenant.*

Je n'y pensais plus, c'est vrai; — mais maintenant j'y pense, et je veux m'expliquer.

CAMÉLIA.

Alors, venez à la tribune...

(*Camille va prendre la place destinée aux orateurs du club, et située, comme on sait, à côté du fauteuil de la présidente.*)

CAMÉLIA.

Serez-vous longue?

CAMILLE.

Non.

(*Elle remplit un verre d'eau. — Elle le sucre et le boit à petites gorgées.*)

CAMÉLIA.

Nous vous attendons.

CAMILLE, *après avoir bu.*

Je renonce à la parole.

CAMÉLIA.

Était-ce une dérision?

CAMILLE.

C'était un prétexte, présidente. — J'avais soif, et voilà tout.

(*Elle regagne sa place au milieu des rires de la plus grande partie de l'assemblée et des murmures d'un petit nombre de membres*)

CAMÉLIA.

Je vais vous soumettre l'ordre du jour de la séance d'aujourd'hui.

VOIX NOMBREUSES.

Silence!.. écoutez!

CAMÉLIA.

L'ordre du jour appelle la discussion d'un projet de loi dont voici les principaux articles :

« ARTICLE PREMIER. — Toute personne appartenant » au sexe féminin, quelle que soit d'ailleurs sa natio- » nalité, pourvu qu'elle n'ait pas moins de quinze ans » et pas plus de trente-cinq, et qu'elle soit déclarée » suffisamment jolie par un comité d'examen com-

» posé de cinq de nos collègues, pourra être admise;
» sur sa demande, à faire partie du *Club des Hiron-*
» *delles.*

» Art. 2. — Chaque affiliée au club, dans un délai
» de vingt-quatre heures après sa réception, sera te-
» nue de faire connaître à un comité spécial le nom de
» son amant ou de ses amants, présents et passés, en
» accompagnant cette révélation de notes et de détails
» très-circonstanciés et très-exacts.

» Art. 3. — La moindre infraction au précédent
» article, soit par un mensonge, soit même par une
» inexactitude volontaire, motivera, sinon une exclu-
» sion immédiate, du moins telle peine disciplinaire
» que le comité jugera à propos de prononcer.

» Art. 4. — Toute affiliée devra faire connaître le
» nom de tous les hommes qui lui auront fait des pro-
» positions galantes et pécuniaires, dans un délai qui
» ne devra pas non plus excéder vingt-quatre heures à
» partir du moment où ces propositions lui auront été
» faites.

» Art. 5. — Dans le cas où l'un de ces hommes se
» trouverait être le protecteur d'une autre des affi-
» liées du club, le comité, d'après la connaissance
» qu'il aura de la fortune et de la libéralité de ce ga-
» lant, obligera la nouvelle maîtresse à offrir à la dé-
» laissée une indemnité suffisante et proportionnée à
» la perte qu'elle viendra de faire.

» Art. 6. — Chaque clubiste versera mensuelle-
» ment, entre les mains d'une trésorière désignée par
» le suffrage universel, la somme d'un louis à titre de
» cotisation volontaire.

» Art. 7. — Cette somme servira à défrayer les
» dépenses du club, et l'excédant formera un fonds de

» secours qui pourra être distribué aux affiliées dans
» la débine.

» Art. 8. — Un comité spécial viendra en aide à
» ces dernières, en s'occupant très-activement de leur
» trouver des amoureux et en engageant celles des
» clubistes qui auraient un trop grand nombre d'a-
» mants à en céder quelques-uns à leurs collègues
» moins heureuses qui n'en auraient pas du tout...

» Art. 9. — Les attachements de cœur sont abso-
» lument prohibés. — Ils peuvent devenir motif d'ex-
» clusion.

» Art. 10. — Toute affiliée soupçonnée de ressen-
» tir, à l'endroit de son amant ou de l'un de ses
» amants, autre chose que l'indifférence la plus abso-
» lue, recevra une remontrance du comité, à titre
» d'avertissement officieux. — En cas d'obstination
» et de récidive, elle cessera de faire partie du *Club*
» *des Hirondelles*.

» Art. 11. — Les clubistes devront garder le se-
» cret le plus inviolable sur l'organisation du club et
» sur tout ce qui sera dit ou fait pendant les séances.

» Art. 12 et dernier. — Les clubistes jureront
» d'une manière solennelle de se prêter mutuelle-
» ment aide et secours en toute circonstance, — d'ou-
» blier l'aigreur des dissensions passées et des res-
» sentiments jaloux, — d'éviter avec soin toute
» occasion et même tout prétexte de rivalité, — enfin
» de réunir leurs efforts pour arriver à trouver le
» mot du grand problème social qui peut se formuler
» ainsi : — L'EXPLOITATION DE L'HOMME PAR LA
» FEMME ! »

VOIX, *à droite.*

Très-bien !.. très-bien !

UNE VOIX, *à gauche.*

Le projet de loi n'a pas le sens commun !

CAMILLE, *haussant les épaules.*

La présidente a la caboche détraquée !

BLONDINE.

Tout ça, c'est des bêtises !

CAMÉLIA.

La tribune est libre. — Quelqu'un veut-il parler contre le projet de loi ?

BLONDINE.

Oui... — moi... — moi Blondine !

CAMÉLIA.

Vous avez la parole.

(*Blondine saute par-dessus les banquettes et va s'installer derrière le bureau de la présidente.*)

BLONDINE.

Je ne vous en dirai pas bien long, Mesdames, mais ce que je dirai sera sensé, j'ose l'espérer...

UNE VOIX.

A la question !

BLONDINE.

Je n'ai pas encore ouvert la bouche et on me crie : *A la question !* — C'est bête !..

PLUSIEURS VOIX.

Oui... oui...

BLONDINE.

Le projet de loi qu'on nous a lu, et rien, c'est absolument la même chose !.. Je vais vous le prouver clair comme le jour. — D'abord, qu'est-ce que c'est que cette idée de vouloir nous faire donner le signalement, les noms et prénoms, professions et domiciles de tous

nos amants passés, présents et à venir?.. — Ça se fait, pour les gens, à la préfecture de police, bureau des passeports, — ça se fait, pour les paquets, à la douane ou à l'octroi; — mais je n'ai jamais entendu dire que ça se soit fait nulle part pour les amoureux!..

(*On rit.*)

QUELQUES VOIX.

Très-bien!

BLONDINE, *poursuivant.*

Et encore, si ça n'était que ça!.. mais pas du tout!.. —Vous avez la prétention que je vienne tous les deux jours, plus ou moins, vous raconter mes petites affaires et vous apporter la liste des déclarations que j'aurais reçues!.. — Quel joli passe-temps vous me ménagez là, et à vous aussi! — Pourquoi ne pas me demander en même temps si mon kings-charles a mal à la *patte*, et si mon portier met des lunettes?.. pendant que vous y êtes, ne vous gênez pas!.. — Croyez ça, que je m'en vais vous rendre mes comptes!.. Croyez ça et buvez de l'eau!..

(*On rit et on applaudit.—Camélia, mécontente de ces témoignages de sympathie donnés à l'opinion de Blondine, agite sa sonnette à plusieurs reprises.*)

BLONDINE.

Nous ne sommes pas au bout!. Attendez la fin et nous allons rire!.. — Fichtre, comme il y va le projet de loi!.. Il interdit le sentiment et la grande passion!.. rien que ça!.. excusez du peu!.. — Il n'est plus permis de roucouler le parfait amour!.. — Envoyez chercher monsieur Gannal et faites embaumer votre cœur, si vous en avez un!..ça sera plus tôt fait!.. — Peut-être, Mesdames, n'êtes-vous pas de mon avis, mais il me semble que si ça n'est pas là tout bonnement une farce inventée pour nous faire rire, ça passe

la plaisanterie, et de beaucoup, et que l'auteur de ce beau projet de loi doit avoir, sous son corsage, une pièce de cent sous à la place du cœur!..

VOIX NOMBREUSES.

Oui! oui!.. bravo!..

BLONDINE.

Et cet autre article, ce fameux article *cinq*, qu'est-ce que vous en pensez? — J'ai un amant, — on me le prend, — on me propose une indemnité, et je n'ai pas le plus petit mot à dire!! — Ah! mort de ma vie!.. qu'on essaie!.. Qu'on cherche seulement à me le flibuster, mon amant, et on verra de quelle façon se passeront les choses!.. — Vous aurez beau faire et beau dire, voyez-vous, — la rivalité et la jalousie c'est la moitié de la femme, et vous n'y pourrez rien changer!..

VOIX NOMBREUSES.

Très-bien!.. très-bien!..

BLONDINE.

J'avais promis de ne pas bavarder beaucoup et voilà longtemps déjà que je pérore à propos de choses qui vraiment n'en valent pas la peine. — Soyez tranquilles, j'ai fini et je me résume en quatre mots : —Votre club n'a pas le sens commun, — votre projet de loi est cocasse et ridicule, et je termine comme j'ai commencé, en disant : *Tout ça, c'est des bêtises!..*

(*Blondine quitte la tribune —De longs éclats de rire, de bruyants applaudissements saluent la péroraison de son discours.—Camélia, pâle de colère, agite vainement sa clochette à plusieurs reprises. — Les marques d'approbation continuent et le silence ne se rétablit que peu à peu.*)

CAMÉLIA, *avec émotion.*

Je m'attendais, Mesdames, à une discussion raisonnée et approfondie... — Je m'attendais à des critiques calmes et judicieuses... à des amendements réfléchis... — Je ne m'attendais point, je l'avoue, à de folles divagations, à des railleries de mauvais goût, à de grotesques impertinences, semblables à celles que vient de se permettre la péronnelle qui quitte la tribune...

BLONDINE, *se levant vivement.*

Dites donc, présidente, tâchez d'être un peu plus polie, s'il vous plaît! Péronnelle vous-même... qu'est-ce que c'est que ce chic-là!..

UNE VOIX.

A l'ordre, la présidente!..

UNE AUTRE VOIX.

La censure!..

CAMÉLIA.

Je retire l'expression dont je viens de me servir.— Peut-être suis-je allée trop loin, mais j'étais entraînée par ma surprise et par mon chagrin en vous voyant accueillir favorablement les conclusions absurdes du discours, ou plutôt du tissu de stupidités débitées par mademoiselle..

BLONDINE.

Eh! présidente, mes stupidités valent bien vos âneries!..

PLUSIEURS VOIX.

Oui!.. oui! . oui!..

CAMÉLIA, *s'adressant à l'assemblée.*

Ainsi donc, vous trouvez que mademoiselle a raison et que j'ai tort?..

PLUSIEURS VOIX.

Oui!.. oui!.. oui!..

CAMÉLIA.

Ainsi donc, c'est là l'avis de la majorité?..

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Oui!.. oui!.. oui!..

CAMÉLIA, *prenant les ordres du jour et les autres papiers placés sur le bureau, les déchirant avec fureur et en répandant les fragments autour d'elle.*

Eh bien! alors, c'est fini!.. je vous abandonne!.. débrouillez-vous si vous pouvez!.. vous êtes toutes des grues (1)!..

Ces derniers mots provoquent un tumulte épouvantable.—Les clubistes abandonnent leurs banquettes et se précipitent vers le bureau avec des cris de colère et des gestes menaçants.—Camélia tient tête à l'orage.—Elle donne un coup de poing dans sa capote de crêpe blanc, faisant ainsi le geste de se couvrir, elle agite sa sonnette et elle s'écrie : — LA SÉANCE EST LEVÉE! — *Une inexprimable confusion règne encore pendant quelques instants dans le salon, puis le calme se rétablit, le rire succède à la colère et les clubistes se dispersent.*

(1) Le mot *grue*, de 1848 à 1852, a été, parmi les femmes de théâtre et celles de la bohême galante, un terme de profond mépris et une impardonnable insolence.

IV

Camélia.

Le lendemain de la séance mémorable que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, et vers les deux heures de l'après-midi, voici ce qui se passait dans un très-joli appartement situé au second étage d'une des plus belles maisons de la rue de Provence.

Dans une chambre à coucher rendue bien sombre par les contrevents fermés et par les rideaux abaissés devant les fenêtres, une jeune femme dormait encore.

Son sommeil avait été agité, ainsi qu'en faisaient foi l'excessif désordre des draps et des couvertures et l'attitude contournée du corps, qui ressemblait par son attitude à la plus gracieusement maniérée des statuettes de Pradier.

Au moment où le marteau de la pendule frappa deux fois de suite sur le timbre, la dormeuse fit un léger mouvement.

D'abord elle étendit les bras d'une façon molle et nonchalante.

Elle se souleva à demi en s'appuyant sur son coude blanc et rose, accentué d'une mignonne fossette.

Ses paupières s'entr'ouvrirent languissamment.

Ses lèvres de corail se disjoignirent par un bâillement léger.

Alors un petit chien de la Havane, pas beaucoup plus gros que le poing et qui sommeillait sur le pied du lit, se mit à gambader autour de sa maîtresse, à déchirer à belles dents les dentelles de sa chemise, à aboyer le plus fort qu'il put.

Ce mouvement et ce bruit achevèrent d'éveiller la jeune femme.

Elle allongea sa main vers le cordon de sonnette placé entre les rideaux de son lit et elle l'agita.

La caméristе, qui sans doute s'attendait à cet appel, ne tarda guère à se montrer.

Elle ouvrit la porte et elle dit, du ton mielleux d'une soubrette qui sait vivre :

— Madame a sonné?

— Oui.

— Madame a besoin de quelque chose?..

— Quelle heure est-il?

— Deux heures.

— Est-on venu me demander ce matin?..

— Non, madame, personne.

— Je vais me lever.

— Alors, il faut donner du jour à madame?..

— Oui.

La soubrette se hâta de tirer les rideaux et d'écarter les contrevents, et le soleil, entrant à flots dans la chambre à coucher, mit en relief la fraîche et merveilleuse beauté de la jeune femme qui, demi-nue sur son lit, jouait avec son petit chien.

Cette jeune femme était Camélia.

Nous avons déjà dit qu'elle était charmante.

Nous avons déjà dit que les bandeaux de ses che-

veux noirs faisaient admirablement ressortir la blancheur mate et transparente de sa peau.

Mais l'espace nous a manqué pour tracer d'elle un portrait devenu nécessaire, car Camélia sera l'une des héroïnes de ce livre.

Ce portrait ne demande d'ailleurs que quelques lignes pour être complet.

On accuse souvent les peintres et les romanciers de faire naître, sous leurs pinceaux ou sous leurs plumes, d'idéales figures, filles de leur imagination et que la réalité désavoue.

Tous ceux qui ont connu Camélia — et ceux-là sont nombreux — pourront rendre justice à la fidélité de notre copie, et ne manqueront point de le faire.

La jeune femme, nous le répétons, sans autre vêtement qu'une chemise entr'ouverte qui tombait à moitié de ses épaules et s'enroulait autour de ses reins, laissant ses jambes complétement à découvert, avait pris, à son insu, une pose charmante d'afféterie et de grâce mignarde.

Sa main droite agaçait le chien de la Havane, de couleur café au lait et portant un collier de ruban cramoisi.

Son pied gauche, blanc comme du marbre de Carrare, pendait hors du lit, tandis que son autre jambe était à demi-engagée sous son corps penché en avant.

Ses cheveux noirs et soyeux, d'une longueur et d'une abondance incroyables, s'étaient dénoués pendant la nuit et roulaient en grosses nattes sur sa gorge ferme et ronde dont elles doublaient l'éclat par le contraste de leur teinte sombre avec l'éclatante blancheur de la peau.

Enfin le corps de Camélia, pour tout dire en peu de mots, ressemblait parfaitement à celui de la belle ma-

dame Keller quand, assise sur le dos d'une panthère mouchetée, elle reproduisait la figure de l'*Ariane* de Canova, ce marbre divin digne du ciseau de Phydias.

Une tête dont les traits d'une régularité parfaite n'avaient cependant rien de classique ni de monotone, couronnait cet ensemble merveilleux.

Le visage de Camélia était tout à la fois aristocratique et provoquant, chaste et voluptueux.

Ce qui veut dire qu'il changeait d'expression avec une facilité prestigieuse.

Camélia aurait été, sans aucun doute, une actrice de premier ordre et d'un mérite hors ligne.

Elle pouvait passer, à son gré et tour à tour, pour une grisette jolie et gracieuse — pour une belle et hautaine duchesse — pour une vierge timide — pour une courtisane ardente.

Son front était haut, et l'intelligence se lisait dans ses lignes hardies et développées.

Ses yeux, très-grands, d'une forme orientale et d'un noir de velours, tantôt lançaient de vives étincelles, tantôt se voilaient d'un nuage de mélancolie rêveuse.

Comme le visage, ils savaient exprimer tous les sentiments, refléter toutes les passions.

Comme le visage, ils avaient appris à mentir.

Seulement, dans la colère, ils offraient l'indice d'une incroyable énergie et révélaient des instincts haineux et vindicatifs et des passions d'une violence indomptable.

La bouche avait des sourires à damner un saint et de petites moues coquettes de l'effet le plus séduisant.

Telle était Camélia.

Elle avait vingt-deux ans, — la beauté d'un ange et, en même temps, — nous en avons grand peur, — le méchant esprit d'un démon.

— Mariette, — dit-elle à sa femme de chambre en repoussant le petit chien qui venait de lui mordre légèrement un doigt, — habillez-moi vite et soyez adroite, car, je vous en préviens, je suis de très-mauvaise humeur ce matin.

Cet avertissement, donné de cette façon, fit sourire la jeune camériste.

Cependant elle se hâta d'obéir aux ordres de sa maîtresse.

Elle chaussa de bas de soie d'un gris perle ses jambes fines et polies.

Elle mit à ses petits pieds de charmantes pantoufles de velours vert, constellées d'or et entourées d'une ruche de ruban rose.

Elle plaça sur ses épaules un peignoir de mousseline blanche, serré négligemment à la taille, et Camélia, ainsi vêtue et rejetant en arrière les belles nattes de ses cheveux noirs, s'en alla se regarder dans une glace afin de s'assurer qu'elle était, ce matin-là, aussi jolie que la veille au soir.

Sans doute cet examen fut satisfaisant, car la jeune femme appuya deux de ses doigts sur sa bouche et envoya un baiser à la gracieuse reproduction de son image.

Mais, presque aussitôt, ses sourcils se froncèrent, — un éclair passa dans ses yeux, — une expression de mécontentement presque farouche vint assombrir son front, et elle s'éloigna de la glace.

Elle alla s'asseoir devant une petite table de bois de rose, sur laquelle se trouvaient une écritoire en vieux laque et tout ce qu'il faut pour écrire (comme on dit en style de scénarios de vaudevilles).

Elle prit deux feuilles de papier, et, sur chacune d'elles, elle griffonna quelques lignes.

Elle mit ses billets sous enveloppe, — traça les adresses, — cacheta les enveloppes et les remit à Mariette en lui disant :

— Faites porter cela tout de suite, et qu'on se dépêche, — je suis très-pressée.

— Je vais envoyer le portier, — fit la femme de chambre.

— Envoyez qui vous voudrez, seulement qu'on ne perde pas une minute.

Mariette sortit.

Camélia se laissa tomber dans une causeuse, — ferma les yeux et sembla s'endormir de nouveau.

Mais cette apparence était mensongère.

Camélia ne dormait point.

Elle réfléchissait.

§

Au bout d'une demi-heure, à peu près, Mariette rentra.

— Eh bien! — lui demanda la jeune femme.

— Le concierge est revenu, — répondit Mariette.

— A-t-il trouvé ces dames?

— Oui, madame.

— Qu'ont-elles dit?

— Elles ont dit qu'elles seraient ici dans un instant.

— C'est bien.

Presque en même temps, on sonna à la porte de l'appartement.

Mariette courut ouvrir.

C'étaient les visiteuses qu'attendait Camélia et que la soubrette introduisit aussitôt dans la chambre à coucher de sa maîtresse.

— Bonjour, chères, — leur dit la jeune femme en

les embrassant l'une après l'autre avec une apparence de grande tendresse et d'affectueuse cordialité. — Comme c'est gentil et gracieux à vous de ne vous être point fait attendre !

— Je me levais au moment où j'ai reçu ton billet, — répondit une des nouvelles venues.

— Et moi aussi, — ajouta l'autre.

— Alors, vous n'avez pas déjeuné?

— Ma foi! non.

— Eh bien, ni moi non plus!.. — comme ça se trouve!.. nous allons déjeuner ensemble, et, tout en mangeant, nous causerons.

Camélia sonna.

Mariette parut.

— Mon enfant, — lui dit sa maîtresse, — faites-nous donner à déjeuner... — la moindre des choses, un pâté de foies gras, un poulet froid et du vin de Champagne... — On servira dans cette chambre, nous serons plus à notre aise.

La soubrette s'inclina et sortit.

Cinq minutes après, un guéridon, recouvert d'une nappe blanche comme la neige, se dressait auprès de l'une des fenêtres.

Sur ce guéridon s'étalaient d'une façon provocante le pâté et le poulet commandés par Camélia.

Tout à côté, et dans un large vase de plaqué rempli d'eau glacée, rafraîchissaient quatre bouteilles de vin de Bouzy.

— A table, Mesdames!.. — s'écria Camélia.

Puis elle ajouta en s'adressant à Mariette :

— Je n'y suis pour personne ..

— Mais, Madame, — hasarda la soubrette, — si *Monsieur*...

— Eh bien?

— Que faudrait-il lui répondre?

— Que je suis sortie ou que je dors, à votre choix

— Mais s'il insistait pour entrer?..

— Oh! alors, — répondit Camélia avec un geste impétueux, — comme il ne me conviendrait nullement de garder à mon service une femme de chambre qui ne sait pas congédier les importuns, je vous mettrais à la porte de chez moi au moment précis où *Monsieur* franchirait le seuil de cette pièce.

— Dans ce cas, — dit la camériste en hochant la tête, — je ferai comme ce général de Napoléon dont parle toujours mon oncle l'invalide...— Je répondrai à *Monsieur* :

» — La garde meurt et ne se rend pas!.. »

— Petite sotte!.. — s'écria Camélia en riant, — vous défigurez le mot de Cambronne... Ce n'est que dans les pièces du Cirque qu'on lui fait dire la platitude que vous venez de répéter.

— Bah!.. — interrogea l'une des compagnes de la pécheresse, peu ferrée probablement sur les études historiques, — est-ce qu'il s'est rendu ce général Cambronne?

— Non pas!

— Alors, qu'a-t-il dit?

— Il a dit un mot charmant, mais qui n'est point en bonne odeur auprès des faiseurs de phrases et des gens délicats.

— Enfin, répète-le, ce mot...

— Vous le voulez?

— Oui.

Camélia prononça sans faire la petite bouche le mot célèbre que nous n'osons point écrire ici.

Puis, tout en riant à qui mieux mieux, les trois femmes s'attablèrent.

V

Ester et Sydonie.

Quelques mots, avant toute chose, à propos des deux amies de Camélia.

L'une s'appelait Sydonie, — l'autre se nommait Esther.

Sydonie avait vingt ans, et ne paraissait point en avoir plus de quinze ou seize.

Elle était petite et mignonne comme une jolie enfant qui est en train de devenir une belle jeune fille.

Sa taille, svelte et merveilleusement bien prise, péchait par une trop grande finesse et par l'absence presque absolue de ces formes arrondies qui constituent la beauté voluptueuse d'un corsage féminin.

Elle ne semblait pas encore mûre pour l'amour, mais, au gré de certains appétits un peu blasés, elle devait avoir tout l'attrait provoquant d'un fruit vert.

Son visage, à peine coloré, était d'une coupe aristocratique et offrait une expression virginale qui pouvait tromper les plus habiles connaisseurs.

Ses yeux bleus, de cette couleur charmante des

bluets qui poussent dans les champs et des myosotis qui croissent sur le bord des ruisseaux, se voilaient à demi sous des paupières frangées de longs cils.

Quant à sa chevelure, longue et soyeuse, elle était de cette nuance dorée que les peintres attribuent volontiers aux cheveux de Vénus et à ceux de Cérès, et ses amants pouvaient répéter, avec le charmant *Fortunio* du *Chandelier* :

Nous allons chanter à la ronde
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Sous cette apparence juvénile et candide, Sydonie cachait une rouerie précoce et une perversité diabolique d'autant plus dangereuse qu'il était impossible de se méfier de cette gracieuse enfant, et qu'on devait tomber avec une folle confiance dans tous les piéges qu'elle jugerait à propos de tendre à ses courtisans.

Pour Sydonie, la vie n'avait qu'un but, — l'argent et toutes les jouissances qu'il peut procurer.

Elle comptait de nombreux amants, mais son cœur n'avait jamais battu.

Elle ne croyait point à l'amour et elle le niait, comme un aveugle nie la lumière.

Ainsi que nous avons entendu Blondine le dire de Camélia, à la séance du CLUB DES HYRONDELLES, Sydonie avait une pièce de cent sous à la place du cœur.

Esther, la troisième pécheresse, était juive, ainsi que l'indiquait son nom

Elle offrait, dans sa beauté vigoureuse et luxuriante, un admirable type de ces filles hébraïques chez lesquelles le sang des filles de l'Orient s'est conservé dans toute sa pureté traditionnelle

On eût dit une de ces femmes aux traits de reines, au port de déesses qui se trouvent, vêtues de brocart et couronnées de perles, dans les tableaux de Paul Véronèse.

Peut-être Esther descendait-elle en ligne directe de l'union illicite du grand roi Salomon et de l'illustre Reine de Saba.

Toujours est-il que le diadème, étoilé de pierres précieuses et le manteau de velours constellé d'arabesques d'or, eussent mieux convenu à sa tête impériale et à sa taille majestueuse que les chapeaux de crêpe et les robes de soie, qui semblaient en flagrant délit d'anachronisme avec sa beauté d'un autre temps.

Esther était grande et admirablement faite, et la noblesse de sa démarche n'en excluait point la grâce.

Ses yeux arabes, très-grands, fendus en amande à la manière orientale et un peu relevés du côté des tempes, avaient une expression tantôt languissante et rêveuse, tantôt ardente et chargée de promesses d'amour.

Alors, à travers ses longs cils de velours, une flamme humide semblait jaillir de ses prunelles, d'un vert sombre et changeant comme celui de la mer.

Son nez était fin et droit, et les lèvres de sa bouche, petite et sensuelle, étaient rouges et épanouies comme la fleur du grenadier.

Les cheveux d'Esther, fins et brillants et d'un noir d'ébène à reflets bleuâtres, encadraient ses joues dans de petites nattes disposées d'une façon bizarre, et entremêlées de grains de corail.

Cette coiffure mettait admirablement en relief la pâleur mate et dorée du teint de la jeune femme.

La taille d'Esther, très-développée au corsage et aux épaules, s'amincissait au-dessus des hanches

dont l'ampleur était encore un des symptômes de la race asiatique.

Une duchesse eût envié sa main frêle et blanche aux doigts effilés, aux ongles roses et luisants.

Son pied eût chaussé la pantoufle de Cendrillon.

Voilà pour le physique.

Quant au moral, n'avons-nous pas tout dit en disant qu'Esther était JUIVE.

Il nous semble que ce simple mot est plus explicite que des phrases nombreuses et que des pages entières.

Chacun sait quelle place occupent aujourd'hui les filles de race hébraïque parmi les héroïnes du théâtre et de la galanterie.

Personne n'ignore qu'elles ressuscitent le type à peu près disparu du JUIF OISEAU DE PROIE, pour lequel toute pâture était bonne.

Avides et rapaces comme ces FILS DE JACOB qui vendirent JOSEPH leur frère, elles poussent jusqu'au plus suprême degré du cynisme le génie de la spéculation.

Calculatrices éhontées, autant que ces vendeurs que Jésus chassa du Temple de Jérusalem, elles font du sanctuaire artistique un échoppe pour leur commerce.

Leurs métiers sont nombreux, et tous leur rapportent beaucoup.

Elles deviennent promptement riches et elles sont honorées en conséquence.

Elles marchent la tête haute, — elles traitent d'égal à égal avec toutes les puissances de la littérature, de la politique et de l'agiotage.

§

Moins heureuse que les élues de sa caste dont nous venons de parler, Esther n'était point riche.

Et, certes, il eût été bien injuste de lui reprocher cette médiocrité qui n'était pas même l'AUREA MEDIOCRITAS du poëte Horatius, car depuis dix ans (Esther en avait alors vingt-cinq), la pauvre fille n'avait rien négligé pour ariver à la fortune.

Mais toujours, au moment où elle croyait avoir saisi par un pan de son manteau la déesse capricieuse, le manteau s'était déchiré et la déesse avait repris sa course tournoyante.

Bref, comme on dit vulgairement, Esther n'avait point eu de chance.

Fille d'une marchande de vieux habits de la rotonde du Temple, la belle juive avait quitté le toit maternel à quinze ans pour aller partager la bonne et la mauvaise fortune d'un jeune artiste du théâtre peu royal et nullement subventionné des Folies-Dramatiques.

L'artiste avait douze cents francs d'appointements.

Esther était coquette, — elle rêvait les robes de soie, les bottines de la bonne faiseuse, les gants frais et les manteaux de velours.

Elle comprit que *la misère ne fait pas le bonheur* (axiome philosophique qui n'est contesté que par les *Barbemuche*, les *Rodolphe*, les *Marcel*, les *Colline* et les *Schaunard*, et, après six mois de la vie bohémienne des mansardes du boulevard du Temple, Esther, comme Ève sa grand'mère, ouvrit l'oreille aux paroles tentatrices d'un nouveau serpent.

Ce serpent était un auteur dramatique, fournisseur breveté du théâtre des Folies.

Il avait eu l'occasion de remarquer plusieurs fois Esther au bras de son premier amant, et il avait été ébloui de sa beauté.

Le vaudevilliste fit à la jeune fille des propositions séduisantes.

Il ne lui offrit pas d'or — (ce vil métal que M. Scribe traite de chimère, — dans ses opéras), — il ne lui offrit pas d'or, — disons-nous, — par cette raison bien simple qu'il préférait garder pour lui-même le peu qu'il en avait gagné à la sueur de sa plume et à la pointe de ses couplets.

Il lui promit simplement de la faire débuter aux Variétés, et il fit scintiller devant ses yeux le séduisant mirage des avantages de toutes sortes qui, pour elle, résulteraient de ce début.

On comprend ce que nous voulons dire, et quel rôle jouait le vaudevilliste

Toujours est-il qu'Esther accepta la proposition.

Trois mois après, elle jouait un rôle de quatorze lignes sur la scène du théâtre des Panoramas.

La pièce était détestable; — elle tomba lourdement.

Les quatorze lignes d'Esther n'avaient pas le sens commun, et d'ailleurs la jeune fille les débita avec une complète inexpérience et avec une terreur si grande qu'elle dégénérait en gaucherie.

Sa beauté ne trouva point grâce devant le public,— elle fut sifflée à outrance, et l'occasion de prendre sa revanche lui manqua. — Voici pourquoi :

Une des actrices du même théâtre était la sultane favorite du directeur alors régnant.

Cette actrice, d'un talent nul, d'une jeunesse douteuse et d'une beauté contestable, s'était sentie jalouse d'Esther dès le premier moment.

Elle entreprit de persuader à son amant que la maladresse de la jeune fille avait décidé du malencontreux sort de la pièce.

Elle en vint à bout, et Esther fut congédiée avec une impolitesse presque brutale.

La juive ne se découragea pas.

Elle avait foi en sa beauté et en son étoile.

Le but reculait devant elle, mais il ne s'agissait que de le poursuivre.

— Elle alla frapper à la porte du Vaudeville.

Elle fut accueillie pour *figurer* dans ces rôles muets que toute femme peut remplir à merveille, pourvu qu'elle soit jolie, — pourvu, du moins, qu'elle le paraisse.

C'était bien peu de chose, mais enfin cela valait mieux que rien.

On n'entendrait pas Esther, mais on la verrait, et il y a toujours, aux stalles d'orchestre de tous les théâtres de ce genre, quelques-uns de ces agents de change protecteurs des beaux-arts, qui se plaisent à répéter avec Béranger :

Voir,
C'est avoir !...

et qui se feront volontiers les *Jupiters* de toutes les *Danaës*.

Déception !..

Au milieu de son entourage, de maigres figurantes aux épaules noueuses et aux bras rouges, Esther, la belle, la charmante Esther, passa inaperçue et dédaignée.

Les plus laides d'entre ses rivales, trouvèrent des *positions* superbes, comme disent ces dames dans leur idiome naïf et impudent.

Seule, entre toutes, Esther n'obtint pas un regard!

— Est-ce croyable?.. — vont s'écrier ceux de nos lecteurs qui se prétendent fins connaisseurs en fait de beauté, et se croient aussi habiles dans leur genre que ces vieux amateurs de tableaux, dont le regard subtil découvre un Raphaël sous une triple couche de poussière.

— Nous ne savons pas si c'est croyable, — répondrons-nous, — mais nous affirmons que cela est vrai.

Et le fait bizarre que nous venons de constater, nous l'avons vu se reproduire sous nos yeux, non pas une fois, mais dix fois!..

D'où nous sommes tenté de conclure que le vice aime la laideur; — ce qui, — par parenthèse, — serait logique et consolant pour la vertu.

VI

Traité d'alliance.

De guerre lasse, Esther renonça au théâtre qui, non-seulement ne lui donnait pas l'opulence, mais encore la laissait manquer de pain.

Elle fut obligée pour vivre de se jeter dans les sentiers arides de la galanterie banale et elle y végéta pendant quelques années, toujours poursuivie par cette fatalité implacable qui semblait avoir pris à tâche de l'attacher aux échelons les plus bas de l'échelle sociale.

Ces désillusions successives furent terribles pour la pécheresse éplorée.

L'horrible vie qu'elle menait lui semblait odieuse et insoutenable, — non point par vertu, mais par lassitude et par dégoût.

Plus d'une fois elle eut envie d'en finir.

Plus d'une fois elle rentra dans son taudis, apportant dans son panier un boisseau de charbon qu'elle destinait à son suicide.

Mais le courage lui manqua toujours pour accomplir cet acte suprême.

Au moment de poser un pied sur le seuil de la mort, elle se reprenait à aimer la vie.

Le réchaud flamboyant changeait de destination, et, au lieu de prêter sa collaboration au dénoûment d'une élégie, il concourait activement à la confection de pommes de terre frites.

Un jour, enfin, l'étoile si longtemps voilée d'Esther, parut se décider à briller dans le ciel éclairci.

Le caprice amoureux d'un étranger vieux et riche tira la jeune femme de la fange infecte dans laquelle elle croupissait.

Ce qui veut dire qu'Esther prit place un peu plus haut sur le fumier social des femmes qui vivent de l'amour.

De FILLE qu'elle était, elle devint FEMME ENTRETENUE.

Entre ces deux positions, il n'y a pas de différence, selon nous, mais le monde en établit une, — celle qui existe entre les fiacres et les coupés de louage.

On prend les uns à l'heure et les autres au mois.

Toujours est-il que, pour Esther, sa nouvelle position fut la réalisation d'une partie de ses rêves d'autrefois et lui sembla d'abord le bonheur le plus absolu.

Mais, peu à peu, ce bonheur lui parut mesquin et insuffisant; — elle avait le nécessaire, elle voulut le superflu, — elle s'efforça de l'acquérir, — on devine par quels moyens, — et elle perdit tout.

Sa vie, jusqu'au moment où nous la retrouvons, ressembla à celles de toutes ses compagnes qui ne parviennent point à prendre la corde dans le grand steeple-chase de la galanterie.

Son existence fut bohémienne et aventureuse.

Par moments elle gaspilla follement beaucoup d'or,

et quelquefois elle termina sans dîner une journée qu'elle avait commencée sans déjeuner.

Et qu'on n'aille point croire qu'elle était insouciante et légère comme le sont d'habitude les VIERGES FOLLES des romans, des vaudevilles et des chansons.

Non pas !..

Elle supportait sans philosophie et avec une profonde amertume les revers de sa destinée.

Elle entrait dans des transports de rage en songeant à ce qu'elle appelait l'injustice du sort, et elle montrait le poing au hasard.

Plus que jamais, du reste, Esther conservait le dévorant désir d'étreindre la fortune, et elle était fille à ne reculer devant rien pour arriver à ce résultat.

Ses déceptions perpétuelles, ses désirs toujours déçus, ses espoirs toujours trompés, s'étaient changés en poison dans son cœur qu'ils avaient corrompu profondément et rempli d'une haine jalouse et d'une insatiable soif de vengeance à l'endroit de tout ce qui jouissait d'un semblant de bonheur.

L'admirable beauté d'Esther était alors arrivé à son apogée, et Camélia qui avait de grands projets auxquels nous ne tarderons guère à être initiés, et qui d'ailleurs lisait à livre ouvert dans l'âme de la juive, comprit toute la valeur d'une pareille alliée, calcula de quel secours puissant elle lui pouvait être et s'efforça de capter son amitié et sa confiance, ce qui, soit dit en passant, n'était pas bien difficile.

A l'heure qu'il est, nos lecteurs connaissent aussi bien que nous Sydonie et Esther; — la position de Camélia est la seule dont une certaine obscurité enveloppe encore pour eux les détails.

Camélia elle-même, par ses actes et ses paroles, se chargera d'éclairer cette obscurié.

§

Nous avons laissé les trois jeunes femmes attablées en face d'un poulet froid, d'un pâté de foies gras et de plusieurs bouteilles de vin de Champagne.

Le déjeuner commença et la conversation s'établit aussitôt.

— Mes enfants, — dit Camélia, tout en décoiffant de son casque d'argent un flacon de ce vin que la Bohême littéraire appelle du coco ÉPILEPTIQUE, — si je vous ai écrit tout à l'heure, ce n'était point uniquement pour vous inviter à déjeuner...

— Je m'en doutais, répondit Sydonie.

— Moi aussi, — répondit Esther.

— Il s'agit, — poursuivit Camélia, — il s'agit de choses fort graves et qui nous intéressent toutes les trois au plus haut point. — Donc, mes chères enfants :

Prêtez-moi l'une et l'autre une oreille attentive !...

comme disait feu la reine Athalie, dans la tragédie de ce nom que j'ai eu l'agrément de jouer quatre fois, pour la distribution des prix, au couvent...

— Tiens !.. — interrompit Esther, tu as donc été au couvent, toi ?

— Probablement, — répondit Camélia

— C'est peut-être pour cela que tu mets l'orthographe en écrivant ?

— Je le crois, — dit la jeune femme avec un sourire.

— Mais, — poursuivit Esther, — qui donc t'y avait mise, en pension ?

— Mon père ?

— Tu avais donc un père ?..

— Selon toute apparence.

— Ah ça! mais il était donc riche, ton père?.. C'était donc un homme comme il faut?..

— Ma bonne amie! — s'écria Camélia avec impatience, — j'ai dit tout à l'heure que nous avions à parler de choses qui nous intéressaient toutes les trois, — or, mes affaires de famille n'intéressent que moi, — donc ce n'est point d'elles qu'il s'agit...

— C'est juste, — fit Esther, — je me tais... — donne-moi encore une tranche de ce pâté, — il est délicieux...

— Excellent moyen de te fermer la bouche, — répondit Camélia en riant.

Elle remplit l'assiette de sa belle convive et elle reprit :

— Vous étiez au club hier soir?

— Oui, — répondirent unanimement les deux femmes.

— Vous avez tout vu?

— Oui.

— Tout entendu?

— Tout.

— Eh bien? que pensez-vous de la séance de cette nuit?..

Sydonie et Esther gardèrent le silence; mais, en même temps l'une que l'autre et avec un ensemble parfait, elles haussèrent les épaules et firent un geste de dédain parfaitement significatif.

— Ah! vous avez bien raison!.. — poursuivit Camélia, — notre manière de voir est la même! — Tout ce qui s'est passé ne mérite que le mépris, et celui que j'éprouve est si grand qu'il a tué jusqu'à ma colère!..

Ainsi disait la jeune femme. — Mais la nuance pourpre qui s'étendait sur son front et sur ses joues,

et l'involontaire émotion qui faisait trembler sa voix, s'accordaient mal avec la force d'âme dont elle se targuait, et donnaient à ses paroles un démenti formel.

— Du reste, j'aurais dû m'y attendre, — poursuivit Camélia avec animation, — les inventeurs, les réformateurs, les bienfaiteurs de l'humanité n'ont jamais été compris par leurs contemporains... — On s'est moqué d'eux jusqu'au jour où on leur a élevé des autels, — trop heureux encore quand on ne les lapidait pas!.. — Toute religion nouvelle doit compter des martyrs avant d'avoir des prosélytes!..

— Espérons qu'aucune de nous trois n'ira jusqu'au martyre!.. — interrompit Sydonie en riant.

— J'avais rêvé l'émancipation de notre sexe, ou du moins de cette portion de notre sexe que nous représentons, — continua la jeune femme avec une vivacité et une chaleur toujours croissantes, — je voulais assurer à tout jamais notre indépendance en faisant de ces brigands d'hommes nos domestiques très-soumis!.. C'était un rêve peut-être, mais il était bien beau!.. ou plutôt non, ce n'était point un rêve, car il se réalisera, pour vous qui m'écoutez et pour moi qui vous parle... et cela prochainement...

— Hein? tu dis?.. — s'écria Sydonie?

— Je dis, — poursuivit Camélia, — je dis qu'après tout, c'est un bonheur que j'aie vu cette nuit s'écrouler mes beaux plans et mes vastes projets sous les quolibets et les moqueries stupides de toutes ces péronnelles!.. Mieux vaut conserver son trésor que de le partager comme une sotte avec des gens qui ne savent seulement pas comprendre la valeur de ce qu'on leur offre!..

— C'est bien vrai!.. — répondit Sydonie.

— C'est parfaitement vrai, — appuya Esther, qui

se faisait volontiers l'écho des phrases prononcées par Sydonie ou par Camélia.

Cette dernière continua :

— Cette association que je proposais à ces pauvres folles, — ce traité d'alliance que je voulais leur faire jurer, elles les ont dédaignés comme des enfants malades qui repoussent avec obstination le remède qui peut les sauver. — Eh bien ! nous, nous la formerons, cette alliance, — nous le jurerons, ce traité, — nous prendrons pour devise ces mots : — *L'union fait la force !..* et nous arriverons, je vous l'affirme, à des résultats dont la grandeur vous étonnera vous-mêmes...

— Camélia, — dit Sydonie, — peut-être tes rêveries n'ont-elles pas le sens commun, — peut-être les vraies folles ne sont-elles point les femmes qui ont ri hier de tes paroles, mais celles qui les écoutent religieusement aujourd'hui; — mais moi, j'ai confiance en toi !.. — Je ne sais quoi me crie que tu as raison ; — un instinct secret m'avertit que tu réussiras dans ce que tu veux entreprendre... — Désormais je m'abandonne à toi, — je n'aurai plus d'autre volonté que la tienne, — fais de ma personne et de mon esprit ce que tu voudras, — ordonne, j'obéirai, — désormais je t'appartiens...

— Merci, — répondit simplement Camélia, — merci, ma chère Sydonie...

Puis elle ajouta en s'adressant à Esther :

— Et toi, que réponds-tu ?

Mais, au lieu de répondre, Esther questionna :

— Me feras-tu riche ?.. demanda-t-elle.

— Oui, — dit Camélia.

— Et heureuse ?..

— Par la même raison, puisque tu seras riche, et que la richesse est le bonheur.

— C'est juste, — et cela, c'est positif, n'est-ce pas ?..

— On ne peut plus !

— Alors, je suis comme Sydonie, — fais de moi ce que tu voudras.

— Ainsi, — dit Camélia en s'adressant cette fois aux deux femmes, — ainsi, nous sommes bien d'accord ?

— Oui.

— Vous agirez sous ma direction et dans l'intérêt commun avec une soumission aveugle et une confiance absolue ?..

— Oui.

— Vous servirez mes désirs, mes amours, mes haines et mes vengeances, comme je servirai les vôtres ?..

— Oui.

— Vous le promettez ?..

— Nous le promettons.

— Vous le jurez ?

— Nous le jurons.

— Alors, l'alliance est signée !.. Nous sommes unies, nous sommes fortes !.. le *Club des Hirondelles* est mort, mais les hirondelles sont vivantes, elles ont des ailes et elles voleront loin !..

Puis Camélia, remplissant les verres de Sydonie et d'Esther, porta d'une voix éclatante ce toast :

AUX TROIS HIRONDELLES !

VII

La belle lettre.

— Quand agirons-nous ? — demanda Sydonie.

— Aussitôt que l'occasion se présentera, — répondit Camélia.

— Et si elle tarde ?

— Nous la ferons naître.

Nous, c'est-à-dire *toi*, n'est-ce pas ?

— Évidemment, puisque, jusqu'à nouvel ordre, vous êtes une armée dont je suis le général.

— Mon général, — dit Esther en faisant le salut militaire avec la grâce et la précision d'une Vésuvienne accomplie, — vos soldats vous souhaitent bonne chance et vous seront fidèles !

— Ah ! — répondit Camélia, — j'y compte bien !

Puis elle ajouta :

— Mais d'abord, et avant toute chose, il s'agit de nous venger.

— Déjà !.. — s'écria Sydonie.

— Oui.

— De qui ?.

— Tu ne devines pas?..

— Ma foi, non!

— Eh bien! de cette femme qui a parlé hier au soir contre mon projet de loi, et qui... — pourquoi ne le dirais-je point?.. — qui a fait rire à mes dépens.

— Blondine, — murmura Sydonie.

— Tout juste! — Est-ce que tu la connais?

— Oui.

— Beaucoup?

— Non. — Très-peu, au contraire.

— Cependant tu peux me donner quelques renseiments?.

— Des renseignements généraux, sans doute, mais rien de bien particulier.

— Cela suffira en attendant mieux; — dis toujours... — où demeure-t-elle?

— Tout près de chez moi, rue de La Bruyère.

— Quelle femme est-ce?

— Oh! pas grand'chose.

— Je m'en doute bien. — Que fait-elle?

— Elle s'intitule *artiste dramatique*.

— A quel titre!

— Elle appartient à l'Opéra.

— Est-ce bien sûr?

— Parfaitement sûr. — Elle est figurante de la danse.

— Et payée?..

— Quelque chose comme une douzaine de cents francs par an, — mais, tu sais, l'Opéra, ça pose une femme.

— Est-elle jolie?

— Tu la connais bien.

— Sans doute, mais je ne l'ai jamais vue qu'aux lumières.

— Eh bien, elle est fort gentille, — elle ne perd point au grand jour, — plutôt même y gagnerait-elle, car elle a le teint blanc et rose.

— Est-elle heureuse?.. est-elle riche?

— Quelquefois, mais rarement. — Elle ne sait pas tirer parti de sa position.

— Enfin, dans ce moment?..

— Oh! dans ce moment, elle *fait beaucoup sa tête.*

— Pourquoi donc?

— Parce qu'elle a un amant jeune et riche.

— Qui ça!

— Un petit baron qui s'appelle Réné de Savenay.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Ce n'est pas étonnant, — c'est un nouveau débarqué, — il arrive de sa province.

— Alors, il doit avoir la tournure galante d'un dadais champêtre et l'air gracieux d'un cierge villageois.

— C'est ce qui te trompe, il est joli comme une fille, — hardi comme un page de cour et plus élégant à lui seul que le jockey-club entier.

— Tu le connais donc, toi, Sydonie, pour l'admirer si fort?

— On me l'a montré l'autre jour au bois, à cheval.

— Il a des chevaux?..

— Et de charmants, je t'assure.

— Il est donc tout à fait riche?..

— Eugène m'a assuré qu'il avait plus de quatre-vingts mille livres de rente, dont il jouit, ma chère, car il est orphelin.

Camélia frappa du pied avec une colère concentrée.

— Ah! — fit-elle, — il n'y a que de semblables intrigantes pour avoir de ces chances-là!

— C'est bien vrai, ça! — appuya Esther.

— Et, — poursuivit Camélia, — où mademoiselle Blondine a-t-elle rencontré ce phénix?

— Chez Albine, — à ce qu'on m'a dit,

— Chez Albine!.. elle y va donc?

— Elle n'en bouge pas. — C'est le comte de Bracy qui a arrangé ce mariage de la main gauche entre Blondine et son ami

— Ce monsieur de Savenay est donc l'ami du comte de Bracy?

— Son ami intime, — on ne les rencontre guère l'un sans l'autre.

— Aime-t-il Blondine?

— Ah! par exemple, tu m'en demandes plus que je n'en sais. — Il n'y a guère que lui, et tout au plus elle qui pourraient répondre à ta question.

— Lui donne-t-il beaucoup d'argent?

— C'est assez probable, car elle n'avait pas un sou il y a six semaines, à peine de robes, et elle perchait dans un taudis; et maintenant elle a un joli appartement, des meubles de velours, des toilettes de princesse et des bracelets jusqu'au coude, comme à une devanture d'orfèvre.

— Tant mieux, — dit froidement Camélia.

— Pourquoi tant mieux?

— Parce qu'il ne se passera guère de temps avant que mademoiselle Blondine, abandonnée par son amant, retombe dans *la panne* d'où elle sort, — et parce qu'avant peu, l'une de nous trois (nous tirerons au sort pour savoir laquelle) s'enrichira du cœur et des dépouilles du baron Réné de Savenay.

Esther écoutait d'un air d'étonnement manifeste.

Sydonie hochait légèrement la tête en signe d'incrédulité.

— Est-ce que tu ne me crois pas? — demanda Camélia d'un ton piqué.

— Dame! — si grand que soit ton pouvoir, franchement, je doute un peu qu'il aille jusque-là.

— Que faut-il pour te convaincre?

— L'évidence.

— Rien que ça!

— Mon Dieu! oui.

— Eh bien! mon enfant, tu seras convaincue.

Camélia se leva pour aller prendre un livre qui se trouvait sur sa table de nuit.

C'était un volume de *Monte-Christo*.

Elle revint s'asseoir en apportant ce volume.

— Est-ce que tu vas nous faire la lecture? — demanda Esther.

— Non.

— Alors, dans quel but ce livre?

— Parce que nous allons tirer à la belle lettre.

— Pourquoi faire?

— Pour savoir laquelle de nous trois sera la maîtresse du baron de Savenay.

Sydonie se mit à rire.

— D'abord, moi, — dit-elle, — je te préviens que si beau que soit ce jeune homme, je ne me sens nullement disposée à aller me jeter à sa tête si le sort me désigne... — Je n'en suis pas encore réduite là, Dieu merci!

— Sois tranquille, — répondit Camélia, — si le sort te désigne, ce n'est pas toi qui te jetteras à sa tête, c'est moi qui le jetterai à la tienne.

— Tu te charges de tout?..

— Oui, — cent fois oui!..

— Comme cela, à la bonne heure!

— Et si c'est moi? — demanda Esther

— Il est clair comme le jour, ma bonne amie, qu'il en sera de même pour toi que pour Sydonie ; — ta question n'a pas le sens commun.

— Bon ! — fit la juive.

— A toi, Sydonie, sois la première à consulter l'oracle.

La jeune pécheresse écarta à demi avec son ongle rose et poli les feuillets fermés du volume.

Camélia l'ouvrit à cet endroit et lut tout haut cette phrase :

« *Dantès se pencha pour écouter les bruits mystérieux qni venaient jusqu'à lui à travers la muraille de son cachot.* »

— D !.. — s'écria Sydonie, — j'ai un D !..

— Et tu as des chances, — répondit Camélia.

— A mon tour, — fit Esther.

Camélia lui tendit le volume.

La juive sembla se recueillir, et elle tourna les pages avec une gravité superstitieuse qui fit sourire les deux femmes.

Camélia lut :

« — *Et vous, mon enfant, vous que j'ai vu si plein de courage et d'espoir...* »

— E !.. — murmura la juive d'un ton désappointé et chagrin, — j'ai perdu !..

— Ça me fait cet effet-là !.. s'écria Sydonie.

— Que voulez-vous, je n'ai pas de chance et je n'en aurai jamais !..

— Qui sait ? — dit Camélia.

— Je suis née sous une méchante étoile !..

— Nous combattrons son influence, et si nous n'en pouvons triompher, eh bien !.. nous t'en donnerons une autre...

Esther se sentit rassurée par cette promesse.

Les nuages de son front se dissipèrent et un sourire vint écarter ses lèvres épanouies.

Camélia poursuivit :

— Il ne reste plus que moi !.. Je vais, comme la Sybille antique, monter sur le trépied sacré et interroger les dieux .. — Tiens un peu le livre, je te prie, ma chère Sydonie.

La jeune femme prit le volume des mains de Camélia qui l'ouvrit d'un doigt hardi.

Voici par quel phrase commençait le page :

« — *Ainsi se réalisera votre rêve, — ainsi s'accomplira ce que vous avez entrepris...* »

— Ma foi !.. — s'écria Sydonie, — décidément, le diable est pour toi !..

— Je commence à le croire, — répondit Camélia, — car, dans la réponse de l'oracle, il y a mieux qu'un jeu du hasard, il y a une promesse et une prophétie. — Merci à *Monte-Christo !* merci à Alexandre Dumas !

— Ainsi, c'est bien décidé ? — demanda Sydonie, tu seras la maîtresse du baron de Savenay ?..

— Tiens-le pour certain, ma chère !..

— Comment feras-tu pour l'enlever à Blondine ?..

— Si j'étais *fat* comme un homme, — répliqua Camélia en se regardant dans la glace qui se trouvait en face d'elle, — je te dirais tout bonnement, que ces yeux-là s'en chargeront ; — mais je suis simple et naïve et je préfère te répondre que je n'en sais rien encore...

— A quoi te servirons-nous ?..

— Quand mon plan sera fait, je vous le dirai. — Il s'agit d'une grande affaire, voyez-vous, — donc il me faut le temps de la réflexion. — Les vaudevilles et les drames que leurs auteurs improvisent trop vite

ne vont pas jusqu'au dénoûment ; — le public les trouve mauvais, il les siffle et il a raison !..

— Mais, — fit Esther, tu as *quelqu'un*...

— Sans doute.

— Eh bien ! qu'en feras-tu ?..

— Je l'engagerai à se pourvoir ailleurs, et il comprendra cela, le pauvre garçon, — il n'a que douze mille livres de rente...

Puis la conversaion se continua, et le traité d'alliance qui venait d'être juré entre les trois femmes, fut arrosé par de si nombreuses libations, que vers le soir Sydonie, parfaitement ébriolée, récitait à Camélia qui ne l'écoutait point, l'odyssée sentimentale de ses premières amours, et qu'Esther, se roulant comme une chatte sur le tapis de la chambre à coucher, chantait en hébreu le cantique : *Super Flumina Babylonis*, et l'entremêlait de quelques vers pris çà et là dans la ronde populaire des *Reines de Mabille.*

Camélia seule, aussi calme et aussi froide que le matin de ce même jour, assistait à cette scène d'orgie sans la voir et en causant avec sa propre pensée.

Et elle se demanda tout bas quels moyens machiavéliques il lui faudrait employer pour arriver à devenir la maîtresse de Réné de Savenay, — l'amant de Blondine.

VIII

Une fête au faubourg Saint-Honoré.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien quitter avec nous l'atmosphère ambrée de la chambre à coucher de Camélia, pour nous suivre dans un monde d'un ordre tout différent, c'est-à-dire dans les régions aristocratiques du faubourg Saint-Honoré.

Il a avait fête ce soir-là à l'hôtel de la duchesse de Chaumont-Landry, situé à une fort petite distance du palais de l'Élysée.

Le duc de Chaumont-Landry, pair de France avant la révolution de 1848, est, comme chacun sait, l'un des plus riches propriétaires de France.

L'hospitalité somptueuse de son château du Beaujolais jouit d'une juste célébrité, et l'on cite les fêtes auxquelles il convie chaque hiver l'élite de la haute société parisienne.

L'hôtel du faubourg Saint-Honoré est une demeure quasi-royale.

Une vaste cour précède le principal corps de logis.

Un large perron conduit aux appartements de ré-

ception, qui sont situés au rez-de-chaussée et dont les hautes portes vitrées ouvrent sur un jardin magnifique qui s'étend jusqu'aux Champs-Élysées.

Cette année-là, le duc était resté à Paris pendant l'été, contre son habitude, retenu par une assez grave maladie de la duchesse.

Cependant, grâce à la science de toutes les illustrations du corps médical, — grâce aussi, peut-être, au hasard, madame de Chaumont-Landry avait été sauvée, et le duc célébrait par une fête sa complète convalescence.

La villégiature ayant en grande partie dépeuplé les deux nobles faubourgs, la réunion était moins nombreuse qu'on n'aurait pu le supposer.

Et pourtant, les huissiers chargés d'annoncer les arrivants faisaient retentir à la porte des salons un bon nombre de noms historiques.

De plus, on voyait là, en hommes, les ambassadeurs et tout le corps diplomatique, et, en femmes, quelques charmantes Parisiennes et beaucoup d'étrangères de distinction.

Peut-être par cela même qu'il n'y avait pas beaucoup de monde, la fête était plus animée et plus joyeuse que ne le sont habituellement ces fastueuses cohues, où l'on ne peut marcher faute d'espace, où l'on ne peut respirer faute d'air, et où les ordres et les plaques des hauts fonctionnaires et des diplomates déchirent les épaules nues des pauvres femmes éplorées.

On dansait dans deux salons.

On se promenait dans les jardins éclairés comme en plein jour, grâce à une illumination chinoise de l'effet le plus pittoresque et le plus charmant.

Enfin, une vaste *pagode*, surmontée de banderolles

flottantes et de clochettes qui tremblaient au moindre souffle de brise, avait été disposée sur une pelouse immense.

Sous cette tente, qui devait servir de salle à manger, se voyaient les longues tables du souper, étincelantes d'argenterie, de cristaux et de porcelaine, et sur lesquelles une profusion de candélabres d'argent, à six ou huit branches, répandaient des clartés éblouissantes.

§.

Le coupé de M. de Bracy s'arrêta devant le perron.

Il en descendit avec Réné qu'il avait amené.

Réné, depuis les deux ou trois mois qu'il était à Paris, avait vécu beaucoup chez Albine, chez Blondine, sur le boulevard des Italiens, à l'orchestre du Vaudeville, au bois de Boulogne, au café Anglais et à la Maison-Dorée, dans le *mauvais monde* enfin, mais il mettait les pieds pour la première fois, ce soir-là, dans le monde aristocratique.

Hâtons-nous d'ajouter que le jeune homme avait en lui une distinction innée trop réelle pour ne point se trouver bien placé dans cette société qui était la sienne, et qu'en endossant le frac noir et la cravate blanche il s'était débarrassé, sans la moindre peine, de ce laisser-aller un peu trop sans gêne que les adolescents d'aujourd'hui prennent dans leurs écuries et dans les boudoirs de leurs maîtresses, et qu'ils conservent volontiers dans les meilleurs salons, dont les vieux lambris frémissent et s'étonnent à l'aspect de ces gentilshommes débraillés et dégénérés.

Maxime présenta Réné à la duchesse de Chaumont-

Landry, puis il le quitta pour aller s'asseoir à une table de whist.

Disons en passant que M. de Bracy jouait le whist aussi bien, si ce n'est mieux, que celui qui l'a inventé, et qu'il y gagnait, bon an mal an, une somme ronde de cinq à six cents louis.

Réné, un peu dépaysé d'abord, se mit à parcourir les salons et à visiter les jardins.

Au détour d'une allée, il se trouva face à face avec trois ou quatre jeunes gens, habitués, comme lui, des soirées d'Albine.

Des poignées de main s'échangèrent, la conversation s'engagea, et les arbres pudiques durent rougir des phrases décolletées jusqu'à la cheville que prononcèrent les viveurs sous leur feuillage illuminé.

Après avoir passé en revue la chronique scandaleuse des coulisses et des alcôves, les compagnons de Réné en arrivèrent à parler des femmes du monde aristocratique auquel ils appartenaient, sinon par leurs habitudes, du moins par leur naissance.

Et Dieu sait que ces dames ne furent guère plus épargnées dans leurs propos que les pécheresses et les filles de théâtre qui, un instant auparavant, avaient défrayé l'entretien.

Chacun des jeunes roués avait à raconter quelque petit mystère vrai ou faux, — quelque anecdote libertine dont il se prétendait le héros.

La langue venimeuse de ces reptiles en gants paille jetait à tort et à travers sa bave médisante et calomnieuse.

Aucune vertu ne trouvait grâce davant eux.

Nulle réputation féminine n'était à l'abri de leurs attaques.

S'il fallait les en croire, tous les cœurs avaient

battu sous leur main, — leur tête s'était reposée sur tous les oreillers.

Réné écoutait ces Lovelaces avec un flegme apparent qui cachait une profonde admiration et une jalousie secrète.

Et il se promettait tout bas d'égaler leurs succès, et d'inscrire comme eux des noms blasonnés sur son livre de victoires et conquêtes.

Un nouveau venu vint se joindre au groupe des viveurs.

C'était un garçon de vingt-six ou vingt-huit ans, grand et pâle, et dont les yeux ternes, les traits tirés et les pommettes saillantes, décelaient l'organisation fatiguée par les excès.

Ses cheveux noirs commençaient à s'éclaircir, — le haut de la tête était presque chauve, — les tempes se dégarnissaient.

Une barbe brune et touffue encadrait son visage éminemment aristocratique.

Sa toilette était et de bon goût.

Il se nommait le marquis d'Audival.

— Messieurs, — dit-il, — une nouvelle...

— Politique? — demanda le jeune comte de Chazelles.

— Ma foi, non.

— Financière?..

— Artistique?..

— Est-ce que je m'occupe des arts!

— Alors, voyons, quelle est ta nouvelle?.. ne nous fais pas languir pendant dix minutes pour une chose insignifiante!

— Eh bien! ma nouvelle, la voici : — vous allez voir, tout à l'heure, la plus jolie femme de Paris.

— Voilà tout?

— N'est-ce pas assez?..

— Mon cher ami, — répondit l'interlocuteur du marquis d'Audival, — il y a dans Paris cinquante ou soixante femmes de chacune desquelles on dit : « C'est la plus jolie femme de Paris!.. » — La formule est banale et ne signifie plus rien...

— Je le maintiens cependant.

— Tu as tort.

— Non, j'ai raison, et tu en conviendras toi-même.

— J'en doute.

— Je parie cinquante louis que dans un instant tu seras de mon avis...

— Je tiens le pari. — Mais qui sera juge?

— Toi-même. — Je m'en rapporte à ta loyauté.

— Fort bien. — Maintenant, le nom de cette merveille?..

— La comtesse de Croï.

— La comtesse de Croï, — répéta monsieur de Chazelles, — qu'est-ce que c'est que ça?..

— C'est la femme du comte de Croï, pardieu!..

— J'ai bien connu il y a deux ou trois ans un Croï, mais il était marquis, ce me semble, et, si j'ai bonne mémoire, il voyage dans l'Asie-Mineure.

— Je parle de la femme de son frère...

— D'où sort-il, ce frère?

— De province. — Il habitait un château, je ne sais où, et il voyageait. — Il s'est marié il y un an.

— Et, pendant cette année-là, il a caché sa femme, à ce qu'il paraît?...

— Non, il était en Italie avec elle.

— Ce qui revient au même. — Mais, comment diable sais-tu tout cela?..

— Par ma sœur, — elle a été au convent avec mademoiselle Berthe de Lespars, aujourd'hui madame de

Croï, et elle me parlait toujours de la beauté de son amie avec de si prodigieux transports d'enthousiasme, que je ne pouvais m'empêcher de croire à beaucoup d'exagération. — Elle a reçu une lettre de faire-part, à l'époque du mariage, et elle m'en a parlé, par hasard. — Or, tout à l'heure, je me trouvais dans l'un des salons où l'on danse, et j'étais en train de débiter à je ne sais plus quelle pécore blonde et langoureuse les plus fades galanteries du monde, quand j'entendis annoncer la comtesse de Croï. — Un instant après je vis ma sœur et une autre jeune femme, qui, sans le moindre respect pour leurs robes qu'elles froissaient impitoyablement, se pressaient dans les bras l'une de l'autre avec des larmes de tendresse et des élans de sensibilité incroyables. . — Je me souvins aussitôt que madame de Croï devait être mademoiselle de Lespars et que mademoiselle de Lespars était la chère amie du couvent, et je m'approchai pour juger de ces charmes tant vantés. . — Ma sœur n'avait rien exagéré, — elle était plutôt restée en deçà des limites de la réalité. — Je fus ébloui ! jamais je n'avais rien rêvé de pareil à cette beauté jeune et rayonnante !. Je compris que l'admiration pouvait changer un homme en statue de sel, comme la curiosité le fit jadis de feu madame Loth. — Je me dis que, sans aucun doute, la comtesse Berthe était la plus jolie femme de Paris et peut-être du monde, et si tu veux, mon cher Chazelles, doubler notre enjeu, et, de cinquante louis, le porter à cent, tu n'as qu'à parler, je suis ton homme...

— Non, non, — répondit le comte de Chazelles, — cinquante louis suffisent, car, en face de ton enthousiasme, il est évident que j'ai perdu, — à moins que tu ne sois qu'un sot, ce que poliment je ne puis guère

supposer... — D'ailleurs, ainsi que tu le disais, dans un instant nous allons savoir à quoi nous en tenir.. Venez-vous, Messieurs?...

Il se fit un mouvement dans le groupe des viveurs, qui s'acheminèrent par le plus court chemin vers les salons de danse laissant, par leurs fenêtres, s'échapper des nappes de lumière et des flots d'harmonie.

Réné suivit ses compagnons.

Pour la première fois de sa vie, il se sentait rêveur, préoccupé et presque triste.

Il cherchait à se rendre compte de ce qu'il éprouvait, et il ne pouvait en venir à bout.

Rien, dans la conversation à laquelle il venait d'assister, ne motivait l'étrange situation de son esprit et de son âme.

Il y croyait du moins.

Et cependant le trouble de Réné avait commencé à l'instant précis où on avait parlé devant lui de madame Berthe de Croï, de cette femme si jeune et si belle.

Et, maintenant qu'il allait voir cette comtesse inconnue, son cœur battait bien fort, et il se sentait ému comme si quelque grave événement était au moment de s'accomplir.

IX

La comtesse de Croï.

Lorsque Réné, en compagnie de messieurs de Chazelles, d'Audival et des autres viveurs, pénétra dans les salons du rez-de-chaussée de l'hôtel, un orchestre invisible jouait une des plus brillantes valses de Strauss, et des couples jeunes et charmants passaient et repassaient, emportés par un mouvement rapide et circulaire.

Le regard de monsieur d'Audival passa en revue tous ces couples.

— Eh bien! — lui dit le comte de Chazelles, — est-elle là?

— Non, — répondit le jeune homme:

— Alors, voyons dans l'autre salon.

La comtesse de Croï ne se trouvait pas plus dans ce solon que dans le premier.

— Serait-elle déjà partie?.. — se demanda à lui-même monsieur d'Audival.

— Mais, non, c'est impossible!.. — se répliqua-t-il aussitôt, — tout à l'heure elle ne faisait que d'ar-

river!.. — cherchons encore!.. cherchons mieux..
— Ma sœur a disparu en même temps que la comtesse, — elles doivent être ensemble...

§

Tout au fond de la pièce dans laquelle se trouvaient en ce moment les jeunes gens, une large porte, formée d'une glace sans tain, donnait accès dans une serre qui servait de boudoir.

Des arbres des tropiques et des plantes rares et précieuses remplissaient cette serre de leurs feuilllages larges et brillants, et de leurs fleurs aux teintes magiques qui ressemblaient à de grands papillons ou à des oiseaux merveilleux.

Messieurs de Chazelles, d'Audival et de Savenay se séparèrent de leurs amis et entrèrent dans ce petit palais de crisal.

Leur recherche fut couronnée d'un plein succès.

Les deux jeunes femmes se trouvaient en effet dans la serre, assises l'une à côté de l'autre sur un banc rustique, se serrant la main et se livrant, comme de vraies pensionnaires, à une causerie animée et joyeuse, coupée par de frais éclats de rire.

Ce groupe était charmant et digne d'appeler les regards et de fixer les pinceaux d'un grand artiste.

Henriette; la sœur de monsieur d'Audival, mariée depuis quelques mois au vicomte de Luzy, était une jeune femme de dix-neuf ans, brune et colorée, avec des cheveux noirs à reflets brillants et des yeux d'Espagnole.

Son origine méridionale se trahissait dans la sonorité de sa voix et de son rire, et dans la désinvolture hardie de sa taille ronde et souple qu'emprisonnait le

anc sur lequel étaient assises madame de Luzy et la omtesse de Croï.

Les deux amies se croyaient bien seules, bien isoées, et causaient à cœur ouvert.

— Ainsi, — disait Henriette, — ainsi, tu es heureuse?..

— A ce point, — répondait Berthe, — que je me emande parfois, tant mon bonheur est grand, si ce onheur n'est pas un rêve et si je ne vais pas m'éveiller...

— Tu aimes ton mari?..

— Qui ne l'aimerait!..

— Est-ce qu'il est bien beau?..

— Je croyais que tu l'avais vu tout à l'heure, quand nous sommes arrivées...

— J'aurais pu le voir sans doute, mais, dans ma joie de te retrouver, je n'ai regardé que toi, et je répète ma question...

— Tu me demandes s'il est beau?..

— Oui.

— Eh bien, je ne peux pas te répondre...

— Pourquoi?

— Parce que je ne le sais pas moi-même...—Peut-être que mon cœur se trompe et que mes yeux se trompent aussi... — Tout ce que je sais, c'est que je l'aime, et qu'il n'y a rien au monde qui, selon moi, lui puisse être comparé!..

— Oh! s'écria Henriette, — quel enthousiasme!..

— Ce n'est pas de l'enthousiasme,—répliqua Berthe vivement, — c'est de l'adoration, c'est du respect, c'est une tendresse infinie et profonde!..—Si tu connaissais mon Henri, — si tu savais comme il est noble et bon!.. — Mais tu le connaîtras, tu le jugeras, et tu l'aimeras!..

— Dis tout de suite que c'est le phénix!..

— Mais, oui vraiment, je le dis, et bien volontiers encore!.. — fit Berthe avec un rire frais et doux; — seulement, je désire que l'on ne fasse pas sur lui l'expérience du bûcher, parce que, j'en ai peur, il ne renaîtrait pas de sa cendre, et je tiens à le conserver!..

— Était-ce un mariage d'inclination que le tien!..

— Non. — C'était tout bonnement un mariage de convenance. — Trois mois après ta sortie du couvent, mon père est arrivé pour me chercher; — il m'a emmenée à sa terre de Nolay, qui est fort voisine du château de Croï, et, un beau jour, Henri est venu dîner avec nous. — Après son départ, mon père m'a demandé comment je le trouvais...

— Qu'as-tu répondu?

— J'ai répondu que je ne le trouvais ni bien ni mal, et qu'à vrai dire je n'avais pas fait grande attention à lui...

— Voilà une belle passion qui débutait d'une façon un peu tiède!..

— Mon père me dit alors que monsieur de Croï reviendrait le jour suivant; il m'engagea à le regarder plus que la veille, à causer avec lui, et, enfin, à me former sur son compte une opinion quelconque...

— Ce que tu fis?..

— Ce que, du moins, je tâchai de faire.

— Et quelle fut cette opinion?

— C'est justement la question que me posa mon père le lendemain, et ma réponse fut bien simple. — Monsieur de Croï me paraissait un jeune homme d'une apparence agréable, d'un esprit cultivé, d'une politesse exquise, enfin, je n'en pouvais penser et je n'en pouvais dire que du bien...

» — De telle sorte, — fit alors mon père, — que tu l'épouserais volontiers ?..

» Je ne m'attendais guère à entendre brusquement parler de mariage.

» Je restai stupéfaite.

» Mon père se mit à rire.

» — Allons, — reprit-il, — du courage, mon enfant, un *oui* ou un *non*. — Je désire vivement avoir Henri de Croï pour gendre ; mais il s'agit de ton bonheur, et je te laisse toute liberté dans ta décision. — Seulement, il faut te hâter. — Notre jeune voisin te trouve si charmante et tu as produit sur lui une telle impression, qu'il serait dangereux pour son repos qu'il continuât à venir nous voir si tu ne veux pas lui donner quelque espérance. — Tu comprends cela, n'est-ce pas ?.. — Tu es une bonne fille, point coquette, point romanesque et pleine de bon sens. — Tu as toute confiance en moi, tu sais quels sont mes désirs, et rien ne t'empêche de te décider sur-le-champ...

» L'idée que quelqu'un était amoureux de moi, ainsi que mon père venait de me le dire, me troubla singulièrement.

» Je sentis que je devenais rouge jusqu'au blanc des yeux, — je restai muette, je dus avoir l'air fort sotte.

» Mon père se mit à rire de nouveau.

» Il m'embrassa sur le front, et il ajouta :

» — Je te donne une demi-heure. — Pendant ce temps, je vais écrire deux billets, adressés tous les deux à Henri. — Dans l'un, je lui dirai que nous l'attendons demain matin pour déjeuner ; — dans l'autre, je lui annoncerai notre départ immédiat pour la Suisse, en ajoutant que ce départ nous privera du plaisir de le revoir avant quelques mois. — Mon piqueur va se tenir prêt à monter à cheval, et dans une demi-heure,

voyages à l'étranger et quelques rares apparition[s à] Paris.

» Il est un peu sauvage, et le monde ne lui pl[aît] guère.

» Sa belle intelligence s'est encore développée [par] un travail assidu, car l'étude était la compagne ché[rie] de sa solitude ; et sa science est si profonde, que so[u]vent elle me fait éprouver une sorte de respectueu[se] admiration, mêlée d'un peu de frayeur. — Il me sem[ble] parfois qu'un homme qui sait tant est plus qu'[un] homme...

» Henri, élevé par une mère profondément pieu[se] qui est morte trop tôt, possède des principes solid[es] qui sont, je crois, bien rares aujourd'hui. — Il est r[e]ligieux au fond du cœur, sans ostentation et sans [fa]natisme.

» Que te dirai-je de plus ?.. — Il faut que je m'a[r]rête, car Henri, à mes yeux, réunit toutes les qualit[és,] tous les mérites, et, si je voulais te les détailler ju[s]qu'au bout, il n'y aurait pas de raison pour en av[oir] jamais fini.

» Pendant les six semaines dont je te parlais tou[t à] l'heure, on avait publié les bans.

» Notre mariage fut célébré.

» Je devins madame de Croï, et chaque jour j['en] remercie Dieu autant de fois qu'il y a de perles à [ma] couronne de comtesse.

» Nous partîmes pour l'Italie, où nous passâ[mes] un an.

» Il y eut dans cette année plus de bonheur q[u'il] n'en faudrait pour suffire à l'existence entière de [dix] autres femmes.

» C'est alors, seulement alors, qu'il me fut don[né]

bien connaître mon Henri et de l'apprécier à sa ste valeur.

» C'est alors que mon affection pour lui devint un nour ardent, infini, immortel, qui durera plus que ma e, car il fait partie de mon âme et ne s'éteindra pas us qu'elle.

» A Florence, où nous nous fixâmes pendant quatre ois, nous rencontrâmes quelques Français.

» Ces Français étaient des hommes du monde, — :s Parisiens.

» Ils étaient élégants et charmants,— disait-on; — ıfin, ils avaient beaucoup de succès.

» Auprès d'eux, Henri paraissait simple; — tranhons le mot, — ils l'effaçaient par leur aisance et par : ne sais quoi de hardi et de cavalier dans leurs maières.

» Oh! combien je l'en aimais davantage, moi qui avais de quelle hauteur infinie il les dominait par la ensée, par l'esprit, par le cœur!..

» Combien je bénissais la vie presque sauvage, — ı jeunesse studieuse et solitaire de mon Henri! — râce à ses goûts de retraite et d'isolement, il m'apıortait une âme immaculée, — une pensée qui n'avait ıoint encore appris à se cacher, — un cœur qui n'avait ıas battu...

» Car, — ajouta Berthe en baissant ses grands 'eux et en devenant toute rose, — non-seulement Ienri m'aime, mais encore il n'a jamais aimé que noi...

— Oh! s'écria Henriette, beaucoup plus Parisienne que son amie, et croyant difficilement à ces mœurs de 'âge d'or.

— Tu doutes? — demanda Berthe.

— Dame!.. un peu

— Et pourquoi ?

— Parce que ce que tu me dis là est étonnant.

— Mais, — reprit madame de Croï, — il me semble que toi et moi nous n'avons jamais aimé que nos maris...

— Eh bien ?

— Eh bien ! qui empêche que nos maris n'aient jamais aimé que nous ?

Henriette se mit à rire.

— C'est bien différent !.. — répondit-elle.

— En quoi ?

— Nous sommes des femmes et ils sont des hommes...

— C'est incontestable, mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve... cela prouve... — Ma foi, ma chère Berthe, tu m'en demandes un peu trop long... Je me comprends mieux que je ne m'explique. — Toujours est-il, — ajouta-t-elle en riant, — que je fais amende honorable ! — Je déclare que j'ai eu tort de douter de ce que tu me disais tout à l'heure, et je déclare que tu as bien réellement épousé le phénix !..

— Raille si tu veux, — répliqua Berthe, — mon bonheur est trop grand pour être compris, je le sais bien, et je ne m'en étonne point...

— Tu ne m'as pas encore expliqué, — dit Henriette, — comment il se fait que tu sois à Paris, et si tu dois y rester longtemps ?

— Tout le temps que je voudrai.

— Que veux-tu dire ?..

— Je veux dire que, peu après notre retour à Croï, mon mari m'a demandé quels étaient mes projets pour l'avenir — Je lui ai naturellement répondu que je n'en avais point d'autres que les siens. . — Alors, cher-

chons ensemble, — a-t-il repris, — et formons des plans à nous deux.

» — Une femme de votre âge, ma chère Berthe, ne peut et ne doit point passer l'hiver dans un vieux château, au fond d'une province. — Vous êtes belle, vous devez être admirée; vous êtes jeune, il vous faut votre part de plaisir : le plaisir, d'ailleurs, a cela de bon qu'il repose du bonheur et qu'il le fait trouver plus doux... Donc, à moins que cela ne vous déplaise, nous passerons chaque année quatre ou cinq mois d'hiver à Paris.

» Je pensai aussitôt à toi, ma chère Henriette, — à la joie que j'éprouverais en te voyant, — et je répondis à mon mari que sa proposition me souriait beaucoup...

» — Nous avons à peu près cinquante mille livres de rente, — reprit-il ; — avec cette fortune, nous pouvons mener un train de maison convenable. — Si vous le voulez bien, nous irons prochainement à Paris passer quelques jours, afin d'y chercher un appartement et d'y faire les acquisitions indispensables pour l'hiver prochain.

» Je ne demandais pas mieux.

» La semaine suivante, nous nous mîmes en route.

» Nous sommes arrivés depuis huit jours.

» Cette semaine a été employée à visiter des appartements et à courir chez les tapissiers... — Nous avons trouvé ce qu'il nous faut. — Nous demeurerons rue Tronchet. — J'aurai, chaque semaine, un jour de réception, et je compte sur toi...

— Tu as bien raison, — répondit madame de Luzy. — Pour un empire, je ne manquerais pas à une de tes soirées. — Mais, dis-moi, pourquoi depuis huit jours n'es-tu pas venue me voir, ou, du moins, ne m'as-tu pas écrit un mot pour me prévenir de ton arrivée?..

— Mon Dieu ! tout bonnement parce qu'on m'avait affirmé que tu étais à la campagne.

— C'est une excuse...

— Du reste, mon mari devait passer chez toi demain pour s'assurer de l'époque de ton retour.

— Je suis toute revenue ; mais qu'il vienne et qu'il t'amène avec lui.

— Oui, certes, nous irons demain ; et tu verras comme il est bon et comme j'ai raison de l'aimer !

§

Réné et MM. de Chazelles et d'Audival avaient assisté, cachés derrière une touffe de lauriers-roses, à toute la conversation que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

— Ma foi ! — dit M. de Chazelles tout bas à l'oreille du marquis d'Audival, — il y a deux choses qui me consolent d'avoir perdu mon pari...

— Quelles sont ces choses ? — demanda son interlocuteur.

— La première, c'est d'avoir vu la plus jolie personne de Paris ; — la seconde, c'est de savoir qu'il existe en ce bas monde une femme qui aime bien réellement son mari (ce que je n'aurais jamais cru). — Tu connais mon opinion à l'endroit du mariage, mon cher marquis ; — eh bien ! qu'on me déterre quelque part une femme pareille à celle-là, et, foi de comte de Chazelles, je renie mon passé, — je brise avec mes goûts, mes habitudes et mes plaisirs ; — je prononce le *oui* solennel par devant monsieur le maire et monsieur le curé, l'un en surplis, l'autre en écharpe ; — enfin, le serpent fait peau neuve, — le loup se change

en agneau, et le viveur devient bon époux et bon père !..

— *Amen !..* — murmura M. d'Audival avec une intonation comique.

— Crois-tu que ce monsieur de Croï soit digne de son bonheur ? reprit le comte de Chazelles.

— Je n'en sais rien, mais j'en doute.

— Pourquoi ?

— Eh ! tu sais comme moi qu'il est rare que les femmes placent bien leurs affections. .

— Cependant, celle-ci...

— Celle-ci est une fille d'Ève, ni plus ni moins que toutes les autres...

— Crois-tu, — poursuivit M. de Chazelles, — que cet amour doive être éternel ?..

— Deviens-tu fou ?.. — Personne n'ignore que les feux qui sont les plus ardents sont aussi ceux qui s'éteignent le plus vite... — Crois-moi, la comtesse de Croï ne fera pas exception à la règle générale...

— C'est là ton avis ?

— Sans doute, et ce doit être le tien si tu veux réfléchir... — N'est-ce pas aussi le vôtre, monsieur de Savenay ?

Réné ne répondit point à cette question.

Il regardait madame de Croï à travers une éclaircie des feuillages acérés des lauriers-roses, et il s'absorbait tout entier dans cette contemplation éperdue.

Ses prunelles flamboyantes témoignaient énergiquement de la violence de ses sensations.

Le marquis d'Audival poussa légèrement le coude de monsieur de Chazelles, et, lui montrant Réné, lui dit tout bas :

— Regarde.

— Je vois.

— Qu'en dis-tu?

— Le papillon se brûle à la chandelle.

— Il y laissera ses ailes...

— Qui sait?..

— Quoi! tu supposerais?..

— Je ne suppose rien, mais j'admets que tout est possible!.. — Ce jeune homme est bien beau, et il y a dans son regard une ardeur qui m'épouvanterait si j'étais le mari...

. . . .

§

En ce moment, la comtesse de Croï se souleva à demi sur son siége rustique et poussa un petit cri joyeux

— Qu'as-tu donc? — lui demanda Henriette.

— Voici mon mari, — répondit Berthe, — et je vais te le présenter...

XI

Henri.

En ce moment, en effet, un nouveau personnage venait de franchir le seuil de la serre et s'avançait du côté des deux femmes.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, offrant dans sa personne et dans ses manières quelque chose de caractéristique et d'inusité qui attirait d'abord le regard et fixait l'attention.

Les traits de son visage étaient beaux et réguliers et ils exprimaient une fierté sans morgue, et la froideur prudente d'un homme qui sait ce qu'il vaut et ne veut prodiguer ni son amitié, ni même les apparences de ce sentiment.

Cependant ses grands yeux bleus, remplis de flammes, démentaient cette froideur apparente et permettaient de deviner une âme tendre et poétique, facile à enthousiasmer pour tout ce qui était grand et beau, noble et généreux

Des cheveux noirs, très-épais et naturellement ondulés, couronnaient un front large et rêveur.

Il portait ses cheveux beaucoup plus longs que la mode ne semblait l'autoriser, et sa coiffure rappelait celle qui est attribuée à Raphaël par les portraits contemporains.

Sa barbe était également très-longue et soignée admirablement.

Ses lèvres souriaient sous ses moustaches brunes et laissaient voir une double rangée de dents éblouissantes.

Ce personnage, nos lecteurs le savent déjà, n'était autre que le comte Henri de Croï, le mari de Berthe.

M. de Croï était habillé avec élégance et il portait ses vêtements sans gaucherie, mais point avec l'aisance un peu débraillée des viveurs.

Il était facile de voir que la jacquette de coutil du gentilhomme campagnard et la veste rustique du chasseur devaient lui convenir davantage que l'habit de bal, ta cravate blanche, et l'étiquette inséparable de ce cosiume officiel.

Somme toute, et pour ceux-la même qui ne faisaient que l'entrevoir, monsieur de Croï était bien, et le violent amour de Berthe pour son mari s'expliquait de la façon du monde la plus simple.

Le comte arriva auprès des jeunes femmes.

A mesure qu'il s'était approché, le cœur de Berthe avait battu plus vite, — ses joues étaient devenues plus roses, et elle avait éprouvé cette émotion que doit ressentir une jeune fille à l'aspect de celui qu'elle aime.

Il y eut entre elle et Henri l'échange d'un regard rempli d'une ineffable et profonde tendresse.

Puis elle lui tendit la main et, le montrant en quelque sorte à Henriette avec un geste rempli d'un doux orgueil et d'une joie surhumaine, elle lui dit :

— Mon mari...

Et elle ajouta aussitôt, en désignant sa compagne au comte :

— Henriette d'Audival, aujourd'hui madame la vicomtesse de Luzy, — la compagne de mon enfance et ma meilleure amie...

— Madame, — dit M. de Croï en s'inclinant devant Henriette, avec cette grâce native et cette exquise galanterie dont un gentilhomme de bonne race trouve en lui-même les traditions, — je suis d'autant plus heureux de vous être présenté aujourd'hui, que je vous connais depuis longtemps. — Bien souvent ma chère Berthe ma parlé de vous, et toujours avec une tendresse qui me rendait presque jaloux...

Le comte prononça ces quelques mots d'une voix douce et sonore, d'une voix qui allait à l'âme et dont la magie était toute-puissante.

Tandis qu'il parlait, il y avait dans son regard et dans son sourire des séductions infinies et irrésistibles.

— Berthe a raison, — pensa Henriette, — son mari est plus que beau, et, quand on l'a aimé une fois, on doit l'aimer toujours... — Que ne reste-t-elle au fond de sa province et de son vieux château à garder son bonheur !.. — Qui sait si à Paris on ne le lui volera pas ?..

Une conversation sans intérêt pour nos lecteurs s'engagea entre monsieur de Croï et les deux jeunes femmes.

Ensuite Berthe prit le bras d'Henriette.

Henri offrit le sien à cette dernière, et tous les trois quittèrent la serre pour rentrer dans les salons où l'on dansait.

Réné et les deux viveurs restèrent seuls et quitt-

tèrent l'abri protecteur du massif de lauriers-roses.

— Comment trouves-tu le mari?.. — demanda monsieur de Chazelles au marquis d'Audival.

— C'est bien l'homme que sa femme décrivait tout à l'heure à ma sœur, — c'est bien le paysan du Danube, — le savant naïf, le gentilhomme des forêts... Il a la raideur et la mine pédante d'un maître d'école de village; — assez beau garçon, du reste, et, si Paris le forme, il pourra devenir présentable...

— Moi, — dit le comte de Chazelles, — il ne me déplaît point, et je comprends qu'on l'aime...

— Quand on sort du couvent, comme sa femme, oui, sans doute, — mais plus tard?..

— Eh! mon Dieu, lorque ce provincial aura vécu trois mois dans le monde et sera notre ami, — car il a une trop jolie femme pour que nous ne devenions pas ses amis, — il perdra sa raideur, — il saura porter un habit et il sera beaucoup mieux que nous...

— Tu es modeste!..

— Mon cher, je dis ce que je pense...

— Et vous, Réné, — demanda M. d'Audival, — quelle est votre opinion sur le comte de Croï?

— Oh! — répondit vivement Réné, — ne me parlez pas de lui, je le déteste de tout mon cœur.

— Bah!..—s'écria le marquis, — vous le détestez tant que cela!..

— Oui.

— Est-ce que vous le connaissiez avant ce soir?..

— Pas même de nom, — répliqua M. de Savenay.

— Mais alors, que vous a-t-il donc fait, et pourquoi le détestez-vous?

Réné se tut.

M. de Chazelles se mit à rire et répondit pour lui :

— Pardieu, il lui a fait qu'il est le mari de sa femme...

Réné devint rouge jusqu'aux oreilles.

— Pourquoi diable devenez-vous donc écarlate, mon cher?.. — demanda le marquis. — Vous êtes amoureux, — où est le mal?.. — Nous qui vous parlons, nous l'avons bien été jadis, quand nous étions très-jeunes... — C'est une maladie qui vous passera... L'amour ressemble à la rougeole, il faut l'avoir, mais on ne l'a qu'une seule fois... et c'est presque toujours sur les enfants que cela tombe...

Réné ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher des paroles à moitié sympathiques, à moitié railleuses du viveur.

Ce dernier poursuivit :

— D'ailleurs la spontanéité de votre *flamme naissante* (comme on disait du temps de nos grand'mères) prouve que votre cœur se connaît en beauté, et qu'il n'attendait pour battre qu'une occasion digne de lui... — La comtesse de Croï mérite sans aucun doute un chevalier de votre valeur, et voici notre ami Chazelles qui, tout blasé qu'il soit, n'est point fort éloigné de devenir votre rival et de se mettre sur les rangs pour vous disputer la palme du triomphe, autrement dit *les mystères galants de Cythère*... (toujours dans le style de nos aïeules aimables...)

— Mais, — balbutia Réné, — je vous assure que vous vous trompez et que je suis tout à fait indifférent à l'endroit de madame de Croï...

Monsieur d'Audival lui ferma la bouche.

— A quoi bon nier l'évidence? — s'écria-t-il gaiement; — tout vous a trahi, vos regards, votre silence, — vos distractions, — votre trouble, — votre rougeur!.. D'ailleurs, s'il y a quelqu'un que vous r

deviez point chercher à tromper à ce sujet, c'est moi...

Réné le regarda d'un air étonné.

M. d'Audival poursuivit :

— Vous ne me comprenez point, je le vois. — C'est pourtant bien simple. — Ne puis-je pas devenir pour vous le plus utile de tous les alliés, ne puis-je pas vous ouvrir les portes de la citadelle ?

— Comment cela ? — demanda vivement Réné.

— N'avez-vous donc pas entendu tout à l'heure madame de Croï elle-même annoncer qu'elle passerait désormais les hivers à Paris ?

— J'ai entendu cela à merveille.

— N'a-t-elle pas ajouté qu'elle aurait un jour de réception par semaine?..

— Sans doute.

— Ma sœur n'est-elle pas l'intime amie de la comtesse, et ne fera-t-elle point chez elle la pluie et le beau temps?..

— Je commence à comprendre... — murmura Réné.

— Il est clair comme le jour, — continua M. d'Audival, — que je n'aurais qu'à vous présenter à ma sœur pour qu'à son tour ells vous présentât à madame de Croï, et qu'alors il ne tiendrait qu'à vous de devenir un des familiers de la maison...

— Et, — demanda Réné, tout haletant d'émotion et d'espérance, — et, ferez-vous cela ?..

— Pourquoi non, si vous le désirez?

— Oh! je le désire ardemment.

— Eh bien! je le ferai, et dès demain, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous conviendrez franchement de cette passion subite que vous aviez la prétention de nier tout à l'heure...

— Je ne sais pas si j'aime madame de Croï, — répondit Réné, — mais je sais bien qu'en la voyant il m'a semblé que quelque chose s'éveillait en moi, et que maintenant je souffrirais fort s'il fallait ne plus la revoir...

— Ceci est de la franchise, — dit M. d'Audival, — et je suis content de vous... — Demain nous irons chez ma sœur...

Réné lui prit la main et murmura :

— Merci !..

Le jeune homme poursuivit :

— A présent, voulez-vous me permettre de vous donner un bon conseil?..

— J'écoute.

— Pour réussir auprès de toutes les femmes, il ne faut que deux choses, beaucoup d'argent ou beaucoup d'esprit. — Or, la comtesse de Croï n'est point de celles qui s'achètent, et ce n'est que par l'esprit que vous avez la chance d'arriver à son cœur, — ou, ce qui revient parfaitement au même, — de parler à son esprit et à ses sens..

— Eh bien? — demanda Réné.

— Eh bien ! mon cher, l'amour qui, dit-on, donne de l'esprit aux filles, sert d'éteignoir à celui des garçons. — L'essentiel n'est pas d'avoir de l'amour, c'est de faire croire qu'on en a... — Vous aimez beaucoup trop la comtesse pour avoir la chance de lui plaire ; — si vous voulez réussir auprès d'elle, commencez par l'aimer moins... — En même temps qu'augmentera votre indifférence, vos chances de succès grandiront...

Et, après avoir débité ces paradoxes avec un aplomb étourdissant, monsieur d'Audival ajouta :

— Maintenant, vous connaissez ma manière de voir ; elle m'a souvent réussi, — profitez-en si vous pou-

vez... — Il se fait ce me semble un certain mouvement là-bas et voilà deux heures qui sonnent, — allons souper, car j'ai grand faim...

Les jeunes gens quittèrent la serre.

Monsieur d'Audival ne se trompait point.

Déjà la plupart des femmes avaient pris place sous la tente chinoise disposée dans le jardin.

Réné et ses compagnons se dirigèrent de ce côté.

XII

La contredanse.

La tente chinoise dressée dans le jardin était vaste, nous l'avons déjà dit, et les tables auxquelles elle servait d'abri avaient été disposées de telle sorte que tous les hôtes du duc et de la duchesse de Chaumont-Landry pouvaient s'y asseoir en même temps.

Réné, au grand détriment de l'étiquette, qu'il blessa plus d'une fois par l'impétuosité intempestive avec laquelle il s'empara d'une place à sa convenance, trouva moyen de s'installer précisément en face de la comtesse de Croï.

Pendant tout le temps du repas, les regards du jeune homme s'enivrèrent de la vue de Berthe, et, par cette contemplation muette et ardente, il attisa la flamme de sa passion naissante et la poussa jusqu'au délire.

A droite et à gauche de monsieur de Savenay se trouvaient deux jeunes femmes que l'on citait parmi les plus jolies du monde aristocratique.

Eh bien ! qui le croirait? — Réné, — Réné, l'élève du chevalier Philippe-Emmanuel, de ce vieux débris

d'un siècle qui joignait à une détestable rouerie les traditions d'une galanterie parfaite et d'une politesse raffinée, — Réné, disons-nous, n'adressa pas une seule fois la parole à ses charmantes voisines, et dut passer à leurs yeux pour un jouvenceau parfaitement mal. élevé, ou pour un être insociable poussant la timidité jusqu'à la balourdise.

A moins cependant que les deux jeunes femmes ne comprissent que Réné s'absorbait dans une pensée d'amour, — auquel cas leur indulgence et peut-être aussi leur sympathie lui étaient d'avance acquises. — Les filles d'Ève pardonnent de si bon cœur les fautes que l'amour fait commettre!

Nous n'étonnerons personne en ajoutant que madame de Croï ne remarqua même pas l'étrange fixité et l'ardeur contagieuse du regard que Réné attachait sur elle.

Monsieur de Croï était placé assez loin de sa femme, et les yeux de Berthe cherchaient sans cesse ceux de son mari, et lui disaient :

— Je t'aime! — dans le plus beau et dans le plus expresssif de tous les langages.

Le souper s'acheva.

Les salons, un instant déserts, se repeuplèrent de nouveau, et on reprit avec une fougue joyeuse le bal interrompu.

La première partie de la nuit avait été consacrée par la comtesse à ces causeries et à ses confidences auxquelles nous avons assisté.

Mais, à dix-huit ans, quelle femme n'aime point la danse?

Aux premières mesures d'un quadrille les pieds de Berthe devinrent impatients de glisser à leur tour sur le parquet ciré, ils s'agitèrent comme si le diablotin

de la Tarentelle les avait piqués, et l'on eût dit que des ailes de sylphide s'attachaient à ses blanches épaules.

Ce qui veut dire que Berthe se mit à danser.

En dépit du classique usage dont se moquent les cœurs bien épris, la première contredanse de la jeune femme fut pour son mari.

Puis ensuite, comme peu lui importaient les danseurs, du moment où Henri n'était plus du nombre, et que la danse seule avait des charmes pour elle, — elle accepta toutes les invitations, et Dieu sait si elles furent nombreuses !

En consultant son carnet d'ivoire, le lendemain matin, Berthe s'aperçut en souriant qu'elle avait promis vingt-huit contredanses, quinze valses et quelques galops.

Or, au moment où elle prenait tous ces engagements, il était un peu plus de qautre heures dn matin, et les premières lueurs de l'aube n'allaient guère tarder à paraître au-dessus des grands arbres des Champs-Élysées.

Donc, s'il y avait beaucoup d'appelés, il devait y avoir peu d'élus.

Réné fut du nombre de ces favorisés du hasard.

Il s'était fait inscrire tout des premiers, et il avait obtenu de la comtesse la troisième contredanse.

Son tour arriva.

Il prit la main de Berthe et la conduisit au quadrille.

Monsieur de Croï et Henriette leur faisaient vis-à-vis.

Réné, nous le savons depuis longtemps, ne péchait point par excès de timidité.

D'ailleurs il avait la jeunesse, l'esprit, la beauté, la

fortune, — enfin tout ce qui peut et doit donner la confiance en soi-même.

Cette confiance, Réné la poussait habituellement jusqu'à la fatuité.

Ses conquêtes de province et ses faciles succès parisiens avaient achevé de le gâter.

Eh bien! en présence de cette radieuse jeune femme à qui son innocence servait d'égide et sa beauté de diadème, Réné devint aussi gauche et aussi timide qu'un élève de réthorique qui fait son premier pas dans le monde et qui se sent ridicule avec son habit noir trop large, — son pantalon trop court, — ses bas de coton blanc et ses souliers lacés.

Réné ne trouva même pas dans son esprit ces banalités élastiques qui font partie inhérente de la contredanse, et qui sont stéréotypées sur les lèvres des plus naïfs de tous les danseurs, comme un accompagnement obligé aux figures du *Pantalon*, — de la *Pastourelle*, de l'*Été*, de la *Trénis*, etc.., etc...

Tandis que les doigts charmants de Berthe s'appuyaient sur sa main, il ne sut point murmurer des phrases dans le genre de celles-ci :

— Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'il fait bien chaud ce soir ?..

Ou bien :

— Ce bal est vraiment délicieux !..

Ou bien :

— Vous avez là, Madame, une robe d'une couleur charmante !..

Ou bien :

— Ce quadrille est tiré des motifs de *la Fée aux roses*.

Ou bien encore :

— Il y avait aujourd'hui un monde fou aux Champs-

Elysées. Madame la duchesse de *** et madame la princesse de *** y étaient en voiture à quatre chevaux...

Toutes phrases qui, ainsi qu'on vient de le voir, n'exigent point, chez celui qui les prononce, de grands efforts d'imagination et de grandes ressources d'intelligence.

Hélas !.. Réné se sentit incapable de s'élever à cette hauteur ! ! !

Toutes ses facultés étaient paralysées à la fois, excepté celle de se mouvoir à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, ainsi que l'exigeaient les figures de la contre danse.

Sa poitrine était haletante, son gosier serré, ses lèvres muettes.

S'il avait voulu parler (mais il n'avait pas seulement la force de le vouloir) nous prenons sur nous d'affirmer qu'il lui aurait été tout à fait impossible de prononcer un seul mot.

A plus d'une reprise, Berthe, — quoique la pensée d'une raillerie, même innocente, fût bien loin de son âme douce et tendre, — ne put s'empêcher de sourire à demi du mutisme obstiné de son danseur.

Réné s'aperçut de ces sourires, et son amour-propre en ressentit une cuisante blessure.

Une autre circonstance encore ne contribua pas peu à augmenter son embarras déjà si grand.

En se retournant il vit que M. de Bracy était debout derrière lui, immobile, et le considérant avec une attention triste et inquiète.

Maxime s'apercevait à merveille de ce qui se passait, — Réné ne pouvait pas en douter, — et quelle fâcheuse idée l'élégant gentilhomme n'allait-il point prendre de lui en voyant qu'il n'avait de hardiesse

que vis-à-vis des filles de théâtre et des autres pécheresses de mœurs plus que faciles, et que, une fois sorti dc ce monde équivoque, il se trouvait dépaysé et annulé d'une façon complète?

Toutes ces choses furent des coups d'épingle, sans doute, mais les coups d'épingle blessent quelquefois plus douloureusement que les coups de poignard.

Réné se courrouça contre lui-même et s'accabla mentalement des injures les plus énergiques et des malédictions les plus sincères.

L'effet immédiat de ces petites humiliations fut d'ailleurs de redoubler l'amour de M de Savenay pour madame de Croï, dans ce sens que le jeune homme se dit et se répéta que le seul moyen de se réhabiliter à ses propres yeux, aux yeux de Maxime et à ceux de Berthe elle-même, était de conduire à un dénoûment rapide et glorieux cet amour qui débutait si maladroitement.

Et il se jura de nouveau de ne rien négliger pour arriver à ce dénoûment.

Enfin, la contredanse s'acheva, et le supplice de Réné eut un terme.

Il reconduisit madame de Croï à la place qu'elle occupait auprès de son amie Henriette de Luzy, puis il s'éloigna de quelques pas et il se cacha derrire un groupe d'hommes, dans un endroit d'où il pouvait voir les deux femmes.

Berthe approcha ses lèvres roses de l'oreille d'Henriette et lui dit en riant quelques mots tout bas.

Henriette répondit par un signe de tête négatif.

Puis elle se mit à rire à son tour.

Réné comprit, ou plutôt il devina quelles phrases venaient d'être échangées entre les deux amies.

Berthe avait demandé à Henriette si elle connaissait ce taciturne et sombre danseur.

Henriette avait répondu que non.

Et la gaucherie étrange du malheureux Réné avait provoqué leur hilarité quelque peu moqueuse.

La rougeur de la confusion et de la colère monta au visage du jeune homme.

Certes, en ce moment, il aurait donné beaucoup pour pouvoir faire retomber sur quelqu'un l'accès de rage muette et concentrée qui venait de s'emparer de lui.

Une querelle l'aurait réjoui.

L'idée d'un duel pour le lendemain lui aurait rafraîchi le sang.

Il fit quelques pas dans les salons en heurtant du coude les gens inoffensifs qui passaient à côté de lui.

Il toisa d'un air insolent et provocateur les graves diplomates et les vénérables académiciens au milieu desquels il se trouvait.

Mais personne ne prêta la moindre attention à l'air batailleur et courroucé du jeune homme.

Ses regards agressifs passèrent inaperçus et il n'eut pas même la consolation de se dire qu'il donnerait ou recevrait un joli coup d'épé le lendemain matin.

En ce moment il vit s'avancer de son côté MM. d'Audival et de Chazelles.

Il ne se sentait nullement soucieux d'entamer avec qui que ce fût une conversation pacifique et, comme il eût été parfaitement impolitique de chercher querelle à ses propres alliés, il s'esquiva dans la foule, quitta les salons et sortit de l'hôtel.

Le jour naissait.

Réné alluma un cigare et regagna pédestrement et mélancoliquement son logis.

L'air froid du matin mit un peu d'ordre dans ses idées et apaisa les ébullitions fougueuses de son sang fouetté par trop d'émotions.

Quand il arriva chez lui, il était aussi amoureux, mais beaucoup plus calme.

Il se mit au lit et, quoique une grande passion ne soit — assure-t-on — point compatible avec les *pavots du dieu Morphée* (comme eût dit l'abbé Delille), il ne tarda pas beaucoup à s'endormir.

Les songes les plus charmants et du meilleur au gure vinrent visiter son sommeil.

Il lui sembla que, comme la nuit précédente, il dansait avec madame de Croï.

Mais, cette fois, son esprit ne lui faisait point défaut, sa langue ne restait pas muette.

Tout ce qui se peut imaginer de joli, de coquet, de scintillant, de passionné, il le disait avec des formes de langage inusitées, brillantes, pittoresques, chaleureuses, irrésistibles.

Berthe l'écoutait avec un trouble et avec un enivrement manifestes.

Elle lui souriait.

Elle attachait sur lui les longs et doux regards de ses yeux de sirène.

Et, enfin, elle murmurait, en baissant les yeux et en devenant toute rose, quelques mots que Réné entendait quoiqu'elle les eût prononcés bien bas.

Car ces mots qu'un amant devine, même quand ils sont indistincts, étaient ceux-ci :

— Je vous aime!..

Et les orchestres accompagnaient ce doux aveu de

leurs mélodies magiques qui semblaient se charger de voluptueuses langueurs.

Les mille bougies des girandoles jetaient une lueur plus douce et en quelque sorte voilée.

Les fleurs répandaient, comme des cassolettes embaumées, leurs parfums suaves et pénétrants.

Et tous les échos répétaient avec une mollesse amoureuse ces trois mots charmants :

— Je vous aime !..

. . . .

. . . .

§

Lorsque Réné se réveilla, vers les deux heures de l'après-midi, il était de la plus agréable humeur.

XIII

Maxime et Réné.

Réné se réveilla, avons-nous dit, sous l'influence d'un rêve de bon augure.

Ce n'est pas que le jeune homme fût superstitieux, — tant s'en faut.

Mais, pour lui comme pour tout le monde, l'impression bonne ou mauvaise des illusions, filles du sommeil, subsistait alors même que le rêve s'était effacé, que l'illusion avait disparu.

Il se leva gaiement et il venait d'achever sa toilette, quand Jérôme, son vieux valet de chambre, lui annonça la visite du comte Maxime de Bracy.

— Eh pardieu!.. s'écria Réné, — qu'il entre... il sera le bienvenu!..

Maxime avait le visage sérieux, et sa physionomie soucieuse était à peu près la même qu'au moment où, pendant la nuit précédente, Réné s'était aperçu qu'il le regardait fixement.

— Ah ça! cher comte, — dit avec vivacité le jeune homme en allant à monsieur de Bracy et en lui serrant

la main,— comme vous voilà sombre!.. qu'avez-vous donc?..

— Mon cher enfant, je n'ai rien, je vous assure,— répondit Maxime d'un ton qui semblait peu d'accord avec ses paroles.

Réné n'insista pas.

Il y eut un instant de silence, puis le comte reprit :

— Qu'êtes-vous donc devenu, cette nuit, ou plutôt ce matin?.. —je vous ai perdu de vue tout d'un coup...

— Ma foi, — répliqua Réné, — j'avais assez du bal et je suis parti...

— A pied?

— Oui.

— Vous vous ennuyiez donc?

— Non, mais, je vous le répète, j'en avais assez.

— Comment avez-vous trouvé la fête?

— Fort belle.

— Il y avait de jolies femmes, n'est-ce pas?..

— Charmantes.

— En avez-vous distingué quelqu'une d'une façon particulière?..

— Non, en vérité.

— J'aurais cru le contraire...

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il m'avait semblé remarquer...

Le comte s'interrompit.

— Eh bien! — dit René, — achevez donc...

— Il m'avait semblé remarquer, — poursuivit Maxime, — que votre attention se fixait très-spécialement sur une jeune femme merveilleusement belle, avec laquelle je vous ai vu danser..

Réné s'efforça de ne point changer de visage, et il répondit avec un sourire qu'il voulait rendre naturel, mais qui n'était que contraint :

— Ah! vraiment, mon cher comte, il vous avait semblé cela?..

— Mon Dieu, oui.

— Eh bien! vous vous étiez trompé...

— Réné, à quoi bon mentir?.. — interrompit le comte d'un ton presque sévère.

— Mentir?.. — répéta Réné avec un peu d'étonnement, mais sans la moindre irritation, car la gravité quasi paternelle de M. de Bracy lui en imposait.

Maxime, qui jusqu'à ce moment était resté debout, prit un siége, s'assit, et d'une voix redevenue douce et bienveillante il dit :

— Dussiez-vous m'en vouloir de ma franchise, mon enfant.. — dussiez-vous me traiter de censeur impertinent et morose, — dussiez-vous me répondre que je me mêle mal à propos des choses qui ne me regardent point, — dussiez-vous enfin me retirer pour quelque temps votre affection qui m'est cent fois plus précieuse que vous ne le croyez, — il faut que je vous dise ma pensée tout entière, il faut que je vous donne un conseil, il faut que je vous supplie de le suivre...

Après ces paroles il y eut un temps d'arrêt

Réné, fort surpris de ce débat, attendait la suite avec un peu d'impatience et beaucoup d'inquiétude.

Le comte reprit :

— J'ai plus du double de votre âge, mon enfant, — je pourrais être votre père, — j'ai acquis à mes dépens l'expérience du monde et de la vie, — je sais lire dans votre cœur et dans votre pensée, et j'y vois clairement des choses qui m'affligent et qui m'épouvantent... — Réné, vous avez remarqué une femme, — cette femme, c'est votre danseuse de la nuit passée, — c'est celle dont je vous parlais tout à l'heure... — c'est madame la comtesse de Croï...— vous l'avez re-

marquée, et vous vous êtes dit que vous deviendriez son amant...

— Vous vous trompez, mon cher comte, — interrompit vivement le jeune homme, — je vous affirme que vous vous trompez... — J'ai été frappé en effet de la beauté de madame de Croï, mais voilà tout, absolument tout...

— Donnez-m'en votre parole d'honneur, et je vous croirai, — dit Maxime.

Réné garda le silence.

— Vous voyez, — fit monsieur de Bracy.

Mais Réné prit aussitôt son parti et répliqua :

— Eh bien ! après tout, puisque vous m'interrogez, pourquoi le nierais-je ? — Oui, j'aime la comtesse.

— Non, s'écria le comte, — non, vous ne l'aimez pas... — Ce que vous ressentez pour elle, c'est un caprice, c'est une fantaisie... c'est moins encore que cela peut-être, c'est cet instant de désir passager que fait éprouver la vue d'un beau tableau, d'un cheval de race ou d'une jolie femme...

— Non, — fit Réné pour la seconde fois, — je l'aime.

— Alors, si vous l'aimez comme vous le dites, vous comprendrez que pour son bonheur vous devez la fuir, car, quelle que soit l'issue de votre amour funeste, il ne peut renfermer pour elle que des malheurs et du désespoir...

— Je dois comprendre cela, dites-vous ?.. — Vous vous trompez, mon cher comte, car, en vérité, je ne le comprends pas !

— Savez-vous, Réné, ce que c'est que madame la comtesse de Croï ?

— Je sais que c'est une femme ravissante, — adorable, — divine !

— Savez-vous aussi que la candeur de son âme égale la beauté de son visage? — savez-vous qu'elle aime son mari d'une chaste et profonde tendresse? — savez-vous que jamais couple plus charmant n'a goûté les bonheurs d'un amour légitime?..

— Je sais tout cela...

— Telle est la femme que vous voulez poursuivre de votre passion adultère! — tels sont les liens doux et sacrés que vous voulez essayer de rompre!.. — Réné, vous avez un cœur, — un cœur jeune et qui doit être ouvert à tous les sentiments généreux!.. — Eh bien! réfléchissez à la profondeur de l'abîme que vous voulez creuser!.. réfléchissez, mon cher enfant, et vous reculerez, j'en suis sûr... je n'en veux pas douter!.. — Si la comtesse de Croï, — ce que je ne saurais admettre, — en arrivait à oublier ses devoirs d'épouse pour écouter vos trompeuses paroles, quel avenir lui offririez-vous qui la puisse dédommager de celui que vous lui auriez enlevé, et que lui répondriez-vous quand elle vous demanderait compte de son bonheur perdu, et perdu par votre faute?..

Réné courba la tête et ne répondit pas.

Maxime continua :

— Supposons maintenant, — dit-il, — et à coup sûr c'est cela qui arriverait... — supposons que madame de Croï repousse avec indignation vos poursuites, — d'abord vous subirez la honte d'un échec éclatant; — puis, même en ne réussissant pas, vous aurez encore compromis le bonheur de celle que vous prétendez aimer. — Il y aura une tache sur sa réputation, jusque-là immaculée; car le monde est injuste et léger dans ses jugements, et il n'admet guère qu'on ose déclarer à une femme un amour qu'elle n'a point en-

couragé par une imprudence... — Ce n'est pas tout : — l'inquiétude, les soupçons jaloux naîtront peut-être dans l'esprit du comte ; — sa douce et légitime confiance disparaîtra pour ne plus revenir. — Adieu la paix dans ce pauvre ménage, dont le ciel, grâce à vous, sera devenu un enfer ! — Adieu la joie !.. — adieu l'avenir ! — vous aurez tout empoisonné !.. — Sans compter qu'il vous faudra sans doute jouer votre vie dans un duel et verser le sang de cet honnête homme que vous aurez vainement voulu déshonorer...

Maxime s'arrêta et il attendit la réponse de M. de Savenay.

Ce dernier releva la tête.

— Vous avez cent fois raison, — dit-il, — et je le sais bien, — mais je l'aime !..

— Eh bien ! étouffez votre amour !

— Impossible !

— Tout est possible lorsqu'on le veut...

— Excepté d'étouffer l'amour ; et vous le savez aussi bien que moi, mon cher comte.

— Que voulez-vous dire ?..

— Je veux dire que toute cette morale que vous venez de me faire, vous vous l'étiez faite à vous-même, il y a vingt ans, et que vous n'en êtes pas moins devenu l'amant de Marie et de Marguerite...

Maxime pâlit et se leva.

— Ah ! — murmura-t-il, — ce reproche est cruel, René, quoiqu'il soit juste, et je ne l'attendais pas de vous !..

Puis, sans ajouter une parole et sans serrer la main que lui tendait le jeune homme, il sortit de la chambre et quitta la maison.

M. de Savenay, resté seul, haussa les épaules.

— Ce cher comte est fou !... — pensa-t-il.

Puis il ajouta aussitôt, et joyeusement :

— C'est aujourd'hui que monsieur d'Audival doit me présenter à sa sœur Henriette, l'intime amie de la comtesse Berthe !.. — Allons, Réné, bon courage !.. — bon courage et bon espoir !..

DEUXIÈME PARTIE.

LES FILETS DE CAMÉLIA.

I

La calèche bleue.

Quelques mois se sont écoulés, ce qui veut dire que nous sommes à la fin du mois d'octobre de l'année 1849.

Différents changements sont survenus dans la position de l'un de nos principaux personnages, — René de Savenay.

Nous allons tenir nos lecteurs au courant de ces changements.

§

Le lendemain du bal splendide donné par le duc et par la duchesse de Chaumont-Landry dans leur hôtel du faubourg Saint-Honoré, bal auquel nous avons assisté dans les derniers chapitres de la première parti-

de ce volume, M. d'Audival, accomplissant ainsi la promesse faite par lui la nuit précédente, avait présenté Réné à la vicomtesse Henriette de Luzy, l'amie intime de Berthe de Croï.

Cette présentation, on s'en souvient, devait ouvrir à M. de Savenay les portes du salon de Berthe, et ce salon (du moins le jeune homme l'espérait ainsi dans sa fatuité audacieuse) lui servirait d'antichambre pour arriver à la chambre à coucher de la charmante comtesse.

Mais la réalisation de cet espoir, — en la supposant possible, — devait être indéfiniment reculée, car, au bout d'une semaine, Henri de Croï et sa femme, après avoir terminé leurs principales acquisitions et ordonné l'ameublement du logis retenu par eux dans un hôtel de la rue Tronchet, repartirent ensemble pour le vieux château de Croï, où les appelaient les douces extases de leur inépuisable lune de miel.

Le retour à Paris du jeune ménage ne devait s'effectuer que vers les derniers jours d'octobre.

Réné s'affligea et surtout s'irrita de ce départ qui contrariait tous ses plans, et rejetait dans les brumes de l'avenir ses projets de séduction.

Maxime de Bracy, au contraire, s'en réjouit du plus profond de son âme, et s'applaudit de ce que les événements se faisaient les auxiliaires des sages conseils si mal écoutés qu'il avait donnés à Réné.

Ce dernier, nous le savons déjà, n'était ni de caractère ni de tempérament à s'absorber en de mélancoliques élégies à propos des chagrins de l'absence.

La corde sentimentale de l'amour manquait absolument dans le cœur du jeune homme.

Réné ne pouvait aimer qu'avec sa tête et avec ses sens.

L'amour, selon lui, n'avait pas d'autre but que la possession.

Aussi, à peine la chaise de poste qui entraînait Berthe de Croï loin de Paris avait-elle disparu dans un tourbillon de poussière, que Réné cherchait déjà à se distraire du chagrin que lui causait le départ de la belle fugitive.

Ce qui vent dire qu'il se montra plus que jamais au bois de Boulogne, à cheval, en compagnie de Blondine, qui était une amazone d'une assez jolie force, et que, chaque soir, après avoir lorgné de sa stalle d'orchestre les actrices du Vaudeville, des Variétés ou du Palais-Royal, il achevait sa nuit, soit chez Albine, soit à la Maison-Dorée, soit enfin autour d'une table de lansquenet.

Ajoutons, qu'une fois par semaine, il faisait une visite à madame de Luzy, qui l'accueillait fort bien et lui parlait de Berthe le plus innocemment du monde.

§

Le moment est venu de rappeler à nos lecteurs la conversation des trois pécheresses : Camélia, Esther et Sydonie, — autrement dit *les trois hirondelles.*

On se souvient, — du moins nous l'espérons, — qu'elles avaient tiré au sort pour savoir laquelle se chargerait d'enlever à la gentille Blondine son amant Réné de Savenay, et que le hasard complaisant s'était montré bien avisé en désignant Camélia.

La pécheresse ne perdit point de temps.

Elle tendit ses batteries et se mit à l'œuvre.

Notons en passant que l'entreprise était moins aisée qu'elle ne peut le paraître au premier coup d'œil.

Certes, rien ne semblait plus facile à une femme

jeune et jolie comme Camélia, que d'inspirer un caprice à Réné et de l'attacher pour quelques vingt-quatre heures à son char.

Réné n'était que très-médiocrement épris de Blondine et il ne se piquait pas le moins du monde de lui être fidèle.

Mais les liens naissants de l'habitude commençaient à l'attacher à elle.

Il la trompait à peu près quotidiennement, et il lui revenait toujours.

Sa beauté jeune et fraîche flattait ses instincts sensuels.

Son esprit vif et original, et parfois hardi jusqu'à la licence, l'amusait.

Enfin, — et nous l'avons entendu précédemment le dire lui-même à M. de Bracy, — il se croyait idolâtré de sa maîtresse, et elle l'entourait à tout propos d'adorations câlines et d'adulations adroites dont il ne se serait passé que difficilement.

Or, ce sont ces liens que Camélia aspirait à rompre.

Elle ne voulait point devenir la rivale momentanée de Blondine.

Elle s'était juré de la détrôner et de régner à sa place.

Ceci, nous le répétons, n'était rien moins que facile.

Mais Camélia, — comme Napoléon, — pensait que le mot *impossible* n'est pas français.

Il est de règle, en bonne stratégie, avant de commencer le siége d'une place, de chercher à savoir quelles sont les ressources et les dispositions intérieures de la place assiégée.

Camélia s'informa avec le soin le plus minutieux, des habitudes, des goûts, des occupations de Réné.

Elle sut quelles étaient ses heures de promenade, —

elle eut la liste de tous ses amis intimes. — Elle connut les numéros des stalles qu'il louait d'ordinaire, soit aux Variétés, soit au Vaudeville ; — enfin, grâce à un espionnage pratiqué avec intelligence, aucun des détails de l'existence de Réné ne lui demeura étranger.

Une fois parfaitement au fait de ce qu'elle voulait savoir, elle se dit qu'il était temps d'agir.

Et, en effet, elle ne perdit pas un instant.

Plusieurs de ses amis se trouvaient également au nombre des amis de Réné.

La pécheresse aurait pu recourir à l'un d'eux pour se faire présenter à M. de Savenay.

Sans doute c'est par là qu'il faudrait finir, — mais ce n'est point par là que Camélia voulait commencer,

Le moyen eût été vulgaire, en effet, et bon tout au plus à amener un de ces caprices dont nous parlions il n'y a qu'un instant.

Il fallait faire en sorte que cette présentation fût souhaitée par Réné lui-même, et que Camélia, en le recevant chez elle, parût accorder une faveur et non point satisfaire un désir personnel.

Or, voici de quelle façon elle manœuvra pour arriver à ce but.

Nous donnons sa façon d'agir comme un petit code assez complet de rouerie féminine et de coquetterie transcendante.

D'abord, elle loua chez Byron une calèche découverte fort jolie, qui jouait à s'y méprendre la voiture de maître, et, chaque jour, elle se fit conduire au bois, juste à l'heure où M de Savenay avait coutume de s'y rendre.

Quand elle l'y voyait venir en compagnie de Blondine, elle donnait l'ordre à son cocher de tourner bride ou de s'enfoncer dans quelque allée latérale.

Lorsqu'au contraire Réné était seul, elle le croisait à deux ou trois reprises, mais en ayant soin de ne le jamais regarder, et en attachant les yeux avec une modestie de pensionnaire sur un gros bouquet de camélias rouges et blancs qu'elle tenait toujours à la main et dans les touffes duquel elle cachait la moitié de son visage.

Ces rencontres quotidiennes intriguaient assez vivement Réné.

Au bout d'une semaine, il avait pris l'habitude de croiser dans ses promenades la calèche mystérieuse et la belle inconnue, qu'il appelait plaisamment *la Dame aux Camélias*, faisant ainsi allusion à l'héroïne bien connue du roman de mon ami Dumas fils.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés, et Réné avait déjà remarqué qu'il ne rencontrait la jeune femme que quand il était seul, et jamais lorsque Blondine l'accompagnait.

Seulement, était-ce hasard ou dessein prémédité?

Voilà ce que Réné ne savait pas encore, — mais ce qu'il se promit de découvrir bientôt.

Il se promit, — disons-nous, — mais il ne se tint pas parole, par cette raison bien simple qu'au bout de quinze jours Camélia devint invisible.

Elle ne se montra plus au bois.

Bien mieux, — elle ne sortit pas une seule fois de chez elle.

Pourquoi cette réclusion absolue et inaccoutumée?

Mon Dieu, parce que l'adroite pécheresse ne doutait guère de l'effet qu'elle avait produit, et qu'elle n'ignorait point que sa disparition subite décuplerait cet effet.

Elle ne se trompait point.

A partir du jour où Réné cessa de rencontrer Camélia

au bois, il y pensa beaucoup plus qu'il ne l'avait fait jusque-là.

Il y pensa de telle sorte que, dans les rêves de son imagination, à côté du profil d'ange et des cheveux blonds et vaporeux de madame de Croï, il entrevit une seconde figure, — le visage frais et piquant de son inconnue, encadré dans les bandeaux brillants de ses cheveux d'un noir d'ébène, et disparaissant à demi sous les touffes de ses camélias.

Pendant trois jours, Réné espéra.

Le quatrième jour, il s'irrita.

Puis, cette irritation fit place à une sorte d'inquiétude, aussi vive que la nature égoïste de Réné pouvait la ressentir.

Et le jeune homme se demandait avec anxiété si la charmante inconnue à la calèche bleue était malade, morte, ou partie?

Il se repentit fort de n'avoir point suivi cette voiture.

Du moins, il aurait su le nom et l'adresse de cette *Dame aux Camélias* qui le préoccupait outre mesure.

Mais il n'était plus temps.

Ces démarches restèrent sans résultat, — avons-nous besoin de le dire?

Seulement, pendant qu'il se livrait avec ardeur à des recherches infructueuses, Réné négligeait presque absolument Blondine; — et Camélia, instruite de tous ces détails par un espion habile qu'elle avait attaché aux pas du jeune homme, se réjouissait du succès déjà obtenu, et se promettait un triomphe assuré dans l'avenir.

Au bout de quelques jours ainsi employés, Camélia pensa que le moment était venu de frapper un grand coup.

Voici de quelle façon elle agit.

II

L'avant-scène des Variétés.

Le théâtre des Variétés annonçait à grand renfort de réclames, pour le samedi suivant, la première représentation d'une pièce nouvelle.

Cette pièce était en cinq actes.

Tout le personnel féminin de la troupe y devait faire exhibition de ses épaules et de ses mollets.

Bref, on promettait au public de véritables *Tableaux vivants*, entremêlés de dialogues, de calembourgs et de couplets, par deux vaudevillistes à chevrons.

Ceci ne pouvait manquer d'attirer un public choisi au théâtre des Panoramas, et les viveurs de Paris, ces juges en dernier ressort de tout vaudeville un peu bien situé, devaient occuper en nombre les fauteuils d'orchestre d'où ils rendent leurs arrêts indulgents ou moqueurs.

La stalle de Réné, — Camélia ne l'ignorait point, — était située au côté gauche de l'orchestre, — troisième rang, — tout à côté de la barre de séparation.

La jolie pécheresse fit louer l'avant-scène d'entresol, — côté droit.

De la stalle de M. de Savenay, on voyait à merveille tout ce qui se passait dans cette avant-scène.

Le soir de la première représentation arriva.

Camélia se mit sous les armes.

Ce qui veut dire qu'elle se composa une toilette savante, et fort habilement combinée pour mettre sa beauté en relief et en doubler en quelque sorte la valeur.

Cette toilette réalisait le problème d'être à la fois très-riche, très-simple et de très-bon goût.

Voici en quoi elle consistait :

Une robe de velours noir, montante, dessinait le corsage svelte et hardi de la jeune femme.

Sur ses épaules, elle avait jeté un petit châle des Indes, à fond noir, brodé d'or.

Une capote blanche, sans ornements et si légère qu'elle ressemblait à un nuage, encadrait sa tête mignonne et ses cheveux noirs plus veloutés que le velours lui-même.

Elle ne portait pas de bijoux.

Son col et ses manchettes étaient plats et sans broderies.

Sa main gauche, charmante de forme et merveilleusement gantée, jouait avec un éventail chinois en ivoire, si finement ciselé qu'il ressemblait à une véritable dentelle. — Quant à sa main droite, elle portait, comme toujours, une véritable gerbe de camélias rouges et blancs.

Cette toilette achevée, Camélia partit pour les Variétés.

Il était huit heures et demie.

L'affiche du théâtre annonçait la pièce nouvelle pour huit heures.

C'est assez dire que le rideau était levé depuis longtemps au moment où la jeune femme prit possession de son avant-scène.

L'entrée de Camélia ne fut point bruyante.

Quoique pécheresse, notre héroïne avait le bon goût de ne pas vouloir se faire remarquer outre mesure.

Nous avons dit d'ailleurs, dans ce même volume, qu'elle avait été bien élevée.

Nous expliquerons ultérieurement de quelle façon cela s'était fait et quelles circonstances l'avaient poussée fatalement sur la route banale de la galanterie.

Elle entra sans bruit, nous le répétons.

Elle s'installa commodément.

Elle posa sur le bord de sa loge son éventail et son bouquet, elle prit sa lorgnette d'ivoire et elle en braqua le double canon vers cette partie de l'orchestre où elle savait que Réné devait se trouver.

Camélia ne se trompait point.

Le jeune homme occupait sa stalle, en effet, et il regardait la scène où mesdames Ozy et Boisgonthier débitaient des gaudrioles effrontées.

Aussitôt qu'elle eut constaté la présence de M. de Savenay, la pécheresse cessa de s'occuper de lui, et parut accorder toute son attention aux incidents plus ou moins comiques qui se déroulaient sur le théâtre.

Nous disons *parut*, car il y a longtemps déjà que le grand Balzac, notre maître à tous, nous autres gens de plume, a écrit cet aphorisme qui sera toujours vrai et dont voici la pensée, sinon le texte : — « Les femmes voient avec leurs épaules, avec leur dos, avec leurs cheveux, avec n'importe quoi... »

Or, Camélia voyait Réné à merveille, quoiqu'elle ne le regardât pas.

Le premier acte touchait à sa fin, et il y avait déjà près de dix minutes que la jeune femme était arrivée, quand M. de Savenay leva pour la première fois les yeux vers l'avant-scène.

Il reconnut aussitôt le délicieux profil de l'inconnue à la calèche bleue, et il tressaillit.

Camélia prit bonne note de ce tressaillement.

Presque en même temps, Réné poussa le coude du baron de Castelli, viveur émérite à côté duquel il se trouvait.

— Qu'est-ce que vous voulez, mon cher? — lui demanda-t-il.

— Regardez... — répondit Réné.

— Quoi?

— L'avant-scène du côté droit.

Le baron lorgna.

— Eh bien!.. — fit-il ensuite.

— Vous voyez cette jeune femme? — poursuivit Réné.

— La robe de velours noir?..

— Oui.

— La connaissez-vous?

— Sans doute.

— Beaucoup?

— On ne peut pas plus.

— C'est-à-dire que vous avez été son amant?

— Un peu. — Elle est charmante, n'est-ce pas?

— Oui, — fit Réné, — charmante. — Comment se nomme-t-elle?

— Camélia.

— Et c'est une pécheresse?

— Aussi pécheresse que la Madeleine avant sa con-

version — Excellente fille, du reste, et aussi bonne enfant que jolie.

— La voyez-vous encore?

— Quelquefois.

— Comme ami ou comme amant?

— Oh! comme ami, rien que comme ami, — la plus fraternelle amitié.

— Mon cher baron, mademoiselle Camélia me plaît beaucoup... — Je l'ai rencontrée souvent au bois, mais sans savoir qui elle était.

Réné s'interrompit.

— Et, maintenant que vous le savez, — fit le baron en souriant, — vous ne seriez point fâché de lui dire toute la sympathie qu'elle vous inspire?..

— Vous devinez juste.

— Eh bien! dites-le-lui. — Qui vous en empêche?..

— Mon cher baron, vous allez vous moquer de moi...

— A quel propos?

— A celui-ci : — Je n'aime pas beaucoup me présenter moi-même, et je me sens fort gauche quand il s'agit de décliner mon nom à une femme.

— Je comprends... vous voudriez me charger de la présentation?

— Si ce n'était pas trop attendre de votre obligeance?

— Je suis entièrement à vos ordres.

— Merci d'avance.

— Savez-vous ce que je vais faire?

— Dites.

— Je vais monter à la loge de Camélia et l'inviter à souper avec vous et moi après le spectacle.

— Mon cher baron, vous êtes charmant.

— Ainsi, vous acceptez?

— Sans doute, et avec une reconnaissance infinie.

L'acte s'acheva.

Camélia déploya le programme et parut s'absorber dans sa lecture.

Le baron Castelli quitta l'orchestre.

Au bout d'une demi-minute, il entrait dans l'avant-scène.

Camélia avait deviné le sujet de la conversation des deux hommes.

Elle s'attendait donc à voir paraître le baron.

Et cependant, au moment où s'ouvrit la porte de la loge, elle se retourna à demi et fit un geste de surprise.

Le nouveau venu lui tendit la main.

Elle appuya sur cette main le bout de ses doigts gantés et elle dit :

— Comment, mon cher Castelli, c'est vous?

— Est-ce que cela vous étonne?

— Un peu.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il y a des siècles que vous ne m'avez donné signe de vie et que je me croyais tout à fait oubliée par vous.

— Vous croyiez cela, Camélia? — demanda le baron d'un ton de reproche.

— Avais-je tort?

— Oui, certes!.. — s'écria-t-il avec chaleur.

— Eh bien! tant mieux, — répondit la jeune femme avec apparence d'affectueux abandon. — Je suis franche, et je vous assure qu'autant il m'est indifférent de voir un amant me quitter, autant je me sens triste et blessée quand un ami s'éloigne de moi... *L'amour s'en va, l'amitié reste,* c'est un proverbe vieux comme le monde et qui sera toujours vrai...

— Aussi, moi, je suis de vos amis, et des bons, et vous pouvez compter sur moi à présent et toujours...

— Je vous crois. — Du moment où je ne suis plus votre maîtresse, pourquoi me mentiriez-vous?

Camélia se mit à rire, du rire le plus frais et le plus charmant du monde.

Puis elle reprit :

— Voyons, mon cher baron, que me conterez-vous de nouveau?..

— Tout ce que je sais, et d'abord quelque chose qui vous regarde...

— Qui me regarde, moi?..

— Vous-même.

— Quoi donc?

— Figurez-vous qu'il y a à côté de moi, là, à l'orchestre, un jeune homme...

— Après?

— Un de mes bons amis, un garçon riche et charmant, — vous pouvez vous en assurer en jetant les yeux sur lui.

— Ce n'est pas la peine, — vous me le dites et je vous crois sur parole, — seulement je ne vois pas trop, jusqu'à présent, en quoi cela me concerne...

— Attendez donc un instant. — Ce jeune homme s'appelle Réné de Savenay, — il va tous les jours au bois et vous y a souvent rencontrée.

— C'est possible.

— Depuis que vous êtes dans cette loge il n'a cessé de vous regarder...

— C'est son droit.

— Il vous trouve charmante...

— C'est une preuve de son bon goût.

— Il vous aime...

Camélia se mit à rire.

— Et il voudrait vous le dire, ou, mieux encore, vous le prouver... — continua le baron Castelli.

— Oh! oh!.. — répondit Camélia redevenu subitement sérieuse, — ceci est une tout autre affaire...

— Pourquoi donc?..

— Mon cher ami, continuez, je vous prie, ce que vous avez à me raconter, — nous nous expliquerons ensuite. — J'imagine que vous êtes venu ici comme ambassadeur, accomplissez donc votre mission jusqu'au bout... — J'écoute...

Camélia approcha de ses narines roses le bouquet des belles fleurs dont elle portait le nom.

Réné était resté à l'orchestre et, les yeux fixés sur l'avant-scène, il étudiait le visage des deux interlocuteurs et cherchait à se rendre compte, d'après le jeu de leur physionomie, des différentes phases du dialogue établi entre eux.

Mais il n'en venait point à bout.

Il comprenait qu'on parlait de lui, — voilà tout.

Qu'en disait-on?

Cela était pour lui lettres closes.

Camélia, comme si elle l'eût fait tout exprès pour échapper à cet examen, quitta la place qu'elle occupait sur le devant de sa loge et alla s'installer au fond de l'avant-scène et par conséquent hors de la vue des spectateurs de l'orchestre.

Le baron Castelli s'assit en face d'elle.

Puis la conversation continua.

§

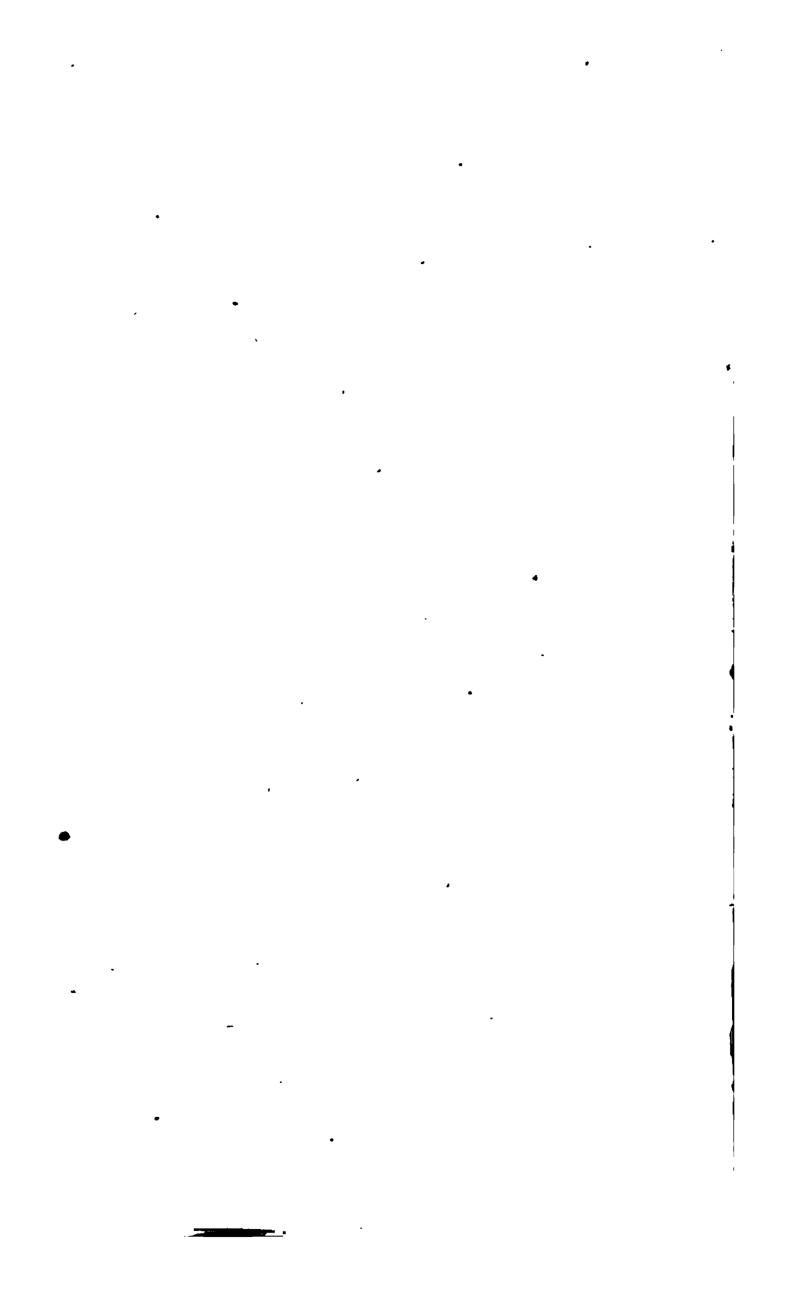
Disons en passant que Blondine occupait l'avant-

scène de rez-de-chaussée qui avait été louée à son intention par Réné.

Les futures rivales se trouvaient ainsi, non point mises en présence, mais surperposées par le hasard.

Camélia ignorait cette circonstance, mais si elle l'avait connue, elle en aurait tiré un favorable augure.

Elle dominait déjà cette Blondine qu'elle se promettait d'écraser.



III

L'ambassade.

— Allez, mon cher baron, — répéta Camélia, — allez, je vous écoute...

— Vous disiez tout à l'heure, reprit Castelli, — que je venais à vous comme ambassadeur...

— Est-ce que je me trompais?..

— Non pas.

— Il fut un temps, où, quand vous me parliez, vous parliez pour vous-même... — fit Camélia d'un air sentimental.

— Serais-je assez heureux pour que vous regrettiez ce temps-là?.. — murmura Castelli, tout prêt à reprendre feu, malgré son écorce d'homme blasé.

— Oh! je ne m'en souviens plus assez pour savoir si je le regrette, — répondit la pécheresse avec un sourire, — ainsi donc, mon cher ambassadeur, ne faisons point de marivaudage et allez au fait...

— Eh bien! le fait est que je vous invite à souper.

— En tête-à-tête.

— Accepteriez-vous si cela devait être ainsi?..

— Non.

— Pourquoi ?..

— Parce que j'aurais trop peur qu'il ne vous prît fantaisie de redevenir amoureux de moi ; — si toutefois il est vrai que vous l'ayez jamais été...

— En doutez-vous ?..

— Ce n'est point là la question. — Au fait...

— Qui donc amèneriez-vous ?..

— Eh bien ! rassurez-vous, — à ce souper, nous serions trois...

— Le baron de Savenay, qui, je vous le répète, souhaite ardemment vous être présenté...

— Fort bien.

— C'est convenu, n'est-ce pas ? — Vous dites *oui*.

— Tout au contraire. — Je dis *non*.

— Plaisantez-vous ?..

— Pas le moins du monde.

— Ah ! çà, mais, quelles raisons pouvez-vous avoir de refuser ainsi ce que je vous demande ?..

— J'en ai deux.

— Très-mauvaises, je le parierais...

— Excellentes, au contraire, vous aller en juger. — La première, c'est que je ne soupe plus ; — la seconde, c'est qu'on ne me présente personne... personne du moins qui puisse avoir la moindre prétention à me plaire... — Je me suis tracé cette règle de conduite, et je ne m'en départirai pas...

Le baron Castelli regarda Camélia bien en face pour voir si elle se moquait de lui.

Jamais elle n'avait paru plus sérieuse.

— Ah çà ! mon enfant, — lui demanda-t-il, — deviendriez-vous folle, par hasard ?

— Je crois, au contraire, que je commence à devenir sage...

— Est-ce que vous vous convertissez ?

— Peut-être bien. — Où serait le mal ?

— Soyez franche, et convenez que vous ne me parlez ainsi que parce que vous avez en ce moment un amant très-jaloux et qui vous surveille de fort près?..

— Vous savez à merveille, mon cher baron, que si j'avais un amant du caractère que vous dites, je ne le garderais pas vingt-quatre heures...

— Alors, vous aimez quelqu'un?..

— Personne, et, bien plus, je n'ai pas d'amant.

— Excellente raison pour en prendre un.

— Je n'en veux pas.

— Vous changerez d'avis.

— Jamais.

— C'est impossible.

— Je vous répète que ma résolution est parfaitement arrêtée. — Je ne veux plus d'amant.

— Eh bien !.. mais il me semble que le souper que je vous offre ne vous empêcherait nullement de persévérer dans ce beau projet...

— Sans doute, il ne m'en empêcherait pas... si j'acceptais...

— Et vous acceptez ?..

— Non, — je refuse.

— C'est bien décidé ?..

— Oui.

— C'est votre dernier mot ?..

— Oui, dix fois oui !.. — s'écria Camélia avec impatience.

— Oh ! oh ! — fit le baron Castelli, — comme vous malmenez ce soir vos amis, ma chère enfant !.. — Si je vous importune si fort, que ne me dites-vous de m'en aller !..

Et le baron se leva comme pour sortir.

Camélia le retint.

— Vous ne m'importunez pas le moins du monde, mon cher Castelli, — lui dit-elle, — et vous le savez bien. — Restez aussi longtemps que vous voudrez, vous me ferez le plus grand plaisir. — Parlez-moi de tout ce qui vous passera par la tête, — de la pluie et du beau temps, — de la politique et du cours de la Bourse, — de la pièce qu'on joue ce soir, de celle qu'on jouait hier, de celle qu'on jouera demain. — Parlez-moi de vos chevaux, — parlez-moi de vos maîtresses ; — seulement ne m'invitez point à souper, et ne me tourmentez pas pour me présenter à vos amis... — Voilà tout ce que je vous demande... — Est-ce être trop exigeante?..

Au moment où Camélia achevait cette tirade véhémente et chaleureuse, l'orchestre jouait l'introduction du second acte, et la toile se levait. — Castelli resta encore quelques minutes dans la loge de son ex-maîtresse, puis il lui tendit la main pour prendre congé d'elle. Camélia serra cette main, et dit :

— Est-ce que vous m'en voulez?

— A quel propos?

— A propos de mon refus.

— Point du tout.

— Bien vrai?

— Parole d'honneur!

— Eh bien! prouvez-le-moi.

— Comment?

— En allant me chercher des bonbons... — répondit Camélia en riant.

— J'y cours.

Et Castelli sortit de l'avant-scène.

Ce viveur, gros garçon de trente-cinq ans, riche d'une soixantaine de mille livres de rente qu'il dé-

ensait aux trois quarts en chevaux et en paris, se entait, au fond, beaucoup plus contrarié qu'il ne le oulait paraître. Il avait dit à Réné qu'il était l'ancien mant et l'un des bons amis de Camélia. Il lui avait ffert non-seulement de le présenter à elle, mais enore de le faire souper en sa compagnie le soir même. Et voici qu'il ne pouvait tenir aucune de ses promesses, t qu'il allait passer pour un de ces hâbleurs qui se antent sans cesse, à propos de toutes les jolies emmes, de posséder sur elles une influence imaginaire. Donc le baron Castelli, tout en descendant lentement l'escalier, maudissait en lui-même les inexplicables caprices de Camélia, et se demandait ce qu'il allait dire à Réné, quand ce dernier lui frappa tout à coup sur l'épaule. Castelli tressaillit; dans sa préoccupation, il n'avait point vu venir le jeune homme.

Réné, dont l'impatience grandissait à mesure que se prolongeait la conversation de Réné et de la pécheresse, était sorti de l'orchestre au moment où Camélia et son interlocuteur s'étaient retirés dans le fond de l'avant-scène. Depuis lors, il errait dans les couloirs.

Nous prenons sur nous d'affirmer que la charmante image de Berthe de Croï était, à cette heure, bien loin de sa pensée.

— Eh bien ?.. — demanda-t-il vivement au baron.

— Ma foi, mon cher, — répondit avec un peu de mauvaise humeur Castelli, pris au dépourvu, — je ne connais pas plus les femmes qu'un étudiant en droit ! — Camélia se moque de moi, et je ne puis vous tenir aucune de mes promesses.

— Quoi !.. — s'écria Réné, — ce souper...

— N'aura pas lieu.

— Cette présentation ?..

— Ne sera pas faite... — du moins par moi.

— Que me dites-vous là?

— La vérité, pardieu!.. — Elle m'est assez désagréable pour que je ne puisse point être soupçonné de l'altérer en cette circonstance...

— Ainsi, cette jeune femme?..

— Ne soupe plus, — dit-elle, — ne reçoit personne, n'a pas d'amant et n'en veut point avoir!

— C'est incroyable!

— Aussi, je ne le crois pas; — mais que voulez-vous que j'y fasse?

En cet instant, les deux hommes se trouvaient en face de la porte des stalles d'orchestre.

— Vous ne rentrez pas? — fit Réné.

— Non.

— Où allez-vous?

— Acheter des bonbons.

— Pour qui?

— Pour Camélia. — Elle a eu l'aplomb de m'en demander, et, comme je ne veux pas qu'elle me croie contrarié, je lui en porte...

— Ainsi, vous allez remonter à sa loge?

— Sans doute.

— Eh bien! j'ai une idée...

— Laquelle?

— Sortons ensemble pour acheter vos bonbons; je vous dirai mon idée chemin faisant.

Réné et le baron quittèrent ensemble le théâtre.

IV

Une algarade.

Camélia avait ressenti un vif mouvement d'orgueil et de joie en voyant le rapide et complet succès de ses premières entreprises contre le cœur de Réné. Ce succès avait dépassé ses espérances. Avant même qu'elle eût agi d'une façon directe, celui qu'elle voulait conquérir était déjà à ses pieds, ou du moins ne demandait pas mieux que de s'y jeter. L'ambassade du baron Castelli en fournissait la preuve. Or, en agissant et en parlant ainsi qu'elle venait de le faire avec le baron, Camélia avait joué un coup hardi, un coup de maître, — un de ces coups décisifs qui, sur les champs de bataille, décident de la perte ou du salut des empires. L'impossibilité, absolue en apparence, d'arriver jusqu'à elle, devait attiser comme un soufflet de forge la flamme qui naissait au cœur de Réné, et métamorphoser son caprice en une passion de bon acabit. Du moins Camélia le pensait ainsi, et la charmante jeune femme connaissait bien le cœur humain. — Nous ne saurions faire autrement que lui rendre cette justice.

Et, après avoir de nouveau salué les deux hommes d'une hautaine inclinaison de tête qui les mettait littéralement à la porte, Camélia leur tourna le dos, — s'accouda au rebord de son avant-scène et sembla regarder très-attentivement le spectacle.

Le baron et Réné, fort décontenancés tous les deux, sortirent aussitôt. Au moment où ils franchissaient le seuil de la loge, Camélia tourna à demi la tête.

— Monsieur de Castelli .. — fit-elle.

Le baron, espérant rentrer en grâce, fit rapidement volte-face.

— Vous oubliez ce sac de bonbons, — lui dit Camélia avec un sourire ironique, — reprenez-le, je vous prie...

Et elle le lui mit dans les mains.

Castelli, furieux, s'élança hors de la loge et jeta le sac malencontreux sur les genoux d'une ouvreuse, fort étonnée et surtout fort enchantée de cette bonne aubaine.

Le baron prit le bras de Réné et il l'entraîna au foyer. Chemin faisant, ils ne prononcèrent pas un mot. Une fois arrivés, Castelli lâcha le bras de son compagnon et tous les deux se regardèrent. Le baron fut le premier qui rompit le silence.

— Eh bien ! — demanda-t-il, — qu'en dites-vous?

— Je dis que Camélia est charmante... — répondit froidement Réné.

— Ah! c'est là votre avis?..

— Sans doute.

— Et que pensez-vous de la façon dont elle vient de nous recevoir?

— Elle était dans son droit.

— Pardieu, mon cher, vous êtes philosophe!.. Moi,

je ne prends pas si facilement mon parti de l'étrange algarade que vous m'avez value!..

— Bagatelle!

— Merci!.. — Cette coquine m'a traité comme un laquais!.. et cela par votre faute!

— Bah!.. N'allez-vous pas me jeter la pierre, à présent?..

— Et quand je le ferais?..

— Vous auriez tort.

— Vraiment?

— Oubliez-vous donc que tout à l'heure, quand je vous ai dit mon idée, vous l'avez adoptée avec empressement; en la trouvant tout à fait réjouissante?..

— Est-ce que je pouvais me douter que les choses tourneraient comme cela?

— Sans doute; mais vous voyez bien qu'il ne faut pas me faire des reproches, par la raison bien simple que je ne pouvais pas m'en douter plus que vous...

— Au fond, vous avez raison.

— Et d'ailleurs, où est le mal? — poursuivit Réné. — Que nous proposions-nous?.. — de me faire admettre chez Camélia. — Notre but est atteint, puisqu'elle me recevra demain, à deux heures...

— Vous irez donc?

— Quelle question!

— Vous aurez tort.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est irritée contre vous autant que contre moi, et qu'elle vous recevra fort mal...

— Qui sait?..

— Ainsi, — demanda Castelli, fort étonné du sang-froid et de l'aplomb de Réné, — ainsi vous croyez que demain Camélia sera charmante avec vous?

— Je l'espère, — répondit M. de Savenay avec un fatuité incomparable.

Le baron sourit dans ses moustaches d'un air incrédule. — Réné vit ce sourire.

— Mon cher ami, — lui dit-il, — je veux faire votre paix avec Camélia. Je vous invite à souper avec elle pour un jour de la semaine prochaine... — Tenez d'aujourd'hui en huit...

— D'aujourd'hui en huit?.. — répéta le baron.

— Oui.

— J'accepte volontiers, mais...

— Mais quoi?

— Mais je parie contre vous deux cents louis, si vous voulez, que ce souper n'aura pas lieu...

— Tenu! — fit Réné en frappant légèrement dans la main que lui tendait Castelli.

— Et maintenant, — demanda le baron, — venez-vous reprendre votre stalle?

— Non, — répondit Réné, — je sors.

— Où allez-vous?

— Chez Albine, et même je vous prierai de me rendre un service.

Lequel?

— C'est d'entrer dans la loge de Blondine et de dire à cette petite qu'elle vienne me rejoindre après le spectacle si elle veut.

— Votre commission sera faite.

— Merci, mon cher ami, et bonsoir.

Et Réné quitta le théâtre; il alluma un cigare et il suivit pédestrement les boulevards jusqu'à la rue de la Chaussée-d'Antin.

On se souvient qu'Albine demeurait dans la rue Neuve-des-Mathurins. — Chemin faisant, il passa en revue dans son esprit tous les incidents de la soirée,

et il se trouva qu'il était beaucoup moins convaincu de gagner son pari qu'il n'en avait eu l'air devant Castelli. Mais il secoua de son mieux ses inquiétudes, et il se dit cavalièrement :

— Demain il fera jour, et, mordieu, nous verrons bien!

§

Cependant le hasard fit qu'au moment de la sortie du spectacle, Blondine et Camélia se rencontrèrent sous le vestibule du théâtre. Blondine, qui se souvenait de la dernière séance du *Club des Hirondelles*, ne put s'empêcher de sourire d'une façon moqueuse en fixant Camélia; cette dernière répondit à ce sourire par un regard de haine et de dédain dont l'expression foudroyante eût effrayé toute autre que Blondine, — mais Blondine ne fit qu'en rire.

V

Les roueries de Camélia.

Le lendemain, à l'heure indiquée, Réné sonnait à la porte du logis de Camélia; Mariette, cette soubrette éveillée que nous connaissons déjà, lui demanda son nom et l'introduisit dans un joli salon tendu d'étoffe perse; là elle le laissa seul en lui disant qu'elle allait prévenir sa maîtresse. Soit intention maligne de la part de Camélia, soit qu'en effet la jeune femme ne fût point prête, l'attente de Réné dura près d'une demi-heure. Pendant ce laps de temps, il se posa sous vingt formes différentes cette question.

— Comment va-t-elle me recevoir?

Et il lui fut impossible de se répondre.

Enfin une porte s'ouvrit et Camélia parut.

Si elle avait formé le projet de se rendre irrésistible, nous devons à la vérité d'avouer que son but était complétement atteint.

Sa beauté rayonnait en quelque sorte; Réné en fut ébloui : un peignoir de mousseline blanche, noué à la taille par un ruban de soie, composait toute la parure

de la jeune femme; ses beaux bras nus sortaient de ses manches larges et semblaient s'échapper du calice d'une fleur; une torsade de grains de corail s'enroulait autour de chacun de ses poignets dont elle faisait ressortir la finesse et la blancheur; une torsade pareille serpentait, avec la négligence un peu affectée qui plaît tant aux créoles, parmi les nattes épaisses et soyeuses de ses cheveux noirs. Elle parut à Réné dix fois plus jolie que la veille au soir, et le fait est que ce déshabillé presque oriental ajoutait encore à la grâce de sa personne et aux séductions de sa beauté.

L'expression de sa figure était sérieuse et même un peu sévère; ses yeux calmes lançaient un regard froid et empreint de dignité; sa bouche ne souriait point. — Sous sa toilette de pécheresse, Camélia avait l'attitude d'une jeune reine qui va donner audience à l'un de ses sujets, jadis rebelle, aujourd'hui soumis et repentant.

— Oh! oh!.. — se dit Réné, — tenons-nous bien, car cette femme est forte!.. — Et il la salua avec un respect dont la nuance exagérée n'échappa point à Camélia.

— Monsieur, — dit-elle à Réné après s'être assise et lui avoir fait signe de prendre place en face d'elle, — je vais au but sans détours et j'y vais sur-le-champ, car il importe que vous ne vous mépreniez point sur la nature du rendez-vous que je vous ai donné aujourd'hui. .

Réné s'inclina sans répondre.

Camélia reprit.

— Hier au soir vous avez été le complice, — complice innocent, je l'espère, — d'une action blessante pour moi... — J'aime à croire que, lorsque vous vous êtes fait amener dans ma loge par le baron de Cas-

telli, vous ne saviez pas qu'il venait me demander la permission de vous présenter à moi et que cette permission je la lui avais refusée...

En réponse à cette interrogation indirecte, Réné balbutia quelques mots qu'il fut impossible d'entendre.

La jeune femme poursuivit :

— J'étais irritée à bon droit, — dit-elle, — du procédé inqualifiable de monsieur de Castelli, qui semblait oublier vis-à-vis de moi les plus simples égards que doit à une femme tout homme qui n'est pas un manant .. — Heureusement pour vous, monsieur de Savenay, heureusement pour les gens de votre monde, ce baron de Castelli n'est ni vraiment Français, ni vraiment gentilhomme ; — son père était un charlatan italien qui a gagné sa fortune et son titre en vendant des remèdes secrets... — aussi je ne m'étonne pas le moins du monde que le fils ne soit qu'une *espèce!*

Réné, qui n'ignorait point que le baron avait été l'amant de Camélia, ne put s'empêcher de sourire à cette sévère appréciation de la jeune femme.

Cette dernière continua :

— Dans ma juste colère, j'ai témoigné à vous, comme à votre ami, tout le mécontentement que je ressentais. — Peut-être ai-je été, à votre égard, un peu trop vive... je tiens à vous en témoigner mes regrets... je tiens surtout à ce que vous ne voyiez rien de blessant dans mon refus de vous recevoir... — Cette exclusion n'est point personnelle, je n'ai pas besoin de vous l'affirmer, elle est pour moi de règle générale ; je vais vous en expliquer les motifs...

Réné écoutait avec une attention profonde ; il était complétement sous le charme de la voix tout à la fois douce et sonore de son interlocutrice.

— Je suis jeune, — poursuivit la pécheresse, —

mon acte de naissance en fait foi. — Mes flatteurs prétendent que je suis jolie, et il n'y a point en moi assez de modestie pour leur donner un démenti. — J'ai vécu dans ce monde étrange où l'on court après le bonheur sans l'attendre jamais... — J'ai eu des illusions, je les ai perdues, ou plutôt on me les a brutalement enlevées. — J'ai été trompée, — j'ai trompé à mon tour. — J'ai aimé, — j'ai souffert. — Or, aujourd'hui, j'ai soif de repos, je ne veux plus aimer, je ne veux plus souffrir... et, pour atteindre ce but, je n'aurai plus d'amant... — C'est chez moi une résolution irrévocablement arrêtée. — Je l'ai dit hier au soir à monsieur de Castelli, et il vous l'a répété, n'est-ce pas?..

— Oui, — fit Réné.

— Seulement, — continua Camélia avec un sourire, — ni l'un ni l'autre vous ne l'avez cru?

Réné hésita.

— Soyez franc! — dit la jeune femme.

— Eh bien! c'est vrai .. — répondit M. de Savenay, — nous avons douté tous les deux. .

— C'est fort simple. — Vous ignorez l'un et l'autre les circonstances qui me rendent possible la réalisation de ce beau rêve de calme et de repos, et il doit vous sembler que, pour moi, renoncer à l'amour, c'est renoncer à la vie. — Vous vous trompez cependant, voici pourquoi et voici comment : — L'année dernière j'ai été aimée, beaucoup aimée, par un étranger, un beau et bon jeune homme, — héritier d'un nom illustre et d'une grande fortune. — Ce que le pauvre garçon éprouvait pour moi, c'était véritablement de l'amour, et, si je lui avais dit de se jeter par la fenêtre, il l'aurait fait à l'instant même et sans compter le nombre des étages. — Cependant il avait pour sa famille autant de crainte et de respect que de tendresse

pour moi, et, le jour où il fut rappelé par son père, il partit. — Il s'agissait pour lui d'un magnifique mariage, et j'étais assez son amie pour ne point l'en détourner.

» La veille de son départ il pleura toute la nuit comme un enfant, puis, le matin venu, il me dit à travers ses larmes :

» Après que tu as été à moi, Camélia, je veux que tu ne sois plus à personne... Je ne veux pas, du moins, que les nécéssités de la vie te poussent, malgré toi-même, dans les bras de quelqu'un que tu n'aimerais pas... — Je prends donc l'engagement de te faire remettre chaque mois par mon notaire une somme de mille francs, jusqu'au moment où tu cesseras d'être fidèle à mon souvenir... — Je sais que tu es franche et loyale, Camélia, — c'est donc à toi seule que je m'en rapporterai... — Le jour où tu aimeras quelqu'un, le jour où tu m'auras donné un successeur, tu ne te présenteras plus pour toucher l'argent que je te promets, et, ce jour-là aussi, je comprendrai que je suis oublié... »

» Or, depuis ce moment-là, je mène une vie charmante, — je touche régulièrement et religieusement mes mille francs, — je suis libre, — je suis heureuse, — j'ai tous les plaisirs de la vie galante sans en avoir les assujétissements et les corvées, — je comprends le bonheur de ma position, et je n'irai pas, de gaieté de cœur, la compromettre par quelque folie... — Voilà pourquoi vous ne devez plus vous étonner maintenant de ma résolution immuable de fermer ma porte à tout le monde...

— Mais, — répondit Réné, — je ne vois là-dedans aucune bonne raison de refuser de me recevoir...

— Peut-être y aurais-je consenti, en effet, si le ba-

ron de Castelli ne vous avait posé tout d'abord en adorateur...

— Mais, puisque c'était vrai...

— Raison de plus pour vous exclure...

— Comment?..

— Vous prétendez m'aimer...

— Je ne *prétends* pas... je vous aime réellement...

— Soit. — Alors, vous me l'auriez dit?..

— Sans doute...

— Vous êtes jeune et charmant, monsieur de Savenay, et, qui sait, j'aurais peut-être, moi aussi, fini par vous aimer...

— Eh bien! tant mieux cent fois!..

— Cent fois, tant pis, au contraire!.. — s'écria Camélia — En vous aimant, je perdais non-seulement mon cœur, mais encore mon indépendance, car mon ancien amant me connaissait bien, et, le jour où je me donnerais à quelqu'un, je dirais adieu en même temps à mes douze mille livres de rente...

Et la jeune femme se mit à rire.

— Chère madame, — fit alors Réné, — il y a dans vos paroles une chose qui m'étonne beaucoup et qui me blesse un peu...

— Quoi donc?

— Je viens de vous entendre faire allusion à ce revenu de douze mille francs que vous perdriez en m'aimant...

— Eh bien?..

— Je croyais que le baron Castelli vous avait parlé de moi...

— En effet.

— Ne vous a-t-il donc pas dit que j'étais riche?..

— Il me l'a dit, mais que m'importe?..

— Sans doute, mais il m'importe à moi que vous

soyez bien convaincue que ce qu'un autre a pu faire je le ferais aussi, et plus largement encore, et qu'aucune femme ne pourrait dire qu'en me donnant son sœur elle a conclu un marché de dupe...

Le sourire amer de la fierté blessée vint plisser les lèvres de Camélia; elle se renversa en arrière, appuyant sa tête charmante au dossier de sa chauffeuse, — elle mit son poing sur sa hanche, — elle regarda Réné dans le blanc des yeux et elle s'écria d'une voix nette et d'un ton moqueur :

— Il me semble, monsieur de Savenay, que vous êtes en train de me proposer un marché... — J'ai eu l'honneur de vous dire tout à l'heure que je n'étais point à *prendre*, — permettez-moi d'ajouter que je ne suis point à *vendre*.

Réné demeura pendant un instant comme abasourdi sous le coup de cette phrase à double tranchant, puis il répliqua de son mieux et la conversation continua :

Nous ne suivrons pas les deux interlocuteurs au milieu des méandres de leur dialogue, toutes les pages de ce volume n'y suffiraient point, car ce dialogue dura près de trois heures; nous allons seulement l'analyser en quelques mots. Après de longs débats et d'interminables tergiversations dans lesquelles Camélia fit scintiller toutes les facettes de son esprit, il fut convenu que, comme elle et Réné paraissaient éprouver et éprouvaient en effet un vif plaisir à être ensemble, le logis de la rue de Provence serait ouvert chaque jour au jeune homme de midi à deux heures, mais à cette condition expresse qu'il viendrait à titre d'ami et que jamais, ni par un mot, ni par un geste, il ne témoignerait le désir et l'intention de quitter le terrain neutre de l'amitié pour braconner sur celui de l'amour. La plus légère infraction au présent traité de-

vait motiver une expulsion immédiate et sans appel. Réné se soumit à tout ce que Camélia jugea convenable d'exiger, puis il quitta l'adroite pécheresse, tout radieux de satisfaction intime et convaincu qu'il avait fait un grand pas.

Aussitôt après son départ, Camélia se frotta les mains, — persuadée, et avec raison, qu'elle en avait fait un bien plus grand encore. Réné en effet ne lui avait-il pas proposé, dès sa première visite et après cinq minutes de conversation, un contrat de douze mille livres de rentes pour remplacer les subsides imaginaires de ce *jeune et noble étranger* qui n'avait jamais existé que dans l'imagination de Camélia, — personnage de pure et simple fantaisie inventé par les besoins de la circonstance? La jeune femme avait refusé; elle n'ignorait point que le pêcheur qui retire trop vite sa ligne perd souvent le poisson qui mordait à l'hameçon et que quelques secondes de patience lui auraient livré. D'ailleurs Camélia était insatiable, et puisque Réné s'offrait à elle comme une proie facile et complaisante, il fallait commencer par endormir en lui toute possibilité de méfiance et de soupçon, afin de le dépouiller mieux.

A partir du lendemain, Réné profita amplement de la permission qu'il avait obtenue de Camélia : Chaque jour, à midi, il arrivait chez la jeune femme, et le plus souvent ces visites dépassaient beaucoup la limite de deux heures qui leur avait été assignée. Était-ce de l'amour que M. de Savenay éprouvait pour la pécheresse ! Nous ne le croyons pas. Réné n'était guère susceptible de ressentir ce sentiment divin, et d'ailleurs la partie la moins matérielle de ses désirs allait à Berthe de Croï, dont l'image lointaine et presque effacée occupait cependant une place en son âme lors-

qu'il n'était point sous le charme immédiat de la réelle fascination qu'exerçait sur lui Camélia. Le phénomène moral que Maxime de Bracy avait constaté en racontant à Réné l'histoire de son double amour pour Marguerite et pour Marie se reproduisit en quelque sorte.

Non, M. de Savenay n'aimait pas Camélia, mais il la désirait éperdument, et chaque jour la jeune femme, avec une infernale habileté, et sous le prétexte de chercher à l'éteindre, attisait cette flamme qu'elle avait fait naître et dont elle étudiait avidement et curieusement les progrès. Ainsi, elle tenait à Réné la bride haute, comme on dit vulgairement, et elle ne lui permettait point de s'écarter du cercle étroit dans lequel elle l'avait enfermé. D'un mot, d'un geste, d'un regret, elle imposait silence aux élans passionnés du jeune homme, et, s'il essayait de se cabrer, s'il cherchait à jeter le masque d'une trompeuse et respectueuse amitié, sa figure exprimait soudain un chagrin si réel, que Réné courbait la tête, et, docile, se remettait sous le joug.

Avons-nous besoin de dire que la première semaine s'écoula sans que M. de Savenay eût osé seulement prononcer le nom du baron de Castelli, que, par conséquent, le souper promis n'eut pas lieu, et que le pari de cents deux louis fut perdu ?

Au bout de quinze jours, Camélia, pensa qu'il était temps de donner à son rôle une couleur nouvelle et de pousser au dénouement de cette comédie dont elle était l'incomparable actrice. Peu à peu, et par gradations insensibles, l'expression habituelle de sa physionomie se modifia; une mélancolie un peu rêveuse remplaça sur son visage la gaîté et l'enjouement; son esprit moins vif et moins chatoyant, sembla devenir plus tendre; parfois elle attachait sur Réné, comme obéissant à une attraction irrésistible, de longs regards

qui peignaient le trouble de son âme. Puis, quand Réné la regardait, elle détournait vivement les yeux et elle rougissait d'une pudique confusion. Bref, il ne tint qu'au jeune homme de se persuader que l'amour faisait invasion dans le cœur si bien défendu de Camélia, et il ne se fit point faute de savourer cette charmante illusion.

§

Un matin, trois semaines environ après la présentation de M. de Savenay dans l'avant-scène du théâtre des Variétés, la pécheresse s'enveloppa dans un grand châle, envoya chercher une voiture et sortit. La voiture qui le transportait s'arrêta en face du n° 22 de la rue de la Chaussée-d'Antin ; là, Camélia descendit, elle entra dans la maison, elle y resta une heure, puis elle se fit reconduire chez elle. Deux heures après Réné arrivait.

— Mon ami, — lui dit la pécheresse après quelques minutes de causerie, — croyez-vous au magnétisme et au somnambulisme ?..

— En vérité, — fit M. de Savenay, — je serais fort embarrassé de vous répondre...

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai aucune idée arrêtée à l'endroit des sciences occultes, mais, vous-même, avez-vous un but en m'interrogeant à ce sujet ?..

— Sans doute.

— Lequel?

— Je suis femme, par conséquent curieuse, et je voudrais satisfaire un caprice de curiosité...

— Qui vous en empêche ?..

— Rien, — mais j'ai compté sur vous pour cela...

— Mille fois merci!.. — s'écria Réné radieux. — Enfin, je vais donc pouvoir vous être bon à quelque chose!.. — Voyons, de quoi s'agit-il?..

— De la chose du monde la plus simple.

— Tant pis, car alors je n'aurai nulle mérite à vous venir en aide...

— Vous aurez celui de ne point rire de ma faiblesse et de ma superstition...

— Chère Camélia, de quoi s'agit-il?..

— On parle beaucoup depuis quelque temps d'une somnambule très-célèbre qui s'appelle mademoiselle Hermangarde...

— Eh bien?..

— Elle est, dit-on, étrangement lucide dans le sommeil magnétique, elle connaît le passé, le présent et l'avenir, et elle révèle à ceux qui la consultent les choses du monde les plus mystérieuses et les plus surprenantes...

Réné ne put retenir un sourire.

— Ah! — fit Camélia, — voilà déjà que vous vous moquez de moi!..

— Nullement!.. tout au plus me moquerais-je de la somnambule...

— Vous auriez tort, car, moi, je crois à sa science. — Je veux la consulter, et comme je n'oserais aller chez elle toute seule, j'ai compté sur vous pour m'y conduire...

— Quel bonheur!.. — s'écria le jeune homme avec un redoublement de joie.

— Ainsi, vous voulez bien être mon cavalier?..

— C'est le plus vif de mes désirs, et vous ne l'ignorez pas... — Quand voulez-vous que nous partions?

— Tout de suite.

— J'ai ma voiture à la porte. — Où demeure ma demoiselle Harmangarde ?..

— Fort près d'ici, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 22. — Je vais mettre mon châle et mon chapeau et je suis à vous...

Camélia sortit et elle revint au bout de trois minutes, entièrement vêtue et prête à sortir.

— Venez, — dit-elle.

— Prenez garde ! — fit Réné en souriant.

— A quoi ?

— Vous m'avez défendu de vous parler d'amour. .

— Oui, certes.

— Eh bien! si vous interrogez la somnambule, et si elle lit réellement dans les cœurs, elle vous dira que je vous aime...

Camélia ne répondit pas.

— Venez !.. — dit-elle pour la seconde fois. — Et elle prit le bras de Réné qu'elle entraîna.

§

Le coupé du jeune homme s'arrêta au même endroit où, le matin même, s'était arrêtée la voiture de Camélia. Tous les deux descendirent : la maison était belle, — l'escalier large et bien tenu : Camélia s'adressa à une portière assez gracieuse et lui dit :

— A quel étage demeure mademoiselle Hermangarde, je vous prie ?

— Au second, — Madame. — Il est impossible de se tromper, il n'y a qu'une seule porte...

— Fort bien.

Réné et Camélia montèrent.

Un domestique nègre, en livrée, vint leur ouvrir la porte et les introduisit silencieusement dans un salon

d'attente où ne se trouvait personne. Au milieu de ce salon il y avait une table ronde, couverte de journaux, de brochures, d'albums, destinés à tromper l'impatience des clients de la somnambule dans les moments de grande presse. Le nègre ne tarda pas à reparaître. Il fit signe Réné et à Camélia de le suivre, et il les guida à travers un couloir assez long jusqu'à un cabinet spacieux, tendu de damas vert et qui n'avait d'autre ameublemont qu'un tapis très-épais, un large divan et un grand fauteuil.

Dans ce cabinet se trouvaient déjà deux personnes : une jeune femme de vingt à vingt-cinq ans, et un homme de quarante-cinq à cinquante, très-grand et prodigieusement maigre ; la jeune femme portait une robe blanche, l'homme âgé portait un habit noir, une cravatte blanche, une perruque grise et des lunettes d'or ; la jeune femme était mademoiselle Hermangarde, l'homme vêtu de noir était son magnétiseur. La somnambule pouvait passer pour jolie, malgré son extrême pâleur, ses traits fatigués et le large cercle de bistre qui se dessinait autour de ses yeux. Une double natte de cheveux noirs encadrait son visage doux et régulier, mais flétri. Le magnétiseur avait ce que l'on est convenu d'appeler une *mauvaise figure :* son nez long et crochu se recourbait en forme de bec d'oiseau de proie ; sous ses lunettes d'or clignotaient ses petits yeux gris et faux. On eût dit que sa bouche avait été fendue par un coup de couteau, car les lèvres ne se voyaient pas. Somme toute, ce visage exprimait l'astuce, l'avidité et une foule de mauvaises passions.

VI

La somnambule.

Le vieux disciple de Mesmer dont nous venons de tracer à la fin du chapitre précédent le disgracieux portrait, était un empirique d'origine allemande qui se nommait le docteur Brunner. Toute sa vie il avait couru après la renommée et après l'argent sans jamais parvenir à atteindre ni l'une ni l'autre ; il ne manquait point d'un certain mérite et peut-être serait-il venu à bout de sortir de l'obscurité qui lui pesait, s'il ne s'était trouvé compromis à deux reprises dans d'abominables affaires d'avortement qui avaient trouvé leur dénoûment en cour d'assises. Deux acquittements étaient survenus en faveur du docteur Brunner, mais des soupçons flétrissants ne s'en attachaient pas moins à lui et épouvantaient la clientèle que la science réelle du médecin aurait pu conquérir. Bref, pour vivre, le docteur Brunner en avait été réduit, ainsi que nous le voyons, à se faire le cornac d'une somnambule et à accepter les maigres émoluments qu'elle lui accordait chaque mois.

Mademoiselle Hermangarde s'inclina profondément devant les nouveau-venus, sur lesquels elle parut jeter un regard curieux et investigateur. Le docteur salua avec la raideur impassible d'un automate. Il sembla à Réné qu'il entendait craquer les os de ce squelette ambulant.

— Mademoiselle, — dit Camélia à Hermangarde, — nous désirons vous consulter...

— Je suis à vos ordres, Madame, — répondit la somnambule Et, après avoir fait un signe au docteur, elle s'assit dans le grand fauteuil qui se trouvait au milieu du cabinet.

Camélia s'étendit à demi sur le large divan dont nous avons parlé. Réné resta debout, fort attentif à tout ce qui allait se passer et très-peu disposé à ajouter foi à la lucidité de la somnambule et à ses révélations, si elle en faisait.

Le docteur commença les passes magnétiques.

Il n'est sans doute aucun de nos lecteurs qui n'ait assisté à quelque opération de ce genre, — nous négligerons donc d'entrer dans des détails trop étendus qui pourraient sembler insignifiants. Disons seulement qu'à mesure que les mains du docteur semblaient décharger le fluide magnétique en se promenant à quelques lignes du visage et de la poitrine de mademoiselle Hermangarde, cette dernière éprouvait de petites secousses et l'on voyait des tremblements nerveux courir dans tous ses membres. Peu à peu ces secousses et ces tressaillements s'arrêtèrent. L'expression d'un calme parfait et d'une sorte de béatitude remplaça la fatigue sur le visage de la somnambule, puis sa tête roula pendant un instant à droite et à gauche et finit par s'arrêter sur son épaule droite. Le docteur prit un air de triomphe modeste et discontinua ses passes.

— Eh bien?.. — demanda Réné.

— Elle dort, — répondit Brunner.

— En êtes-vous sûr?

— Vous lui traverseriez la chair avec une épingle qu'elle ne le sentirait pas...

— Oh!.. oh!..

— Êtes-vous curieux d'en faire l'expérience?..

— Ma foi, oui...

— Rien n'est plus facile...

Et, tout en parlant, le docteur détacha du revers de son habit une aiguille d'acier, longue de deux pouces et bien affilée.

— Tenez, Monsieur, — dit-il en tendant cette aiguille à Réné, — essayez...

Réné souleva la main blanche et diaphane de la somnambule, ensuite il enfonça l'aiguille dans la paume de cette main à une profondeur de trois ou quatre lignes. Camélia poussa un cri, mais mademoiselle Hermangarde ne sourcilla pas. Réné retira l'aiguille, une petite goutte de sang vint empourprer la peau, et le jeune homme lâcha la main qui retomba, inerte, au côté de la somnambule.

— Qu'en dites-vous? — fit le docteur,

— Je dis que l'insensibilité de mademoiselle est réelle, ou que son courage est surnaturel...

— Soit, monsieur, doutez tant qu'il vous plaira, il vous faudra bien, tout à l'heure, vous rendre à l'évidence.

— Ainsi, — demanda Réné, — mademoiselle peut parler malgré le sommeil dans lequel elle est plongée?

— Je le pense.

— N'en êtes-vous pas certain?

— Non. — Pour le moment du moins.

— Comment vous en assurer?..

— En la questionnant, — ce que je vais faire.

Le docteur s'approcha de mademoiselle Hermangarde.

Il fit deux ou trois passes sur son front avec la main droite, et il dit :

— Dormez-vous?..

— Oui, — répondit la somnambule au bout d'un instant et d'une voix étrange.

— Êtes-vous lucide?..

— Oui.

— Un peu, ou beaucoup?

— Beaucoup.

— Ainsi, vous *voyez*?..

— Je *verrai*, si vous m'ordonnez de *voir*...

— Et si l'on vous adresse quelques questions, vous y répondrez?..

— Qu'on m'interroge.

Le docteur se tourna vers Réné et vers Camélia

— En vérité, — leur dit-il, — la chance vous favorise d'une manière inouïe... — Je n'ai jamais vu Hermangarde aussi prodigieusement lucide...—Lequel de vous, Monsieur ou Madame, veut l'interroger?..

Camélia quitta le divan et elle s'avança.

— Moi, — dit-elle.

— Donnez-moi votre main, — fit le docteur, — je vais vous mettre en rapport avec Hermangarde, et vous pourrez interroger vous-même... Et il mit la main droite de Camélia dans la main gauche d'Hermangarde.

— Maintenant, — reprit le docteur, — parlez, elle répondra...

Camélia sembla réfléchir pendant une minute, puis elle dit :

— Savez-vous ce que je veux vous demander?..

— Oui.

— Pouvez-vous me le dire?

— Sans doute. — Vous voulez me questionner au sujet de *quelqu'un*...

— Un homme, ou une femme?..

— Un homme.

— Le voyez-vous?

— Mettez dans ma main droite une mèche de ses cheveux, ou, tout au moins, quelque chose qui lui appartienne, et je le verrai...

Camélia prit lestement la bague armoriée que Réné portait au doigt annulaire de la main gauche, et elle fit ce que lui demandait la somnambule.

— Je vois... je vois... — s'écria presque aussitôt cette dernière.

— Vous le voyez?

— Oui.

— Pouvez-vous me le décrire?..

— Parfaitement... — Il est jeune, — Il est blond, — il a des yeux bleus et des moustaches qui naissent à peine, — il ressemble à un chérubin...

Camélia se tourna vers Réné en souriant.

— Pardieu! — pensa le jeune homme, — comme c'est difficile de faire mon portrait!.. — elle m'a regardé tout à l'heure pendant cinq minutes!..

Camélia poursuivit :

— Puisque vous le connaissez, vous est-il possible de lire dans son esprit et dans son cœur?..

— Parfaitement.

— Qu'y voyez-vous?..

— Par exemple!.. — se dit le jeune homme, — voici qui va devenir curieux!..

Mademoiselle Hermangarde ne répondit pas d'abord. Cémélia répéta sa question.

— J'aimerais mieux que vous ne me demandiez pas cela, — murmura la somnambule.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je crains que ma réponse ne vous fasse de la peine...

— Oh ! — s'écria Camélia en souriant, — je crois que vous vous trompez...

Mademoiselle Hermangarde secoua la tête, puis elle répondit :

— Non !.. non !.. je ne me trompe jamais, moi...

— Alors, parlez...

— Vous le voulez ?

— Oui, je le veux.

— Alors, — dit lentement la somnambule, — vous ne vous en prendrez qu'à vous si mes paroles vous blessent au cœur ?..

— Eh ! sans doute !.. mais mon cœur n'a rien à voir dans tout cela, ainsi, parlez !..

Réné prêtait l'oreille avec une attention croissante et un extrême intérêt, mêlé d'un commencement d'inquiétude ; Camélia sembla remarquer son trouble et jeta sur lui un regard perçant qu'il soutint de son mieux en s'efforçant de sourire. La somnambule commença.

VII

Une lettre d'amour.

— Celui que je vois,.— dit mademoiselle Hermangarde, — sait murmurer de trompeuses paroles à l'oreille de toutes les femmes...

Réné fit un geste de dénégation.

— Chut !.. — murmura Camélia, — écoutez...

La somnambule poursuivit :

— En ce moment son cœur se partage .. sa voix et ses regards sont doublement menteurs...

Mademoiselle Hermangard se tut.

— Ceci est vague, — dit Camélia, — je voudrais des détails...

— Que voulez-vous savoir ?... — Précisez, — je répondrai...

— le jeune homme dont il s'agit, — puisqu'il est bien convenu qu'il s'agit d'un jeune homme, — vient chaque jour chez une femme qui lui a défendu de lui parler d'amour, — aime-t-il réellement cette femme ?..

— Il l'aime, sans doute, mais...

— Mais quoi ?..

— Il la trompe.

— C'est faux ! — s'écria Réné.

— Chut ! — fit Camélia pour la seconde fois.

Puis elle reprit :

— Il la trompe, dites-vous ?

— Oui.

— Comment ?

— Il a une maîtresse.

— Qu'il aime ?..

— A qui il le dit, du moins...

— Qu'est-ce que c'est que cette maîtresse ?

— Une figurante de l'Opéra.

— Jolie ?

— Oui.

— Plus jolie que l'autre femme ?

— Non.

— Pouvez-vous la décrire ?..

— Elle est grande et mince, avec des joues roses et des cheveux blonds...

A mesure que Mademoiselle Hermangarde parlait, la situation de Réné se faisait de plus en plus fausse ; son embarras redoublait, — de grosses gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux et il lui semblait qu'il marchait sur des charbons ardents.

Quant à Camélia, à chaque réponse de la somnambule son front s'assombrissait et l'expression de son visage devenait triste et douloureuse. Cependant elle continua à interroger, d'une voix dont elle déguisait mal l'ironique amertume :

— Y a-t-il longtemps, — demanda-t-elle, — que dure cette charmante liaison ?

— Plus de deux mois...

— Durera-t-elle longtemps encore ?..

— Je ne vois pas dans l'avenir...

— Et, ce jeune homme est-il aimé par cette femme blonde?

— Non.

— En êtes-vous sûre?

— Oui.

— Elle le lui dit, cependant?..

— Elle le lui dit parce qu'il est riche et qu'il lui donne beaucoup d'argent.

— Est-ce qu'elle le trompe?..

— Beaucoup et souvent.

Camélia regarda Réné. Il était au moment d'éclater et ne se contenait qu'à grand'peine. La pécheresse pensa sans doute qu'elle était allée assez loin pour cette première épreuve, car elle s'écria aussitôt :

— Allons, en voilà assez!.. — Décidément, mon cher Réné, vous aviez raison, le somnambulisme n'a pas le sens commun... et je ne crois pas un mot de toutes ces folies!..—Je me trouve un peu souffrante... reconduisez-moi, je vous prie...

Réné, enchanté de se voir enfin délivré du supplice qu'il endurait depuis quelques minutes, ne se fit pas répéter cette prière; il glissa deux louis dans la main du docteur Brunner et ne remarqua point que Camélia laissait tomber un billet de cent francs sur les genoux de la somnambule. Cette dernière, quoique toujours endormie, fit disparaître prestement ce billet dans sa poche.

Les deux jeunes gens remontèrent dans le coupé qui les attendait. Durant le court trajet de la rue de la Chaussée-d'Antin à la rue de Provence pas un seul mot ne fut échangé entre eux. Camélia était sous le coup d'une évidente préoccupation. Réné, extrêmement embarrassé, ne savait de quelle façon entamer l'entretien. On arriva à la porte de la pécheresse.

— Puis-je monter avec vous?.. — demanda Réné.

— Je préfère être seule aujourd'hui, — je vous répète que je suis très-souffrante et que j'ai besoin de me reposer un peu...

— Alors, à demain... et il attendit la réponse.

Mais Camélia ne répondit pas et elle disparut dans l'intérieur de sa maison avec la légèreté d'une gazelle.

§

Deux heures après, monsieur de Savenay recevait la lettre suivante :

» Vous allez me trouver, mon ami, bien folle et bien ridicule, — vous allez rire de moi peut-être, et je l'aurai mérité sans doute. Je n'ai sur votre cœur aucun droit, aussi je ne me plains de rien, — pas même de tout ce que j'ai souffert aujourd'hui ; je vous avais défendu de m'aimer, — vous m'avez obéi. — C'est bien... Je m'étais juré, moi, de ne vous point aimer. — Je n'ai pas pu me tenir parole... — C'est ma faute, — pourquoi vous ai-je reçu?.. — pourquoi ai-je trop présumé de ma force?..

» Toutes les séductions se trouvent réunies en vous, Réné. . vous avez la jeunesse... vous avez la beauté... vous avez la fortune... vos yeux savent mentir, et vos lèvres aussi, hélas!.. vous possédez ce don fatal qui commande l'amour aux cœurs les plus rebelles... Je le savais... Je le sentais... Et cependant j'ai été assez folle, moi qui ne voulais plus aimer, pour vous laisser un libre accès auprès de moi, — pour vous recevoir chaque jour...

» Je suis tombée dans le piége que je me tendais... Je suis punie par où j'ai péché!.. J'avais fait un beau

rêve. J'avais cru à cet amour dont je vous avais défendu de me parler et que vos yeux me disaient si bien...

» Mon cœur, qui jusque-là me semblait si bien mort, s'était à mon insu ranimé, réveillé,—il était redevenu vivant et jeune.

» — Peut-être, — m'étais-je dit, — y a-t-il encore pour moi un avenir d'amour, — un avenir de bonheur...

» Et voici que le rêve s'efface,—voici que l'illusion disparaît!.. Oh! ces paroles de la somnambule, — ces paroles fatales que j'écoutais en feignant de sourire, mais avec la mort et le désespoir au fond de l'âme, je ne les oublierai jamais!.. Vous aimez une autre femme!... Vous avez une maîtresse!.. La somnambule ne mentait point!.. — je viens de m'informer,— j'ai tout appris... — je sais tout...

» Elle se nomme *Blondine* — je la connais — elle est jolie... Plus jolie que moi sans doute!. Je ne lui en veux pas, Réné, ce n'est pas sa faute si vous l'aimez... Mais pourquoi m'avoir dit, à moi, que vous m'aimiez? Vous m'avez fait bien du mal, et cependant je vous pardonne... Ne cherchez pas à me revoir...—je vous le demande par pitié, — je vous le demande à genoux!.. D'ailleurs, je vais partir, — quitter Paris... — m'éloigner pour ne plus revenir. . vous voir auprès d'une autre... auprès d'elle... ce serait trop souffrir, et, comme je ne veux point que la haine entre dans mon cœur, je pars... soyez heureux... Je vous aimais... Adieu... » CAMÉLIA. »

Il est facile de comprendre ce qui se passa dans l'esprit du roué naïf, après avoir achevé la lecture de cette longue épître, qui, nous n'hésitons pas à le dé-

clarer, nous paraît un chef-d'œuvre du genre, eu égard au personnage à qui elle était adressée. L'adroite pécheresse attaquait à la fois Réné par tous ses côtés faibles, — et Dieu sait s'ils étaient nombreux!.. Aussi l'effet produit fut prompt comme la foudre : Réné prit une feuille de papier à lettre sur laquelle il traça rapidement quelques lignes et qu'il glissa sous enveloppe avec trois billets de mille francs, puis il écrivit sur l'enveloppe l'adresse de Blondine.

Les quelques lignes renfermaient un acte de séparation pur et simple ; il rendait à Blondine sa liberté toute entière et lui souhaitait mille prospérités. Une fois cette lettre expédiée, Réné courut chez Camélia. Le concierge avait reçu des ordres formels et ne le laissa point monter ; — il devint comme fou, et, dans la même soirée, il écrivit trois ou quatre lettres qu'il envoya successivement et qui lui revinrent non décachetées.

Camélia triomphait dans son avidité, dans son orgueil, et dans sa soif de vengeance à l'endroit de Blondine ; toutes ses prévisions, toutes ses espérances se réalisaient une à une : elle venait d'écraser sa rivale ! elle venait de prendre sa revanche de la dernière séance du *Club des Hirondelles !*

Réné, le lendemain matin, séduisit à prix d'or le concierge, dont la consigne était modifiée et qui avait reçu l'autorisation de se montrer moins intraitable ; il franchit en quatre bonds les marches de l'escalier, et, le cœur palpitant et la main tremblante, il sonna chez Camélia.

VIII

Camélia et Blondine.

Mariette vint ouvrir; elle parut très-surprise en voyant le jeune homme.

— Madame n'y est pas!.. — lui dit-elle d'un air effaré.

Mais Réné, sans tenir le moindre compte de cette affirmation de la soubrette, qui faisait mine de vouloir lui barrer le passage, l'écarta vivement et se précipita dans l'intérieur; il trouva Camélia, en peignoir blanc, les cheveux épars, étendue sur un divan dans le petit salon où elle avait l'habitude de le recevoir; elle semblait très-émue et elle cachait sa tête dans ses mains.

Réné se précipita à ses pieds, elle le repoussa, mais doucement, il entreprit de se justifier et de plaider sa propre cause; elle voulut lui fermer la bouche, mais elle ne put en venir à bout.

Réné s'obstinait à parler, et, — bon gré malgré, — force fut à la pécheresse de lui prêter l'oreille. Sans doute l'éloquence de M. de Savenay empruntait à la

circonstance un accent de persuasion irrésistible. Toujours est il qu'au bout de trois heures de tête-à-tête il sortit de chez Camélia, le front haut, la lèvre souriante et le regard empreint d'une langueur humide.

§

Rentré chez lui, Réné passa assez longtemps à écrire sur des feuilles de papier timbré quelques mots, au bas desquels il mettait sa signature. Puis, quand il eut achevé, il traça les lignes suivantes :

« Chère Camélia,

» Je connais tout le désintéressement de votre noble cœur. Permettez-moi cependant d'aborder aujourd'hui une question sur laquelle je ne reviendrai plus : quoi qu'il arrive, et votre vie durant, l'équivalent de cette rente de douze mille francs à laquelle vous renoncez pour moi vous sera servi chaque année. Comme garantie du payement de cette pension, je vous envoie sous ce pli des acceptations en blanc pour une somme de *deux cent quarante mille francs*. Ceci vous rend maîtresse de ma liberté, — car, avec ces petits papiers, il ne tiendrait qu'à vous de refermer sur moi les portes de la prison pour dettes. Mais je ne puis remettre ma liberté en de meilleures et en de plus charmantes mains que celles qui tiennent déjà mon cœur et ma vie... Vous m'attendrez ce soir, n'est-ce pas?.. Vous me permettrez d'aller vous remercier à genoux de tout le bonheur que vous m'avez promis, — et aussi de tout le bonheur que vous m'avez donné...

» A ce soir donc, ma Camélia bien-aimée.

» Votre Réné. »

M. de Savenay envoya le tout à la pécheresse et ensuite il alla dîner avec Maxime, auprès duquel il ne se vanta point de sa bonne fortune, car, sans trop savoir pourquoi, il redoutait les railleries du gentilhomme et ses révélations au sujet du passé de Camélia. Vers les dix heures du soir, il courut à la rue de Provence. Camélia l'attendait, pelotonnée frileusement dans une chauffeuse, auprès d'un grand feu qui s'accordait mal avec la chaleur de l'atmosphère. — Réné s'assit à ses pieds sur un tabouret et il appuya sa tête blonde contre ses genoux, la regardant de bas en haut, dans une pose charmante. M. de Savenay était assez jeune et assez beau pour que ces petites mignardises, presque enfantines, ne parussent nullement ridicules.

Camélia prit sur la cheminée une enveloppe entr'ouverte. Réné reconnut celle qu'il avait envoyée à sa maîtresse; elle était, comme au moment de l'envoi, bourrée de papiers timbrés. Avec cette enveloppe, Camélia donna deux ou trois petits coups sur la joue de Réné, en lui disant d'une voix douce et tendre :

— Enfant!.. — Puis elle la jeta dans le brasier où le contenant et le contenu se consumèrent aussitôt.

— Que faites-vous?.. — s'écria Réné.

Camélia se pencha vers lui et lui répondit dans un baiser :

— Ami, j'ai ton amour... c'est tout ce qu'il me faut!..

. . . .

Hâtons-nous d'ajouter, pour expliquer à nos lecteurs ce désintéressement si beau, que les papiers timbrés qui venaient de brûler étaient vierges de toute signature, et que les acceptations de Réné auraient

pu se retrouver, intactes et parfaitement empaquetées, dans l'armoire à glace de Camélia. Réné s'avoua à lui-même que la pécheresse était un ange et méritait d'être adorée.

§

Blondine, en recevant le billet de rupture dont nous avons parlé plus haut, en prit d'abord très-philosophiquement son parti. Réné l'avait mise à la mode, — Réné lui avait donné un mobilier, des bijoux, une nombreuse garde-robe, — tout ceci la consolait fort de l'abandon immérité du jeune homme. Nous disons *immérité*, car, malgré les insinuations perfides de la somnambule, docile auxiliaire des plans de Camélia, il est de fait que Blondine avait pratiqué à l'endroit de son amant une fidélité qui n'est pas dans les mœurs habituelles de ces demoiselles de l'Opéra.

— Bah!... — pensa-t-elle, — il reviendra!... et puis, d'ailleurs, *un de perdu, dix de retrouvés!...* Et elle ne s'en préoccupa point davantage.

Mais, au bout d'une semaine, la liaison de Réné et de Camélia ne fut plus un mystère pour personne dans la bohême élégante des viveurs et des pécheresses. Les bonnes amies de la gentille Blondine, et Albine avant toutes les autres, vinrent lui faire, l'une après l'autre, ces hypocrites compliments de condoléance, où, sous les formules banales d'un affectueux intérêt, se cachent si mal les griffes acérées d'une satisfaction ironique.

— Il faut, en vérité, que ce petit fat de Réné n'ait pas beaucoup de goût, pour vous sacrifier à une Camélia!.. — lui disait-on sur tous les tons, — on prétend qu'il en est fou, — qu'il fait pour elle des dé-

penses incroyables, et qu'il l'entretient sur un pied quasi-royal!.. — Pauvre Blondine, ce n'est pas vous qu'on accusera de l'avoir ruiné!.. — Vous êtes un cœur d'or!.. — Vous ne savez jamais tirer parti de vos amants!..

Toutes ces choses, et bien d'autres encore que nous passons sous silence, aigrirent la jeune femme; elle se souvint de ce qui s'était passé au Club des Hirondelles; elle se souvint de ce regard haineux que Camélia lui avait lancé sous le vestibule du théâtre des Variétés, et elle se dit qu'à coup sûr sa rivale heureuse avait agi dans un but de vengeance, et avait mis en œuvre, pour lui enlever son amant, quelque manége odieux et quelque rouerie déloyale; cette pensée l'exaspéra, elle résolut de se venger à son tour, — non point de Réné, — duquel, après tout, elle n'avait pas à se plaindre, mais de Camélia en qui elle devinait bien une ennemie implacable. Seulement, de quelle façon s'y prendre pour arriver à cette vengeance?.. Blondine n'en savait pas le premier mot. A force de chercher dans ses souvenirs, Blondine se souvint que jadis elle avait lu un roman et vu représenter un vaudeville. Dans le roman, mesdames de Nesles et de Polignac se disputaient, l'épée à la main, le cœur du duc de Richelieu. Dans le vaudeville, deux femmes plus ou moins historiques (nous ne savons trop lesquelles) se battaient pour un amant à coups de pistolet. L'idée du duel sourit à Blondine qui avait, — ainsi qu'on le dit vulgairement, — *la tête assez près du bonnet;* elle envoya proposer à Camélia un cartel dans toutes les règles.

Camélia n'était nullement belliqueuse; elle trouva la provocation bouffonne, — elle en rit beaucoup et

elle refusa, de la façon la plus absolue, d'aller sur le terrain.

— Ah! c'est ainsi!.. — s'écria l'ex-maîtresse de Réné. — Eh bien! je lui prouverai, moi, à cette créature, qu'on ne se moque pas impunément de Blondine!.. — Et séance tenante, la jeune femme envoya chercher un tailleur.

Elle se fit prendre mesure du costume d'homme le plus mignon et le plus coquet qu'il fût possible d'imaginer : pantalon gris perle, gilet blanc, redingote noire; elle exigea que tout lui fût livré sous trois jours, et, pendant ces trois jours, elle passa chaque matin quatre ou cinq heures au manége de la rue du Faubourg-Montmartre Le tailleur fut exact ; Blondine se revêtit de sa toilette masculine qu'elle compléta par un étroite cravate noire, un chapeau gris, des bottines à éperons, et, en se regardant dans une glace, il lui fut impossible de ne pas convenir qu'elle était le plus charmant cavalier du monde, — un cavalier à faire tourner les têtes de toutes les filles d'Ève. Deux heures après, la jeune femme, métamorphosée en joli garçon ainsi que nous venons de le voir, et armée d'une cravache à pommeau d'argent, montait à cheval et prenait au grand trot le chemin des Champs-Élysées. Il faisait un temps magnifique et la grande avenue qui monte à l'Arc-de-l'Etoile était presque aussi encombrée de monde que le jour, où, pour la première fois, nous y avons conduit nos lecteurs. — Or, parmi tous les cavaliers, Blondine faisait sensation; elle maniait son cheval avec grâce et dextérité. — On la trouvait trop jeune et trop jolie pour un homme, — on soupçonnait bien qu'elle était une femme, mais personne ne la connaissait. Les promeneurs des contre-allées montaient sur des chaises pour la voir passer. Blon-

dine allait toujours, — s'inquiétant fort peu de l'effet produit par elle, et cherchant quelqu'un qu'elle ne trouvait pas. Ce quelqu'un, c'était Camélia. Enfin elle l'aperçut, étendue avec une nonchalance affectée dans une merveilleuse calèche découverte de Herler, que M. de Savenay lui avait donnée avec un attelage de chevaux anglais gris pommelés. Elle aussi faisait sensation par sa beauté, — et surtout par le luxe de son équipage, — par l'éclat de sa toilette, par sa pose prétentieuse — et par l'impertinence audacieuse de son lorgnon. Réné l'escortait à cheval. Blondine les laissa passer, et les suivit à une distance de quelques pas. Elle attendait que M. de Savenay s'éloignât de sa maîtresse, ce qui, du reste, ne tarda pas beaucoup. Il rencontra trois ou quatre de ses amis avec lesquels il se mit à causer, et il demeura un peu en arrière. Blondine alors éperonna son cheval, — rejoignit la calèche et prit la place que Réné venait de quitter. Camélia la regarda avec étonnement. Blondine se pencha vers l'intérieur de la câlèche.

— Me reconnaissez-vous ? — demanda-t-elle à sa rivale.

— Non, — répondit séchement Camélia.

— Alors, je vais vous dire mon nom...

— Je n'en ai que faire...

— Je suis Blondine.

— Ah! vous êtes Blondine... — eh bien! après ?..

— Nous avons un compte à régler ensemble, Madame...

— Je ne crois pas... — murmura la pécheresse peu rassurée.

Et en même temps elle cria à son cocher :

— Jean, tournez bride et brûlez le pavé. .

Mais, avant que le cocher ait eu le temps d'obéir, Blondine avait répliqué :

— Vous m'avez débarrassée d'un amant qui m'ennuyait, je vous dois de la reconnaissance et je veux m'acquitter, — tenez, maintenant nous sommes quittes!.. Et Blondine, après avoir cinglé d'un coup de cravache la figure de Camélia, lança son cheval au galop et disparut dans la foule.

Camélia poussa un grand cri; elle porta son mouchoir à son visage et elle le retira ensanglanté, elle se crut défigurée et elle s'évanouit.

Réné arriva, — il fit revenir sa maîtresse à elle-même en lui mouillant les tempes avec quelques gouttes de vinaigre qu'il alla chercher dans un des cabarets qui bordent l'avenue de l'autre côté du rond-point. Le coup de cravache n'avait fait qu'entamer légèrement le menton. Camélia se sentit un peu consolée en l'apprenant. Cependant elle porta plainte.

Lorsque l'affaire se jugea en police correctionnelle, Blondine était en Allemagne avec un riche Anglais; elle fut condamnée, par défaut, à huit jours de prison et cinquante francs d'amende. Nous la retrouverons plus tard.

Quant à Réné, il était enchanté de tout cela. Deux rivales se disputant son cœur à coups de cravache offraient à son orgueil un triomphe bien doux et donnaient un éclat magique aux rayons de son auréole.

IX

L'Opéra.

Nous voici revenus, après un détour peut-être tròp long, au point de départ de cette seconde partie, c'est-à-dire à la fin du mois d'octòbre de l'an de grâce 1849. Réné était toujours l'amant de Camélia. — Mais cette flamme si vive dont nous l'avons vu brûler semblait depuis longtemps près de s'éteindre. Et, de fait, elle n'avait guère survécu aux premiers enivrements de la lune de miel. Le jeune homme, inconstant par tempérament et par caractère, s'était blasé bien vite sur les bonheurs de cette possession tant souhaitée. Maintenant il ne tenait plus à Camélia que par ces mêmes liens de l'habitude qui l'avaient, dans l'origine, attaché à Blondine. Et puis, comme dans les premiers jours de sa fougue amoureuse il avait dépensé énormément d'argent pour sa nouvelle maîtresse, son orgueil trouvait une agréable pâture dans le luxe dont il l'avait entourée et il était bien aise de jouir des bénéfices de ce luxe, aussi ne pensait-il point à se séparer de Camélia; mais chaque jour il s'applaudissait in-

térieurement d'avoir vu réduire en cendres, sous ses propres yeux, les deux cent quarante mille francs de traites qu'il avait si imprudemment souscrites. Camélia, de son côté, s'apercevait bien que son empire sur Réné diminuait à vue d'œil, et elle s'en irritait sourdement; elle s'en irritait d'autant plus, qu'il lui avait fallu déployer des prodiges de rouerie transcendante pour amener dans ses filets cette belle proie qui allait lui échapper, — non pas, toutefois, sans laisser entre ses mains, comme nous le savons, une forte plume de son aile. Cependant elle ne désespérait point, et, — pour remettre Réné sous le joug, — elle comptait sur son habileté, — sur le hasard et sur son étoile. Ses deux amies et alliées, — jusqu'à cette heure inutiles, — Esther et Sydonie, — lui disaient souvent avec une impatience croissante et mal dissimulée :

— Enfin, Camélia, quand feras-tu pour nous tout ce que tu nous as promis?.. Et toujours elle leur répondait :

— Patience!..

§

Cependant il s'opérait dans les sentiments de Réné un revirement naturel et facile à prévoir, — un véritable mouvement de bascule — qu'on nous pardonne cette expression. — A mesure que l'image de Camélia s'effaçait dans son cœur, celle de Berthe de Croï y reparaissait plus lumineuse. A mesure qu'il était moins assidu au logis de la rue de Provence, il se montrait davantage chez madame de Luzy, où il entendait souvent parler de la jeune comtesse. Henry de Croï et sa femme revinrent à Paris.

Réné, devenu en quelque sorte le commensal de la

sœur du marquis d'Audival, fut admis à voir Berthe presque dès le jour de son arrivée, car il se trouvait chez Henriette de Luzy le jour où madame de Croï lui vint rendre sa première visite.

Berthe, toujours radieuse de bonheur et d'amour, était plus jolie encore que lors du voyage à Paris pendant lequel elle avait assisté à la fête de la duchesse de Chaumont-Landry.

Henriette présenta Réné à son amie.

Cette dernière ne contint qu'à grand peine un léger sourire qui vint plisser sa lèvre en reconnaissant son timide et muet danseur du bal de l'été précédent. Et quand Henriette lui eut dit tout bas que ce même jeune homme étonnait Paris par le faste de ses dépenses et par le scandale de ses amours, elle ne put s'empêcher de le regarder avec de grands yeux étonnés. Du reste, elle se montra charmante, elle le pria de considérer sa maison comme lui étant ouverte et elle l'invita, une fois pour toutes, aux soirées qu'elle donnerait. Monsieur de Savenay rayonnait de plaisir et d'enthousiasme. Cet enthousiasme, d'ailleurs, ne tarda guère à se modifier quand notre héros eut vu de près ce couple charmant qu'il s'était juré de désunir. Chacune de ses visites au comte de Croï et à sa femme, — et elles furent fréquentes, — faisait éprouver au jeune homme le supplice de Tantale.

Henry et Berthe s'aimaient tant, — ils s'aimaient d'un amour si naïf, — si profond, — si exclusif, — si ingénu,—qu'ils ressemblaient bien plus à deux amants follement épris l'un de l'autre qu'à des époux dont l'amour remontait à deux ans bientôt. Cette tendresse mutuelle, cet amour partagé, établissaient autour de la jeune femme une barrière qui devait sembler et qui semblait en effet infranchissable à Réné. Or, il est

vraisemblable qu'il aurait renoncé, non-seulement à conduire à bien, mais même à tenter une entreprise hérissée de tant d'impossibilités, si l'intervention d'un mauvais génie n'était venue lui ouvrir tout d'un coup de nouveaux horizons. Voici ce qui se passa :

C'était un soir, — à l'Opéra. — On jouait le *Prophète* et la salle était comble. — Rien, par parenthèse, n'est plus curieux à observer que la salle de l'Opéra un jour de brillante représentation. Bien souvent ce n'est pas sur la scène qu'est tout l'intérêt du spectacle. Que de drames d'amour, — aux dénoûments joyeux ou sombres, s'ébauchent ou se poursuivent dans ses loges, qui resplendissent du triple éclat du gaz, des diamants et des beaux yeux ! Que de frissons de plaisir ou d'angoisse passent sur de blanches épaules, à propos de deux regards qui se croisent ou de deux sourires qui s'échangent. Enfin, ainsi que l'a chanté monsieur Scribe dans l'un de ses opéras-comiques :

Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Diraient de secrets !..

Les indifférents, — les gens superficiels, et ceux qui jouissent du bonheur de n'être pas, comme nous, observateurs par état, — ignorent les mille et une significations de la télégraphie par gestes, si fort usitée dans les salles de spectacle de Paris en général, et dans celle de l'Opéra en particulier. Combien s'établissent ainsi de muettes correspondances entre les loges et l'orchestre, sous les yeux des maris et des jaloux qui n'y voient littéralement que du feu. Je ferais cinquante volumes avec la moitié des petis mystères dont j'ai, moi qui vous parle, saisi la clef au

passage, et ces volumes seraient charmants. — Je les ferai peut-être un jour. — Un bouquet posé sur le rebord d'une loge, — un gant ôté et remis, — un éventail ouvert et fermé deux fois de suite, — une main blanche et fine caressant des cheveux blonds ou bruns, sous le prétexte menteur de réparer un désordre qui n'existe pas, contiennent bien de tendres serments, — bien d'amoureuses paroles, — bien des promesses de bonheur. Enfin, nous le répétons, ce n'est pas toujours sur la scène qu'il faut, à l'Opéra, chercher l'intérêt du spectacle. Tout ce qui précède est destiné par nous à servir en quelque sorte d'introduction à ce qui va suivre.

§

Ce soir-là, nous l'avons dit, on jouait le *Prophète*. — La musique de Meyerbeer et le talent de ses interprètes attiraient la foule, et l'immense vaisseau de l'Opéra était rempli à déborder. A différents endroits de la salle, et parfaitement isolés les uns des autres, se trouvaient placés quelques-uns des principaux personnages de notre récit. Dans une baignoire du côté gauche, on voyait ou plutôt on devinait Camélia, fort contrariée de se sentir si peu en vue et d'être condamnée à une demi-obscurité. Mais, quand elle avait envoyé au bureau de location, il ne restait de disponible que cette baignoire. Force lui avait donc été de s'en contenter. Réné occupait à l'orchestre son fauteuil habituel. Et, enfin, dans une loge de la galerie, du côté droit et au premier rang, se trouvaient le comte de Croï et sa femme. L'éblouissante beauté de Berthe servait de point de mire à toutes les lorgnettes, et chacun se demandait le nom de cette merveille encore inconnue.

X

L'Interrogatoire.

La jeune femme portait ce soir-là une toilette délicieuse de simplicité et de bon goût. Cette toilette consistait en une robe de gros de Naples blanc, dont le corsage un peu décolleté laissait entrevoir la naissance de ses épaules fermes et satinées et de sa gorge de marbre grec Les longues boucles de ses cheveux blonds semblaient caresser amoureusement les contours de cette gorge charmante. A côté d'elle, mais un peu en arrière, était son mari, qui la regardait avec une adoration passionnée. Presque à chaque minute, Berthe se retournait pour sourire à Henry, et, par instants, elle lui tendait furtivement sa main qu'il serrait à la dérobée. Le chaste et saint amour de ces heureux époux goûtait ainsi sans scrupule et sans remords tous les plaisirs de l'amour clandestin.

Nous avons dit déjà que madame de Croï, avec sa beauté si jeune, si fraîche, si éclatante et en quelque sorte si naïve, servait de point de mire à toutes les lorgnettes de la salle. Mais, parmi cette multitude de

spectateurs dont les yeux se tournaient incessamment du côté de sa loge, il y avait surtout deux personnes qui, de deux points différents, la regardaient avec une fixité pareille, mais avec une expression bien dissemblable. — L'une de ces personnes était Réné. — Nos lecteurs l'ont déjà deviné sans doute. — Sa pensée et son regard ne se détachaient point de Berthe, et, certes, son attention était bien loin des harmonies un peu sauvages de l'opéra de Meyerbeer. — L'autre personne était Camélia.

A partir du moment où la comtesse de Croï était entrée dans sa loge, la pécheresse, qui avait tressailli à son aspect, et dont la jumelle d'ivoire ne s'était plus détournée du radieux visage de la jeune femme, semblait en proie à une émotion violente et indéfinissable. On eût dit que sa main tremblait et que des éclairs jaillissaient de ses yeux à travers les doubles canons de sa lorgnette.

Aussitôt après la fin du second acte, Réné, sans s'occuper de Camélia, quitta sa stalle, gagna le couloir du premier étage et se fit ouvrir la porte de la loge de Berthe. Henry de Croï lui tendit cordialement la main. Il salua la jeune comtesse, échangea avec elle et avec son mari quelques-uns de ces lieux-communs insignifiants qui sont la menue monnaie des conversations du monde; puis, après cinq minutes ainsi employées, il se retira.

Camélia, en le voyant entrer dans cette loge, n'avait pu contenir un mouvement de surprise manifeste. L'expression de son visage changea de nouveau; — elle parut presque joyeuse. On eût dit qu'elle se sentait soulagée et qu'elle allait enfin savoir le mot d'une énigme longtemps et vainement cherché. Pour la première fois depuis le commencement du spectacle,

le replaça sa lorgnette sur le rebord de la baignoire : elle approcha de ses narines roses son bouquet de amélias rouges et blancs. Quelques minutes se passèrent ainsi. La jeune femme se retournait fréquemment et elle ne tarda pas à donner des signes non quivoques d'impatience. Sans doute elle attendait uelqu'un qui ne venait pas, et Camélia n'aimait point attendre. Enfin la porte de la baignoire s'ouvrit et léné entra.

— Bonsoir, ma chère, — dit-il d'un ton léger et caalier. — Et il s'assit derrière sa maîtresse.

Camélia lui répondit par une petite moue.

—Qu'est-ce que vous avez donc? — demanda Réné.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'aie?

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

— Eh bien! je n'ai rien.

— Alors, tant mieux. — En vous voyant l'air si maussade, je craignais que vous ne fussiez souffrante.

— J'ai donc l'air maussade?

— Dame! un peu...

— Ce que vous me dites-là est d'autant moins gracieux que je suis souffrante en effet, et que c'est vous qui en êtes cause.

— Moi!..

— Vous-même.

— Par exemple!

— Mon cher Réné, croyez-vous que vous me fassiez une vie bien gaie, maintenant?

— Mais il me semble... — commença Réné.

Camélia l'interrompit :

— Aujourd'hui, par exemple,— dit-elle,— pensez-vous que j'aie beaucoup à me louer de vous?

— Qu'ai-je fait?

— Vous ne vous en doutez pas?

— Non, en vérité.

— D'abord, vous m'aviez promis de venir me prendre pour me conduire au bois...

— J'en ai été empêché.

— Par quoi?

— Maxime de Bracy m'a mené voir des chevaux qu'on veut lui vendre.

— C'est cela, vos amis passent avant moi!

— Vous ne le croyez pas...

— Je fais mieux que le croire, j'en suis parfaitement sûre!.. et, ce soir encore, vous me laissez toute seule dans ma loge et vous allez faire des visites dans la salle, sans être seulement venu me dire deux paroles ..

— De quelles visites parlez-vous? — demanda Réné.

— Oh! mon Dieu, tout bonnement de ces gens qui sont là, en face de moi...

Et Camélia désigna Henry de Croï et Berthe.

— Bon! j'y suis!.. — pensa Réné, — Camélia est jalouse de m'avoir vu parler à une femme plus jolie qu'elle, et voilà pourquoi elle me reçoit si mal...

Nous ne tarderons pas beaucoup à savoir combien le pauvre garçon se trompait.

La pécheresse reprit :

— Je croyais presque que vous ne me feriez pas l'honneur aujourd'hui de me venir souhaiter le bonsoir.

— Vous voyez bien que vous vous étiez trompée.

— C'est vrai, et je vous en remercie.

Il y eut un moment de silence.

Camélia le rompit.

— Est-ce que ce monsieur auquel vous parliez tout à l'heure est le mari de cette jeune femme ?..

— Oui.

— Comment se nomme-t-il?

— Le comte de Croï.

— Est-ce un de vos amis intimes?

— Non, — c'est tout bonnement une de mes connaissances.

— Comment trouvez-vous sa femme?..

— Je ne la trouve pas mal, — répondit Réné avec une indifférence affectée.

— Pas mal!.. s'écria vivement Camélia — Vous êtes difficile, mon cher!.. elle est ravissante et je n'ai jamais rencontré aucune femme qui lui puisse être comparée!..

— Pas même vous? — demanda Réné en riant.

— Pas même moi.

— Quel enthousiasme!..

— Ce n'est pas de l'enthousiasme, c'est de la bonne foi, et je suis assez jolie pour pouvoir rendre justice à la beauté des autres... — La laideur seule, mon cher ami, a le droit de se montrer jalouse...

— Alors, — répliqua le jeune homme, — vous n'avez jamais dû l'être et vous ne le serez jamais!..

— Assez de compliments comme cela... — Revenons à cette jeune femme...

— Je ne m'explique point votre préoccupation à son endroit...

— Ma foi, ni moi non plus, mais, sans que je puisse deviner pourquoi, je m'intéresse vivement à elle et je me sens curieuse de tout ce qui la concerne... — Comment s'appelait-elle avant son mariage?..

— Mademoiselle de Lespars...

XI

L'atelier.

Jusqu'à ce moment nous nous sommes renfermés, en écrivant ce livre, dans les bornes à peu près strictes de la classique unité d'action. — Ce qui veut dire que l'intérêt de notre œuvre (en admettant toutefois qu'elle renferme un intérêt quelconque) s'est concentré sur un petit nombre de personnages principaux. — Maxime de Bracy, — Réné de Savenay, — Marguerite, — Marie, — Blondine, — Camélia et Berthe de Croï ont accaparé tous les rôles et n'ont guère laissé que des comparses graviter autour d'eux. — Mais maintenant il importe d'introduire dans notre récit de nouvelles figures, et ces figures nous allons les présenter à nos lecteurs sans préambule et sans périphrases.

§

Il existe sur le boulevard Pigale une imprimerie dont nous taisons le nom, pour des raisons faciles à comprendre. Cette imprimerie est une sorte de répu-

blique. Des compositeurs habiles, ouvriers laborieux pour la plupart, y travaillent pour leur compte, ne recevant aucun salaire du titulaire de l'imprimerie auquel ils payent une redevance par chaque feuille imprimée qui sort des presses qui lui appartiennent. Ces ouvriers réalisent ainsi un bénéfice un peu plus considérable que s'ils étaient à la solde du patron. — Quelques petits journaux littéraires, — quelques revues, — quelques romans, — un petit nombre de pièces de théâtre, tels sont les travaux qui alimentent l'actif labeur de ces typographes.

Nous demandons à nos lecteurs la permission de les introduire dans cette imprimerie.

C'est un lundi. — Cinq ou six travailleurs seulement sont à leur poste, car les ouvriers de Paris ne dérogent guère à la vieille coutume de fêter la *Saint-Lundi*, comme ils disent dans leur langage toujours coloré et souvent spirituel. Les typographes modèles présents à l'atelier sont vêtus de blouses bleues, toutes maculées de taches d'encre grasse et noire. Quelques-uns ont les manches retroussées jusqu'au coude. Trois ou quatre portent des bonnets de police, très-habilement fabriqués en papier, et posés sur l'oreille droite d'un air crâne et tapageur.

Disons en passant que presque tous les typographes ont reçu quelque instruction, et que leur contact incessant, sinon avec les écrivains, du moins avec les manuscrits, en fait des êtres quasi-littéraires.

Nous devons ajouter, pour être dans le vrai, que ceux qui travaillent habituellement pour les grands journaux quotidiens deviennent assez souvent d'insupportables *politiqueurs* et donnent volontiers leur petit coup de main à toutes les révolutions naissantes. — Que les émeutes leur soient légères ! —

Dans un coin de l'imprimerie, un apprenti d'une douzaine d'années, qu'on appelait indifféremment *Clampin* ou *le Môme*, était en train de trier des caractères épars sur un large marbre. Un des ouvriers leva la tête et dit, en secouant les cendres de sa pipe :

— Y a-t-il encore de la *copie* du roman?..

— Non, — répondit une voix, — le dernier feuillet est en main...

— L'auteur n'en a donc pas donné ce matin?..

— Il s'en est privé.

— Nom d'une pipe!.. s'écria le premier interlocuteur, — voilà un auteur qui ne va pas vite!.. — il ne lui faut que dix minutes pour faire un chapitre, mais il n'a pas souvent le temps de trouver ces dix minutes...

— Qu'est-ce que tu veux, ces auteurs, ça *rigole* toujours?.. ca ne songe qu'à s'amuser!..

— Pourtant celui-là en fait joliment, des livres!..

— C'est possible! mais toujours est-il que nous n'avons pas de copie, et que dans un quart d'heure il ne nous restera qu'à tourner les pouces et à nous regarder dans le blanc des yeux..

— Ça, c'est bien vrai!..

— Eh! Clampin?..

— M'sieu Dubourg?.. — répondit l'apprenti en levant vivement la tête.

— Joue des *guiboles*, mon garçon, — prends tes *échalas* à ton cou, file chez l'auteur et demande-lui de la *copie*. — S'il n'y en a pas, tu lui diras que tu vas attendre un moment et il en fera... — surtout va comme le vent et reviens pareillement... — Allons, *le Môme, pousse-toi de l'air!..*

L'enfant, enchanté de l'occasion de flânerie qui s'offrait à lui, saisit sa casquette et s'élança hors de l'a-

telier. Aussitôt après le départ de *Clampin*, l'ouvrier qu'on nommait Dubourg se mit à chanter à tue-tête le fameux refrain du *Chevalier de Maison-Rouge* :

Mourir pour la patrie,
Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie,
C'est le sort le plus beau,
Etc., etc., etc...

Tandis qu'un autre typographe entonnait avec non moins d'ardeur l'air patriotique de *Charles VI* :

Non, non, jamais,
Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régènera !...

Et qu'enfin un troisième fredonnait sur un ton moitié grivois, moitié sentimental, un couplet de Béranger.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'une effroyable cacophonie devait résulter et résultait en effet du choc de ces trois dissonances.

Après une lutte de quelques minutes entre ces poumons robustes et ces gosiers de fer, les chanteurs assourdis se turent presque en même temps les uns que les autres.

— A propos, — demanda Dubourg, — Quelqu'un a-t-il rencontré Cabirol, hier ?..

— Moi, — répondit un compositeur.

— Toi, Folichon ?

— Moi-même, en personne véritable et naturelle.

— Et où donc ça, que tu l'as vu ?

— Chez Ramponneau.

— Excusez!.. — plus que ça de chic!.. — tu te paies Ramponneau le dimanche!..

— Mais z'-oui, un peu que je me le paie!..

— Dieu de Dieu! est-il sur sa bouche, ce Folichon!

— Qu'est-ce que tu veux? — J'adore la bombance!.. — le lapin sauté me subjugue et le fricandeau a pour moi des attraits irrésistibles... — Tous les goûts sont dans la nature, — il y a des particuliers qui feraient des folies pour le beau sesque, — moi je préfère le petit bleu!...

— Et tu as, ma foi, bien raison, mon ami Folichon! — c'est plus sûr et moins trompeur!..

— Je l'ai toujours pensé! — la bouteille est l'amie de l'homme!..

— Bravo! Folichon!.. t'as mon estime!.. — tu n'es pas comme ce farceur de Cabirol!.. nom d'une pipe!... en voilà un que le cotillon subjugue!..

— Ah! oui!.. quel être amoureux que ce particulier-là!..

— Est-ce qu'il était tout seul, hier, chez Ramponneau?

— Plus souvent...

— Il se trouvait en *socilliété?*..

— Parbleu!

— Du *sesque?*

— Et du soigné!.. — une jeunesse entre quinze et seize, qui ne m'a point paru piquée des-z-hannetons... — un vrai bouton de rose, quoi!..

— Voyez-vous ça!.. scélérat de Cabirol!..

— Du reste, faut tout dire, — il y avait à côté de cette jeunesse une femme d'âge en bonnet vertueux, laquelle m'a fait diantrement l'effet d'une tante ou d'une grand'mère légitime...

— Tiens! tiens! tiens!.. est-ce que par hasard Ca-

birol tournerait au conjugal et soupirerait pour le bon motif?

— Ça serait drôle !..

— Lui qui était toujours à se moquer des maris !...

— Bah ! on a beau être flâneur, noceur, gouapeur et gobichonneur, enfin un *viveur* fini, comme ils disent dans *la haute*, faut toujours en finir par l'écharpe de monsieur le maire et le surplis de monsieur le curé.

— Et nous y passerons comme les autres, mon ami Dubourg...

— Tu crois ça, Folichon ?..

— J'en suis *atteint et convaincu*...

— Dame ! faudra voir !..

— Vois-tu, l'état de célibataire, c'est pas une position sociale ! le conjugal a ses charmes. .

— Le fait est que ça doit être bien gentil, quand on rentre après sa journée, de trouver une soupe chaude et des mioches à qui on donne le fouet...

— Sans compter qu'une épouse est très-utile dans un ménage. — Quand on est un peu en colère, on tape dessus et ça vous calme tout de suite...

— Oui, ma foi, et peut-être bien que si Cabirol pense à l'hymen, Cabirol a raison...

En ce moment la porte de l'imprimerie s'ouvrit et un nouveau personnage y fit son entrée en s'écriant joyeusement :

— Qui est-ce-qui parle de Cabirol ? voilà le Cabirol demandé... Vive la joie et les pommes de terre !.. — Bonjour, mes vieux... — ça va bien ?.. merci, — pas mal, — et vous ?

Et après avoir débité ce speech burlesque, le nouveau venu prit une pose comique et fit un salut militaire.

Un éclat de rire universel lui prouva surabondam-

ment que sa *turlupinade* n'avait point manqué son effet. Cabirol, — car c'est bien lui que nous venons de voir, — était un jeune homme de vingt-cinq ans, — fort joli garçon, — et son extérieur n'aurait point manqué d'une distinction réelle s'il n'eût affecté, dans sa tenue et dans son langage, une allure excentrique et de mauvais goût dont les quelques mots que nous venons de reproduire ont déjà pu donner une idée. Sa taille moyenne et bien prise avait quelque chose de militaire et de dégagé; — il le savait, et comme, dans son amour-propre, il trouvait extrêmement flatteur de pouvoir être pris pour un sous-lieutenant vêtu en bourgeois, il ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à lui donner l'air martial. Ses petites moustaches noires se retroussaient en crocs formidables sur ses joues presque aussi bronzées que celles d'un spahis. Il portait ses cheveux très-courts et taillés en brosse. Ses pantalons, démesurément larges, affectaient cette courbe hardie, dite *à la houzarde*, que les militaires en congé affectionnent plus que toute autre. Enfin, son chapeau, placé tellement de côté qu'il ne semblait tenir sur sa tête que par un miracle d'équilibre, ne contribuait pas peu à lui donner une apparence tapageuse et soldatesque.

XII

Cabirol.

Malgré les petits ridicules que nous venons de mettre en évidence à la fin du précédent chapitre, et dans lesquels le jeune homme se complaisait, le visage de Cabirol n'en exprimait pas moins la loyauté, la franchise et un intarissable fonds de joyeuse humeur. Dans tous les ateliers où l'avaient conduit les hasards de sa vie inconstante et un peu bohémienne, Cabirol avait été adoré. Partout, en effet, il amenait avec lui l'entrain le plus irrésistible et une gaieté communicative. Par sa faconde, ses lazzis, ses calembours et ses chansons, il faisait paraître moins longues les heures du travail. Il n'y avait pas un typographe dans Paris qui ne le connût de réputation, et sa venue dans un atelier était accueillie comme un heureux événement.

Cabirol pouvait passer pour un excellent ouvrier. Quand il voulait travailler, personne n'égalait la prestesse merveilleuse avec laquelle il faisait passer les lettres métalliques de la *casse* dans le *composteur*; seulement il ne voulait pas souvent, nous savons

déjà pourquoi. — Nous avons entendu ses camarades déclarer qu'il était noceur, — rigoleur, — bambocheur, etc. — C'était, en outre, un véritable Don Juan, un Lovelace au petit pied. — Il ne trouvait guère de cruelles. — Les plieuses de journaux reconnaissaient son empire; — les brocheuses ne lui résistaient que pour la forme. — Enfin, il avait laissé des Arianes dans tous les quartiers de Paris, — depuis les hauteurs du pays latin jusqu'à celles des buttes Montmartre.

§

Cabirol, aussitôt entré dans l'atelier du boulevard Pigale, se disposa à se mettre à l'œuvre : il éteignit un *cigarre à bout coupé* qu'il fumait en arrivant ; — il suspendit son chapeau à un clou; il ôta sa redingote et la plia soigneusement. Ce jour-là, Cabirol était venu à l'imprimerie dans sa grande tenue des dimanches et fêtes. En voyant les préparatifs que nous venons de décrire, il y eut parmi les ouvriers un murmure d'étonnement et presque d'incrédulité. La chose était, en effet, si surprenante, qu'au premier coup d'œil elle pouvait paraître douteuse. — Dubourg se fit l'interprète de la stupeur générale.

— Comment!.. — s'écria-t-il, — tu vas travailler, Cabirol?.. tu vas travailler, un lundi?..

— Ma foi! mon garçon, — ça me fait assez cet effet-là... à moins toutefois que je ne sois noctambule et que je ne rêve tout éveillé!

— Mais, explique-nous...

— Comment ça se fait que je me dispose à piocher?

— Tout juste.

— Eh! mon Dieu, mon pauvre vieux, tout bonne-

ment parce que je suis dans la panne... *Crédit est mort, les Cabirol l'ont occis!..* — Ma poche est veuve de toute espèce de monnaie... *Nib de braise!..* Débine et compagnie!.. pas un monaco!.. et c'est gênant. — J'ai fait hier des dépenses exagérées.

— Chez Ramponneau!.. — hasarda Dubourg en clignant de l'œil d'une façon qu'il voulait rendre significative et spirituelle.

— Tiens!.. — s'écria vivement Cabirol, — tu sais...

— Comme tu vois.

— Tu y étais donc aussi, toi, chez Ramponneau?

— Non; mais Folichon t'a coudoyé.

— Même, — ajouta Folichon, — que tu étais dans une *socilliété* assez *rupe*, et que ça t'absorbait au point de t'empêcher de reconnaître les amis.

— Farceur!.. — reprit Dubourg d'un ton jovial et en donnant un grand coup de coude à Cabirol, — il paraît qu'elle est un peu soignée, la petite?

— Oh! — appuya Folichon, — il est bien connu que mossieu se paye des bonnes amies dans le grand chic!.. — *Volupeté* numéro 1!..

— Silence dans les rangs, vieux vicieux! — s'écria Cabirol avec une gravité qui ne lui était point habituelle. — La personne auprès de laquelle je me trouvais hier n'est pas au nombre de celles dont on peut parler en plaisantant... — c'est une honnête fille, mes compères, et je l'épouserai dans trois mois.

— C'est-il vrai, ça? — demanda Dubourg.

— Vrai comme la vérité.

— Tu te maries!...

— A un arrondissement sérieux, — oui, mes vieux.

— Toi, Cabirol?

— Moi, Cabirol...

— Oh! par exemple; j'en suis si stupéfait, que je n'en peux pas revenir.

— C'est pourtant comme ça!.. Je suis las de la noce et de la bamboche!.. — je me retire de la circulation! — je me range des voitures, — j'épouse!.. — Faut bien faire une fin, — vois-tu, — et puis j'ai rencontré un ange, et c'est rare, les anges, sur le pavé de ce galopin de Paris!.. Bref, je serai très-heureux et j'aurai beaucoup d'enfants.

— Tiens, — dit Dubourg, — ça fera des petits compositeurs!

— Parbleu! — répondit Cabirol en riant, — ils n'auront pas encore dix-huit mois qu'ils sauront distinguer le *cicéro* du *petit-romain*, et l'*italique* de la *gaillarde*, — A trois ans et demi, ils seront ferrés sur la *mise en pages*, et à sept ans ils entreront comme correcteurs chez messieurs Didot.

— N'empêche, — poursuivit Dubourg, — le diable m'emporte! si je m'attendais à te voir entrer sitôt dans la grande confrérie.

— Ma foi, mon vieux, — répliqua Cabirol, — je ne m'y attendais pas non plus; — mais je suis pincé, — le cœur est pris, je dirai le *oui* solennel.

Cette conversation fut interrompue par le retour de *Clampin* qui rapportait de la *copie*. Les ouvriers se partagèrent aussitôt les feuillets du romancier, et une activité prodigieuse régna dans l'atelier jusqu'au soir.

§

Une fois son travail achevé, Cabirol revêtit le luxueux habit dont il s'était dépouillé en arrivant. — Il ralluma son cigarre, et il alla s'attabler dans une des gargottes infimes qui pullulent sur les boulevards

extérieurs, et où on lui servit, moyennant quelques sous, une nourriture nauséabonde et peu abondante. Ainsi restauré tant bien que mal, Cabirol se dirigea d'un pas leste et joyeux vers la rue Saint-Nicolas, cette artère toujours sale et mal habitée qui dépare le beau quartier de la Chaussée-d'Antin. — Il s'arrêta en face du n° 16. — La maison était vieille et laide. — Il n'y avait pas de portier, et une allée noire et puante conduisait à un escalier vermoulu. Cabriol franchit l'allée, s'engagea dans l'escalier et monta jusqu'au quatrième étage. Là, il frappa légèrement deux ou trois petits coups contre une porte qui s'ouvrit presque aussitôt.

— Est-ce vous, Armand? demanda une voix jeune et fraîche.

— Oui, ma chère Aline, — répondit le jeune homme, — c'est moi. Et il suivit sa conductrice à travers l'obscurité, car, depuis une heure, la nuit était venue et il n'y avait aucune lumière dans la première pièce.

La personne que Cabirol venait de nommer *Aline*, introduisit l'ouvrier dans une seconde chambre à coucher qui était meublée très-simplement, mais avec la plus scrupuleuse propreté. — Sur une table de bois de noyer se trouvait posée une petite lampe à réflecteur. A côté de cette table, et à demi-couchée dans un grand fauteuil de forme très-ancienne, sommeillait une femme âgée, de l'aspect le plus respectable.

— Ne faites point de bruit, — dit Aline d'une voix très-basse, au moment où Cabirol franchissait le seuil de la porte, — grand'maman dort, — il ne faut pas l'éveiller...

— Soyez paisible, — murmura le jeune homme, — je serai léger comme un papillon et silencieux comme une carpe!.. — Ajoutez à cela que votre

grand'maman est un peu sourde, et, franchement, j'aurai bien du malheur si je la réveille...

Cabirol, tout en parlant ainsi, prit une chaise, et la jeune fille s'assit, souriante, en face de lui.

Aline Girard — on l'a deviné déjà — était la fiancée du typographe, et c'est elle et sa grand'mère qu'il avait conduites la veille dîner chez Ramponneau. Aline, petite et frêle, gracieuse et mignonne, avait seize ans à peine et n'en paraissait guère plus de quinze. Ses cheveux étaient blonds et abondants. Ses grands yeux bleus exprimaient la candeur et pétillaient cependant de vivacité et d'enjouement. Son costume était celui des plus humbles et des plus pauvres grisettes parisiennes. Mais elle portait sa robe d'indienne avec une grâce et une élégance qui la faisaient trouver charmante — et sa tête virginale embellissait son petit bonnet d'ouvrière. Elle tendit sa main à Cabirol, qui la porta à ses lèvres avec l'expression du plus vif et du plus sincère amour.

XIII

Aline Girard.

Armand Cabirol, nos lecteurs le savent, et d'ailleurs lui-même ne s'en cachait guère, appartenait à cette classe de joyeux fils du peuple que les apôtres socialistes appellent *les déshérités du bonheur*, et pour lequels, au contraire, la vie est une succession de plaisirs, un peu grossiers peut-être, mais vifs, interrompus par de rares instants d'un travail nécessaire dont l'assujétissement momentané fait paraître meilleures les franches joies qui les remplacent. Dans les étages inférieurs de la société, aussi bien que Maxime de Bracy tout en haut de l'échelle, Armand Cabirol était un type. L'un représentait *le viveur* de la bohême élégante, aristocratique et raffinée ; l'autre était l'expression la plus parfaite du *viveur* de la bohême de dixième ordre, qui boit du *picton* d'Argenteuil au lieu de vin de Champagne, et qui fait ses galeries de Ramponneau et de la Courtille. Seulement le mot change en même temps que le type se modifie. L'élégance du personnage a disparu, l'appellation de-

vient triviale, le mot *viveur* cesse d'exister, celui de *noceur* le remplace. Armand Cabirol était le roi des *noceurs*, comme Maxime de Brary était celui des *viveurs*. Or, aussi bien dans le bas peuple que dans le grand monde, ceux qui portent le sceptre de cette triste royauté, ont de nombreuses amours, mais ne se marient guère, — le temps leur manquant pour les choses sérieuses. Comment se faisait-il qu'Armand Cabirol abdiquât sa suprématie et vînt humblement plier le genou devant l'autel conjugal? Voilà ce que nous allons expliquer brièvement.

§ •

L'histoire d'Aline Girard était simple. Orpheline de père et de mère dès l'âge de trois ans, la pauvre enfant vivait seule avec sa grand'mère qui, poussait la tendresse pour elle jusqu'à l'adoration, mais qui cependant l'avait élevée sans faiblesse dans les principes de la piété la plus douce, de la vertu la plus pure et la plus solide. Cet humble ménage était pauvre, et il fallait travailler pour vivre. Madame Girard exerçait la profession de raccommodeuse de cachemires. Elle apprit cet état à Aline, qui ne tarda guère à devenir une ouvrière habile, et qui se montra laborieuse. C'est ainsi qu'à force de travail ces deux femmes, dont l'une était presque une enfant, parvinrent à introduire et à conserver dans leur intérieur une sorte de confortable et un véritable luxe de propreté. Aline vivait heureuse. Ses distractions n'étaient point fréquentes, mais elle ne souhaitait guère des plaisirs qu'elle ignorait, et une promenade le dimanche en compagnie de sa grand'mère à Montmorency ou à Romainville, suffisait pour la rendre joyeuse par le souvenir et par

l'espérance pendant tout une semaine Aline n'avait d'autres amies que deux ou trois jeunes filles, ouvrières comme elle, les unes fleuristes, — les autres repriseuses de dentelles, — dont les parents habitaient la même maison que sa grand'mère. Ces familles de braves artisans se réunissaient quelquefois à madame Girard pour les promenades du dimanche. Ce jour-là, le plaisir d'Aline prenait des proportions gigantesques. Mais il n'y avait pas d'exemple que la jeune fille fût sortie avec ses amies sans être accompagnée par sa grand'mère.

Un jour, — quatre ou cinq mois environ avant l'époque où se passent les faits que nous racontons, — madame Girard tomba malade d'une fluxion de poitrine qui prit bientôt le caractère le plus alarmant. Pendant une semaine, on crut qu'elle allait succomber, et, pendant cette semaine, Aline ne s'accorda pas un seul instant de repos. Jour et nuit elle veilla auprès du chevet de sa grand'mère agonisante. Enfin, sans doute, Dieu eut pitié de la douleur de cette pauvre enfant innocente qui, si sa seule parente lui était enlevée, allait se trouver abandonnée en ce monde. Après une crise terrible, le médecin déclara que madame Girard était hors de péril. Une semaine encore s'écoula, et la convalescence fut en bon train. Mais alors ce fut Aline, écrasée par la fatigue, qui dut se mettre au lit à son tour. Seulement, pour elle, il n'y eut pas de danger, et, au bout de quelques accès d'une fièvre occasionnée par l'épuisement, Aline se retrouva sur pied, mais si pâle et si amaigrie, que madame Girard, effrayée, fit revenir pour sa petite-fille le médecin qui l'avait soignée elle-même. Ce médecin déclara qu'il n'y avait d'autres remèdes efficaces que beaucoup de mouvement et de distractions, mais que l'un et l'autre étaient in-

dispensables. Ceci plongea la grand'mère d'Aline dans une perplexité profonde. Comment, en effet, accomplir les prescriptions du médecin? Madame Girard était trop faible pour accompagner sa petite-fille, et nous savons déjà qu'Aline ne sortait jamais sans elle. — *Nécessité n'a pas de loi,* — dit un vieux proverbe, qui, dans cette circonstance reçut une fois de plus son application.

Afin de procurer à sa petite-fille quelques-unes de ces distractions que son état de santé réclamait d'une façon si impérieuse, madame Girard se relâcha de son rigorisme accoutumé. Elle abdiqua momentanément la tutelle vigilante de son coup d'œil expérimenté et maternel, et, un dimanche matin que le soleil se levait radieux, elle pria l'une de ses voisines d'emmener Aline à la promenade avec l'une de ses filles. On devine que cette demande fut accueillie avec un véritable plaisir. La journée s'écoula rapidement, et, le soir, lorsqu'Aline rentra chez sa grand'mère, son visage avait repris en grande partie les fraîches couleurs de la santé. L'effet produit était trop satisfaisant pour que madame Girard ne voulût pas en renouveler les causes. Le dimanche suivant une nouvelle promenade eut lieu, — promenade à laquelle Aline assista encore. Ce jour-là, une jeune fille qu'Aline ne connaissait point avait été conviée à l'excursion avec ses parents. Cette jeune fille pouvait avoir dix-sept à dix-huit ans ; — elle était grande, brune, très-amplement douée de cette beauté qu'on est convenu d'appeler la *beauté du diable*, et qui consiste surtout dans la richesse séduisante des formes et dans la fraîcheur veloutée de la première jeunesse. Elle portait avec une joyeuse insouciance l'affreux nom de *Paméla*. C'était la première fois, nous le répétons, qu'Aline se rencontrait avec Paméla, et cependant

cette dernière vint à elle sans aucun embarras, lui fit les plus gracieuses avances, et, au moment du départ pour la promenade, prit son bras avec une familiarité charmante. Aline, un peu étonnée d'abord de cette intimité subite, finit par s'y abandonner sans résistance, et la gaieté expansive de la nouvelle venue ne tarda pas à développer chez elle-même une gaieté pareille. Au bout d'un peu moins d'une demi-heure, Aline et Paméla se tutoyaient. Le but de l'excursion, ce jour-là, était l'*île Saint-Ouen*, ce classique pays du plaisir pour la petite bourgeoisie parisienne. On devait y déjeuner d'une façon champêtre, — s'y promener en bateau, — y dîner sur l'herbe, — s'y livrer enfin, jusqu'au soir, aux jouissances les plus variées et les plus innocentes. L'air était pur, le soleil doux et tiède, et les familles auxquelles Aline avait été confiée traversaient joyeusement les Batignolles pour gagner les bords de la Seine. Les jeunes filles marchaient en avant, par petits groupes rieurs et babillards. Les parents fermaient la marche.

— Mesdemoiselles, — dit tout à coup Paméla à ses compagnes en leur faisant signe de se rapprocher, après avoir jeté un coup d'œil en arrière et s'être ainsi assurée qu'il y avait au moins quinze ou vingt pas de distance entre elles et les familles réunies.

Les jeunes filles s'empressèrent curieusement autour de la jolie brune.

— Eh bien? — demandèrent deux ou trois voix.

— Mesdemoiselles, — reprit Paméla, — une question!..

— Laquelle?..

— Celle-ci : — Y seront-ILS aujourd'hui? — demanda Paméla avec un jeu intraduisible de physiono-

mie, et en appuyant sur le mot ILS, de manière à lui donner une expression toute particulière.

Mais le sens mystérieux de cette interrogation passa inaperçu de celles à qui elle était adressée. Les jeunes filles regardèrent Paméla avec un étonnement manifeste, et l'une d'elles répéta :

— *Y seront-ils?* — Que veux-tu dire?

Paméla sourit.

— Vous ne me comprenez pas? — fit-elle d'un petit air incrédule.

— Non.

— Bien vrai?

— Bien vrai.

— C'est impossible!

Les jeunes filles se questionnèrent mutuellement du regard ; puis, celle qui avait parlé la première reprit :

— Je ne sais si c'est impossible, mais ce dont je suis sûre, c'est que nous ne te comprenons pas.

— Quoi!.. — s'écria Paméla vivement, — vous n'avez point deviné que je parlais de vos amoureux?

Ici l'expression d'étonnement se modifia et fit place à une stupeur complète et assez comique. Le sourire de Paméla devint ironique.

— Allez-vous me persuader que vous ne savez pas ce que c'est qu'un amoureux? — fit-elle.

— Ma foi, — dit naïvement Aline, — moi, je ne le sais guère...

— Et vous? — demanda Paméla.

— Nous, — répondit une des jeunes filles, — nous le savons bien, mais...

— Mais, quoi?

— Mais nous n'en avons pas...

— Allons donc!

— C'est comme ça.

— A votre âge?..

— Mon Dieu, oui.

— Eh bien! mes pauvres amies, — dit alors Paméla avec un petit air de supériorité protectrice, — je vous plains de tout mon cœur...

— Pourquoi cela?

— Parce que vous n'avez pas d'amoureux, et parce que vous l'avouez sans mourir de honte!..

— C'est donc bien gentil, un amoureux?

— Si c'est gentil!.. ah! je le crois bien!..

— Est-ce que tu en as un, toi qui parles?..

— Oui, certes, et un charmant, ce dont vous pourrez juger vous-mêmes, car vous le verrez tout à l'heure...

Ici il se fit un grand mouvement de surprise et de curiosité.

XIV

Les deux amies.

Cependant la curiosité ne tarda guère à l'emporter sur l'étonnement, et, au bout de quelques secondes, une des jeunes filles demanda :

— Ainsi, tu dis que nous le verrons ?..

— Oui, — répondit Paméla.

— Est-ce une plaisanterie, cela, ma chère?

— Non, certes !.. rien n'est plus sérieux !

— Mais, où le verrons-nous?

— A Saint-Ouen ..

— Dans l'île?

— Oui.

— Comment cela se pourra-t-il faire?

— Oh ! mon Dieu, — fit Paméla en souriant, — tout simplement parce qu'il y sera...

— Il y sera !.. — répéta la jeune fille d'un air de doute bien marqué.

— Oui.

— Tu en es sûre?

— Parfaitement.

— Qui te l'a dit?

— Lui-même.

— Alors tu l'avais prévenu du but de notre promenade? .

— Sans doute... — Je savais depuis hier que nous irions aujourd'hui à Saint-Ouen...

— Tu lui parles donc?

— Tant que je veux. — Il demeure dans la maison de mes parents...

— Et, vient-il chez eux?

— Oui, quand je suis seule...

— Seulement alors?

— Oui.

— Pourquoi cela?

— Parce que mes parents ne sont guère amusants, et que c'est bien plus gentil de causer tous les deux sans que personne vous dérange... — D'ailleurs il est reconnu qu'il n'y a point d'amour possible sans un peu de mystère...

— Paméla, Paméla... — fit alors la jeune fille en hochant la tête, — prends garde!..

— A quoi?

— C'est bien dangereux pour nous, à ce qu'on dit, les amoureux...

— Qui est-ce qui dit cela?

— Dam!.. ma mère.

— Oh! la mienne aussi,—riposta Paméla.—Toutes les mères en disent autant, et sais-tu pourquoi?

— Non

— Parce qu'elles sont furieuses d'être vieilles et de n'avoir plus de galants. — Et puis, d'ailleurs, moi je suis brave et je n'ai pas peur d'un danger... surtout quand il n'existe pas, et c'est bien le cas, car vous verrez Achille, c'est un agneau pour la douceur, et

il obéit comme à un ordre à la moindre de mes volontés...

— Ah! — dit alors la jeune fille qui servait d'interlocuteur à Paméla depuis le commencement de l'entretien, — ah! il se nomme Achille?

— Oui. — Comment trouvez-vous ce nom?..

— Charmant! — répondirent avec un ensemble parfait tous les membres de la jeune assemblée.

Ensuite les questions continuèrent :

— Que fait-il, ton amoureux?—demanda une voix.

— Il est peintre en décors pour le théâtre de l'Ambigu-Comique...

— Qu'est-ce que ça veut dire, peintre en décors?..

— Ça veut dire qu'il peint ces beaux tableaux qui représentent des salons, des châteaux, des palais et des forêts, et dans lesquels se jouent les mélodrames.

— Alors il doit avoir des billets de spectacle autant qu'il en veut?

— Certainement il en a.. — il m'en offre presque tous les jours, mais je ne peux pas les accepter parce qu'il me faudrait dire à mes parents de qui ils viennent. et c'est justement là ce qui est impossible. — Mais, quand je serai la femme d'Achille, je compte bien qu'il me mènera au spectacle tous les soirs... — D'abord il me l'a promis.

— Tous les soirs !.. — murmurèrent deux ou trois jeunes filles. — Est-elle heureuse, cette Paméla!..

Pendant la fin de cette conversation, Paméla avait quitté la place qu'elle occupait au centre du petit groupe. Après avoir prononcé les paroles que nous venons de rapporter en dernier lieu, elle prit le bras de sa nouvelle amie Aline, et, hâtant le pas avec elle, elle se trouva bientôt avoir distancé les autres grisettes de douze ou quinze pas.

— Vois-tu, ma chère petite, — dit-elle alors à sa compagne, d'un ton moitié affectueux, moitié protecteur, — tu m'as plu tout de suite, je crois que je ne t'ai pas déplu, et, si tu veux, nous allons devenir *intimes*. .

— Oh ! — murmura Aline — je ne demande pas mieux...

Paméla lui serra la main.

Puis elle reprit :

— J'ai une idée .. une idée charmante et qui, si elle s'exécute, nous rendra presque sœurs ..

Paméla s'interrompit.

— Eh bien?.. — demanda vivement Aline.

— Eh bien ! — poursuivit la grisette, — Achille, en me promettant de venir aujourd'hui, m'a annoncé qu'il ne serait pas seul...

— Ah !.. — fit Aline.

— Devines-tu ?

— Non.

— Eh bien ! chère ingénue, écoute donc, puisqu'il faut te mettre les points sur les i. — Achille sera à Saint-Ouen accompagné d'un de ses amis, un charmant garçon, à ce qu'il prétend, et je l'en crois sur parole, car il s'y connaît... — Il faut faire en sorte que cet ami *tombe* amoureux de toi, et t'arranger de façon à devenir sa femme, comme je deviendrai celle d'Achille...

— Un amoureux !.. moi !.. — s'écria Aline, stupéfaite qu'une idée aussi prodigieusement extravagante eût pu se faire jour dans le cerveau de Paméla.

— Eh bien ! pourquoi donc pas ? — demanda cette dernière.

— C'est impossible !..

— Nous verrons.

— Je n'oserais jamais!..

— Ça te fait cet effet-là parce que tu n'as pas encore essayé.

— Que dirait ma grand'mère?..

— Pas un mot, je t'en réponds, — et cela par une raison bien simple.

— Laquelle?..

— C'est qu'elle ne se doutera de rien.

— Non... non ..— balbutia Aline, je ne veux pas... j'aurais trop peur!..

Et comme la pauvre enfant pâlissait à la seule idée du danger auquel il lui semblait être exposée déjà, Paméla qui vit qu'elle était allée trop avant, et surtout trop vite, se hâta de reprendre :

— Sois donc tranquille, ma chère petite, et ne te tourmente pas comme cela. . du moment où ce que je te propose ne te convient point, n'en parlons plus, — il ne sera question de rien.

— Bien sûr?.. — demanda Aline.

— Je te le promets.

— Mais ce jeune homme?..

— Tu seras libre de ne pas même le regarder, exactement comme si je ne t'avais point parlé de lui; — tu comprends bien que, du moment où nous sommes avec nos ennuyeuses familles, ni Achille ni son ami ne se permettront de nous adresser la parole ou d'avoir l'air de nous connaître.

— A la bonne heure... — murmura Aline un peu rassurée.

Et la conversation en resta là entre les deux jeunes filles.

Aline pensait avec un involontaire effroi du cœur à ce monde encore inconnu dont quelques paroles de sa compagne venaient d'ouvrir devant elle les vastes ho-

rizons. Paméla, elle, songeait à son amoureux qu'elle allait bientôt voir. Et, tout en s'absorbant dans cette tendre rêverie, elle fredonnait du bout des lèvres la chansonnette si connue :

Oui, je suis grisette,
On voit ici-bas
Plus d'une coquette
Qui ne me vaut pas.
Je suis sans fortune,
Je n'ai point d'aïeux,
Oui; mais je suis brune
Et j'ai les yeux bleus!..

§

Cependant la petite caravane s'arrêta. On était arrivé sur le bord de la Seine. De tous les côtés surgissaient de riantes guinguettes, aux murailles rouges et aux toits de chaume, envoyant aux narines réjouies des promeneurs en appétit les vapeurs nourrissantes et de bon augure des multiples casseroles de leurs fourneaux ardents. Çà et là, des grisettes parisiennes couraient gaiement en compagnie des étudiants du quartier latin et des jeunes commis du faubourg Saint-Denis. Les canotiers passaient, la pipe culottée entre les dents et vêtus de leurs vareuses écarlates. Les ivrognes décrivaient avec leurs jambes titubantes des zigzags compliqués et fantastiques, s'appuyaient aux murs et s'offraient l'un à l'autre les secours douteux d'une ébriosité mutuelle. L'air retentissait de chansons et de cris joyeux auxquels se mêlaient des bruits de crécelles et de mirlitons. Bref, c'était un tableau, peut-être un peu trivial, mais plein de joie, de variété et d'animation.

Il s'agissait, pour nos personnages de traverser la Seine afin de se rendre sous les ombrages touffus et renommés de l'île. Les mères de famille tinrent conseil. Il y avait lieu de choisir entre deux moyens de transport : — le bac, ou bien l'une de ces nombreuses embarcations, lourdes barques de pêcheurs qui stationnent sans cesse au bord de l'une et de l'autre rive. Le bac était plus économique, mais un bateau semblait bien autrement amusant. Il fut donc résolu, à la grande joie des jeunes filles, qu'on prendrait un bateau et qu'on ferait une promenade sur la rivière avant d'aborder dans l'île. Cette décision, une fois arrêtée, fut mise à exécution sur-le-champ. Nos personnages s'installèrent dans une grande barque, et le pêcheur, s'asseyant à l'avant de cette embarcation, fit mouvoir lentement. comme les pattes d'un faucheux, ses pesants avirons. La barque, chargée outre mesure, quitta le rivage lourdement et comme à regret.

§

A deux ou trois cents pas du bateau, une petite chaloupe de louage, portant glorieusement à l'arrière ce nom significatif : LA RAPIDE, était manœuvrée tant bien que mal par deux canotiers fort novices, dont l'un tenait les rames et l'autre la barre du gouvernail. Ces canotiers ne se paraient point de la vareuse rouge que nous signalions un peu plus haut comme étant le costume traditionnel de l'emploi Tous les deux, coiffés de chapeaux de paille à larges bords, étaient vêtus de pantalons de coutil gris, très-amples, — de gilets pareils, — et, vu la chaleur, ils avaient mis bas leurs jaquettes de même étoffe. L'habillement complet, — nous offririons de le parier, — sortait des magasins

économiques de la *Belle Jardinière*. Celui qui tenait la barre était un gros garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans, trapu et musclé comme les *alcides* des cirques nomades et les *lutteurs* marseillais dont les coups de poing retentissaient dans la *salle Montesquieu*. Une chevelure épaisse et naturellement frisée, d'un blond roux ardent, encadrait, conjointement avec une barbe touffue et d'un beau ton brique, le visage enluminé et jovial du canotier. Cette grosse figure, insouciante et réjouie, devait mériter à son possesseur le surnom de *Roger Bontemps*. Ce nouveau personnage n'était autre qu'Alcide Belavoir, — le peintre en décours dont Paméla parlait en des termes si flatteurs un instant auparavant. Quant à son compagnon, nous le connaissons déjà. — Il se nommait Armand Cabirol.

XV

Cabirol et Bélavoir.

— Ma foi, mon cher Achille, illustre homonyme de l'illustre défunt dont parlent tant les collections de M. Pankouke et les éditions de MM. Didot, — fit tout à coup Cabirol en lâchant les avirons, — sais-tu que nous faisons là un véritable métier de cheval?

— Qu'est-ce à dire? — demanda gravement Belavoir, — te prétendrais-tu fatigué pour si peu?..

— Si peu!.. — voilà plus de deux heures que nous sommes sur l'eau.

— Je suis frais et dispos, moi, — regarde!

— Parbleu!.. je le crois bien!.. tu gouvernes tandis que je rame.

— Cela revient au même.

— Pas du tout!

— D'ailleurs, — reprit le peintre en décors, — cesse tes récriminations, jeune insensé, être voluptueux et efféminé, — tes fatigues touchent à leur terme, — j'entrevois là-bas, dans un grand vieux vilain bateau, une troupe folâtre de *nymphes boca-*

gères parmi lesquelles, si je ne me trompe, mon idole doit être incluse... — Je vais gouverner de ce côté, — appuie sur tes avirons et *nage* ferme !.. — montrons à ces jeunes beautés que nous avons du nerf !

— C'est-à-dire que moi j'en ai... — grommela Cabriol avec mauvaise humeur.

Cependant il fit ce que son compagnon lui demandait. La chaloupe glissa rapidement sur la surface polie de la Seine. Au bout de peu d'instants elle croisa la lourde barque qui portait Aline, Paméla, les autres jeunes filles et les grands parents.

— Eh bien ! — demanda Cabirol alors, en abandonnant les rames, tandis que la frêle embarcation continuait à fendre l'eau, grâce à la force de l'impulsion qui lui avait été donnée par le vigoureux poignet de l'imprimeur, — eh bien ! — ta Dulcinée est-elle là ?

— Parbleu ! — j'ai l'*œil américain*, — je ne me trompe jamais.

Cabirol se retourna curieusement pour regarder la barque qui s'éloignait.

— Laquelle ?.. — fit-il.

— Tiens, — dit Achille, — oriente-toi, — là, à main gauche, entre une petite blonde et une grosse joufflue, vois-tu cette belle fille brune, aux yeux fripons, à la lèvre amoureuse, qui, sans faire semblant de rien, regarde de notre côté ?

— Je la vois.

— Eh bien ! c'est elle.

— Ton odalisque ?

— Ma sultane.

— Pas possible !..

— C'est pourtant vrai.

— Eh bien, mon cher, je t'en fais mon compliment !..

— si c'est comme cela qu'il te les faut, je m'abonne à ton ordinaire... — Où as-tu récolté cette houri?..

— Dans la maison où je demeure...

— Ça a ses parents?..

— Au grand complet, — et une famille soignée! — tu l'examineras dans l'île... — Ça n'est jamais sorti, c'est jeune et c'est honnête...

— Alors, ça doit parler mariage?..

— Quotidiennement... — la petite compte sur le sacrement...

— Et, que réponds-tu?..

— Tout ce qu'elle veut...

— C'est politique.

— Du Talleyrand tout pur!.. le jour où j'aurai assez de cette chère amie, je lui dirai : *zut!..* avec accompagnement de clarinette en *la* mineur.

— Scélérat de roué, va!..

— C'est mon caractère. — L'amour, toujours! — le mariage, jamais!.. — La vie est un beau décor dans lequel l'hymen fait des trous!..

Cabirol se mit à chantonner :

> C'est aussi mon joyeux refrain
> Et toute ma philosophie!..

— Voyons, — reprit Achille, — aimerais-tu une conquête dans les couleurs de la mienne?..

— Mais z' — oui, — répondit Armand, — je m'en offrirais volontiers les gants?..

— Eh! bien c'est facile.

— Comment cela?

— Examine attentivement les amies de mon amante, — jette ton dévolu sur celle qui sera le plus à ton gré, et moi j'arrangerai la chose par le canal de Paméla,

— Suffit, — dit Cabirol, — on fera son choix, mon vieux, et il ne sera point piqué des-z-hannetons !..

Puis, comme la barque de pêche malgré, la lenteur de son allure, avait franchi un espace assez considérable, Cabirol reprit les avirons, — Achille Belavoir appuya sur la barre, la chaloupe vira de bord et poursuivit le bateau des grisettes.

§

La promenade sur l'eau s'acheva. Les familles réunies abordèrent dans l'île Saint-Ouen. Un déjeuner, composé de fritures de goujons et d'omelettes au lard, fut commandé et mangé gaiement, puis les jeunes filles s'éparpillèrent sur les prés verts et sous les obrages touffus, toujours suivies, hâtons-nous de le dire, par l'œil vigilant de leurs mères. Paméla prit Aline à part.

— Voyons, — lui dit-elle, — franchement, comment le trouves-tu ?..

— Qui? — demanda Aline.

— Eh ! mon Dieu, lui? — Achille ?..

— Je le trouve fort beau... — balbutia la jeune fille.

— Bien vrai ?

— Sans doute... — seulement sa barbe me semble un peu longue...

— C'est la grande mode, ma chère.

— C'est possible, — je ne m'y connais pas du tout...

— Et son ami, qu'en penses-tu ?..

— Son ami ?..

— Oui.

— Je n'en pense rien...

— Pourquoi donc ?..

Aline rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Je ne l'ai pas regardé, — dit-elle.

Paméla se mit à rire, puis elle s'écria :

— Je n'en crois pas un mot, — tu es fille d'Eve tout comme moi, — ce qui veut dire que tu l'as regardé, et plus d'une fois même, et que tu l'as trouvé de ton goût, car sans cela tu me dirais tout uniment qu'il te déplaît, sans rougir jusqu'aux blanc des yeux comme dans ce moment...

Le fait est que, de rose qu'elle était d'abord, Aline devenait pourpre à chacune des paroles qu'ajoutait Paméla.

— Chère petite, — reprit cette dernière, — mon Dieu, que tu es encore enfant!.. — Tiens, il y a là-bas une balançoire, allons-y!..

Deux ou trois minutes après ce moment, Aline fendait les airs sur une corde légère, vivement balancée par le bras blanc et potelé de Paméla.

XVI

Amour.

A quinze pas de l'endroit où se consommait le déjeuner dont nous avons, quelques lignes plus haut, tracé le menu, Achille Belavoir et Armand Cabirol, attablés sur l'herbe et les jambes croisées comme des Turcs sur leurs divans ou comme des tailleurs sur leur établi, dégustaient avec une satisfaction évidente un fort joli pain de six livres et un énorme saucisson à l'ail, — le tout arrosé de quelques litres d'un vin d'Argenteuil aigrelet. Un rideau de petits arbres les masquait aux regards, tout en leur laissant la liberté de voir à merveille la réunion des grisettes et de leurs parents. Pendant tout le commencement du repas, ils gardèrent l'un et l'autre un religieux silence dont leur appétit leur faisait une loi. Mais, aussitôt qu'ils eurent satisfait aux prescriptions impérieuses de cet appétit aiguisé par la jeunesse, par l'exercice et par l'air vif des bords de la Seine, ils tirèrent de leur poche deux étuis en bois bien vernis, renfermant chacun une courte

pipe amplement culottée. — Ils chargèrent ces pipes avec un soin religieux. — Ils les allumèrent, et ils savourèrent les premières bouffées de vapeur avec le recueillement oriental de deux vrais enfants du Prophète; puis, entre les aspirations régulières de la fumée blanche et odorante du tabac de régie, vulgairement nommé *tabac caporal*, la conversation s'engagea.

— As-tu bien vu? — demanda Belavoir à Cabirol.

— Parfaitement, — répondit ce dernier.

— As-tu fait ton choix?

— Oui.

— Définitif?

— Comme si quatre notaires y avaient passé...

— Montre-moi l'objet de cette flamme improvisée...

— C'est la petite en robe blanche à pois roses...

— J'en vois trois qui portent des robes de ce ton...

— Oui, mais celle-là est bien plus jolie que toutes les autres... — D'ailleurs, tu ne peux pas t'y tromper... elle se trouve à la droite de ta Circée...

— Ah! — s'écria Belavoir, — fort bien!.. — Je la vois maintenant. — Tu n'as pas mauvais goût!.. — elle est très-gentille : — une véritable tête de Madone!..

— N'est-ce pas?

— Quand vous aurez ensemble franchi le Rubicon, je ferai un croquis du visage de cette petite qui me produit l'effet d'être l'intime amie de Paméla, quoique je ne les aie jamais vues ensemble... — Je lui en parlerai le plus tôt possible, et je serais fort surpris si la chose traînait en longueur...

§

Après une succession de plaisirs de toutes sortes, — après un dîner copieux et succulent dont une matelotte de carpe et d'anguille, deux lapins en gibelotte et une longe de veau à l'oseille furent les plats de résistance, cette journée si remplie s'acheva Les parents et les jeunes filles reprirent la route de Paris, — tristes de voir finir si vite cette charmante partie, — joyeux de penser que le dimanche suivant offrirait des plaisirs aussi vifs. A la faveur de la nuit descendante, et dans un moment où la surveillance des grands parents se ralentissait, Achille avait trouvé moyen de s'approcher de Paméla, de lui *dérober un baiser furtif* (style du galant M. de Parny), et de lui dire rapidement :

— Tu as vu mon ami?

— Oui.

— Il est beau garçon, n'est-ce pas?..

— Pas trop mal...

— Je lui fais peut-être tort par la comparaison, mais je t'assure qu'il est très-bien.

— Après?

— Il s'appelle Armand Cabirol, — il est imprimeur de son état, — il gagne de l'argent gros comme lui, — il a de l'esprit comme un singe, — ce qui ne doit pas t'étonner, puisque j'en fais ma société, — enfin, c'est un sujet accompli...

— Pourquoi me dis-tu tout cela?

— Parce qu'il est amoureux d'une de tes amies.

— Vraiment! . — s'écria Pamélia, qui comprit que son désir du matin allait se réaliser,

— Rien n'est plus vrai, — reprit Belavoir, — il es amoureux, je le répète, et très-amoureux encore...

— De qui ?.

— De cette jeune fille en robe rose, qui était à côté de toi à déjeuner...

Paméla se frotta joyeusement les mains.

— Aline !.. — murmura-t-elle... — Je l'aurais parié !..

Puis elle ajouta tout haut :

— Il aura raison de l'aimer, car c'est une charmante enfant...

En ce moment on entendit une voix aiguë crier à deux reprises :

— Paméla !.. Paméla !..

— C'est ma mère, — dit la grisette en tressaillant. — Je me sauve ..

Et elle se mit à courir du côté d'où la voix était venue.

Mais, auparavant, elle avait eu le temps de dire à Belavoir en lui tendant la main :

— Que ton ami soit tranquille !.. Il a une alliée qui le servira bien, et cette alliée, c'est moi !..

§

Que nos lecteurs ne se figurent point que Paméla fût une de ces jeunes filles que de mauvais instincts ou des sens impétueux poussent à la dépravation et à un dévergondage précoce. Si telle est leur appréciation au sujet de Paméla, cette appréciation est fausse de tout point. — La grisette n'était ni corrompue ni dépravée. — Elle croyait avec une entière bonne foi à l'innocuité absolue des conseils qu'elle donnait à Aline. — Elle avait cédé à Belavoir par suite d'un entraînement irré-

fléchi, mais elle ne mettait point en doute que son amant ne finît par l'épouser, et cela le jour où il lui conviendrait de dire : — *Je le veux!* — Elle s'était mis en tête, le plus innocemment du monde, de devenir la protectrice d'autres amours qui suivraient une marche semblable à celle qu'avaient suivie les siennes. — Elle avait résolu qu'Aline Girard deviendrait la maîtresse d'abord, puis la femme de l'ami d'Achille Belavoir. Et elle se promettait d'agir en conséquence, nous le répétons, sans aucune préméditation de mauvais conseil et sans songer qu'elle jetait dans un cœur vierge encore les germes d'un incendie qui pouvait tout dévorer. Combien ne rencontre-t-on pas de gens en ce bas monde qui, comme Paméla, font le mal avec une dangereuse et funeste étourderie,—et qui croient ensuite se justifier en disant : — *Je ne prévoyais pas cela...*

Chemin faisant, et jusqu'au moment où Aline fut rendue à sa grand'mère, la grisette ne négligea rien pour inoculer à sa nouvelle amie ce philtre empoisonné qu'on appelle l'amour. — Elle lui dit de brûlantes paroles qui agitèrent la jeune fille. — Elle fit passer devant ses yeux des tableaux enivrants qui, après l'avoir étonnée, la troublèrent. Enfin, elle porta à la chaste ignorance d'Aline un coup qui aurait été mortel, sans la candeur angélique de celle à qui Paméla s'adressait. Cependant il est des impressions qui, aussitôt qu'elles ont été reçues, grandissent d'heure en heure, de minute en minute, de seconde en seconde, et ne peuvent plus s'effacer. Aline, en rentrant chez sa grand'mère, se sentit rougir au moment où elle tendit son front au baiser de la vieille femme. — Elle comprenait bien qu'il y avait quelque chose de changé en elle depuis le moment où elle avait quitté cette demeure, le matin de

ce jour. Son cœur ne lui semblait plus battre de la même façon; — ses mouvements lui paraissaient plus vifs, plus violents, plus irréguliers. — Elle se coucha et ne put d'abord s'endormir. — Les souvenirs de cette journée lui revenaient en foule, tantôt confus, tantôt nets et distincts. — Les plus petits détails repassaient devant ses yeux, et son trouble s'augmentait des choses les plus insignifiantes en apparence.

Enfin les yeux d'Aline se fermèrent. — Le sommeil vint s'asseoir au chevet de sa couche. Mais, en même temps que lui, descendirent des rêves qui ne tardèrent pas à prendre un étrange cachet de réalité. Dans chacun de ces rêves revenait une image, — toujours la même, — qu'Aline endormie s'efforçait en vain de chasser. — Cette image était celle d'Armand.

§

Aline Girard, quoiqu'elle soit l'une des figures de ce livre sur lesquelles se concentre une bonne part de nos sympathies, n'y doit point cependant usurper une place que réclament à bon droit des personnages déjà connus, et dont le rôle est plus important que le sien dans le récit que nous avons entrepris. Nous devons donc nous contenter de donner ici une analyse pure et simple de ses amours avec Armand Cabirol. — Rien n'est aride et dépourvu d'intérêt comme une sèche et froide analyse. — Hélas! nous le savons bien. — Mais qu'y faire? — Les détails dans lesquels il nous plairait d'entrer nous entraîneraient beaucoup trop loin — et l'on peut aussi bien se perdre dans des sentiers fleuris que dans des chemins arides.

§

Nous savons déjà qu'Armand Cabirol pouvait passer pour un fort joli garçon. Il avait d'ailleurs pour lui une chance énorme et presque certaine. Cette chance, c'est qu'il était le premier homme sur lequel se fût fixé l'attention d'Aline. Or, il est de règle générale qu'une jeune fille aimera, ou tout au moins se figurera qu'elle aime, le premier homme qui sera remarqué par elle. Aline ne fit point exception à cette règle. Au bout de huit jours, en raison du principe que nous venons de poser, — grâce aussi aux excitations de Paméla qui venait la voir chaque jour et qui avait su trouver le moyen de capter entièrement la confiance de madame Girard, — la jeune fille ne pensait plus à Armand sans un violent battement de cœur. Le dimanche suivant elle le revit au bois de Vincennes, lieu choisi pour la promenade. A son aspect elle pâlit d'abord, — puis elle rougit, — puis elle chancela, — elle fut enfin au moment de se trouver mal, et sans doute elle serait tombée sur le gazon, si Paméla triomphante ne se fût élancée à côté d'elle, bien à propos pour la soutenir. On voit qu'il ne s'agissait de rien moins que d'une belle et bonne passion, dûment conditionnée et qui promettait beaueoup pour l'avenir. — Paméla était au comble de ses vœux. — Quant à Armand Cabirol, il se passait en lui quelque chose de tout à fait inaccoutumé jusqu'à ce jour et dont il ne laissait pas de s'étonner fort et de s'inquiéter un peu. — Cabirol, — le joyeux compagnon, — boute-en-train des ateliers, — perdait sa gaîté célèbre et tournait au sentiment de la

façon la plus déplorable. Parfois, il engageait avec lui-même le dialogue suivant :

— Est-ce que, par hasard, je deviendrais amoureux ?.. — se demandait-il.

— Amoureux !.. — moi, Armand Cabirol !.. — Allons donc !.. — allons donc ! .

— Dame ! mon pauvre ami, ça y ressemble un peu, sais-tu bien !

— Si cela était, cependant ?..

— Diable !.. diable !.. diable !.. Et Cabirol se grattait l'oreille et ne trouvait pas grand' chose à répondre aux railleries et aux lazzis sans fin que son camarade Achille Belavoir se permettait de lui décocher à ce sujet.

Un jour, ce dernier lui apprit une grande nouvelle. — La veille au soir, Aline Girard n'avait pu cacher à Paméla l'état de son cœur... — L'heureux Cabirol était aimé. — Cette révélation illumina le cœur et l'esprit du jeune homme. Il comprit clairement que, s'il était aimé, en revanche il était amoureux. Seulement, l'idée que cet amour pouvait avoir un but honnête et légitime ne se présenta même pas à lui et il ne songea qu'à une séduction que la tendresse d'Aline devait rendre facile. — Du moins, tel était son avis. — Cabirol agit en conséquence. — Il prit un logement dans la maison qu'habitaient madame Girard et sa petite-fille, et, une fois devenu leur voisin, les occasions ne lui manquèrent point de se rapprocher d'Aline et d'entreprendre la réalisation de ses beaux projets de séduction. Mais il avait compté sans les fermes principes, sans l'humble et solide vertu de celle qu'il voulait déshonorer. Aline n'était point de ces faibles et lâches natures qui transigent avec leur devoir et pour qui la passion est le chemin du vice. Entre Aline et Paméla, il y avait un abîme. La jeune fille avait donné

son cœur, c'est vrai, mais elle était honnête avant tout, et elle aimait mieux souffrir dans son amour que de souffrir dans sa pudeur. Là où Armand Cabirol croyait trouver une faiblesse encourageante, il rencontra donc une résistance d'autant plus invincible qu'elle était plus calme. Aline resta sourde aux tendres paroles du jeune homme, — sourde à ses supplications passionnées — Elle n'accorda rien. — pas même ces privautés presque innocentes qui, ainsi que le disaient nos aïeux, sont les *menus suffrages* de l'amour. — Pas même un rendez-vous tacite. — Pas même un serrement de main pris à la dérobée. — La jeune fille conserva religieusement, pour l'époux que lui gardait l'avenir, toutes les virginités de son corps et de son âme. Armand Cabirol comprit que ses tentatives resteraient sans résultat. Irrité de cet échec qui le blessait dans son amour-propre et l'humiliait dans sa vanité de roué et d'homme à bonnes fortunes des ateliers et des mansardes, il résolut de briser l'involontaire et irrésistible influence qu'Aline exerçait sur lui; il cessa absolument de la voir et il se replongea à corps perdu dans les dissipations, un instant abandonnées, de sa vie passée. Aline souffrit cruellement de cet oubli apparent qu'elle croyait sincère, — de cet abandon immérité qui lui semblait devoir être éternel. Mais elle souffrait en silence et sans qu'une plainte, sans qu'un murmure lui échappât. Sa grand'mère, qui la voyait pâlir et s'étioler de jour en jour davantage, l'interrogea sur les causes de cette tristesse sombre et profonde. Aline n'avait rien à cacher. Son ange gardien pouvait, sans voiler de ses blanches ailes son front humilié, écouter le récit de l'innocent et douloureux amour de la pauvre enfant. Elle raconta tout à madame Girard et elle éprouva une sorte de soulage-

ment à verser dans son sein ses confidences et ses larmes.

§

Quelques semaines se passèrent ainsi. La pâleur d'Aline devenait effrayante et une sorte de langueur morbide s'emparait de tout son être. Une après-midi, elle travaillait a côté de sa grand'mère qui attachait sur elle un regard empreint d'une amertume indicible et désolée. On frappa doucement à la porte. Aline tressaillit et porta la main à sa poitrine comme si elle venait d'être touchée en plein cœur par une étincelle échappée de la machine électrique. En même temps elle laissa tomber son ouvrage et se souleva à demi.

— Entrez !.. — dit madame Girard.

La porte s'ouvrit. — Cabriol parut sur le seuil.

— Lui!.. murmura Aline en poussant un cri étouffé et en retombant presque sans connaissance sur sa chaise ; — lui !..

Madame Girard regardait Armand avec stupeur et avec colère. — Elle étendit la main vers lui, — comme pour le chasser. — Elle entr'ouvrit les lèvres — comme pour le maudire. — Mais lui, courant à elle, saisissant entre les siennes sa main déjà levée, et ne lui laissant pas le temps de prononcer une seule parole, s'écria chaleureusement en désignant Aline :

— Je l'aime, et, si vous me la donnez, je jure de la rendre heureuse!... Voulez-vous qu'elle soit ma femme ?..

XXVII

Le Viveur et la Pécheresse.

Aline entendit ces mots. Une joie surhumaine illumina son pâle et beau visage qu'un léger nuage rose vint aussitôt colorer et embellir encore. Elle joignit les mains et elle tomba à genoux en murmurant :

— Oh ! merci, merci, mon Dieu !..

Cabirol, en proie à une émotion extraordinaire, ne savait s'il devait se rapprocher d'Aline ou rester en face de madame Girard dont il attendait toujours la réponse et qui, muette et tremblante, paraissait incapable d'articuler aucun son. Enfin elle put balbutier ces mots :

— Elle a failli mourir, et c'est par vous qu'elle était tuée... La pauvre enfant vous aime... elle vous consacrera la vie que vous allez lui rendre... Vous me promettez qu'elle sera heureuse... tenez votre promesse, mon fils, et Dieu vous bénira... comme je vous bénis.

Puis madame Girard mit la main palpitante d'Aline dans celle d'Armand Cabirol.

§

Voilà de quelle façon avait été décidé le mariage de l'un des partisans les plus ardents et les plus déclarés du célibat. Seulement, — pour des raisons pécuniaires dans le détail desquelles nous n'avons point à entrer ici, — l'union d'Armand et d'Aline avait dû se retarder de quelques mois, et au moment où nous mettons en scène les personnages de ce livre, l'époque n'en était point encore fixée d'une façon absolue et définitive. A partir du jour où la jeune fille était devenue la fiancée de l'ouvrier, Cabirol avait eu ses grandes entrées chez madame Girard. Il s'était institué le chevalier d'Aline et de sa grand'mère pour les promenades du dimanche, et il ne s'écoulait pas un seul jour de la semaine sans qu'il vînt passer auprès des deux femmes quelques heures de la soirée. Ceci nous reporte au moment où nous l'avons rencontré pour la première fois dans l'humble logis de la rue Saint-Nicolas d'Antin.

§

Laissons de côté pour un instant, je vous prie, les nouvelles figures introduites par nous dans notre œuvre, et rejoignons nos anciennes connaissances Réné et Camélia, ces deux types si complets, l'une de dépravation juvénile, l'autre de rouerie féminine. Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la conversation à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs et qui avait eu lieu dans l'une des baignoires de l'Opéra Réné se blasait de plus en plus sur les charmes de sa liaison avec Camélia. Or, nous l'avons déjà dit et nous

le répétons, à mesure qu'arrivait la période décroissante du violent caprice qu'il avait, dans l'origine, ressenti pour la pécheresse, et qu'elle avait attisé avec une adresse machiavélique, son amour pour madame de Croï reprenait une intensité nouvelle. Mais, en même temps qu'augmentait cet amour, la timidité du jeune homme grandissait aussi en face de l'auréole d'imposante vertu qui rayonnait comme une égide au-dessus du chaste front de la comtesse. Réné se sentait complétement paralysé. Avant d'avoir engagé le combat, il désespérait de la victoire. Et, cependant, il continuait à se montrer assidu chez madame de Croï, mais sans oser même espérer le moindre résultat de ces visites journalières. Voilà où en étaient les choses au moment où nous allons retrouver Réné.

§

Trois heures de l'après-midi sonnaient à la pendule de la chambre à coucher de Camélia. La jeune femme venait d'achever sa toilette pour aller au bois. Elle était complétement habillée et prête à partir. — Réné entra. — Il avait une mine sombre, — un visage allongé. — Il mâchait l'extrémité de son cigare avec une mauvaise humeur évidente et il fouettait sa botte vernie du bout de sa canne, avec une impatience nerveuse manifeste. Il se laissa tomber sur une chauffeuse, — jeta son chapeau sur le tapis et croisa les jambes.

— Tiens! — lui dit Camélia, — c'est toi!..

— Comme tu vois, — répondit-il brusquement.

— Sais-tu, mon cher, que tu as une façon véritablement galante d'entrer dans la chambre d'une femme?

Réné ne répondit rien et se contenta de hausser les épaules.

— Sais-tu, mon bon ami, — reprit Camélia, — que tu prends, depuis quelques jours, de bien mauvaises manières ?..

— Tant pis pour ceux à qui elles déplaisent !.. — murmura Réné.

— Et, — dit la jeune femme, — si elles me déplaisaient, à moi ?..

— Cela ne me semblerait nullement une raison pour en changer.

— De mieux en mieux !.. — d'impoli tu deviens grossier !..

Réné haussa silencieusement les épaules pour la seconde fois.

— Oh ! mais, — poursuivit Camélia avec le plus grand calme, — grossier comme un portefaix !..

Réné rougit légèrement. — Il leva la tête et regarda sa maîtresse en face.

— Au fait, — dit-il alors, — est-ce une querelle que tu prétends me chercher ?.. est-ce une scène que tu veux me faire ?.. — Eh bien ! tant mieux, après tout !.. Cela me distraira peut-être !.. — Et il croisa ses deux bras sur sa poitrine comme pour attendre l'orage et pour le défier.

Mais il se trompait, l'orage ne vint pas. — Camélia, au lieu de s'emporter ainsi que Réné s'y attendait et ainsi que peut-être elle aurait eu le droit de le faire, le regarda avec une expression de douceur compatissante et presque tendre, et lui dit :

— Mon pauvre ami ! tu t'ennuies donc bien ?..

— Horriblement, — répondit Réné.

— Surtout, ici, n'est-ce pas ?

Réné, qui avait mal aux nerfs et qui réellement

souhaitait une querelle, voulut pousser sa maîtresse à bout et répondit :

— Oui, et surtout ici.

Camélia sourit.

— A la bonne heure, — fit-elle, — c'est de la franchise...

Puis elle ajouta, après une seconde de silence :

— Quand tu es entré, j'allais sortir.

— Eh bien ! — murmura Réné, — bon voyage !

Camélia sonna. Mariette entr'ouvrit la porte et montra dans l'entrebâillement son museau de soubrette.

— Faites dételer... — lui dit Camélia.

— Hein?.. — s'écria Réné.

— Faites dételer... — répéta la pécheresse.

Mariette referma la porte.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — demanda le jeune homme.

— Cela veut dire que je reste.

— Pourquoi donc?..

— Pour te tenir compagnie.

— En vérité?

— Mon Dieu, oui.

— Eh bien! si c'est un sacrifice de ta part, tu as grand tort de me le faire, car je ne t'en sais aucun gré!..

— Peu importe... —D'ailleurs, le plaisir d'être auprès de toi ne peut, dans aucun cas, me sembler un sacrifice.

— C'est charmant, — dit Réné avec ironie, — mais cependant je te conseille de faire donner contre-ordre à ton cocher, car je ne profiterai pas de ta bienveillance.

— Comment cela?..

— Je m'en vais.

Et, tout en parlant, Réné se leva, ramassa son chapeau et fit quelques pas vers la porte. — Camélia s'était sans aucun doute cuirassée de patience. Elle appuya doucement deux de ses doigts sur le bras de son amant et elle l'arrêta ainsi.

— Qu'est-ce que tu veux?.. — demanda-t-il.

— Je veux que tu restes.

— Ah! *tu veux!..* — s'écria le jeune homme en saisissant au vol ces deux mots sur lesquels il espérait bâtir les fondements d'une querelle.

— Pardon, — répondit Camélia avec une douceur angélique, — ce n'est point ma volonté que j'impose, c'est un désir que je manifeste...

— Impossible! je suis attendu ailleurs.

Et Réné fit un nouveau pas vers la porte.

— Mon ami, — reprit la pécheresse, — je ne te demande que cinq minutes...

— Qu'en veux-tu faire?

— Causer avec toi.

— De quoi?

— Tu le verras.

Réné se laissa tomber sur un siége, en face de Camélia, avec une impatience insolente.

Il regarda sa montre, et il dit en bâillant :

— Tu me demandes cinq minutes?..

— Oui.

— Eh bien! je te les donne, mais pas une de plus... Ainsi donc, si tu as réellement quelque chose à me dire, dépêche-toi... — tu es avertie.

La pécheresse, en effet, ne perdit pas un instant pour entrer en matière.

— Mon bon ami, — fit-elle, — tu m'as avoué tout à l'heure que tu t'ennuyais horriblement, et, à défaut de tes paroles, ta contenance et tes façons me l'auraient surabondamment prouvé...

— Plus de quatre minutes... — dit Réné.

Camélia reprit :

— Dis-moi, mon cher, pourquoi donc t'ennuies-tu tant ?

— Ah ! — fit le jeune homme, — je n'en sais rien.

— Eh bien, dans ce cas, je suis plus avancée que toi, car ce que tu ne sais pas, je le sais, moi qui te parle.

— Toi !.. — murmura Réné d'un ton moqueur, — allons donc !..

— Et la preuve, — s'écria la pécheresse, — la preuve que je le sais, c'est que je vais te le dire.

— Ah ! par exemple, ceci pique ma curiosité.

— Je puis la satisfaire.

— J'attends, — dit Réné.

— Tu t'ennuies, — poursuivit Camélia, — parce que tu es amoureux et malheureux dans tes amours...

Réné fit un brusque haut-le-corps.

— Tu es folle !.. — s'écria-t-il.

Mais la pécheresse, sans se préoccuper de cette interruption, ajouta aussitôt :

— Tu es amoureux de madame la comtesse Berthe de Croï, chez laquelle tu vas tous les jours, et ton humeur massacrante vient de ce qu'elle ne t'a pas reçu tout à l'heure...

Réné regarda Camélia avec une stupéfaction comique. Le détail qu'elle venait de citer était de tout

point vrai. Mais comment avait-elle pu s'en trouver si bien et si vite instruite?.. Il n'y avait pas une demi-heure que Réné s'était présenté chez la comtesse de Croï, et, de la rue Tronchet, il était devenu droit à la rue de Provence. Si Camélia avait parlé au hasard, il fallait du moins convenir que le hasard la servait étrangement.

XVIII

Nouvelles roueries.

Ce fut au tour de Camélia de sourire d'un air un peu moqueur. Elle désigna du bout du doigt la pendule, et elle dit :

— Les cinq minutes que tu avais bien voulu m'accorder sont écoulées. — Mon cher ami, je ne te retiens plus...

— Il me faut une explication; — fit vivement Réné.

— Et à quel propos, mon Dieu ?

— A propos des absurdités que tu viens de me dire...

— Sont-ce tes visites à madame de Croï que tu trouves absurdes ?.. Sais-tu bien que, dans ce cas, je serais entièrement de ton avis...

— Ces visites ne sont, de ta part, qu'une supposition ridicule...

— Ah! — s'écria Camélia en riant.

— Oui, — poursuivit Réné, — tu mens ou tu te moques de moi...

— Me moquer de toi, bel amoureux transi, peut-

être, — mais quand à mentir, non pas! . — Et, tiens, pour éviter des dénégations sans but et des discussions inutiles, je vais te prouver à l'instant même que je suis instruite de tes moindres démarches mieux que tu ne le penses... Tout en parlant, Camélia ouvrit un petit meuble en bois de rose. Elle y prit un mince cahier relié en chagrin noir, elle le feuilleta pendant une demi-minute et elle lut tout haut :

« *Lundi.* — Réné est allé rue Tronchet à deux heures. — Il a été reçu.

» *Mardi.* — A deux heures et quart. — Il n'a pas été reçu.

» *Mercredi.* — Même heure que la veille. — Reçu.

» *Jeudi.* — A trois heures. — Porte fermée.

» *Vendredi.*— Même heure. — Reçu. »

Camélia ferma son cahier et reprit :

— Ceci est l'historique de tes visites de la semaine. — Aujourd'hui, je te le répète, tu t'es présenté rue Tronchet à l'heure accoutumée, et tu as trouvé porte close. — Est-ce vrai, *oui* ou *non?*..

Réné ne nia pas. — A quoi bon? — D'ailleurs, au fond, peu lui importait que Camélia fût au fait de l'assiduité de ses relations avec le comte et avec la comtesse de Croï. Seulement il était fort intrigué de savoir par quels moyens elle pouvait se trouver si complétement renseignée.

— As-tu donc une police secrète à tes ordres? — lui demanda-t-il.

— Oui, mon cher ami, — j'ai à mes ordres une police secrète, — comme tu dis, — et la chose la plus curieuse, c'est que c'est toi qui te charges, avec une complaisance infinie, de m'apporter ses rapports à ton sujet...

— Moi!.. — s'écria Réné.

— Toi-même.

— Et comment cela?

— Veux-tu le savoir?..

— J'en serais fort aise...

— Eh bien! ôte ton habit.

— Oter mon habit?.. — répéta le jeune homme avec stupeur. — Et pourquoi faire?..

— Ote ton habit! — répéta Camélia.

Réné obéit. La pécheresse prit le vêtement qu'elle étala sur le dossier d'une chauffeuse.

— Regarde! — dit-elle ensuite.

Réné regarda en effet, et vit au beau milieu du dos de son habit, juste entre les deux épaules, une très-petite croix tracée à la craie blanche.

— Qu'est-ce que cela signifie? — fit-il alors.

— Cela signifie, — répondit Camélia, — qu'un homme à moi, embusqué non loin du logis de ton idole, te fait avec le bout de sa canne deux petites croix dans le dos quand madame de Croï te reçoit, et une seule comme aujourd'hui, quand la porte t'es fermée...

— Réné ne put s'empêcher de rire de la bizarrerie de cette idée.

— Mais, dit-il au bout d'un instant — un coup de brosse aurait suffi pour empêcher les bulletins de ton agent de parvenir jusqu'à toi ..

— Sans doute, mais ce coup de brosse, tu vois bien qu'on ne le donnait pas et que tu m'arrivais bien et dûment marqué, comme un catholique le jour de la Saint-Barthélemy, ou comme un mouton du Berry qu'on va faire entrer dans Paris pour le conduire à l'abattoir...

Il y eut un instant de silence. Réné, dont la bonne

humeur semblait revenue comme par enchantement, fut le premier à le rompre.

— Ma chère Camélia, — dit-il, — je suis tout disposé à convenir que ta police est admirablement faite, mais je persiste et je persisterai toujours à soutenir que ta jalousie est folle et que rien ne la justifie.

— Ma jalousie!.. — s'écria vivement la pécheresse — par exemple, je t'arrête là!.. Sérieusement, dis-moi, mon ami, me fais-tu cette injure de croire que je sois jalouse?..

— Mais, il me semble...

— Il te semble fort mal!.. J'avais un motif, il est vrai, pour désirer être au fait de toutes tes démarches, mais ce motif n'est point la jalousie, tant s'en faut!.. — D'ailleurs, pour être jalouse, il faut être amoureuse, ce me semble, et voici déjà longtemps que je ne t'aime plus, mon très-cher...

— Je te remercie de cet aveu...

— Il te prouve au moins ma franchise... et ce que je vais ajouter te la prouvera mieux encore... — Te figures-tu donc, Réné, que je suis une femme ordinaire et que j'envisage l'amour comme le font les autres femmes?.. Me juger ainsi, mon ami, serait me juger bien mal. L'égoïsme en amour, selon moi, c'est la mort de l'amour... — Si j'eusse été la favorite d'un roi, ce n'est point Lavallière que j'aurais choisie pour modèle, c'est la comtesse Dubarry!. — Louis XIV a pris en dégoût la maîtresse aimante et dévouée, — Louis XV ne s'est jamais lassé de la charmante courtisane qui présidait au *Parc-aux-Cerfs*...

Camélia s'interrompit.

— Où donc veux-tu en venir? — demanda Réné.

— A ceci : — J'ai été ta maîtresse, — je reste ton

amie. — Tu m'as aimée, — je me suis donnée à toi. — Tu aimes une autre femme, — je te la donnerai.

Réné tressaillit.

— Je ne te comprends pas... — murmura-t-il.

— Je vais m'expliquer mieux. Madame la comtesse Berthe de Croï, dont tu es amoureux comme un fou ou plutôt comme un enfant, et dont, à l'heure qu'il est, tu n'oserais pas seulement toucher le bout du doigt, t'appartiendra d'ici à trois mois si tu veux te confier à moi. . — J'espère que ceci est clair?..

— Camélia, — dit alors Réné, il me semble que tu me tends un piége...

— Dans quel intérêt le ferais-je? — répliqua la jeune femme.

— Je ne sais, mais, moi aussi, je puis te demander dans quel intérêt tu fais assez bon marché de ton amour-propre de femme pour servir auprès d'une rivale celui qui a été ton amant, et qui, par le fait, l'est encore?..

— Tu me demandes cela?...

— Oui.

— Ma réponse est facile : — Je suis ce qu'on nomme une *pécheresse*, c'est-à-dire une femme qu'entoure le mépris public et dont personne ne tient compte en ce monde, pas même ceux qui prétendent l'aimer... — La comtesse de Croï, au contraire, sans autre mérite de sa part que de s'être donné la peine de naître au sommet des degrés de l'échelle sociale, est environnée de l'estime et du respect de tous, même du tien, roué imberbe qui ne crois pas à la vertu... — Eh bien! je veux que cette grande dame descende à mon niveau et qu'elle accepte, après moi, les restes de ton amour... — Toutes les fois que l'occasion m'en est offerte, je me venge ainsi d'une société qui me pa-

rait infâme, parce qu'elle est injuste et cruelle. — La chute de la comtesse Berthe fait partie de cette vengeance...

Réné ne s'étonna point de tant de perversité. — La pécheresse connaissait bien le jeune homme. — Elle savait qu'en lui parlant ainsi qu'elle venait de le faire, avec l'impudence d'un cynisme éhonté, il ne douterait plus de sa parole. — Réné et elle étaient dignes de se comprendre.

Camélia, — dit-il en souriant, — tu es un démon, ma chère!..

— Eh bien! — répondit-elle du même ton, — le métier des démons n'est-il pas de faire trébucher les anges?..

— C'est juste.

— Ainsi, tu me crois maintenant?

— D'une façon aveugle.

— Tu t'abandonnes à moi?

— Corps et âme.

— C'est bien. — Je tiendrai ma promesse.

— Quand?

— Je te le répète : bientôt. — Seulement, il y a des choses qu'il faut que je sache...

— Lesquelles?..

— Raconte-moi, avec les plus grands détails, tout ce que tu sais relativement à madame de Croï et à son mari, et ce qui s'est passé entre eux et toi depuis le jour où tu les as vus pour la première fois...

— Ce ne sera pas long... — dit Réné — Et il recommença pour Camélia le récit que nous avons fait dans les pages de ce livre, à partir de la fête donnée par le duc de Chaumont-Landry dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré. Camélia écouta avec recueille-

ment, et plus d'une fois elle sourit pendant que René parlait.

— Ainsi, — demanda-t-elle quand il eut achevé — la comtesse aime son mari?..

— Elle l'aime passionnément — répondit-il — je te l'ai déjà dit à l'Opéra, lorsque tu me questionnais à son sujet..

— Cet amour est heureux pour toi, sais-tu bien?..

— Plaisantes-tu?

— Non, certes!..

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que sans cet amour excessif, ta bien-aimée serait complétement invulnérable...

— Prétendrais-tu que, parce qu'elle aime ardemment et exclusivement son mari, elle cessera de lui être fidèle?..

— Je prétends cela...

— Ce n'est pas soutenable!..

— Cependant je le prouverai.

— Mais comment?..

— Je te le répète, cette femme est inattaquable par tous les côtés, excepté par un seul (celui justement qui te paraît le mieux défendu). — C'est par ce côté-là que nous l'attaquerons et c'est la jalousie qui te la livrera...

— La jalousie?..

— Oui.

— Mais elle n'est pas jalouse...

— Elle le deviendra.

— C'est impossible — le comte Henry ne vit que pour elle et ne peut pas même être soupçonné...

Camélia frappa du pied avec impatience.

— Mais qu'as-tu donc fait de ton esprit?.. — s'écria-t-elle. — Ne comprends-tu donc pas qu'il faut

que cette femme soit jalouse ? — qu'il faut qu'elle ait sujet de l'être ?.. — Ne comprends-tu pas que les rôles changent aujourd'hui et que, si tu veux devenir l'amant de la comtesse Berthe, ce n'est plus elle, c'est le comte Henry, son mari bien-aimé, qu'il s'agit de séduire ?..

Réné écoutait Camélia, et, tout en l'écoutant, il ouvrait de grands yeux étonnés.

XIX

Feuillets détachés.

La conversation dont nous avons rapporté le début dans le précédent chapitre se prolongea pendant longtemps encore entre Camélia et Réné. Durant plus de deux heures, la pécheresse illumina des lueurs de sa rouerie infernale l'esprit profondément vicieux mais peu clairvoyant de Réne, et lui donna des conseils diaboliques qu'il ne devait, hélas ! suivre que trop fidèlement. Les résultats de la fatale docilité du jeune homme ne se firent pas longtemps attendre. Ces résultats nous allons les connaître.

§

Ici nous devons quitter notre rôle d'historien, pour remplir pendant un instant, l'emploi plus humble, mais aussi plus facile de simple copiste. Berthe de Croï avait pris l'habitude, qu'elle partageait du reste bien avec d'autres jeunes femmes, de tenir note, jour par jour, des principaux incidents qui marquaient dans son existence, jusque alors si calme et si douce. Nous allons

mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques pages empruntées par nous à ces souvenirs commencés le lendemain de son mariage. Il sera facile de voir que ces emprunts remontent à une date de peu de jours postérieure à l'entretien de Réné et de Camélia.

. . . .

. . . .

« *Mardi. — Huit heures du soir.*

» Pour la première fois, depuis que je suis la femme heureuse et fière de mon Henry bien-aimé, il se passe en moi quelque chose d'étrange et que je ne puis pas définir... On dirait qu'un léger nuage va passer sur le ciel de mon bonheur... Ce nuage, je ne le vois pas, mais il me semble que je devine. Sans doute c'est une superstition absurde, — sans doute je dois rire de ma faiblesse et me railler moi-même. — Je me le dis, je me le répète et, cependant, malgré tous mes efforts, je ne viens pas à bout de me persuader!.. — Un triste pressentiment m'obsède sans relâche. — Ce pressentiment est insensé!.. — Qu'ai-je à craindre? — Rien. — Que me manque-t-il? — Rien. — Quel malheur pourrait m'atteindre?.. — Aucun. — Ou plutôt, un seul, — l'indifférence de Henry succédant à son amour, — sa trahison, — son infidélité... — Mais il est impossible qu'Henry cesse de m'aimer, — qu'il me trahisse, — qu'il me soit infidèle! — Cela est aussi impossible qu'à l'oiseau de vivre sans air, — à la fleur sans soleil, — à mon cœur sans amour... — Je suis toute la vie de Henry, comme Henry est toute la mienne. — Aussi longtemps que battront nos cœurs nous vivrons l'un pour l'autre, et Dieu, qui est infiniment bon, ne nous séparera pas dans la mort et nous

permettra de nous aimer encore par-delà le tombeau !.. — Tout cela est lumineux et incontestable comme la vérité, et je suis folle d'avoir peur !..

. . . .

» Pourquoi donc avons-nous quitté les douces solitudes de notre vieux château !.. — Nous étions si bien là, seuls tous les deux, au milieu d'une nature agreste et radieuse qui semblait se faire belle et coquette exprès pour nous !.. — Pourquoi donc avoir abandonné, pour les boues et pour les fumées de ce bruyant Paris, cette agreste demeure dont notre amour avait su faire un nid !..

. . . .

» Durant les premières semaines de notre séjour à Paris, je m'étais laissé étourdir par ce mouvement, par cette agitation qui ressemblent à du plaisir et auxquels on en a donné le nom. Certes, je n'aimais pas le monde, mais le monde ne m'ennuyait point. Parfois, au milieu du tumulte brillant d'une fête, — en présence des splendeurs éblouissantes de l'Opéra, — je m'abandonnais à une sorte d'enivrement fiévreux, causé par ces harmonies, ces lumières, ces parfums. — Aujourd'hui, ce n'est plus cela. — Un crêpe semble s'être étendu entre moi et toutes ces joies. — Non-seulement je ne les partage pas, mais encore je ne les comprends plus. — Pourquoi?.. — Je l'ignore, et quand je m'interroge à ce sujet, il m'est impossible de me répondre...

Jeudi. — Dix heures du matin.

» Combien il me tarde que l'hiver soit fini et que nous puissions retourner à Croï. Je suis étrangement fatiguée de cette vie parisienne. Nous recevons beau-

coup de monde; — mon salon est sans cesse encombré de gens qui me sont parfaitement indifférents. Il faut causer avec eux, — les écouter, — leur répondre, — faire en sorte d'avoir de l'esprit pour leur parler, sourire aux saillies de celui qu'ils ont ou du moins qu'ils croient avoir. — Tout cela m'excède. — Je n'ai plus le temps de lire, — plus le temps de penser, — plus le temps de vivre!.. L'heure du dîner arrive, il est bien rare que je me trouve seule avec Henry, — puis, ensuite, il faut s'habiller et sortir... — il faut assister à quelqu'un de ces bals éternels qui, de jour en jour, me deviennent plus odieux. Il y a des femmes pour lesquelles tout cela est le bonheur! — Je ne sais pas si je dois les envier ou les plaindre. — L'existence qu'il me faut, à moi, c'est la vie à deux, au fond d'une province et d'un vieux château, parmi des bois, des prairies, des fleurs et des chants d'oiseaux. Cette vie-là, avec Henry, c'est le seul, c'est le vrai bonheur. Certes, si je disais à mon mari :

» — Je veux partir... — Il me répondrait :

» — Partons... Mais ce désir je ne le témoignerai même pas, car, à mesure qu'augmente mon involontaire répulsion pour la grande ville, Henry semble, au contraire, s'y plaire et s'y attacher davantage. Hélas! c'est la première fois qu'il y a entre lui et moi un manque de sympathie si absolu!.. C'est la première fois qu'un de mes désirs n'est pas deviné, — n'est pas prévenu par Henry... — Ma tristesse augmente... — Mes pressentiments deviennent de plus en plus sombres... — J'ai peur!.. j'ai peur de l'avenir!..

Samedi. — Dix heures du matin.

» Parmi les gens que nous recevons le plus habi-

tuellement, se trouve un jeune homme qui nous témoigne une véritable affection. — Ce jeune homme s'appelle Réné de Savenay. — C'est le même dont la timidité excessive m'avait paru si originale lors d'une contredanse que j'ai dansée avec lui au bal de la duchesse de Chaumont-Landry, — la première fête à laquelle j'aie assisté à Paris. Combien il est changé depuis ce temps-là, — à mes yeux du moins! — Je l'avais pris alors pour un enfant naïf et expérimenté, et il paraît que c'est au contraire un de ces jeunes gens sans principes et sans frein, — faisant bon marché des lois de la morale, — se souciant peu des strictes convenances, — courant partout après le plaisir qu'ils poursuivent avec une ardeur digne d'un meilleur but et qu'ils cherchent à atteindre par tous les moyens, — un de ces jeunes gens, enfin, qu'on nomme LES VIVEURS... — J'ai demandé à Henry s'il trouvait bien convenable dans sa maison la présence presque quotidienne de ce monsieur de Savenay, qu'un tel renom rendait peu recommandable à mes yeux. — Il m'a répondu qu'il faudrait fermer sa porte à tous les jeunes gens du monde, si, avant de les recevoir, il était de rigueur de soumettre leur conduite au creuset d'une enquête approfondie. Henry connaît la vie mieux que moi; — j'ai fait ce qu'il a voulu, et maintenant je ne le regrette pas, car, après tout, monsieur de Savenay me semble valoir mieux que sa réputation. — Auprès de nous, il est doux et modeste, et pas beaucoup moins timide avec moi que par le passé.

» Pendant un moment j'ai été souverainement injuste envers ce pauvre garçon. A le voir venir chez moi, chaque jour, paraissant choisir de préférence les moments où il était à peu près sûr de me trouver seule, n'avais-je point imaginé qu'il songeait à me faire la

cour, quoique, certes, pas un mot de lui n'eût autorisé une supposition semblable!.. Aussitôt que ce soupçon absurde eut pénétré dans mon esprit, je reçus plus rarement M. de Savenay. Sur trois visites, il était certain de trouver au moins deux fois la porte fermée. Sans doute il ne crut point à une exclusion blessante, car il revint comme par le passé, et je ne tardai guère à lui rendre ses grandes entrées.— J'avais réfléchi.— Me faire la cour!.. à moi!.. à moi, Berthe de Croï!.. à moi, la femme de Henry!.. j'étais folle de le supposer, car, à coup sûr, il était impossible qu'une idée aussi extravagante pût venir à qui que ce fût!.. A l'heure qu'il est, je n'y peux plus penser sans me moquer beaucoup de moi-même.

. . . .

Dimanche. — 9 heures du soir.

» Les façons de M. de Savenay se sont singulièrement modifiées à mon égard. Je ne le vois presque plus, ou, tout au moins, si je le rencontre chez moi, ce n'est guère qu'à ma table ou dans mon salon, le soir, lorsque je reçois. Ce n'est plus à moi qu'il fait des visites assidues, — c'est à mon mari. — Henry m'en parle souvent et avec éloge. — Il en fait un très-grand cas. — Selon lui, M. de Savenay est un garçon qui a l'esprit plus sérieux et mieux cultivé qu'on ne serait en droit de le supposer d'après l'extrême légèreté de son existence extérieure.

» Il a beaucoup vu, — dit Henry, — il a l'âme honnête, et son jugement, maintenant faussé, redeviendrait droit facilement. Mon mari ne désespère point de rectifier peu à peu ce qu'il y a de défectueux dans les idées de son nouvel ami et dans sa manière

d'envisager le but de la vie. Il attribue les écarts de M. de Savenay à son extrême jeunesse, à l'absence de toute direction morale et surtout à la grande fortune dont il jouit et qui lui permet de satisfaire toutes ses fantaisies avec une facilité déplorable. »

Entre les feuillets que nous allons reproduire et les derniers que nous avons empruntés aux *Souvenirs intimes* de la comtesse de Croï, nous laissons une lacune d'un peu plus d'un mois. L'intelligence de nos lecteurs suppléera facilement à ce qu'il est tout à fait inutile de rapporter ici.

Lundi matin.

« Je souffre d'un mal terrible et que j'espérais ne jamais connaître!.. — Je suis jalouse!.. — Non pas d'une femme cependant, Dieu merci!.. — S'il me fallait soupçonner seulement que le cœur de mon Henry n'est plus à moi tout entier, je ne survivrais pas une heure à cette dévorante pensée!.. — Non, Henry m'appartient comme autrefois, — comme il m'appartiendra toujours, — mais j'espérais que son amour pour moi était trop exclusif pour lui permettre de vouer à qui que ce fût une amitié bien vive, — et je m'étais trompée... Je ne suffis plus à mon mari!.. Sa pensée se partage... Il a un ami, — un ami intime, — un compagnon inséparable — Cet ami, ce compagnon, c'est Réné de Savenay. La présence de ce jeune homme lui est devenue à ce point nécessaire que, même auprès de moi, il s'aperçoit de son absence, et que quelquefois il me quitte pour aller le rejoindre... Mon Dieu! si l'on m'eût dit cela il y a trois mois, j'aurais refusé de le croire!.. — Je souffre beaucoup! — je le répète, je suis jalouse, et j'ai pris ce jeune homme en haine!.. C'est une chose étrange, inexplicable, incom-

préhensible, que cette sympathie si vive et si soudaine de mon mari pour M. de Savenay! Jamais, sans doute, deux natures plus dissemblables ne se sont rencontrées en ce monde!. Jamais, ce me semble, deux intelligences moins pareilles ne se sont ainsi rapprochées!.. Comment donc se peut-il faire que Henry, le gentilhomme un peu sauvage, — le fils de la nature et de l'étude, — l'homme grave, le penseur austère, ait choisi pour se lier à lui l'adolescent débauché, le jeune et scandaleux viveur, l'être frivole et superficiel, qu'il n'aurait envisagé naguère qu'avec une compassion dédaigneuse? — Encore une fois, mon esprit s'y perd! — Henry croit à son influence sur M. de Savenay... Il se flatte de ramener ce jeune homme à des pensées sérieuses, à une vie régulière...— Y réussira-t-il? — Lui qui est sans défiance parce qu'il ne croit guère au mal, — lui qui est faible parce qu'il est bon, — ne se laissera-t-il pas au contraire dominer par ce funeste ami?.. — ne perdra-t-il point dans une fréquentation déplorable cette candeur virginale de son âme, que j'aimais tant en lui?.. — Peut-être mon chagrin et mes inquiétudes m'exagèrent-ils la gravité de ce qui se passe, mais il me semble qu'en ce moment une lutte est engagée entre le génie du bien et celui du mal, représentés l'un par mon mari, l'autre par M. de Savenay... Lequel des deux sera vainqueur? — Je ne vois presque plus Henry... — Lui qui ne sortait jamais sans moi, maintenant il est sans cesse absent... Que je souffre!.. — mon Dieu! que je souffre!.. — Il est impossible que cette vie continue plus longtemps. Il faut en finir, — il faut en finir dès aujourd'hui...— Ce soir, je dirai à Henry que je veux partir. — Il est bon, — il m'aime toujours, — il ne me refusera point.

. . . .

Lundi soir.

« Oh ! mon Dieu ! — mon Dieu ! vous en qui je crois de toutes les forces de mon âme, — vous en qui je mets ma confiance et mon espoir, — pourquoi donc m'avez-vous abandonnée, — pourquoi permettez-vous que je sois si malheureuse, et qu'ai-je fait pour mériter cette immense douleur dont le fardeau m'accable ?.. Mes larmes coulent sur ce papier, — elles effacent les caractères que je trace... — ainsi s'est effacé mon bonheur !.. Ce matin j'écrivis ces lignes :

» *Il faut en finir, il faut en finir dès aujourd'hui... Ce soir, je dirai à Henry que je veux partir. Il est bon, — il m'aime toujours, — il ne me refusera point...*

Voici ce qui vient de se passer :

« Depuis le déjeuner, je n'avais pas vu Henry. Toute sa journée s'était écoulée au bois avec M. de Savenay, qui a, dit-on, les plus beaux chevaux de selle de Paris, et qui, connaissant le goût de mon mari pour l'équitation, met à sa disposition son écurie entière. Les heures avaient passé pour moi longues, tristes, désolantes, car Henry devait être de retour dans l'après-midi, — j'en avais reçu de lui la promesse positive, — et, malgré cette promesse, il ne revenait pas. L'heure du dîner arriva. Henry n'était point de retour. A la tristesse que je ressentais de me voir ainsi négligée pour un motif aussi futile qu'une promenade à cheval, se joignait un commencement d'inquiétude. Je tremblais que quelque accident ne fût la cause de ce retard inaccoutumé. — Heureusement je me trompais. — Au moment où sonnaient six heu-

res. j'entendis résonner des sabots de chevaux sur le pavé de la cour. — Je m'élançai vers la fenêtre. — Henry mettait pied à terre. La robe brillante de la jument noire qu'il montait était toute marbrée d'écume.

» — Au moins, — me dis-je, — il est revenu vite pour se retrouver plus tôt auprès de moi... C'est bon signe .. Cette pensée apporta un peu de soulagement à ma tristesse et je me hâtai d'essuyer les larmes qui, depuis longtemps déjà, coulaient le long de mes joues. En même temps Henry entra dans le salon. Sa physionomie était animée et joyeuse. Il vint à moi et il m'embrassa, mais sans s'apercevoir dans le premier moment que mes yeux étaient rougis et gonflés. J'en fus bien aise et affligé tout à la fois.

» — Berthe, ma chère enfant, — me dit-il, — faites servir sans retard, je vous en prie, car je me meurs de faim. — Telles furent ses premières paroles. — Je sonnai. — Tout était prêt. — Nous passâmes dans la salle à manger.

» — Mon ami, — demandai-je à Henry, — qu'avez-vous donc fait aujourd'hui?

» — Beaucoup de chemin, — me répondit-il. — J'arrive de Satory où avaient lieu des courses qui ont été excessivement brillantes...

» — Des courses, — répétai-je, — pourquoi ne m'en avez-vous pas prévenue? — J'aurais pu y aller en voiture et me trouver ainsi près de vous...

» — Je ne vous ai pas prévenue, ma chère Berthe, parce que je l'ignorais moi-même. — Réné et moi nous ne l'avons appris qu'au bois par des jeunes gens de nos amis qui allaient à Satory et qui nous y ont emmenés avec eux.

» Vous êtes-vous amusés?..

» — Beaucoup. — La journée m'a paru trop courte.

» — En vérité!.. — Eh bien! tant mieux!.. — m'écriai-je avec une involontaire amertume dont Henry ne s'aperçut pas.

» — Et vous, ma chère Berthe, — me demanda-t-il au bout d'un instant, — qu'avez-vous fait de votre journée?..

» — Rien, — répondis-je, — et je vous assure que ces heures qui vous ont paru si courtes, m'ont semblé à moi bien longues!

» — Vous n'êtes pas sortie!.. — fit Henry avec étonnement.

» — Non, mon ami.

» — Et pourquoi cela?..

» — Vous me le demandez, Henry?

» — Mais sans doute, je vous le demande...

» — Eh bien! je ne suis pas sortie, parce que je vous attendais.

» — Est-ce que je vous avais promis de revenir de bonne heure?

» — Vous voyez bien que vous ne vous en souvenez même pas!

» — Et c'est à cause de cela que vous êtes restée à la maison?

» — Mais sans doute...

» — Vous avez eu le plus grand tort. — Il y a certaines promesses vagues, faites à propos de choses sans importance, sur l'accomplissement desquelles il ne faut jamais compter d'une manière absolue... — Vous auriez dû ne pas plus vous étonner de mon inexactitude, que je ne me serais étonné de votre absence si j'étais revenu de bonne heure et si je ne vous avais pas rencontrée...

» Je regardai Henry avec une stupeur manifeste et je ne trouvai pas un seul mot à répondre à ce qu'il venait de me dire... — Il reprit :

» — Comment ne comprenez-vous pas, ma chère Berthe, qu'un mari ne doit pas plus être l'esclave de sa femme qu'une femme ne doit se faire l'esclave de son mari?..

» Je ne pus que balbutier :

» — Est-ce donc un esclavage, selon vous, mon ami, que de me sacrifier un plaisir?..

» — Non certes, — répondit-il, — et toutes les fois que vous me demanderez un sacrifice de ce genre, vous me trouverez prêt à le faire. — Mais ce qui serait un véritable esclavage, c'est de ne pouvoir se dire le maître de son temps ni de ses actions ; c'est l'assujétissement absurde d'être de retour à heure fixe, de se sentir attendu avec inquiétude ou avec impatience, et la certitude, en cas de retard, de trouver au logis une femme au cœur triste et au regard chagrin...

» Tout en parlant ainsi, Henry me regardait avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Soudain son sourcil se fronça et je vis un nuage passer sur son front. Je baissai les yeux, comme si j'avais été coupable de quelque faute, mais je sentais bien qu'Henry me regardait toujours.

» — Berthe, — me dit-il tout à coup, — Berthe, vous avez pleuré?..

» Je ne répondis pas d'abord. — Henry répéta sa question avec une sorte de sévérité.

» — Eh bien! oui, — répondis-je enfin, — c'est vrai, — oui, j'ai pleuré...

» Nous étions seuls en ce moment dans la salle à manger. — Henry se leva de table, frappa du pied

avec colère et fit à grands pas deux ou trois tours dans la chambre, puis il se calma tout à coup. — Il vint à moi, — il souleva doucement ma tête inclinée et il m'embrassa sur le front avec une sorte d'indulgence railleuse, en me disant :

» — Enfant, vous êtes comme tous les êtres dont le bonheur est trop complet dans ce monde et qui trouvent moyen de se créer à eux-mêmes les soucis et les chagrins que Dieu ne leur envoyait pas! Et il se rassit en ajoutant :

» — Dites-moi, ma chère Berthe, quels sont vos projets pour ce soir?..

» Ce fut dit d'un ton qui signifiait clairement :

» — En voilà assez sur ce chapitre ; occupons-nous, s'il vous plaît, d'autre chose.

» En entendant Henry me parler de cette façon, un sentiment nouveau et plus pénible encore s'adjoignit à la douleur que je ressentais déjà. — Sans le savoir et sans le vouloir, mon mari meurtrissait mon âme et lui faisait des blessures profondes et saignantes. Il semble qu'un coup de couteau fasse souffrir davantage quand il est donné avec une légèreté souriante. Mon cœur débordé se révolta. Je sentis un sanglot monter jusqu'à mes lèvres. Cependant je me contins et j'eus assez de force pour prendre sur moi-même, et pour répondre au bout d'un instant, d'une voix dont l'agitation fébrile passa inaperçue de Henry :

» — Mon projet n'est pas de sortir...

» — Ainsi, vous comptez passer la soirée ici?..

» — Mon Dieu, oui.

» — Attendez-vous du monde?..

» — Personne.

» — Quoi, vous resterez seule?..

» — Cela dépend de vous, mon ami, — murmurai-je tout bas et d'un ton presque suppliant.

» — Comment cela?

» — Je voulais vous prier de me consacrer cette soirée... Et je regardai Henry avec une expression qui ne devait pas démentir celle qu'avait ma voix un instant auparavant.

» Il y a deux mois, en me voyant le regarder ainsi, Henry fût tombé à mes genoux!..

» — Ce que vous me demandez là, ma chère Berthe, — me répondit-il, — est bien difficile, — pour ne pas dire impossible...

» — Impossible!.. — répétai-je.

» — A peu près.

» — Pourquoi donc?

» — J'ai donné un rendez-vous auquel il serait souverainement impoli de manquer...

» Mon cœur battit.

» — Un rendez-vous... — demandai-je, — à qui?

» — A Réné.

» — Encore ce monsieur de Savenay! — m'écriai-je avec amertume.

» — Ah! çà, mais, me dit Henry d'un air étonné, — je me figurais qu'il était de vos bons amis...

» — Moi!.. je le déteste!..

» — Et à quel propos, s'il vous plaît?..

» — Depuis qu'il est devenu votre compagnon inséparable, je ne suis plus rien pour vous!..

» — Plus rien pour moi!.. — murmura Henry avec une surprise pleine de tristesse dont je lui sus un gré infini; — il est impossible, ma chère Berthe, que vous pensiez ce que vous dites!

» — Je vous jure que non-seulement je le pense, mais encore que j'en souffre cruellement.

» — Est-ce croyable?.. — s'écria mon mari.

» — C'est croyable, puisque c'est vrai.

» — Mais ceci est une folie qui n'a pas de nom!.. Voyons, enfant, calmez-vous, et ne doutez pas de mon cœur, qui est à vous comme par le passé et qui ne changera jamais...

» Je quittai ma place, j'allai jeter mes deux bras autour du cou de mon mari, — je l'embrassai et je lui dis tout bas :

» — Eh bien! mon ami, si comme autrefois je suis tout pour vous, vous ne refuserez pas de me le prouver...

» — De quelle manière?..

» — Faites-moi un sacrifice...

» — Lequel?

» — N'allez pas à votre rendez-vous avec monsieur de Savenay et passez cette soirée avec moi.

» Je vis Henry froncer de nouveau le sourcil. — J'eus peur. — Il me sembla qu'il allait repousser ma demande avec une dureté qu'il ne m'avait point accoutumée à subir. Cependant je me trompais. Le sourire revint à ses lèvres presque aussitôt et il me répondit gracieusement :

» — Allons, soit!.. — mais au moins vous ne douterez plus de mon cœur?

» — Oh! jamais!..

» — Vous serez convaincue, non-seulement que vous y tenez la première place, mais encore que vous l'occupez tout entier!..

» — Je serai trop heureuse de le croire, pour en douter encore.

» Henry tira sa montre.

» — Il est sept heures et demie, — dit-il ensuite, — mon rendez-vous avec Réné était pour

neuf heures... — Je lui écrirai un mot dans un instant afin qu'il ne m'attende pas, et mon valet de chambre le lui portera au café Anglais, où il dîne en compagnie de messieurs de Chazelles et d'Audival... et où j'aurais dîné avec eux si je n'avais la crainte de vous laisser seule, injuste et charmant tyran que vous êtes...

« — Merci, — répondis-je en saisissant la main de mon mari et en l'approchant de mes lèvres.

» Il retira vivement cette main, et il me serra sur son cœur. Tout mon bonheur disparu me sembla revivre dans cette étreinte.

» — Passons au salon, — me dit Henry.

» — Je pris son bras et nous quittâmes la salle à manger. — J'étais consolée, — j'étais confiante et presque gaie. — Mon mari venait de me céder une première fois, — je ne doutais point qu'il ne cédât de même à la requête que je me proposais de lui présenter. Henry prit un carré de papier sur lequel il traça quelques lignes. Ensuite il mit ce carré de papier sous enveloppe, — il écrivit l'adresse de monsieur de Savenay et il posa ce billet sur la cheminée. Ceci fait, il s'assit auprès de moi sur un large tête à tête qui se trouvait en face du foyer, — il passa l'un de ses bras autour de ma taille, — il appuya ma tête sur son épaule et il me dit :

» — Maintenant, causons...

» — N'envoyez-vous point d'abord la lettre que vous avez écrite?.. — demandai-je.

» — Oh! j'ai tout le temps, — me répondit-il; — en ce moment Baptiste dîne, je le sonnerai dans une demi-heure... — Henry tira de sa poche un porte-cigares...

» — Est-ce que vous avez défendu votre porte? — me demanda-t-il.

» — Oui, — et la consigne est tellement rigoureuse que personne ne la franchira, je vous en réponds...

» — En ce cas, me permettrez-vous de fumer?...

» — Oui, certes...

» Et je me penchai moi-même vers le foyer, pour présenter à Henry une allumette enflammée : Il me remercia d'un regard, puis il s'enveloppa silencieusement dans des bouffées de vapeur blanche et odorante et il sembla s'absorber dans une muette rêverie. Deux ou trois minutes se passèrent ainsi. J'avais hâte d'en finir avec une incertitude qui me faisait mal, je m'armai de tout mon courage et je dis :

» — Mon ami...

» — Ma chère Berthe... — me répondit Henry avec un petit tressaillement qui me prouva que je venais de l'arracher à l'improviste à une distraction profonde.

» — Regardez-moi bien en face...

» — De cette façon?..

» — Oui. — Comment me trouvez-vous?

» — Charmante, — comme toujours...

» — Ce ne sont pas des compliments que je vous demande, mon ami, c'est l'expression de votre pensée... N'apercevez-vous donc aucun changement dans mon visage?..

» — Aucun... — peut-être seulement me semblez-vous ce soir un peu plus pâle que de coutume... — Mais cette pâleur est presque insensible et c'est tout ce que je remarque...

» — Je dois être pâle en effet, Henry, car je souffre beaucoup...

» — Vous souffrez!.. — s'écria mon mari, — mais,

au nom du ciel, comment et pourquoi souffrez-vous ?

» — Je souffre d'un malaise indéfinissable par lequel mon âme et mon corps sont également atteints... je suis en proie à une tristesse vague que je cherche vainement à combattre et qui me domine et m'accable .. une sorte d'atonie s'est emparée de moi et me mine lentement...

» Henry m'interrompit :

» — Je sais ce que c'est, — dit-il, — je veux être votre seul médecin et mes ordonnances seront un souverain remède...

» — Que voulez-vous dire, mon ami ?..

» — Je veux dire, ma chère Berthe, que ce mal secret dont vous me parlez, c'est l'ennui... — je suis inexcusable de l'avoir laissé s'approcher de vous, mais, soyez tranquille, si je n'ai pas su le prévenir, je saurai du moins le chasser, et, à partir d'aujourd'hui, vos distractions seront si nombreuses et si variées, que cet hôte odieux, trouvant, quand il reviendra, sa place prise par le plaisir, s'enfuira pour toujours...

» La tristesse qui m'avait accablée au commencement de cet entretien me revint subitement. — Mon Dieu, comme Henry me comprenait peu !..

» — Ce n'est point cela, mon ami, — murmurai-je, — mon mal n'est pas l'ennui, et le remède que vous me proposez n'en serait point un pour moi...

» — Ah ! — fit Henry, — alors, puisque vous ne voulez pas du mien, c'est que vous en connaissez un autre ?..

» — Sans doute...

» — Eh bien ! parlez... le moindre de vos désirs, vous le savez d'avance, sera regardé par moi comme un ordre...

» Henry prononça ces mots d'un ton si doux et si tendre, que je me sentis encouragée à formuler ma requête...

» — Je voudrais quitter Paris... — dis-je résolument.

» — Quitter Paris! — répéta mon mari, avec une telle expression de surprise qu'on eût dit qu'il ne comprenait pas bien le sens des paroles que je venais de prononcer.

» — Oui, — répondis-je.

» — Et pour où aller, grand Dieu!.. — s'écria-t-il.

» — A Croï.

» — Maintenant?

» — Dès demain, s'il se peut.

» — Au mois d'avril?..

» — Qu'importe l'époque?..

» — Au moment où Paris est encore aussi brillant qu'en plein hiver?..

» — C'est justement pour fuir ces fêtes qui m'excèdent que je voudrais partir...

» — Vous n'y pensez pas, ma chère Berthe!

» — J'y pense au contraire, mon ami, — j'y pense sans cesse et depuis longtemps déjà... — retourner à Croï, y retourner sur-le-champ, voilà le plus vif de mes désirs, et je compte sur la promesse que vous m'avez faite tout à l'heure de considérer ces désirs comme des ordres...

» Henry secoua la tête.

» — Non, — dit-il, — non, ma chère enfant, ne comptez pas là-dessus...

» — Quoi!.. — m'écriai-je, vous refusez?..

» — Demandez-moi toute autre chose, — répliqua-t-il, — mais ne me demandez pas cela...

» — Pourquoi donc?

» — Parce que, si je cédais à une fantaisie aussi irréfléchie et aussi déraisonnable que la vôtre, dans huit jours vous me sauriez le plus mauvais gré de vous avoir obéi, et vous auriez bien raison...

» — Que voulez-vous dire?..

» — Je veux dire qu'à peine serions-nous ensevelis au milieu des glaciales solitudes de Croï, — à peine entendriez-vous la bise siffler dans les longs corridors et dans les grandes salles du vieux château, que vous regretteriez amèrement les confortables tapis de votre appartement bien chaud et les musiques des orchestres de bal jouant de joyeux airs de polkas, et vous me diriez qu'il fallait que je fusse encore plus fou que vous pour céder à votre folie...

» — Henry, je vous jure que je ne dirais pas cela!

» — Vous vous le figurez.

» — Faites-en l'expérience...

» — Non pas!..

» — Je vous en prie...

» — Encore une fois, ma chère Berthe, tout ce que vous voudrez, excepté cela...

» — Je vous en supplie...

» — N'insistez plus, — il m'en coûte de vous résister, et pourtant je dois le faire et je le ferai jusqu'au bout...

» Henry, vous êtes dur!..

— Non, — mais j'ai du bon sens, et je m'en sers pour votre bien...

» — Quels liens si forts vous retiennent donc à Paris?..

» — Quels motifs si puissants vous poussent donc à vous en éloigner?..

» — Je vous ai déjà dit qu'ici je languis et que je souffre...

» Et moi je vous répète que je vous guérirai à force de plaisirs...

» — Henry, je ne veux pas rester...

» — Il le faudra pourtant bien, ma chère Berthe, car, moi, je ne partirai pas...

» — Mon Dieu ! vous ne m'auriez pas parlé ainsi autrefois !.. — C'est qu'autrefois vous m'aimiez...

» — Je vous aime comme à ce temps dont vous évoquez le souvenir ; mais pas plus alors qu'aujourd'hui, je n'aurais cédé à un caprice aussi déraisonnable, car ce n'eût plus été de l'amour, c'eût été une impardonnable faiblesse...

» — Henry, au nom de notre tendresse, au nom de mon repos, au nom de mon bonheur, partons !..

» — Mon mari frappa du pied avec impatience.

» — Encore !.. — s'écria-t-il.

» — Oui, — balbutiai-je — encore et toujours...

» — Une pareille insistance ! — Décidément c'est à n'y pas croire !. — Je vous ai dit *non*, ma chère amie, et c'est *non*, cent fois *non !..* — N'insistez donc plus, je vous en conjure, car, vraiment, vous lasseriez la patience d'un saint !..

» Je ne saurais décrire ce que je ressentis en entendant ces paroles presque brutales prononcées d'un ton colère auquel j'avais été si peu accoutumée par mon mari jusqu'alors. Je cachai ma tête dans mes deux mains et mes larmes ruisselèrent à travers mes doigts.

» — Bien !.. — s'écria Henry, — des larmes maintenant !.. — il ne manquait plus que cela !.. Puis il y eut un moment de silence qui ne fut interrompu que par le bruit de mes sanglots.

» J'aurais donné la moitié de ma vie pour arrêter ces pleurs, qui, je le comprenais à merveille, ne fai-

saient qu'augmenter l'irritation de mon mari contre moi. Mais mes efforts étaient impuissants, et mes sanglots, devenus en quelque sorte nerveux, redoublaient de minute en minute. Henry marchait rapidement dans le salon, et son pas brusque et saccadé m'annonçait sa colère croissante. Enfin il s'arrêta.

« Je compris qu'il était debout et immobile en face de moi. — Je fis un dernier effort, — un effort surhumain, — je parvins à comprimer les convulsions de mon cœur, — je levai la tête, et j'attachai sur Henry mon regard noyé de pleurs.

» — Berthe, — me dit-il d'une voix brève et saccadée, bien différente de sa voix habituellement si douce et si caressante, — nous avons été jusqu'à ce jour parfaitement heureux, n'est-ce pas ?..

» — Oui... oh ! oui... — murmurai-je.

» — Il paraît, — reprit mon mari, — il paraît que vous êtes lasse de ce bonheur et que vous avez juré de le compromettre !.. — Autant que cela dépendra de moi, cependant, j'empêcherai ce naufrage où se perdrait d'une manière infaillible tout l'avenir de notre jeunesse. Je vous connaissais mal, ma chère Berthe, je vous avais jugée intelligente et bonne, et bien supérieure à la plus grande partie des femmes, qui ne sont que des poupées gracieuses dont la raison tourne à tout vent... — Je m'étais trompé ! — Ce qui se passe en ce moment est une leçon pour moi et une preuve que, tout comme les autres, vous jouez de gaieté de cœur le repos de votre ménage contre la réalisation du plus insensé de tous les caprices !.. — C'est un malheur, un grand malheur, mais je saurai le combattre par ma fermeté, et de même que je ne vous ai point cédé ce soir, de même je ne vous céderai jamais, soyez-en bien convaincue, quand vous m'adres-

serez quelques-unes de ces folles prières qui ne méritent pas même de réponse...

En achevant cette phrase dédaigneuse, Henry saisit la lettre écrite par lui quelques instants auparavant à M. de Savenay et qui était restée sur un meuble, — il la déchira en plusieurs morceaux et il en jeta les fragments au feu. Ensuite il prit son chapeau, qu'il avait en entrant placé sur un fauteuil, et il se dirigea vers la porte.

» Je me jetai au-devant de lui. Il s'arrêta et me regarda fixement.

» — Où allez-vous?.. m'écriai-je.

» — Que vous importe?.. — me demanda-t-il.

» — Henry, ne sortez pas! . au nom du ciel, ne sortez pas!.. Et je me mis pour ainsi dire à genoux à ses pieds. Il fit un geste pour m'écarter et il répliqua froidement à ma prière suppliante : Assez de scènes comme cela, ma chère amie... il est près de neuf heures, M. de Savenay m'attend, et, franchement, vos façons de ce soir à mon égard ne m'encouragent point à vous sacrifier mes plaisirs. Puis Henry quitta le salon, me laissant seule et désespérée.

. . . .

» Tout est fini pour moi! je n'espère plus... je n'attends plus rien... Adieu mes rêves!.. adieu mes beaux rêves d'éternelle tendresse et d'éternel bonheur!.. — Henry ne m'aime plus!.. — Henry me trompera bientôt!.. »

. . . .

§

Laissons de côté pour un instant les tristes pages de ces souvenirs, toutes trempées des larmes amères de la jeune femme, et voyons comment, grâce aux conseils de Camélia, Réné avait conquis ce premier résultat qui devait, pensa-t-il, le conduire au but odieux qu'il se proposait d'atteindre. M. de Savenay, avec une habileté machiavélique dont il n'aurait point trouvé le secret en lui-même s'il eût été abandonné à ses propres forces, avait tout simplement exploité à son profit l'un de ces sentiments généreux qui se trouvent dans les cœurs bien donés. — Nous voulons parler de ce noble instinct qui pousse l'honnête homme à s'efforcer de rendre les autres meilleurs. — Henri de Croï, dont nous connaissons la vie si pure et les antécédants irréprochables, avait résolu d'entreprendre et de mener à bien la guérison morale de Réné de Savenay. devenu son ami.

Nous savons déjà que Maxime de Bracy avait complétement échoué dans cette entreprise impossible. Mais pour Maxime la non-réussite était un insuccès, — voilà tout, — tandis que pour Henry il y avait, à entreprendre cette cure, un danger d'autant plus sérieux, que ne connaissant pas ce danger, il ne pouvait s'en méfier. Un fabliau du temps passé raconte qu'un dévot ermite essaya de convertir le diable, et que, tout au contraire, il se laissa séduire et débaucher par lui. Cette légende allégorique rencontre de fréquentes applications dans la vie réelle. Sans doute il n'y avait aucun risque que M. de Croï pût être corrompu par son jeune tentateur, — il trouvait dans ses principes une cuirasse solide contre les mauvais conseils et les

mauvais exemples, et rien ne devait le pervertir, dans le sens absolu du mot, mais il était homme après tout, — *l'esprit est fort et la chair est faible*, ce sont les livres saints qui le disent, et Henry pouvait subir les fatales conséquences d'un entraînement passager. C'est là-dessus que l'amant de Camélia comptait. M. de Croï, qui ressentait pour Réné une affection vive et sincère, déplorait de voir ce jeune homme engagé si profondément dans une voie si déplorable, et il avait pris fort à propos son rôle de moraliste. Seulement il s'était dit que, pour ne point effrayer Réné, il fallait avant toute chose lui faire trouver la morale attrayante, et il était devenu le compagnon, sinon de ses orgies, du moins de sa vie de dissipation et de plaisirs excentriques et bruyants. C'est ainsi que chaque jour on les rencontrait ensemble au bois de Boulogne, aux courses, et dans les couloirs de l'Opéra.

Réné avait entouré Henry de ses amis les viveurs. Un peu dépaysé d'abord dans cette société dont les mœurs et le langage étaient pour lui des anomalies, M. de Croï avait fini cependant par s'y habituer et par y trouver un certain charme. Peu à peu l'élégante corruption de cette bohême dorée avait déteint, non pas sans doute sur le cœur, mais au moins sur l'esprit du mari de Berthe. Les paradoxes brillants et immoraux qu'il entendait sans cesse retentir à ses oreilles lui semblaient moins odieux que par le passé. — Le vice spirituel et ingénieux ne lui inspirait plus la même salutaire horreur. — La virginité de son âme se déflorait de jour en jour davantage. — On n'aurait pu reconnaître en lui le gentilhomme naïf et presque sauvage que nous avons présenté à nos lecteurs dans l'un des précédents chapitres de ce livre. — Son élégance allait maintenant de pair avec celle du plus élé-

gant de ses compagnons habituels. — Il venait de se faire recevoir membre du Jockey-Club, et enfin l'existence vraiment parisienne, c'est-à-dire inutile, inoccupée et tout en dehors, le séduisait autant qu'elle l'aurait épouvanté autrefois. On voit combien avaient été justes tous les calcnls de Camélia.

Telle était la disposition d'esprit de Henry quand Berthe, douce et suppliante, lui avait demandé de quitter Paris brusquement, pour s'en aller vivre en tête-à-tête avec elle au fond d'une province.

Nous savons déjà combien fut triste pour la pauvre enfant le résultat de cette demande. La scène que nous avons décrite avait donné un premier et fatal ébranlement à l'édifice du bonheur de ces jeunes époux. De plus terribles chocs devaient bientôt succéder à celui-là. Jusqu'à cette heure, Henry n'avait eu vis-à-vis de Berthe aucun tort bien réel et surtout bien grave à se reprocher. Mais il était dans des mains qui devaient le mener vite et loin.

§

Quinze jours environ après la scène dont nous avons emprunté le récit aux souvenirs de Berthe de Croï, Réné, vers les deux heures de l'après-midi, entra chez Camélia. — Il avait l'air triomphant. — La pécheresse, étendue devant la cheminée de sa chambre à coucher, sur une peau de panthère aux ongles d'or, lisait un roman nouveau et bâillait à demi en tournant chaque feuillet. Elle leva la tête, et, voyant la mine joyeuse de Réné, elle lui demanda vivement :

— Eh bien?..

— Eh bien, — répondit le jeune homme, — il y a du nouveau...

— Beaucoup ?

— Oui.

— Bon ou mauvais ?..

— Excellent !.. — Est-ce que j'ai la mine d'un porteur de mauvaises nouvelles ?..

— C'est juste !.. — Enfin, voyons, qu'est-ce que c'est ?..

— Tu donnes ce soir à souper.

— A qui?

— Eh ! mon Dieu ! à qui serait-ce, si ce n'est à mon ami le comte Henry de Croï ?

Camélia fit un bond sur sa peau de panthère. On eût dit qu'elle était mue par un ressort caché, tant elle se trouva vite debout sur ses petits pieds chaussés de babouches arabes.

— Est-ce bien vrai ? — s'écria-t-elle.

— Il n'y a rien au monde de plus vrai.

— Il ne changera pas d'avis ?..

— J'en réponds. — Esther et Sydonie n'ont qu'à se mettre sous les armes...

— Sois tranquille, elles y seront. — Mais, dis-moi donc, mon cher Réné, comment diable as-tu fait pour obtenir cela de ton rigide ami ?..

— J'ai été adroit — voilà tout. .

Camélia fit une petite mine qui prouvait qu'elle n'accordait point une confiance aveugle à l'adresse de Réné. Naturellement cette petite moue passa inaperçue aux yeux de ce dernier, et d'ailleurs, s'il l'avait remarquée, il était pourvu d'une dose de vanité qui l'eût empêché sans aucun doute d'en comprendre le sens.

— Je réclame des détails, — dit la pécheresse.

— A quel sujet ? — demanda Réné.

— Au sujet des roueries diplomatiques qu'il t'a fallu déployer, sans aucun doute, pour décider le comte à

venir souper chez ta maîtresse...—Je tiens à admirer avec connaissance de cause.

— Soit, — fit Réné en se rengorgeant. — Je vais te dire ce qui s'est passé entre nous, et ce sera court, car les affaires difficiles sont celles que je traite le plus rondement.

Camélia prit une pose attentive.

— J'écoute, — dit-elle.

XX

Une lettre anonyme.

Nous ne suivrons point Réné à travers les méandres de son récit à Camélia, récit qui fut long, quoi qu'il en ait dit à l'avance. Nous nous contenterons de donner l'analyse des faits qu'il lui raconta, ou plutôt de la conversation qu'il lui détailla d'une façon minutieuse.

Le matin de ce même jour, Henry se trouvant seul avec Réné avait repris son thème de moraliseur, et c'est à l'endroit des femmes qu'il s'était efforcé de ramener son jeune ami à des sentiments honnêtes et à une conduite régulière. Il lui avait prouvé, ou tout au moins il avait entrepris de lui démontrer par mille arguments tous plus sérieux les uns que les autres, que, bien loin de trouver le bonheur dans des liaisons coupables et indignes de lui, il n'y pouvait pas même trouver le plaisir. Et son éloquence s'était longuement donné carrière sur le compte de ces pécheresses, créatures flétries et banales, passant de main en main, — sans amour comme sans pudeur, — prostituant leurs lèvres à tous les baisers et n'offrant d'autres sé-

ductions que celles du vice le plus éhonté. Ici, Réné avait interrompu Henry en lui disant :

— Mon cher comte, pardonnez-moi de vous arrêter, mais vous parlez des femmes, c'est-à-dire des femmes galantes, comme un aveugle des couleurs... — Vous en parlez d'après les autres, ou plutôt d'après l'idée complétement fausse que vous vous en êtes faite en les voyant de loin, à travers la lorgnette de votre austère moralité... — Ces pauvres filles, auxquelles vous jetez la pierre et que vous écrasez sous le fardeau de vos anathèmes, vous ne les connaissez pas...

— Ni ne veux les connaître !.. — s'était écrié Henry.

— Vous avez raison sans doute à votre point de vue, et je vous approuve, mais au moins, alors, n'ayez point la prétention de les juger... — Elles ont du bon, je vous assure, beaucoup plus que vous ne le pensez. — Au milieu de leurs désordres, que je ne prétends pas justifier, elles conservent souvent le plus excellent cœur, et presque toujours elles réunissent les séductions de l'esprit à celles de la jeunesse et de la beauté...

— A vous entendre, mon cher ami, ces pauvres filles, — comme vous dites, — seraient des créatures accomplies !..

— Accomplies, non, — mais charmantes et dignes d'être aimées.

— Vous vous faites là, mon pauvre Réné, l'avocat d'une bien mauvaise cause.

Je ne fais que la défendre de mon mieux contre vos préventions injustes...

— Oh ! injustes !..

— Oui, sans doute, puisque vous condamnez au hasard et sans connaître les pièces du procès.

— Je ne suis que l'interprète de la raison et de la vérité...

— Vous êtes celui de l'intolérance et de l'erreur... — et je puis vous le prouver...

— Je serais curieux, je l'avoue, de voir comment vous vous y prendriez...

— Rien n'est plus facile. — Je vous donnerai les moyens de juger avec connaissance de cause, et comme j'ai la confiance la plus absolue en la droiture de votre esprit et la rectitude de vos appréciations, je vous promets, après cette expérience faite, de suivre vos conseils et de renoncer pour toujours à ces liaisons que vous trouvez coupables, si votre opinion ne s'est point modifiée. .

— Ce qui veut dire? .

— Ce qui veut dire que ce soir je vous mène avec moi souper chez une charmante personne qui se nomme Camélia, et à laquelle je m'intéresse vivement...

En entendant ces mots, Henry avait fait un brusque haut-le-corps.

— Ah! par exemple, non! — s'était-il écrié.

— Pourquoi donc?..

— Aller chez une femme de cette sorte!..

— Qui vous en empêcherait?..

— Les convenances!..

— Qu'ont-elles à voir là-dedans, s'il vous plaît?..

— Songez donc que je suis marié...

— Qu'importe votre mariage?.. — avait répondu Réné en riant. — Soyez tranquille, mon cher ami, Camélia professera pour vos mœurs farouches le plus profond respect. — Votre vertu n'a rien à craindre. .

— Ce n'est pas là ce que je veux dire; mais si madame de Croï savait que je me suis laissé ainsi entraîner...

— Eh ! qui diable voulez-vous qui le lui apprenne?.. Et d'ailleurs, je ne vois pas trop quel mal elle y pourrait trouver.. — Il n'est point question d'une orgie : — il s'agit tout simplement d'un souper que je vous offre, souper auquel ma maîtresse assistera... par hasard... — Vous ne pouvez pas refuser, ma conversion en dépend peut-être...

L'entretien se continua sur ce ton pendant près d'une heure. Enfin Henry, finit par céder, — et, — non sans beaucoup d'hésitation et un peu de remords, — il promit d'accompagner Réné le soir même.

Nous avons déjà vu le jeune homme venir annoncer à Camélia cette grande nouvelle Le gain de la partie dont Berthe était l'enjeu, semblait assuré désormais à M. de Savenay et à la pécheresse son alliée.

§

Réné, en quittant Camélia, se dirigea vers la place du Carrousel. Les alentours du Musée, — complétement dégagés depuis le printemps de la présente année 1852, — étaient, à cette époque, obstrués par une foule de hideuses baraques et d'abominables constructions en bois. Là s'exerçaient des commerces et des industries de toute nature. Certaines échoppes servaient au débit d'une étrange mixture, composée d'eau, d'alcool et de teinture de bois de campêche, qui se vendait, sous le nom fallacieux de vin, aux commissionnaires et aux portefaix. — Des liqueurs inouïes et de la bière frelatée complétaient l'approvisionnement de ces cabarets borgnes.

Tout à côté, s'étalaient des bouquins dépareillés parmi lesquels furetaient incessamment des bibliophiles en habit gras, rêvant la découverte de quelque

Elzévir égaré en mauvaise compagnie. Un peu plus loin, des gravures quasi obscènes se balançaient au vent, retenues à de longues ficelles par de petits morceaux de bois fabriqués pour cet usage. Puis venaient les marchands d'oiseaux, dont les vastes cages, peuplées d'hôtes bariolés au plumage multicolore, étaient une véritable ruche de cris confus et de discordantes harmonies. Puis les magasins de bric-à-brac encombrés de vieux tableaux troués et poudreux — de vieilles armes en piteux état — d'anciens meubles détraqués — de curiosités fort peu curieuses. Et, enfin, à gauche et presque en face de la porte du Musée, se voyait la baraque d'un *écrivain public.*

Au dessus de la porte de cette baraque se lisaient en gros caractères ces mots :

MITOUFLET,

HOMME DE LOI, ANCIEN MAGISTRAT.

Se charge de toutes correspondances, pétitions, réclamations, demandes de brevets et de réduction d'impôts;

Donne des consultations pour offaires litigieuses et autres; rédige des Mémoires à mettre sous les yeux de l'autorité; fait des traductions de toutes langues mortes et vivantes. — Célérité et discrétion. — On fait son courrier soi-même.

Réné s'arrêta devant l'échoppe en question. Il lut les phrases que nous venons de mettre *textuellement* sous les yeux de nos lecteurs; il souleva le loquet de la porte et il entra.

Mitouflet, *l'homme de loi*, *ancien magistrat,* était

XXI

Irrésolutions.

Un rendez-vous avait été pris entre Réné de Savenay et le comte de Croï; ils devaient se retrouver à six heures du soir sur le boulevard des Italiens, en face du café de Paric. Réné se proposait de dîner avec Henry, de l'accompagner à l'Opéra, de ne pas le quitter un seul instant pendant la soirée, enfin de l'avoir sans cesse sous la main et d'éviter ainsi tout changement de résolution de sa part. Henry fut exact. Les deux jeunes gens s'installèrent dans un des cabinets de la maison Dorée. Réné, voyant que tout semblait réussir au gré de ses espérances, était de la plus joyeuse humeur. Henry s'efforçait de paraître gai, mais il n'y réussissait que très-imparfaitement. Malgré lui il retombait presque sans cesse dans une rêverie taciturne, et il était facile de voir qu'il se faisait violence pour soutenir l'allure vive et gaie donnée à la conversation par Réné. D'instant en instant, malgré la contrainte manifeste qu'il s'imposait, il devenait plus sombre et plus absorbé. M. de Savenay appuya ses coudes sur la

table, — regarda son convive bien en face et lui dit :

— Mon cher comte...

— Mon cher Réné?.. — répondit Henry.

— Depuis que nous sommes assis dans ce cabinet, vis-à-vis l'un de l'autre et en tiers avec les bouteilles de ce charmant vin de Sauterne, votre physionomie, permettez-moi de vous en faire l'observation, est la plus lugubre qu'il soit possible d'imaginer... vous vous ennuyez donc bien avec moi?..

— Vous ne le croyez pas!.. — s'écria vivement Henry.

— Alors, depuis le moment où je vous ai quitté tantôt, il vous est arrivé quelque grand malheur?..

— Pas le moins du monde...

— Enfin, qu'avez-vous?..

— Moi? rien...

— Allons donc!.. je connais votre visage habituel, et, grâce à Dieu, ce n'est point celui-là...

— Eh bien! mon cher ami, voulez-vous que je vous parle franchement?..

— Je vous en supplie...

— Quelque chose me tourmente en effet. .

— Vous voyez bien!

— J'ai un regret très-vif...

— Lequel?

— Celui de vous avoir fait une promesse dont je vous prie instamment de ne point réclamer l'exécution.

— Diable!.. diable!.. — pensa Réné, — moi qui croyais la partie gagnée!.. il paraît que je me trompais...

Puis il ajouta tout haut :

— En vérité, mon cher comte, je ne devine pas de quoi vous voulez parler...

— Je veux parler du souper de ce soir, — répondit Henry.

— Eh bien ?..

— Dispensez-moi d'y assister.

— Pourquoi donc ?

— A quoi bon répéter des raisons qui me paraissent excellentes, mais qui vous semblent mauvaises ?.. — Trouvez-moi ridicule, — soit. — Moquez-vous de moi, — j'y consens, — mais rendez-moi ma liberté. — Vous connaissez ma femme, Réné ; vous savez aussi bien que moi qu'elle mérite tous mes respects et toute mon adoration ; eh bien ! à tort ou à raison, il me semble qu'en vous accompagnant ce soir j'offenserais grièvement ma noble Berthe....

Réné fit un geste, comme pour interrompre le comte, mais ce dernier continua, sans laisser au jeune homme le temps de prononcer un seul mot :

— Oh ! je sais ce que vous allez me dire ; vous voulez me répéter que Berthe ignorera toujours ma présence à ce souper... — Qu'importe ? — en serai-je moins coupable parce que ma faute restera cachée ?.. — Une mauvaise action n'a pas besoin, pour être odieuse, de devenir publique... — la conscience parle, et sa voix se charge de faire entendre les reproches que le monde n'adresse point au coupable inconnu...

Réné, en entendant le comte lui parler ainsi, comprit qu'il lui fallait frapper un grand coup pour avoir une chance de regagner le terrain qu'il avait perdu. L'expression de sa figure changea soudainement. Elle revêtit, si nous pouvons ainsi parler, le masque d'une ironique amertume. Puis il dit, d'une voix qui s'accordait on ne peut mieux avec la brusque transformation de sa physionomie :

— Oh ! pardonnez-moi, mon cher comte, de n'avoir

point calculé tout d'abord la portée véritablement effrayante de la proposition que j'avais eu l'imprudence de vous adresser !.. — L'idée ne m'était point venue, je l'avoue, qu'en vous conduisant dans une maison où je suis chez moi, je vous menais dans un mauvais lieu... — Je n'avais point songé qu'en vous menant chez une femme que j'aime, c'était vous rapprocher d'une créature tellement perdue que sa présence est une souillure !.. — Pardon, mille fois pardon !... je suis un grand coupable, c'est vrai, mais je péchais par ignorance !.. — Je vous rends votre promesse, — vous êtes libre...

Henry regardait Réné avec un étonnement plein de tristesse.

— Est-ce que réellement je vous ai blessé, mon ami ?.. — lui demanda-t-il, aussitôt que M. de Savenay eut achevé sa dernière phrase

— Pourquoi vous le cacherai-je ? — répondit le jeune homme, — oui, vous m'avez blessé, et blessé profondément...

— Dieu m'est témoin que rien n'était aussi loin de ma pensée et que rien ne pouvait me causer un chagrin plus vif !.. Réné, je vous demande pardon de celui que je vous ai fait. . — donnez-moi votre main en gage de sincère et complet oubli... — Vous venez de me faire comprendre que j'avais quelques torts et que mes scrupules étaient mal fondés... — je vous accompagnerai ce soir. .

— A la bonne heure !.. — s'écria Réné, — maintenant je vous reconnais !..

Et il serra chaleureusement et à plusieurs reprises la main que lui tendait Henry. Le dîner, un instant interrompu par la petite discussion que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, s'acheva plus

gaîment qu'il ne s'était commencé. Réné et Henry allèrent ensuite à l'Opéra et ils atteignirent ainsi l'heure de minuit, à laquelle Camélia devait les attendre. Plus d'une fois, pendant le cours de cette soirée, M. de Croï fut repris de ce même effroi instinctif qui n'était peut-être qu'un pressentiment. Mais il en éloigna sa pensée et il fit en sorte que Réné ne s'aperçût de rien. Plus d'une fois encore, il se demanda quel prétexte il pourrait donner à Berthe le lendemain, pour avoir ainsi passé hors de chez lui une partie de la nuit. Mais il se répondit qu'il ferait en sorte d'être de retour vers les deux ou trois heures du matin, et qu'alors le prétexte nécessaire deviendrait bien facile à trouver. Quelques *robs* de *wisth*, prolongés un peu plus tard que de coutume, suffiraient à défaut d'autre chose. Pauvre Henry!.. Sa faiblesse allait le conduire dans la fatale voie du mensonge!.. et il se l'avouait à lui-même!.. Quel progrès terribles avaient déjà faits dans son âme et dans son esprit les menées diaboliques de Camélia et de Réné!!..

§

Il était minuit et quelques minutes quand les deux jeunes gens sonnèrent à la porte du logis de Camélia.

Depuis que la pécheresse était la maîtresse de Réné, elle avait une maison montée, et ce n'était plus Mariette qui venait ouvrir aux visiteurs, mais un grand diable de valet de pied, en bas blancs bien tirés sur un mollet robuste, — en culotte de panne, — en souliers à boucles, — en gilet cramoisi et en habit vert, orné sur l'épaule d'une aiguillette verte et or. Cette livrée était, comme on le voit, de haute fantaisie, et il eût été singulièrement difficile d'en blasonner les couleurs.

Réné avait mis de côté, pour ce soir-là, le ton familier de l'amant qui vient souper chez une maîtresse au luxe de laquelle il subvient, et qui parle aux domestiques comme à des gens qui sont à lui, puisque c'est son argent qui les paie. Il prit l'allure discrète et polie d'un gentilhomme de bonne maison reçu chez une femme du monde, et il accompagna Henry, précédé ainsi que lui par le valet de pied qui leur montrait le chemin, tout comme si aucun des deux visiteurs n'eût connu les êtres du logis. En traversant un salon éclairé, mais désert, Henry ne put s'empêcher d'admirer les somptuosités luxueuses de l'ameublement et de s'avouer à lui-même qu'il n'avait point rassemblé autant de richesses éclatantes autour de sa Berthe chérie. Il s'en fit un reproche à lui-même et se promit de réparer ce tort dès le lendemain Le valet souleva une portière de lampas qui masquait l'entrée du boudoir dans lequel se trouvait Camélia et il annonça successivement :

— Monsieur le comte Henry de Croï...

— Monsieur le baron Réné de Savenay...

XXI

Diplomatie.

Le boudoir de la pécheresse était tendu en étoffe de soie d'une nuance paille, brochée de fleurs éclatantes. — Le tapis d'Aubusson eût été digne d'être foulé par les petits pieds de la Dubarry. — Une pendule et des coupes en vieux Sèvres, — charmant pêle-mêle de branches verdoyantes, de fleurs, d'oiseaux et de papillons, — faisait le plus délicieux effet sur une cheminée de style *rocaille*. — Des siéges pareils à la tenture et quelques chinoiseries d'un grand prix placées sur des étagères en bois doré complétaient l'ameublement de ce gracieux réduit. — Henry apprécia du premier coup d'œil, le bon goût, la parfaite harmonie et la disposition vraiment artistique de toute chose. — Mais, ce qui le frappa le plus vivement, ce fut la maîtresse du logis.

Qu'il nous soit permis de répéter ici quelques lignes, écrites par nous dans les premières pages de ce volume, alors que nous tracions le portrait de la pécheresse. — Ces quelques lignes sont indispensables à

l'intelligence parfaite de ce qui va suivre. — « Le visage de Camélia, — disions-nous, — était tout à la fois aristocratiqueet provoquant, chaste et voluptueux, — ce qui veut dire qu'il changeait d'expression avec une facilité prestigieuse. — Camélia aurait été, sans aucun doute, une actrice de premier ordre et d'un mérite hors ligne. — Elle pouvait passer, à son gré et tour à tour, pour une grisette jolie et gracieuse, — pour une belle et hautaine duchesse, — pour une vierge timide, — pour une courtisane ardente. — Son front était haut et l'intelligence se lisait dans ses lignes hardies et développées. — Ses yeux, très-grand, d'une forme orientale et d'un noir de velours, tantôt lançaient de vives étincelles, tantôt se voilaient d'un nuage de mélancolie rêveuse. — Comme le visage, ils savaient exprimer tous les sentiments, refléter toutes les passions. — Comme le visage, ils avaient appris à mentir. — La bouche avait des sourires à damner un saint, et de petites moues coquettes de l'effet le plus séduisant. » Ce soir-là, Camélia avait appelé à son aide toutes les ressources de ce talent inné de comédienne que nous constations un peu plus haut. — Elle s'était composé un visage, un regard, une attitude, une toilette, tout un ensemble enfin de la plus surprenante habileté. — Il ne restait rien en elle de la courtisane, — aucun indice, si faible fût-il, n'aurait pu révéler à l'œil le mieux observateur et le plus expérimenté qu'elle appartînt à la bohême des prêtresses du plaisir. — Une sorte de candeur rayonnait sur son front charmant que ses beaux cheveux noirs, brillants et veloutés, encadraient de leurs bandeaux modestes. — Sa figure fraîche et reposée, — ses lèvres roses, — ses grands yeux doux et presque timides, donnaient à sa physionomie enchanteresse je ne

sais quoi de virginal. — Henri fut ébloui. — Réné, à qui jamais sa maîtresse n'était apparue sous cet aspect, se sentit étonné lui-même. — Camélia portait une robe de soie grise extrêmement simple et dont la coupe gracieuse mettait en relief, mais sans immodestie, toute l'élégance de son corsage. — Camélia accueillit ses visiteurs avec l'aisance aristocratique d'une femme du monde, et du meilleur monde. — Elle n'eut pour Réné aucun de ces sourires significatifs qui devaient déceler leur intimité et que M. de Croï eût pu trouver de mauvais goût en sa présence. — Elle témoigna à Henry une sorte de déférence presque respectueuse, nuance exquise qui disait mieux que des paroles combien elle le tenait en haute estime et combien aussi elle se sentait peu digne de l'honneur qu'il voulait bien lui faire par sa présence dans son logis. — Toutes les idées du comte de Croï se trouvaient bouleversées. — Il commençait à comprendre les irrésistibles séductions de ces sirènes, dont, jusqu'à cette heure, il avait nié la puissance. — La conversation s'engagea entre Camélia et Henry. — La surprise de ce dernier augmenta en s'apercevant que l'esprit de la jeune femme était brillant, étendu, cultivé et que chacune de ses paroles décelait les résultats d'une éducation excellente. — Peu à peu Henry oublia complétement où il se trouvait. — Il ne se souvint plus que son interlocutrice était une de ces pécheresses qu'il chargeait une heure auparavant de tant d'anathèmes. — Il se sentit à son aise en face d'une vive et lumineuse intelligence qui sympathisait avec la sienne. — Son esprit se déploya, — à son tour il fut étincelant, — et Réné triomphait en voyant ce changement si subit et si complet.

— Mon dieu, monsieur le comte, — s'écria tout à

coup Camélia, — c'est une si charmante chose de causer avec vous que vous me faites oublier que j'ai l'honneur de vous offrir à souper ce soir... — il est bientôt une heure, vous devez avoir faim, — permettez-moi d'aller donner quelques ordres qui, je l'espère, abrégeront l'attente...

Et la pécheresse sortit du boudoir. — Henry la suivit des yeux jusqu'à ce que les plis flottants de la portière la lui eussent cachée en retombant sur elle

— Eh bien! — lui demanda vivement monsieur de Savenay, — eh bien! comment la trouvez-vous?..

Henry ne répondit pas d'abord.

Réné pétata sa question.

— Charmante!.. trop charmante!.. — murmura le comte après un silence. — Pourquoi donc Dieu permet-il que les démons ressemblent aux anges?..

Et la pensée de Henry, se reportant auprès de Berthe, il éprouva un remords d'autant plus poignant, qu'il éprouvait un plaisir plus vif à se trouver chez la pécheresse.

§

Camélia rentra. — Sur ses pas marchait le valet de pied qui, la seviette traditionnelle à la main, annonça:

— Madame est servie...

— Allons, — dit Camélia.

Henry, toujours absorbé par la rêverie dont nous venons de rapporter le motif, ne fit aucun mouvement. — Camélia s'approcha de lui.

— Monsieur le comte, — murmura-t-elle d'une

voix douce, — permettez-moi de vous demander votre bras...

Henry tressaillit, — il s'excusa vivement de sa distraction, — il tendit son bras à la pécheresse, et tous deux, suivis par Réné qui assistait avec un indicible plaisir à la comédie de Camélia, passèrent dans la salle à manger. Une chaleur tiède et douce régnait dans cette pièce où le confortable avait été poussé aussi loin qu'il est possible de l'être. — Quoiqu'on fût encore pour ainsi dire en hiver, de grandes jardinières placées devant les fenêtres étaient remplies des fleurs les plus rares et les plus embaumées, de telle sorte que le parfum des roses se mêlait au parfum des truffes et chatouillait doublement l'odorat du voluptueux et celui du gourmet, comme eût dit ce gastronome épicurien qu'on nomme *Brillat-Savarin*. Cette atmosphère, tiède et saturée de senteurs enivrantes, portait violemment à la tête et devait prédisposer les convives de Camélia à une ivresse rapide et complète. — La table, autour de laquelle ne se voyaient que trois couverts, était grande et chargée des mets les plus recherchés et les plus exquis. — Les vins choisis pour le repas et dont quelques-uns reposaient dans les rafraîchissoirs remplis de glace, tandis que d'autres perdaient leur frigidité grâce à l'eau attiédie qui les entourait, étaient tous de ces crûs capiteux qui versent dans les veines une flamme inextinguible en même temps qu'une savoureuse liqueur. — Henry ne remarqua rien de tout cela. — Camélia le fit placer à côté d'elle et le souper commença — Les trois convives étaient à table depuis dix minutes à peu près et la conversation languissante d'abord s'animait par degrés, quand on entendit sonner à la porte d'entrée de l'appartement.

— Qui donc peut venir à cette heure?.. — murmura Camélia assez distinctement pour être entendue de Henry et de Réné.

Deux minutes se passèrent. — Un valet de pied entra dans la salle à manger. — Il s'approcha de Camélia et lui dit quelques mots tout bas. La pécheresse parut contrariée. — Elle se leva de table et sortit en disant :

— Excusez-moi, je vous en prie, Messieurs, je reviens...

Son absence, en effet, ne fut pas longue. — Seulement, quand elle reparut, la même expression de contrariété se lisait sur son visage.

— Figurez-vous, monsieur le comte, — fit-elle en s'adressant à Henry, — qu'il m'arrive la chose du monde la plus déplaisante...

— Quoi donc, mon Dieu?.. — demanda vivement le comte de Croï.

— Deux de mes amies, qui vont au bal chez mademoiselle Rachel, ont vu en passant que mon appartement était éclairé et elles sont montées; — je suis forcée de vous quitter pour aller leur tenir compagnie pendant tout le temps qu'elles jugeront convenable de m'honorer de leur ennuyeuse visite... — J'espère cependant que ce ne sera pas long...

— Quelles sont ces dames? — demanda Réné.

— Esther et Sydonie, — répondit Camélia.

— Eh bien! — reprit le jeune homme, — pourquoi donc ne pas les recevoir ici même?..

— Je craindrais, — objecta Camélia, — que cela fût désagréable à monsieur le comte...

— A moi !.. — s'écria Henry, — et pourquoi donc ?..

— Ainsi, vous permettez ?..

— Comment pouvez-vous me le demander ?... — d'ailleurs, n'êtes-vous pas chez vous ?..

— Merci, mille fois... — répondit la pécheresse. Et elle sortit de nouveau de la salle à manger.

XXII

Le souper.

Camélia rentra presque aussitôt. — Esther et Sydonie l'accompagnaient. — Henry et Réné se levèrent et saluèrent silencieusement les deux femmes. — Toute présentation, dans la situation respective de de nos personnages, eût été de mauvais goût. — Camélia n'en fit aucune.

— Mon Dieu — dit-elle seulement aux nouvelles venues — puisque vous aviez cette gracieuse idée de monter aujourd'hui me dire un petit bonsoir, pourquoi n'être point arrivées plus tôt?

— Réellement, ma chère amie — répondit Esther — il ne faut pas nous savoir gré de cette visite, car, ni l'une ni l'autre, nous ne pensions vous voir cette nuit. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, le hasard a tout fait.

— Et, — ajouta Sydonie, — nous avons grandement peur de vous déranger...

— Vous ne le croyez pas! — s'écria vivement Ca-

mélia, — vous savez bien que vous ne me dérangez jamais...

— Merci, — fit Esther en souriant, — merci, et au revoir...

— Comment, *au revoir?..*

— Oui, nous partons ..

— A peine entrées?..

— Vous savez que nous allons chez Rachel...

— Eh bien! Rachel attendra...— Allons, asseyez-vous un instant, — vous voyez bien que vous forcez ces messieurs à rester debout...

— Mais...

— Il n'y a point de *mais!..* — donnez-nous quelques minutes... je le veux... ou plutôt je vous en prie...

Esther et Sydonie cédèrent. — Cette visite inattendue et inopportune contrariait Henry plus que nous ne saurions le dire. — Il sentait sa position devenir de plus en plus fausse. — Tant qu'il ne s'était trouvé qu'avec Camélia (la maîtresse de Réné dont il était l'ami), il avait pris son parti de cette irrégularité dans sa conduite, car il pouvait espérer que le plus profond secret entourerait sa faute, ou du moins ce qu'il regardait comme une faute. — Et voici maintenant que deux autres femmes, — deux pécheresses, — célèbres sans doute dans les fastes de la galanterie, — seraient en droit, le lendemain, de dire à tout Paris :

— Nous nous sommes rencontrées, cette nuit, chez Camélia, avec le comte Henry de Croï!..

Quel scandale et quelle honte!.. — Alors le mari de Berthe se repentit amèrement de l'imprudente faiblesse avec laquelle il avait cédé aux adroites instances de Réné. — Mais ce repentir venait trop tard. — Henry eut envie de prendre son chapeau et de quitter

cette demeure qui lui devait être funeste. — Une réflexion l'arrêta. — Il se dit qu'il n'avait pas le droit de répondre par une grossièreté insultante et sans prétexte apparent à la réception si charmante de la jeune femme chez laquelle il se trouvait. — Il se résigna à subir les conséquences de son imprudence, et il s'efforça d'atténuer à ses propres yeux la gravité de ces conséquences. — Tous ces sentiments se succédèrent dans l'esprit de Henry en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à les analyser. — Une fois qu'il eut pris son parti, il leva les yeux sur Esther et sur Sydonie qu'il n'avait pas encore regardées.

Nous avons plus haut tracé un portrait assez détaillé des deux pécheresses pour les faire suffisamment connaître de nos lecteurs Nous savons, par conséquent, que leurs beautés si dissemblables étaient de nature à produire une vive et profonde impression. — Henry en fut frappé, mais sans les détailler dans le premier moment. — Quoique toutes deux fussent en toilette de bal, on ne pouvait juger de la perfection de leur taille. — La robe de gros de Naples blanc de Sydonie disparaissait presque entièrement sous un grand châle à fond noir, brodé d'or, dans lequel la jeune femme s'enveloppait. — Esther portait, par dessus sa robe de satin noir, un ample manteau de velours grenat garni de fourrures. — Dans la chevelure dorée de Sydonie s'enlaçaient quelques tiges de myosotis, dont le bleu tendre et pur semblait presque pareil à celui de ses yeux. — Les cheveux noirs et brillants d'Esther étaient, comme toujours, nattés avec des grappes de corail qui donnaient à son visage je ne sais quoi d'étrange et de provoquant. — Ce soir-là, la beauté d'Esther était plus fière, et, si nous osons ainsi parler, plus impérieuse encore que

de coutume. — Elle commandait l'admiration. — Un frisson de volupté devait effleurer l'épiderme de tout homme qui contemplait les lèvres pourpres de cette bouche amoureuse, et qui sentait s'arrêter sur lui le rayon électrique de ses grands yeux arabes aux prunelles vertes el profondes. — Pendant une seconde, l'éclair de ces prunelles heurta le regard de M. de Croï, qui n'en put soutenir l'éclat phosphorescent. — Il baissa les yeux et il ressentit les premiers frissons d'un trouble inconnu et d'une agitation bizarre.

— Ainsi donc — demanda Camélia qui ne voulait point que la conversation s'éteignît — ainsi donc, mes chères petites, vous allez chez notre grande tragédienne?

— Mon Dieu, oui, — répondit Sydonie.

— Que doit-on y faire?

— Une foule de choses plus charmantes les unes que les autres.— D'abord, on jouera un proverbe inédit de je ne sais quel auteur en grande vogue. — Rachel remplira un rôle de soubrette.

— Ce sera curieux, et ensuite?

— Ensuite on soupera, et, après le souper, on dansera jusqu'au matin.

— Que de plaisirs pour une seule nuit!..— s'écria Camélia, — je comprends que vous ayez hâte de nous quitter.

— Ma chère Camélia,—dit Esther,—pourquoi parler ainsi contre votre pensée? Vous savez bien que, quand on est auprès de vous, il n'y a rien au monde qui puisse donner le désir de s'en éloigner.

— Excepté cependant un proverbe, un souper et un bal chez Rachel... — répondit la pécheresse en riant.

— Pas plus cela qu'autre chose...

— Prenez garde !..

— A quoi ?

— Si je vous demandais une preuve de ce que vous venez de me dire ?

— Eh bien ?

— Si je vous prenais au mot ?.. — Si je vous priais de me sacrifier les plaisirs qui vous attendent cette nuit, au petit hôtel de la rue Trudon, fort grand deviendrait votre embarras, et je serais bien sûre d'un refus ?..

— Non, en vérité !..

— Oh ! vous me répondez ainsi parce que vous vous croyez certaine que ce sacrifice, je n'aurai pas la barbarie de l'exiger...

— Camélia !.. Camélia !.. pourquoi toujours douter de nous ?..

— Que voulez-vous, je ne me laisse convaincre que par des faits ! Je vous croirai si vous restez...

Esther et Sydonie échangèrent un regard.

— Doutez donc encore, si vous le pouvez, — dit la juive au bout d'un instant, — nous restons...

— Bien vrai ?.. — reprit Camélia.

— Oui, bien vrai, — répondit Sydonie.

— Vous êtes ravissantes !.. — Tenez, il faut que je vous embrasse !.. — Voyons, débarrassez-vous vite de ces châles et de ces manteaux et continuez avec nous ce souper, qui était charmant avant votre arrivée et qui va le devenir bien davantage encore par votre présence...

Tout en parlant ainsi, Camélia s'était levée, — elle avait appuyé successivement ses lèvres sur le front de ses deux amies, puis elle les débarrassait elle-même des fourrures et des tissus indiens qui les enveloppaient.

— J'espère, — dit en riant la pécheresse quand elle eut achevé, — j'espère que personne n'osera m'accuser de coquetterie désormais!.. Je risque gaiement, avec ma petite robe négligée, de paraître laide à faire peur à côté des deux plus jolies femmes de Paris, dont les ravissantes toilettes de bal mettent en relief toute la beauté!..

— Ah! le fait est, — dit vivement Réné, — le fait est que ces dames sont mises d'une façon étourdissante!.. Mon Dieu, que c'est donc une jolie chose qu'une jolie femme portant une jolie robe!..

— Monsieur de Savenay est ce soir tout à fait en veine de galanterie, — répliqua Sydonie d'un ton un peu épigrammatique.

— Ma foi non, — répondit Réné, — je suis en veine de franchise et de sincère admiration, voilà tout...

Henry, en entendant parler de la toilette des deux femmes, n'avait pu s'empêcher de lever les yeux sur elles pour la seconde fois. — Dès l'origine, il avait été frappé, — nous l'avons dit, — maintenant il fut ébloui. — Sydonie, avec sa robe blanche d'une coupe virginale qui dévoilait à peine ses épaules nacrées, ressemblait à une jeune fille de seize ans, belle des charmes si purs de sa jeunesse et de son innocence... — Esther, au contraire, semblait à demi-nue sous sa robe de satin noir, dont le corsage effrontément échancré trahissait les fermes et hardis contours de sa gorge. — On eût dit la statue de Vénus Aphrodite, descendue du piédestal de marbre de Paros où l'aurait placée Praxitèle, et métamorphosée en une chair ardente et lascive par les incantations magiques de quelque nouveau Pygmalion. — Le noir brillant tranchait vivement sur la blancheur éclatante de la peau. — Des nœuds de ruban, de couleur cramoisie, relevaient à leur tour la nuance sombre

de la robe et s'alliaient merveilleusement aux grappes de corail tressées dans les cheveux épais de la courtisane. — Astarté, la déesse profane des désirs sans cesse renaissants et de la luxure impétueuse, devait, dans ses nuits de triomphes, ressembler à Esther la pécheresse parisienne. — La flamme du plaisir jaillissait de ses yeux d'odalisque. — Ses narines dilatées et ses lèvres sensuelles respiraient une inextinguible ardeur. — L'imagination la plus chaste devait se troubler invinciblement si les yeux s'égaraient sur cette femme. — Tout l'ascétisme exalté d'un solitaire de la Thébaïde n'eût point suffi à empêcher le regard de continuer par l'imagination les lignes fluides de ses épaules et de sa poitrine, et de compléter son beau corps sous le vêtement qui le modelait. — Ses bras étaient nus jusqu'au coude et leur carnation se colorait de teintes aussi chaudes que si le soleil d'Orient en eût doré la blancheur transparente. — Un mouvement de la pécheresse avait légèrement relevé le bas de sa robe et mettait ainsi en évidence ses petits pieds étroitement chaussés, sa cheville, d'une correction irréprochable, et la naissance de sa jambe, tout à la fois fine et forte, dans un bas de soie diaphane. — Telle était la juive ce soir-là. — Telle elle apparut à Henry, dont tous les sens tressaillirent à la fois et qui porta la main sur ses yeux, espérant échapper ainsi à la fascination diabolique qu'il sentait exercer sur lui par la dangereuse enchanteresse. — Camélia et Réné échangèrent un regard muet et dissimulèrent dans les plis de leurs lèvres un sourire de triomphe.

XXIII

La chute d'un ange.

Cette fois encore, Henry voulut se lever et s'enfuir, mais il ne le pouvait déjà plus. — Un sentiment, inconnu de lui jusque-là, ou plutôt une sensation dont il ne se rendait pas compte et plus forte que sa volonté, le retenait là, à cette place, l'enchaînant aux côtés de cette courtisane, à peine entrevue et déjà désirée. — Et qu'on n'aille pas croire que nous écrivons ici des détails empreints de paradoxe et inventés pour les besoins de notre récit. — Qu'on n'aille pas s'étonner de la séduction subite, de la fascination instantanée exercée par Esther sur une âme aussi chaste que l'était celle du comte de Croï.

Plus le cœur de notre héros était pur et presque vierge, plus il était facile, sinon de le séduire, au moins de l'égarer. — Un fait physique incontestable vient à l'appui de cette grande vérité morale. — Prenez deux hommes et mettez-les en face l'un de l'autre. — Que le premier s hommes soit un de ces bu-

veurs émérites capables de joûter victorieusement dans un festin avec le mieux aguerri des étudiants d'une université d'Allemagne. — Que le second, au contraire, n'ait jamais mouillé ses lèvres que dans l'eau fraîche et limpide d'une source transparente. — Versez ensuite à ces deux hommes une égale mesure d'un vin capiteux qu'ils devront tarir d'un seul trait. — Le premier n'éprouvera rien, — rien que la sensation de plaisir que cause à tout épicurien l'arôme et les parfums d'un breuvage généreux. — Le second chancellera sous le choc d'une ivresse instantanée. — Il en fut de même pour Henry. — La dangereuse beauté, l'enivrante séduction d'Esther, lui portèrent à la tête bien mieux et bien plus vite que n'aurait pu le faire tout un flacon de vin d'Espagne. — Lui dont un amour doux et chaste avait seul, jusqu'à ce jour, éveillé les sens endormis, éprouva soudainement des aspirations tumultueuses et désordonnées. — Un dernier soupir de sa conscience lui répéta faiblement de lutter et de fuir. — Mais il comprenait déjà que la volonté lui manquait pour la fuite et la force pour le combat. — Un instant encore, et le bon ange de Henry détournerait la tête et s'envolerait vers le ciel en voilant sa rougeur. — Le génie du mal allait triompher! — M. de Croï releva ses yeux devenus ardents. — Pour la troisième fois il les attacha sur la juive — et, cette fois, il ne les baissa plus.

§

Nous avons cru longtemps que, pourvu que le but d'un livre fût moral, on pouvait se permettre dans la forme et dans les détails toutes les licences d'une imagination hardie, et nous avons écrit bien des pages en nous ap-

puyant sur cette conviction, à laquelle notre bonne foi peut servir d'excuse. — L'expérience, et sans doute aussi un peu plus de maturité dans notre jugement, — quelques années de plus sur notre front — nous ont prouvé que nous étions dans l'erreur. — Nous l'avouons humblement et nous faisons ici amende honorable pour les conséquences passées de cette erreur. — Oui, le romancier se doit à lui-même, il doit surtout au public qui lui fait l'honneur de le lire, non-seulement de renfermer dans chacun de ses livres un enseignement utile, mais encore d'être chaste dans la forme aussi bien que dans le fond de ses récits. — Personne ne pourra donc nous blâmer de ne point nous appesantir longuement sur la scène du souper chez Camélia, souper dont les détails, faciles à deviner du reste, effaroucheraient à bon droit les pudeurs les moins susceptibles. — Une rapide analyse suppléera à ce que nous ne voulons pas, ou plutôt à ce que nous n'osons pas écrire. — Disons tout d'abord qu'avec son instinct de femme et de femme expérimentée et habile, Sydonie, dès le premier moment, se sentit vaincue par sa puissante rivale. — Elle comprit qu'en vertu de la loi des contrastes, sa beauté quasi virginale, et qui avait une vague ressemblance matérielle avec celle de la comtesse Berthe, ne devait produire aucun effet sur Henry. — Pour triompher de la vertu solide de M. de Croï, il ne fallait rien moins que les plus irrésistibles séductions du vice. — Le démon, quand il voulait tenter un saint en aiguillonnant à coups de désirs sa chair pénitente et flagellée, ne prenait point l'apparence d'une vierge pudique, — il revêtait la forme d'une courtisane ardente et lascive. — Les tableaux de tous les grands maîtres en font foi. — Sydonie n'essaya point une lutte impossible. — Elle se retira de l'arène sans

avoir combattu, ce qui veut dire qu'elle observa pendant cette nuit entière la plus exacte neutralité. —Cependant Camélia et Réné ne restaient points inactifs, ils étaient pour la juive des auxiliaires puissants, et d'autant plus utiles que leur habileté était plus grande. — D'abord, par une manœuvre adroite, la manière dont les convives du souper se trouvaient placés fut changée.—Esther prit la place de Camélia et se trouva ainsi à côté de Henry. — Réné proposa de porter un toast aux deux arrivantes, et à ce toast en succédèrent plusieurs autres que tantôt lui, tantôt Camélia provoquaient, et auxquels Henry ne pouvait refuser de faire raison. — A mesure que le vin de champagne glacé passait des coupes en verre de bohême sur les lèvres des convives, à mesure que le peu de sang-froid qui restait dans le cerveau troublé du comte s'évanouissait parmi les fumées de la liqueur excitante et perfide, l'allure de la conversation se modifiait insensiblement. — De réservée et quasi prude qu'elle était dans l'origine, elle arriva, par des transitions successives, à la légèreté galante, puis à la liberté transparente, puis, enfin, à une licence presque complète et qui cependant n'avait rien de grossier ni de répulsif. — Ce libertinage en paroles n'allait jamais jusqu'à l'expression matérielle et brutale dont le comte de Croï, novice dans l'orgie, se serait à coup sûr étonné et révolté, en sa délicatesse d'homme du monde. — Une sorte de mesure présidait encore à cette débauche d'esprit, à ce dévergondage intellectuel. — Les anecdotes les plus licencieuses, — les tableaux les moins gazés, — les mots les plus hardis, s'arrêtaient juste à temps et ne franchissaient point cette limite où l'obscénité se montre à nu et souille comme une lèpre honteuse les lèvres qui la prononcent. — D'ailleurs Henry n'écoutait

pas. — Complétement plongé dans cette double ivresse qui, le matin encore, lui inspirait une horreur et un dégoût si profonds et si légitimes, il s'absorbait dans la muette contemplation d'Esther. — Il dévorait du regard le merveilleux visage de la juive. — Ses yeux éblouis caressaient passionnément ces épaules fermes et dorées, dont les puissants contours paraissaient empruntés à quelqu'une des déesses de Titien ou de Veronèse, et sur lesquelles le feu des bougies mettait des reflets chatoyants et tentateurs. — Esther, de son côté, s'inspirant de la situation, jouait son rôle avec plus de talent qu'elle n'en avait jamais déployé dans ses tentatives infructueuses pour arriver au théâtre. — On eût dit que le fluide magnétique qui s'échappait des prunelles fixes et dévorantes du comte de Croï, arrivait jusqu'à son cœur à travers ses sens et la bouleversait. — Elle semblait pâlir et frissonner. Sa gorge battait violemment et décelait une émotion profonde. — Ses grands yeux se noyaient dans des flammes humides. — Parfois tout son corps se cambrait. — Sa tête se penchait en arrière, ses lèvres frémissantes s'entr'ouvraient et dévoilaient l'émail éblouissant de ses dents. — Sa main s'appuyait sur son cœur comme pour en comprimer les battements impétueux, — et chacun des détails de cette comédie voluptueuse ajoutait une étincelle au brasier dévorant qui consumait Henry. — Tout à coup Esther eut une inspiration. — Elle se souvint qu'elle avait jadis joué *Phèdre* à la banlieue, et elle résolut de parodier à son profit la scène magnifique où la reine incestueuse, accablée du fardeau de sa passion fougueuse, se plaint de ces ajustements pompeux, indices de son rang, dont il lui faut subir la gêne.

— Mon Dieu !.. — dit tout à coup la pécheresse,

avec un geste rempli d'une langueur ardente — réminiscence de la tragédie païenne, — mon Dieu que cette toilette est lourde!.. ma pauvre tête éclate sous le poids de ces grappes de corail mêlées à mes cheveux...

— Eh bien! ma chère, — répliqua vivement Camélia, — pourquoi les conserver?.. qui vous empêche d'ôter tout cette parure?..

— Vous me le permettez?

— Certes!.. — Voulez-vous une petite glace?..

— A quoi bon? — vous savez bien que je ne suis pas coquette... Et, tout en parlant ainsi, Esther élevant ses beaux bras au-dessus de sa tête, ôta son peigne et dénoua ses cheveux. — Les chaînons de corail s'éparpillèrent sur le tapis. — La chevelure de la pécheresse se déroula sur ses épaules nues, longue et soyeuse comme un manteau de velours, et répandit à l'entour d'elle un parfum suave et pénétrant. — Ceci porta le dernier coup à la raison de Henry. — Esther chercha à réunir dans ses deux mains les masses de sa chevelure. — Mais, par une heureuse maladresse, elle ne put y parvenir.

— Chère belle, — dit-elle à Camélia — aidez-moi donc, je vous en prie à renouer tout cela...

— Oh! Madame... — murmura monsieur de Croï d'une voix à peine distincte, — restez ainsi!.. restez ainsi!..

— Vous le voulez?.. — demanda-t-elle avec un sourire et avec un regard dont Vénus elle-même aurait été jalouse.

— Je vous en supplie... je vous le demande à mains jointes...

Pour toute réponse, Esther laissa retomber ses cheveux qui, de nouveau, l'inondèrent de leurs flots.

— Henry, ne sachant plus ce qu'il faisait, se pencha vers la pécheresse et noya son visage dans les flots de cette chevelure parfumée. — A travers ces ondes veloutées, ses lèvres rencontrèrent la chair tiède et frissonnante des épaules. La sensation qu'il éprouva au contact de cette chair fut de celles qui peuvent foudroyer un homme à force de plaisir. — Henry tomba à genoux aux côtés de la courtisane. — Il enlaça la taille souple d'Esther qui sembla se raidir d'abord puis se pâmer entre ses bras. — Il sentit alors qu'un visage enflammé se penchait vers le sien, qu'une bouche haletante s'approchait de sa bouche et que des lèvres ardentes s'unissaient à ses lèvres avides. — Henry avait fermé les yeux. — Quand il les rouvrit, Camélia, Réné et Sydonie avaient disparu. — Il était seul avec la juive.

XXIV

Après l'orgie.

Six heures du matin sonnaient à l'église Notre-Dame-de-Lorette, quand Henry de Croï, le mari de la pauvre Berthe, devenu le coupable amant d'Esther la pécheresse juive, sortit de cette maison, où il venait de commettre sa première faute, — cette faute dont les conséquences devaient être terribles pour son honneur et pour son bonheur. — L'ivresse du vin de Champagne, et celle plus dangereuse encore de ses sens embrasés, s'étaient dissipées à demi, tandis que pâle, abattu, le front morne, le regard fixe et l'âme triste, il se dirigeait pédestrement vers la rue Tronchet — Une bonne partie de sa raison lui était revenue, et, avec la conscience de ses actes, arrivait le remords. — Henry se repentait amèrement. — Il avait honte de lui-même. — Il maudissait du plus profond de son cœur et sa propre faiblesse et les complices de cette action qu'il aurait voulu pourvoir effacer de sa vie au prix d'une bonne partie de sa fortune. — Cependant, dans sa simplicité presque naïve, il n'accusait que le hasard et il n'allait pas encore jusqu'à

soupçonner Réné de Savenay, son perfide ami, de lui avoir tendu un guet-apens prémédité. — A mesure qu'Henry se rapprochait de sa maison, il sentait augmenter sa confusion et son trouble. — La rougeur lui montait au front, à cette idée qu'il allait franchir le seuil de ce chaste logis où reposait sans méfiance sa Berthe bien-aimée, sa femme innocente et fidèle, et qu'il lui faudrait appuyer sur son front si doux ses lèvres chaudes encore des baisers d'une courtisane impure. — Ne sera-ce pas là une profanation impie?.. un sacrilége odieux?.. — se demandait Henry avec désespoir. — Et cette seule idée l'épouvantait.

Vingt fois il parcourut la rue Tronchet dans toute sa longueur. — Vingt fois il passa et repassa devant la maison qu'il habitait, sans oser faire résonner le lourd marteau qui devait la lui faire ouvrir. — Cependant il fallait rentrer. — Déjà les rues se peuplaient des escouades matinales des balayeurs, qui, un peu avant l'aube du jour, s'emparent de la grande ville. — La promenade bizarre et précipitée de Henry commençait à être remarquée et il se voyait en butte aux remarques grossières de ces bohémiens de bas étage, qui n'ont aucun âge, ne sont d'aucun sexe, et, véritable vermine sociale, vivent de la fange et dans la fange. — D'ailleurs, à quoi bon tarder plus longtemps? — Berthe dormait sans doute. — Henry gagnerait doucement sa chambre et il se croyait certain d'avoir quelques heures devant lui avant d'affronter la présence de sa femme outragée. — Monsieur de Croï frappa, — la porte s'ouvrit presque aussitôt, — chose étrange à cette heure où les portiers parisiens dorment le plus souvent d'un sommeil de marmotte. — Henry entra. — Il passa rapidement devant la loge du concierge auquel il jeta son nom à travers les vitres, et

il arriva dans la cour carrée qu'entouraient les quatre corps de logis. — Machinalement, avant de s'engager dans l'escalier, Henry leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement qu'il occupait. — Cet appartement était situé au second étage. — Dans les interstices des rideaux fermés de la chambre de Berthe se glissait un rayon lumineux. — Il sembla à Henry que cette lueur était trop forte pour provenir de la veilleuse qu'on plaçait chaque nuit sur la toilette de la jeune femme. — Une émotion vive s'empara de lui. — Puisqu'il y avait de la lumière dans la chambre de Berthe, — Berthe veillait encore, — peut-être elle s'était aperçue de son absence, — sans doute elle l'attendait. — Il se prit à trembler comme un enfant, et les derniers vestiges de sa nocturne ivresse s'effacèrent aussitôt. — Mon Dieu!.. — se dit-il à lui-même, — si chaque faute entraînait après elle un supplice semblable à celui que j'éprouve, il y aurait moins de coupables!.. Et, tout en faisant cette amère réflexion, Henry monta lentement l'escalier. — Il arriva devant la porte de son appartement et il l'ouvrit avec une petite clef qu'il portait toujours sur lui depuis l'époque où il avait pris l'habitude de sortir seul et de rentrer tard. — Il franchit sans bruit l'antichambre faiblement éclairée par une lampe suspendue au plafond, et il traversa un salon dont l'une des issues, celle de gauche, donnait dans le boudoir de Berthe, l'autre dans la chambre qu'il occupait lui-même. — Le silence était profond aussi bien que l'obscurité. — Henry reprit l'espoir de passer inaperçu. — Déjà il venait de soulever la tenture flottante et il appuyait sa main sur le bouton de cristal de la porte de droite, quand la portière du boudoir s'écarta subitement et Berthe se montra aux yeux effarés de son mari. — Sa toilette, — la même qu'elle

avait portée pendant toute la journée de la veille, — indiquait clairement qu'elle ne s'était pas couchée. — De la main droite elle tenait une bougie allumée dont la clarté se projetait sur son visage. — Nous ne saurions donner une idée de la pâleur livide et terrible de ce visage, au moment où la jeune femme apparut au milieu des draperies sombres, comme une vision effrayante... — Un large cercle de bistre entourait ses yeux rougis et tranchait sur cette pâleur mortelle. — Elle ressemblait bien plus à un fantôme sorti du tombeau qu'à une créature animée et vivante. — Henry s'arrêta et attendit. — Toute présence d'esprit venait de l'abandonner. — Berthe vint à lui.

— C'est vous... enfin, c'est vous!.. — murmura-t-elle d'une voix brisée par une de ces émotions et de ces douleurs qui ravagent et désorganisent.

Henry ne put que balbutier quelques mots indistincts. — Machinalement, et pour se donner une contenance, il prit la main de sa femme dans les siennes. — Cette main était glacée. — Berthe ne la retira point.

— Venez avec moi... dit-elle seulement. Et elle retourna sur ses pas. — Henry la suivit. — Elle le mena ainsi jusque dans sa chambre à coucher. — Le lit n'était pas défait. — Une seconde bougie, presque entièrement consumée, brûlait sur la cheminée. — En face du foyer, où des restes de bois achevaient de s'éteindre, se trouvait une chaise-longue. — A côté de cette chaise, un mouchoir trempé de larmes gisait sur le tapis...

C'était à cette place que Berthe avait passé la nuit toute entière. — Elle s'assit. — Henry, dans l'attitude humble et embarrassée du criminel en tête-à-tête avec son juge, resta debout à quelques pas d'elle. — Pendant un instant, elle cacha sa tête dans ses deux

mains et elle s'efforça de réprimer les sanglots convulsifs qui montaient à ses lèvres. Enfin elle releva la tête. — Sa pâleur avait encore augmenté. — Elle fixa sur son mari le regard de ses beaux yeux qui semblaient éteints à force d'être voilés par les larmes, et ce cri s'échappa de son cœur avec une déchirante amertume :

— Henry!.. Henry!.. mon Dieu!.. que vous ai-je donc fait?

M. de Croï, atterré, ne répondit pas.

— Vous me tuez!.. — poursuivit Berthe. — Vous me tuez d'une façon bien cruelle et bien douloureuse, et je cherche vainement par quelle faute commise envers vous j'ai pu mériter les tortures que vous m'infligez sans pitié!.. — Henry!.. Henry!.. que vous ai-je donc fait?.. — Mon Dieu!.. de quoi suis-je coupable?.. Il vous en coûterait bien peu de me le dire!.. Dites-le moi donc, au nom du ciel! car, en vérité je ne le sais pas!.. — J'interroge mon cœur et ma conscience... ni l'un ni l'autre ne me répondent... — Je n'ai jamais eu une pensée qui ne fût à vous!.. Je vous ai toujours aimé... je vous aime... je vous aimerai toujours!.. Qu'ai-je donc fait, à mon insu?.. que me reprochez-vous et pourquoi me faites-vous souffrir ainsi? Si vous saviez, si vous pouviez savoir ce que les heures qui viennent de s'écouler m'ont apporté d'angoisses et de désespoir, Henry, vous auriez pitié de moi!.. Encore une nuit pareille, et mes cheveux auront blanchi!.. encore une nuit pareille, et je serai folle... ou je serai morte!.. Je sais bien qu'un bonheur aussi grand que celui que vous m'aviez donné jusqu'ici ne devait pas durer toujours!.. Les anges seraient jaloux des hommes, si des joies dignes du paradis pouvaient se prolonger en ce monde!.. Mais, du haut d'un bonheur

semblable à mon bonheur passé, tomber brusquement dans les supplices que j'endure, c'en est trop, Henry! c'en est plus que mon pauvre cœur et ma pauvre tête n'en peuvent supporter sans faiblir et sans se briser. Je sens que je me meurs, mon ami. et si je vous parle ainsi que je viens de le faire, c'est que je n'ai pas voulu mourir sans apprendre au moins pourquoi vous m'avez condamnée.

Berthe s'interrompit. — Elle semblait attendre ce que son mari allait lui répondre. — Ce dernier comprit qu'à tout prix il fallait s'efforcer de dissiper les soupçons jaloux de sa femme, qui ne pouvaient encore être devenus des certitudes. — Il s'efforça de reprendre un peu d'assurance et il s'écria :

— Ma chère Berthe, ma femme bien-aimée, c'est à mon tour de vous demander : — *Que vous ai-je donc fait, d'où viennent cette tristesse et ce désespoir, et pourquoi me parlez-vous ainsi?*

Le regard que la jeune femme lança sur son mari en entendant ces mots, était empreint d'un dédain mal dissimulé.

— Vous ne savez pas ce que je veux dire? . — fit-elle simplement.

— Non, je ne le sais pas.

— Bien vrai?

— Je vous le jure!..

Berthe haussa les épaules. — Puis elle reprit d'une voix lente et grave et en froissant convulsivement sur sa poitrine la lettre anonyme qu'elle avait reçue la veille au soir :

— Où donc étiez-vous cette nuit?

A cette question si nette et si directe, Henry chancela comme un homme qui vient d'être frappé par une balle en plein cœur.

XXV

Un pardon.

Cependant, au bout d'une seconde, M. de Croï se remit de ce choc inattendu et il répondit avec autant d'assurance qu'il lui fut possible d'en donner à sa parole et à son visage :

— Où j'étais? — pardieu! j'étais au club — en train de perdre mon argent au whist...

A tout prendre, la chose pouvait être vraie. — Berthe n'avait aucune preuve du contraire. — La lettre anonyme envoyée par Réné n'était, on s'en souvient, nullement explicite, — elle affirmait à Berthe que Henry ne rentrerait pas, — rien de plus. — La jeune femme attacha sur son mari un regard profond et investigateur. — Ce regard suffit pour lui démontrer clairement que Henry venait de la tromper et qu'il la trompait encore. — En effet, l'assurance de M. de Croï était jouée — sa pâleur et le tremblement de sa voix la démentaient surabondamment. — Et puis Berthe avait confiance dans cette sorte de seconde vue mystérieuse dont presque toutes les femmes se sentent douées et qui révèle à leur instinct jaloux les trahisons les mieux cachées. — Il lui semblait, —

et peut-être ne se trompait-elle point — qu'elle n'aurait pas tant souffert si l'absence prolongée de son mari s'était basée sur une cause innocente. — Et puis, enfin, Henry ne put soutenir l'a fixité de son regard. — Il baissa les yeux, et les doutes de Berthe devinrent aussitôt des certitudes. — Elle haussa de nouveau les épaules, car le mépris pour le mensonge se joignait chez elle au courroux pour la trahison.

— Henry — fit-elle après un instant de silence — je ne veux pas vous interroger... cela vous épargnera du moins la honte de mentir... d'ailleurs, à quoi bon chercher à vous justifier? ma résolution est prise, irrévocablement prise... Vos paroles n'y changeraient rien... écoutez donc patiemment, car, selon toute apparence, c'est la dernière fois que vous m'entendrez...

— Berthe!.. s'écria Henry avec un profond effroi — que dites-vous!.. que voulez-vous dire?..

— Je dis — répondit la jeune femme — je dis que je suis lasse de souffrir!.. je dis qu'une mort prompte vaut mieux qu'une lente agonie!.. je dis que vous m'avez offensée dans tout ce qu'il y avait en moi de plus saint et de plus pur, dans mon amour et ma fierté!..— Entre nous tout est fini désormais!.. je reprends un cœur dont vous ne voulez plus! je retourne auprès de mon père et je vais demander à Dieu de m'accorder l'oubli, — en attendant, — ce qui je crois ne tardera guère — qu'il me fasse la suprême grâce de m'appeler à lui!..

— Berthe!.. — murmura Henry avec une fiévreuse exaltation — Berthe, vous ne ferez pas cela!..

— Je le ferai, — répondit la jeune femme.

— Vous me quitterez, moi qui vous aime?..

— Je vous quitterai, vous qui m'abandonnez.

— Vous retournerez auprès de votre père?

— Lui, du moins, ne changera jamais.

— Berthe!.. ce n'est pas sérieux ce que vous me dites, n'est-ce pas?..

— Rien n'est plus sérieux, je vous le jure!..

— Croyez-vous donc que j'y consentirai?

— Qu'importe que vous y consentiez, puisque moi je le veux!..

— Je suis votre mari et j'ai des droits sacrés!..

— Ces droits, vous les avez abdiqués vous-même et vous n'en userez pas!..

— J'en userai, Berthe, si vous m'y contraignez...

— Ainsi, vous me retiendrez de force?..

— De force, s'il le faut!

— Nous verrons!..

— Oui, — répéta Henry — nous verrons!..

Berthe regarda la pendule.

— Il est sept heures du matin, — reprit-elle avec un sang-froid terrible, — je vous préviens qu'à neuf heures je serai partie. — Et, sans paraître s'occuper davantage de Henry, elle se leva, elle alla à une armoire qu'elle ouvrit et elle en tira du linge à son usage qu'elle parut se disposer à arranger en paquets. — Alors l'effroi et le désespoir de monsieur de Croï arrivèrent jusqu'au délire et il y eut entre ces jeunes époux que Dieu avait créés pour s'aimer et pour être heureux l'un par l'autre, et que l'influence fatale d'un mauvais génie séparait, — il y eut, disons-nous, une de ces scènes lamentables qui sont plus fréquentes dans la vie réelle qu'on ne pourrait le supposer. — Henry se jeta aux genoux de Berthe — il pleura, — il murmura des supplications passionnées, entrecoupées de sanglots — il fit bon marché de sa dignité d'homme, il se traîna, comme un esclave qui demande grâce, aux genoux de la jeune femme. — Berthe se montra d'abord

inflexible. — Ainsi que nous l'avons entendue le dire à son mari, elle avait été doublement blessée par lui dans son amour et dans sa fierté, — et ces blessures-là sont celles qu'une femme n'oublie point et ne pardonne guère. — Cependant Berthe faiblissait peu à peu. — Henry répétait toujours qu'il était innocent. — Et d'ailleurs, même en le supposant aussi coupable qu'il l'était en réalité, on ne pouvait accuser son repentir de n'être point sincère et sa douleur et ses larmes plaidaient éloquemment pour lui — Berthe comprit qu'elle allait céder tout à fait. — Mais elle résolut, tout en cédant, de tirer de sa défaite le parti d'une victoire.

— Henry, — dit-elle après un long silence, — vous souvenez-vous de ce qui s'est passé entre nous il y a quelques jours?.. — vous souvenez-vous de mes pressentiments funestes, réalisés trop vite, hélas!... — vous souvenez-vous que c'était moi qui suppliais alors et qui vous demandais à genoux de nous éloigner de Paris?... — vous souvenez-vous, enfin, de quelle façon hautaine et brutale vous avez repoussé mon ardente et humble prière?..

— Oui... — balbutia monsieur de Croï — je me souviens de tout cela...

— Eh bien! — poursuivit Berthe — s'il est vrai que vous m'aimez encore, — s'il est vrai, comme vous le dites, que vous préfériez la mort à une séparation devenue nécessaire, — je consens à vous croire et à vous pardonner... mais cette fois j'exige une preuve...

— Laquelle voulez-vous?.. — s'écria vivement Henry; — parlez, chère Berthe, parlez!..

— Je veux obtenir de vous ce que vous me refu-

siez alors... — Je veux quitter Paris, — je veux retourner à Croï...

— Vous voulez partir?.. — répéta Henry.

— Oui, — et cette fois, je vous le répète, ce n'est plus une prière que je vous adresse, c'est un ordre que je vous donne. — Libre à vous de ne point obéir, mais alors, vous le savez, c'est un éternel adieu que nous allons nous dire...

— Pourquoi, — murmura monsieur de Croï, — pourquoi cette nouvelle menace, quand vous allez au-devant du plus cher de mes vœux?.. quand vous me proposez ce que moi-même j'allais vous offrir?..

— Ainsi, — demanda vivement la jeune femme, ne pouvant presque ajouter foi au témoignage de ses sens, tant elle était surprise et ravie de la prompte soumission de Henry, — ainsi, vous consentez?..

— Oui, certes!.. et de grand cœur!..

— Nous quitterons Paris?..

— Pour toujours, si cela vous plaît.

— Et, quand partirons-nous?

— Demain si vous le désirez... aujourd'hui s'il se peut...

— Mon Dieu!.. — s'écria la jeune femme avec l'élan d'une joie si vive et si passionnée que des larmes de reconnaissance et d'amour vinrent mouiller les yeux de Henry, — mon Dieu!.. ainsi, c'est vrai!.. il est donc encore bon!.. — il m'aime donc encore!.. — merci, mon Dieu!.. merci!.. — Et, à son tour, elle se mit à pleurer. — Mais c'étaient de bonnes et douces larmes qui soulageaient son pauvre cœur tant gonflé et tant torturé. — Henry lui tendit les bras. — Elle s'y précipita et elle appuya sa belle et noble tête contre la poitrine palpitante de son mari. — Au bout d'un instant ce dernier releva le doux visage de Ber-

the, et, le voyant baigné de pleurs, il essuya ces pleurs avec ses lèvres repentantes, en disant d'une voix aussi tendre et aussi sincère qu'aux premiers jours de leur union :

— Oh! ces larmes!.. ces précieuses larmes!.. je le jure par mon honneur et par mon amour, ce seront les dernières que j'aurai fait couler et je veux les tarir à force de bonheur!..

Berthe ne répondit que par un regard et par un sourire. — Mais dans le sourire, il y avait un pardon complet. — Et le regard, laissant lire jusqu'au fond d'une âme immaculée, renfermait un serment d'éternelle tendresse.

. . . .

Le bon génie de ces pauvres époux semblait, comme on le voit, reprendre le dessus et sortir victorieux de la lutte engagée. — L'étoile sinistre de Réné et de Camélia pâlissait. — Henry avait tout oublié, même sa faute, même ses remords. — Quel nouvel ouragan se préparait donc encore dans le ciel redevenu pur? — Quel piége du démon menaçait de nouveau le bonheur reconquis de Berthe et de Henry? — Hélas!.. nous ne le saurons que trop tôt!

FIN DU CLUB DES HIRONDELLES.

IMPRIMERIE DE MUNZEL FRÈRES, A SCEAUX.

